



HAL
open science

Familles et migrations France, 1962-2013 vingt-et-un récits de vie

Sylvie Schweitzer, Suzanne Arnaud, Alexandre Barry, Guilhem Belliard, Mathilde Boulignad, Balthazar Bourgeat, Margaux Chapelet, Camille Declercq, Manon Duret, Mehdi Gedhaifi, et al.

► **To cite this version:**

Sylvie Schweitzer, Suzanne Arnaud, Alexandre Barry, Guilhem Belliard, Mathilde Boulignad, et al.. Familles et migrations France, 1962-2013 vingt-et-un récits de vie. 2014. halshs-01101791

HAL Id: halshs-01101791

<https://shs.hal.science/halshs-01101791>

Preprint submitted on 12 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

FAMILLES ET MIGRATIONS

FRANCE, 1962-2013

VINGT-ET-UN RÉCITS DE VIE

Entretiens réalisés par Suzanne Arnaud, Alexandre Barry, Guilhem Belliard, Johan Bontoux, Mathilde Boulignad, Balthazar Bourgeat, Margaux Chapelet, Camille Declercq, Manon Duret, Mehdi Gedhaifi, Lola Grynberg-Prestat, François Humbert, Jérémy Jacomet, Marjolain Lacaze, Loïc Le Gurun, Angélique Maillavin, Nicolas Peillon, Perrine Pellet, Élodie Pinorini, Nima Vaysse, Amélie Wallerant



26 août 1996. Evacuation par les CRS de l'église Saint-Bernard (Paris) occupée par des familles de « sans-papiers »

Sous la direction de Sylvie Schweitzer
Université Lyon 2, décembre 2014

Ces entretiens ont été réalisés et analysés par des étudiant-e-s du Master d'histoire moderne et contemporaine de l'Université Lyon 2, dans le cadre d'un enseignement (« Méthodologie des sources orales ») dispensé à la faculté d'Histoire de Lyon 2 par Sylvie Schweitzer, Professeure d'Histoire contemporaine.

Les personnes qui ont accepté de répondre au questionnaire n'ont pas été choisies en fonction de critères de nationalité ou d'appartenance à une génération, mais de manière aléatoire, selon les réseaux personnels des étudiant-e-s. Elles sont d'âge et de nationalités divers, sont arrivées en France à des moments divers de leurs existences.

Nous les remercions ici vivement toutes et tous.

Elles et ils appartiennent à diverses générations (le plus âgé, Tahar B. est né en 1941 et la plus jeune, Rebeka P. en 1992) et sont d'origines géographiques variées (Europe, Afrique du Nord et subsaharienne, Amérique latine...). Ce sont des femmes et hommes qui ont émigré en France pour des raisons de travail, mais aussi pour suivre leurs parents, rejoindre un-e conjoint-e ou simplement pour faire des études supérieures. Certain-e-s ont demandé leur naturalisation, d'autres pas, l'un d'entre eux est même « sans papiers »..

Le fil rouge qui a été choisi pour structurer les entretiens est celui de la famille, envisagée sous diverses facettes : son rôle dans la migration, qu'il s'agisse du départ du pays comme de l'arrivée en France ; mais aussi le maintien des liens avec cette famille, comme le tissage d'autres liens amicaux qui peuvent se substituer à elle. La question de l'apprentissage du français et du maintien de la langue du pays d'origine fait également l'objet d'un chapitre, tout comme le parcours d'obtention de papiers permettant de vivre et/ou de travailler en France.

Par ailleurs, les entretiens ont été menés selon une méthode classique, avec des précisions sur l'état-civil, la situation matrimoniale, la situation professionnelle éventuelle. Les entretiens ont été retranscrits intégralement et anonymisés.

Ce volume est organisé en deux parties. La première est l'analyse des entretiens en six grandes thématiques (cf. la table des matières ci-dessous). La deuxième partie regroupe la retranscription intégrale des entretiens menés, qui, pour plus de commodité de lecture, sont classés par ordre alphabétique des prénoms. Les retranscriptions sont précédées d'une petite analyse méthodologique sur les conditions de l'entretien et les éventuelles difficultés rencontrées.

PREMIÈRE PARTIE : UNE SYNTHÈSE THÉMATIQUE	5
Introduction.....	5
Les profils des enquêtés	7
<i>Les Chemins de la Migration.....</i>	15
Les étapes de la migration	15
Les raisons de la migration.....	15
Les difficultés éventuelles rencontrées	17
Les accompagnateurs	18
Le financement.....	19
<i>Familles et migrations</i>	20
Partir : le rôle des familles.....	20
Migrer en famille : les modalités de la migration.....	22
Famille d'ici et de là-bas : Recréer une famille.....	23
<i>Liens familiaux, communautaires et religieux.....</i>	26
Maintien des liens avec le pays d'origine.....	26
Sociabilités sur place.....	27
A l'interface de plusieurs cultures: mélange, appropriation, rejet ?	29
<i>Papiers et statut administratif.....</i>	32
L'influence des différents contextes	33
Des trajectoires communes.....	33
Migrant·e·s et citoyenneté.....	35
<i>Expérience(s) linguistique(s) des migrant·e·s</i>	38
Modalités et conditions de l'apprentissage du français.....	38
Différentes langues pour des biographies complexes	39
Langue française et intégration, influences réciproques	42
DEUXIÈME PARTIE : LES ENTRETIENS.....	44
<i>Agnieska W. (Polonaise, arrivée en 1995, 25 ans)</i>	45
<i>Allana B. (Brésilienne, arrivée en 2013, 25 ans).....</i>	51
<i>Annalisa C. (Italienne, arrivée en 2003, 37 ans).....</i>	63
<i>Beatriz M. (Espagnole, arrivée en 2003, 35 ans).....</i>	75
<i>Driss B. (Marocain, arrivé en 2012, 27 ans)</i>	84
<i>El Hadji Omar Cissé (Sénégalais, arrivé en 2012, 28 ans).....</i>	103
<i>Fehrid J (Mauricien, arrivé en 2010, 24 ans)</i>	112
<i>Héraldo B. (Chilien, arrivé en 1979, 67 ans).....</i>	117
<i>Hristina S. (Bulgare, arrivée en 2008, 25 ans).....</i>	126
Et aujourd'hui ton frère vit toujours avec tes parents ?.....	138
<i>Ilda de C. (Portugaise, arrivée en 1977, 58 ans).....</i>	142
<i>Janina G. (Polonaise, arrivée en 1976, 51 ans).....</i>	155
<i>Kirsten M. (Anglo-Canadienne, arrivée en 1984, 48 ans).....</i>	166
<i>Lasya J. (Tibétaine, arrivée en 2003, à 11 ans).....</i>	177
<i>Laura P. (Chilienne, arrivée en 2010, 32 ans)</i>	184

<i>Myriam C. (Algérienne, arrivée en 1998, 23 ans)</i>	189
<i>Paulina V. (Tchèque, arrivée en 1991, 46 ans)</i>	196
<i>Rasika M. (Algérienne, arrivée en 1989, 49 ans)</i>	215
<i>Rebeka B. (Béninoise, arrivée en 2010, 22 ans)</i>	232
<i>L'entretien a eu lieu le 16 novembre en fin d'après-midi au domicile de Rebeka, qui ne souhaite pas que son véritable nom soit utilisé. Elle habite près de la station de métro Garibaldi, 5 rue Nicolaï. L'entretien a duré 50 minutes. Rebeka est née au Bénin le 28 juin 1992. Elle a été mariée mais est maintenant divorcée.</i>	
<i>Rahim O. (Burkinabè, arrivé en 2013, 23 ans)</i>	245
<i>Tahar B. (Algérien, arrivé en 1962, 73 ans)</i>	253

PREMIÈRE PARTIE : UNE SYNTHÈSE THÉMATIQUE

Introduction

Lors des entretiens réalisés par les étudiants du cours de méthodologie des sources orales¹, nous avons pu constater de nombreuses similitudes entre les différents entretiens, qu'elles soient liées à la méthodologie ou bien aux facilités et aux difficultés rencontrés par les étudiants. Nous nous intéresserons d'abord aux difficultés méthodologiques que nous avons pu rencontrer, puis nous verrons les éléments qui ont facilité notre travail.

Le premier constat méthodologique que nous avons relevé est celui de la construction même de l'enquête où nous avons aperçu qu'elle se pratiquait toujours en entonnoir. Les entretiens ont été effectués de la manière suivante : dans un premier temps des questions très générales pour en arriver au sujet des raisons du départ puis enfin ce qui nous intéresse tout particulièrement, les liens familiaux et l'immigration. La grille d'entretien a été conçue avec l'ensemble du groupe des étudiants du cours, mais chacun était libre de la suivre à son gré en fonction de l'évolution de l'entretien. L'axe de recherche sur lequel l'équipe s'est penchée est donc celui de la famille et des liens qui subsistent entre eux, que ce soit sur une immigration familiale ou plus individuelle. Pour son travail, l'équipe de recherche s'est appuyée sur deux articles² très pertinents pour l'analyse, et la description des entretiens, permettant ainsi d'avoir une première approche méthodologique de ce travail. Ces articles ont été analysés et discutés ensemble en cours avant la réalisation des entretiens oraux.

Malgré ces premières lectures, la théorie ne remplaçant pas la pratique, beaucoup des étudiants du cours ont évoqué un certain nombre de difficultés liées aux entretiens oraux. La première des difficultés a été celle de la méconnaissance du terrain. Le laps de temps très court pour effectuer ce travail n'a pas permis aux étudiants de se renseigner suffisamment sur l'histoire du pays d'origine, mais aussi sur les espaces géographiques mentionnés par les enquêtés. Le chercheur veillera à se constituer une bibliographie conséquente pour un travail de ce type. Une bonne connaissance du terrain d'étude permet de contrôler l'entretien, dans une certaine mesure. Ainsi on peut lire le témoignage d'un(e) étudiant(e) évoquant cette difficulté méthodologique particulière, dans l'entretien avec Agnieska : « *Autre difficulté due au manque de connaissance sur le terrain.* »

Le manque de connaissance du terrain fait qu'on ne contrôle pas forcément le débat et qu'il peut y avoir de nombreuses digressions. Entretien avec Agnieska : « *et toute la partie où elle m'a évoqué l'histoire de la Pologne qui est certes intéressante mais qui n'avait pas lieu dans ma dynamique de recherche* ». Entretien avec Rahim : « *De temps en temps, Rahim insistait pour*

1 Master 2 Histoire moderne et contemporaine, Université Lumière Lyon 2.

2 Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63/1986. Francesca Sirna, « l'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, l'Harmattan, 2009, 164 pages, p. 9-30

parler de l'état de son pays et de l'Afrique en général. Cela nous éloignait du but de notre entretien et je n'ai pas retranscrit ces moments qui ne rentrent pas dans le cadre de notre étude. »

Concernant la connaissance méthodologique nécessaire à la réalisation d'un entretien, les lectures préparatives ont permis aux étudiants de se préparer à d'éventuelles questions et situations telles que les asymétrie sociale ou les tentatives de direction de l'entretien par les enquêtés. Mais si ces études antérieures aux pratiques de l'entretien, n'ont pu totalement éviter certains de ces cas, elles ont pu néanmoins fournir quelques outils basiques à l'élaboration d'un tel projet. Les difficultés à contrôler l'entretien peuvent également provoquer une certaine construction du discours de la part de l'enquêté. Plusieurs étudiants l'ont rapporté, ils ont eu le sentiment que la personne qu'ils interrogeaient sélectionnaient plus ou moins les éléments de réponse qu'ils pouvaient apporter. Entretien avec Myriam C. : *« il m'a semblé au cours de mon entretien que l'enquêté s'inquiète et établit une classification dans l'importance de son témoignage, taisant certains faits ou aspects par la peur du manque d'intérêt qu'il pense susciter. »*

D'autre part certaines questions de la grille d'entretien pouvaient être gênantes pour les enquêtés, en particulier les questions financières et intimes. Exemple dans l'entretien avec Laura P. : *« Il est possible que Laura ait ressenti une certaine gêne à évoquer un passé difficile. Dans ces moments là, je perdais un peu de ma contenance : j'étais tiraillée entre l'envie d'en savoir le plus possible et l'impression de m'immiscer dans une histoire qui n'est pas la mienne. »*

On l'a vu par exemple dans l'article de Bourdieu³ : *« Tout permet de supposer que le récit de vie tend à se rapprocher d'autant plus du modèle officiel de la présentation officielle de soi, carte d'identité, fiche d'état civil, curriculum vitae, biographie officielle, et de la philosophie de l'identité qui le sous-tend, que l'on s'approche davantage des interrogatoires officiels des enquêtes officielles »*. Cette construction du discours pouvait également être liée à une certaine proximité générationnelle ou amicale, mais globalement les étudiants l'ont surtout relevé comme constituant une aide pour démarrer l'entretien. On relève également une construction du discours en lien avec le statut de l'enquêté (journaliste, universitaire, voir par exemple l'entretien avec Allana B, journaliste), ou bien dans le cas de souvenirs lointains remontants par exemple à l'enfance et donc transmis par un tiers. Ainsi dans l'entretien avec Hristina S. : *« En me racontant des moments clefs de l'histoire de son grand-père ou de sa mère, Hristina se présente en quelque sorte comme porteuse de la mémoire familiale »*.

Enfin, une dernière difficulté notée par les étudiants est celle concernant la retranscription et les problèmes de langue. Le niveau de langue de l'enquêté peut parfois poser des problèmes de compréhension, ainsi dans l'entretien avec Ilda De C. : *« Par exemple, à propos du départ de son village en bus et de la route qui l'a mené en France, elle m'a parlé de « l'echpègne », ce qui signifiait « l'Espagne » pour elle »*. Mais globalement la grande majorité des enquêtés possèdent un très bon niveau de français. Enfin, les difficultés de retranscription sont souvent causées par des interventions extérieures à l'entretien (bruits de rue, fond sonore, téléphone, etc) par exemple dans l'entretien avec Beatriz M. : *« Ainsi, nous avons été coupées quelques fois par des questions – relativement brèves- des enfants à leur mère »*.

3 Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63/1986.

Pour en venir aux facilités rencontrées dans les entretiens, il faut bien noter qu'une grande partie des étudiants ont choisi de s'entretenir avec un jeune de leur âge, souvent venu en France pour ses études. Cela implique que les enquêtés ont accepté facilement l'exercice qu'on leur propose, et qu'ils comprennent bien dans quel cadre il s'inscrit. Un(e) étudiant(e) expliquait par exemple dans l'entretien avec Hristina S. : « *Le fait, de connaître la personne interrogée, d'avoir une proximité à la fois sociale et générationnelle, a permis de réduire d'emblée la distance enquêteur-enquêté* ». Ne perdons pas de vue que cette proximité a également posé quelques difficultés méthodologiques aux étudiants comme nous l'avons évoqué dans la première partie.

Ces enquêtés font preuve d'un bon niveau de français, tout comme ceux qui sont installés en France depuis longtemps. Comme on l'a vu précédemment, ou alors ici dans l'entretien avec Kadache H. : « *il possède un excellent niveau tant dans la maîtrise que la compréhension de la langue française* ». Malgré que la proximité culturelle et amicale fut problématique dans certains cas⁴, nous avons également constaté que cela pouvait être une aide dans un premier temps pour trouver la personne à interroger, et dans un second temps pour instaurer un climat de confiance pendant l'entretien comme dans l'entretien avec Kadache H. : « *Ce choix est lié à la relation de confiance que j'entretiens avec cette personne [...] De plus, nos origines convergent car mes parents sont nés en Algérie* ». Pour les personnes dont l'arrivée en France était plus ancienne, on constate qu'il n'y a pas eu de réticence à en parler, au contraire ils ont été très participatifs. Ainsi dans l'entretien avec Rasika M. : « *Cet entretien s'est relativement bien passé. Rasika était très bavarde et ne semblait pas être impressionnée, ni par le micro, ni par mon écoute* ».

On peut également en conclure que l'exercice scientifique que constitue l'entretien oral en sciences humaines et sociales, est un procédé très aléatoire et très diversifié. Certes il doit être préparé de manière sérieuse et scientifique, mais il doit également être considéré par l'historien comme un document d'archive unique, le chercheur devra ainsi se livrer à une analyse et une critique particulière et adaptée à la méthodologie préalablement mise en œuvre.

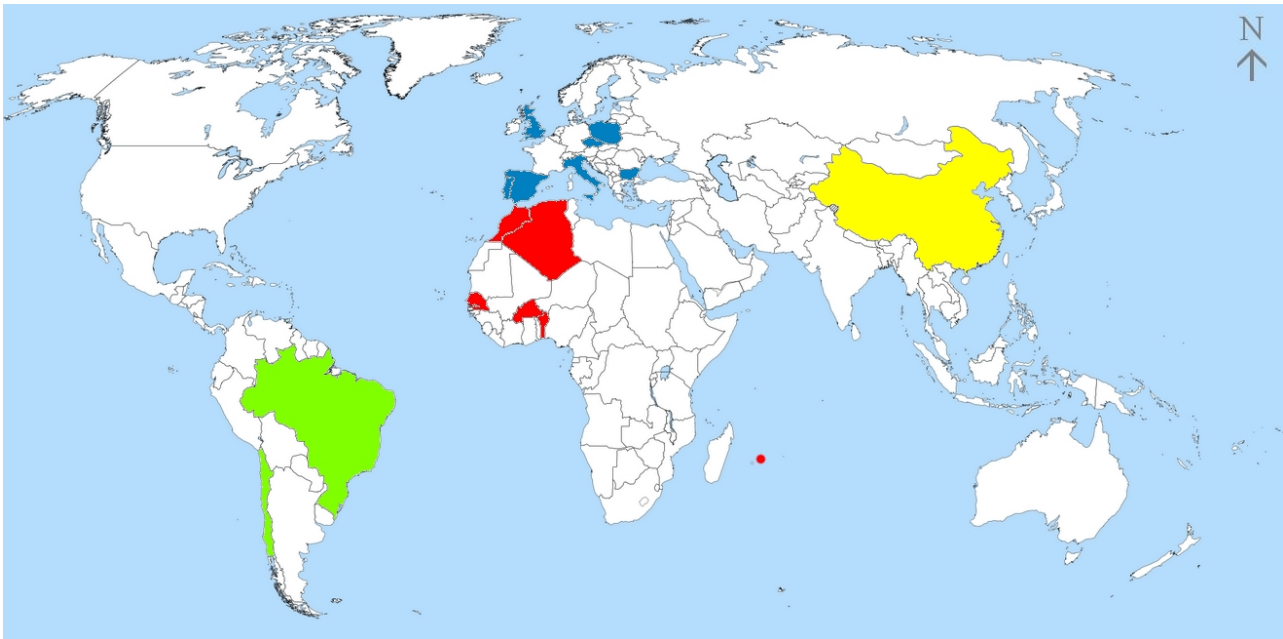
Les profils des enquêtés

Les origines géographiques

La première de nos idées a été d'analyser l'origine géographique des enquêtés afin de faire ressortir la diversité des cas et de savoir s'il y a une plus grande prééminence d'une région du monde en particulier. La carte ci-dessous présente la situation globale des différentes nationalités.

⁴ Voir également la page 20 de l'article de Francesca Sirna à propos de la relation enquêteur-enquêté. Francesca Sirna, « l'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, l'Harmattan, 2009, 164 pages, p. 9-30

Carte des pays d'origine des enquêtés



Légende :

■ Afrique	■ Europe	■ Amérique	■ Asie
9 enquêtés	8 enquêtés	3 enquêtés	1 enquêté

En analysant la carte, nous pouvons nous rendre compte que plus du trois-quart des enquêtés sont originaires soit de l'Afrique francophone (neuf cas) soit d'un pays européen (huit cas).

- Afrique : Cinq personnes sont originaires d'Afrique du Nord (Algérie, Maroc), trois personnes viennent d'Afrique de l'Ouest (Sénégal, Burkina Faso, Bénin) et une personne vient de l'Afrique australe (Île Maurice).
- Europe : Trois personnes interrogées lors des entretiens sont originaires d'Europe du Sud (Portugal, Espagne, Italie), quatre d'Europe centrale et orientale (Bulgarie, République Tchèque, Pologne), une d'Europe du Nord : il s'agit ici du cas particulier de Kirsten M.. Si elle a vécu toute son enfance au Canada, elle explique qu'elle n'est « restée [que] six semaines en Angleterre » et que son « fils n'a jamais foutu les pieds en Angleterre ».
- Amérique : Trois personnes viennent d'Amérique du Sud (Chili, Brésil), sans oublier le cas de la binationale anglo-canadienne qui entretient ainsi un lien fort avec l'Amérique du Nord.
- Asie : Pour finir, nous avons le cas d'une chinoise d'origine tibétaine.

Sexe, âge et situation matrimoniale

L'âge des enquêtés au moment de l'entrevue

Légende : ■ 20-35 ans (11 enquêtés) ■ 35-50 ans (6 enquêtés) ■ Plus de 50 ans (4 enquêtés)

Parmi les personnes interrogées, nous sommes en présence de 67 % de femmes (14 enquêtées) et de 33 % d'hommes (7 enquêtés). Le profil des enquêtés par âge est intéressant dans la mesure où nous pouvons nous rendre compte que plus de la moitié d'entre eux (environ 52%) sont aujourd'hui âgés de moins de 35 ans. En entrant plus dans le détail de cette catégorie 20-35 ans, huit d'entre eux ont 25 ans ou moins, soit 38 %. Pour ce qui est de la deuxième catégorie, entre 35 et 50 ans, nous trouvons six enquêtés soit environ 29 %. Enfin, les plus de 50 ans incarnent la catégorie la moins représentée avec quatre enquêtés soit environ 19 %. Nous pouvons noter qu'aucun individu n'a moins de 22 ans et que l'enquêté le plus âgé a 73 ans. L'âge médian des personnes interrogées est de 32 ans.

Graphique de l'âge des enquêtés à leur arrivée en France

Légende : ■ Moins de 18 ans (4 enquêtés) ■ 18-25 ans (12 enquêtés) ■ Plus de 25 ans (5 enquêtés)

En analysant les âges d'arrivée en France des enquêtés, nous nous apercevons que les migrants arrivent jeunes sur le territoire français puisque le migrant le plus âgé n'a que 32 ans quand il immigré. Coïncidence ou non, il s'agit également de la personne la plus âgée. En détaillant davantage ces données, nous nous rendons compte que plus des trois-quarts des individus interrogés ont moins de 25 ans lors de leur arrivée en France.

Quatre des migrants sont arrivés mineurs soit 19 %. C'est notamment le cas de Agnieska W., une Polonaise arrivée à l'âge de six ans en France. Ainsi à la question « Te souviens-tu de la

Pologne », Agnieszka répond « très peu » mais elle explique : « je me souviens du voyage » pour venir jusqu'en France. Douze sont arrivés entre 18 et 25 ans soit 57 %. Cinq sont arrivés à plus de 25 ans soit 24 %.

La plupart du temps, le départ parmi les personnes interrogées permet de quitter le foyer familial pour la première fois, généralement après 18 ans pour réaliser les études ou pour trouver un travail stable.

L'hétérogénéité **des situations matrimoniales** des enquêtés est diverse :

- *Mariage et concubinage* :

Onze vivent aujourd'hui en couple, soit 52,4% des personnes interrogées.

Sur ces onze mariages et concubinages, un seul n'est pas mixte.

Neuf de ces onze personnes (81,8%) ont au moins un enfant.

- *Divorce et séparation* :

Trois individus (14,3%) sont concernés par cette section.

Deux des divorcés/séparés avaient eu un enfant durant leur relation. Dans un des deux cas, l'enfant est né d'un concubinage non mixte.

Le dernier divorce, celui de Rebeka B. est en réalité un cas à part. Il s'agissait d'un mariage mixte et sans enfant dans la mesure où il s'agissait d'un mariage blanc pour l'obtention de papier français pour fuir son pays d'origine, le Bénin.

- *Veuvage* :

Une seule personne est concernée par cette catégorie. Il s'agit d'Ilda de C.. De son union non mixte avec un mari portugais décédé sont nés deux enfants.

- *Célibat* :

Six personnes sont actuellement célibataires, ce qui représente plus d'un quart des personnes interrogées (28,6%). Sans grande surprise, il s'agit des cinq étudiants évoqués précédemment et d'un jeune diplômé.

En somme, sur quinze personnes en couple ou ayant vécu en couple, seules trois (20%) n'ont pas été en concubinage mixte, c'est-à-dire, dans le cadre de notre étude, en concubinage avec une personne de nationalité française. Les douze autres personnes (80%) sont en effet en couple avec une personne française.

Les raisons du départ et les dates d'arrivée

En ce qui concerne **les raisons du départ**, les personnes interrogées présentent des profils très divers. Les raisons pour lesquelles elles sont venues en France peuvent être présentées selon plusieurs catégories.

Raisons du départ	Nombre d'enquêtés concernés par la
-------------------	------------------------------------

	catégorie (% arrondis)
Étudier en France	8 (38%)
Économique (manque d'espoir dans le pays d'origine)	7 (33%)
Rejoindre une personne en France (regroupement familial)	2 (10%)
Départ du pays d'origine sous la pression sociale	2 (10%)
Obtenir le statut de réfugié politique	1 (5%)
Adoption par un couple français	1 (5%)

Venir étudier en France apparaît dans le tableau ci-dessus comme la première raison d'émigration. Fehid K. explique tout à fait ce choix : « pour de nombreuses familles mauriciennes, l'enfant doit quitter l'île pour faire ses études à l'étranger, c'est un passeport pour la vie ».

La complexité des différents cas de l'immigration économique mérite également d'être commenté. En effet, quatre enquêtés sont venus de leur propre-chef, seul pour trouver du travail, une situation stable, soit 19 %. Trois enquêtés sont venus en France rejoindre leur mari pour ensuite trouver du travail, soit 14 %.

Les enquêtés sont arrivés en France à des époques très différentes puisque les dates d'arrivée s'étalonnent de 1952 pour la plus ancienne à 2013 pour les plus récentes.

L'enquêté le plus ancien est la seule personne à avoir migré lors de la période des « trente-glorieuses », période durant laquelle l'économie française est en plein essor et où les politiques d'immigration obéissent avant tout au besoin de l'économie en matière de main d'œuvre. Avec le premier choc pétrolier, le président de la République Valéry Giscard d'Estaing décide en 1974 de suspendre l'immigration. Dans le même temps, il est institué sous le gouvernement de Jacques Chirac la politique de regroupement familial qui transforme une immigration de travail temporaire en une immigration de peuplement. À partir de 1977 une politique de retour au pays est mise en place à travers des primes (loi connu sous le nom de « million Stoléru ») qui a toutefois échouée.

À partir des années 1980, des lois plus restrictives en matière d'immigration ont été votées sous des gouvernements de droite (Lois Pasqua de 1986 et de 1993 ; loi Sarkozy du 26 novembre 2003 ; loi du 24 juillet 2006 ; loi Hortefeux du 20 novembre 2007). La date de 1993 a été choisi comme référence car elle durcit les conditions d'entrée et de séjour des immigrés. Le ministre de l'intérieur Charles Pasqua a évoqué pour la première fois « tendre vers l'immigration zéro ». Les lois successives sont des durcissements de l'entrée et du séjour sur le territoire : création du délit de mariage de complaisance migratoire, renforcement des dispositifs (fichiers d'empreintes génétiques, allongement des délais de rétention) et peines visant à lutter contre l'immigration clandestine, mise en place d'un contrat d'accueil et d'intégration (respect des principes de la République française, connaissance suffisante du français), augmentation du délai au droit au regroupement familial (de 12 à 18 mois).

À côté du premier cas de la personne arrivée avant 1976, un deuxième type vient s'ajouter, celui des immigrés venus entre 1976 et 1993, six enquêtés soit près de 29%. Enfin, les immigrés étant venus sur le territoire national lors de ces vingt dernières années est le plus fort avec 66 %, en sachant que huit des personnes interrogées sont arrivées il y a moins de cinq ans. Ce fort taux est à lier avec la forte proportion d'étudiants dans notre panel.

La maîtrise de la langue française

Selon l'enquêté interrogé, la maîtrise de la langue française à l'arrivée en France est assez éclectique.

Seize des vingt-et-un enquêtés (76%) ont expliqué avoir appris la langue française dans leur pays d'origine, à travers des institutions scolaires.

Parmi ces seize personnes, neuf parlaient couramment à leur arrivée en France et n'avaient aucune difficulté pour se faire comprendre.

À l'inverse, pour les sept autres, les bases de la langue française apprises dans le pays d'origine n'étaient pas suffisantes pour comprendre les interlocuteurs français, ni pour se faire comprendre aisément. C'est notamment le cas de Fehid K. qui dit avoir passé des tests de langue pour obtenir une affectation dans une faculté française : « j'ai eu 76,5 sur 100 ». Malgré ce bon résultat qui lui a permis d'être admis dans une université lyonnaise, Fehid K. avoue avoir eu quelques difficultés à l'arrivée puisque « pendant tout [son] bac [il n'a] jamais fait de français »

Quatre personnes interrogées (19%) ont appris la langue française en France dans un cadre institutionnel. Allana B. qui a été étudiante en France soulève le problème du vocabulaire acquis à l'université. Ne parlant pas un mot de français à son arrivée en France et n'entrant pas dans la catégorie « femmes mariées de plus de 26 ans » (qui explique-t-elle ont accès à des stages gratuits pour apprendre le français), elle a « suivi seulement un mois de cours de français » avant d'intégrer l'université. C'est donc vraiment au sein du cadre scolaire qu'elle a pu progresser. Cependant, si elle avait des cours de français, « ce n'était pas pour apprendre le français, plus pour apprendre la méthodologie pour les examens ». Ainsi, elle considère n'avoir « rien appris du vocabulaire quotidien ».

Enfin, une dernière enquêtée est arrivée en France sans parler un mot de français et n'a pas eu l'occasion d'apprendre la langue au sein d'une institution française. Ilda de C. explique qu'elle a appris le français sur le tas, en étant directement confrontée avec la réalité : « simplement [par] le bouche à oreille. J'entendais. Et surtout par mes enfants. Et après par la télé ».

Formations et situations professionnelles

En ce qui concerne la formation professionnelle des enquêtés, nous avons pu mettre au jour trois situations différentes. La première situation correspond aux six individus qui ont fait leurs études dans leur pays d'origine. Deux enquêtées ont cependant dû valider à nouveau des diplômes en France. Nous pouvons citer ici l'exemple de Rebeka B. qui au début de l'entrevue explique qu'elle est allée « dans une grande ville [du Togo] et [qu'elle en a] profité pour faire une formation

en coiffure ». Plus tard, lorsque l'enquêteur lui demande si elle a eu des problèmes pour trouver son premier emploi en France, Rebeka B. répond positivement en racontant qu'elle avait appris « la coiffure africaine et [qu'elle a donc dû] faire des formations pour faire les coiffures européennes » en France. La deuxième situation concerne onze individus qui ont fait leurs études en France, soit la majorité des enquêtés. Enfin, quatre enquêtés n'ont aucun diplôme.

En nous référant aux catégories socio-professionnelles établies par l'INSEE, nous avons pu établir le graphique suivant :

Graphique des catégories socio-professionnelles des enquêtés

Légende : ■ Artisans, commerçants, chefs entreprise (1 enquêté) ■ Cadres et professions intellectuelles supérieures (5 enquêtés) ■ Professions intermédiaire (4 enquêtés) ■ Employés (4 enquêtés) ■ Ouvriers (2 enquêtés)

Que les études aient été réalisées en France ou à l'étranger, la catégorie socio-professionnelle la plus représentée concerne les cadres et professions intellectuelles supérieures. En effet, près d'un quart (23,8%) des enquêtés ont durant leur vie en France exercé un emploi appartenant à cette catégorie.

Les deux ouvriers qui apparaissent sur le graphique sont tous deux des ouvriers non qualifiés. Tahar incarne totalement cette catégorie puisqu'il est venu en France lors de l'immigration de travail.

Les cinq personnes qui n'apparaissent pas sur le graphique sont encore étudiantes en France. Ces cinq personnes là étudient respectivement les mathématiques, la physique, la politique, la philosophie et l'écologie. Nous pouvons alors supposer que ces cinq étudiants se destinent à exercer un emploi en tant que « cadres et professions intellectuelles supérieures ». Cependant, ces professions ne seront pas nécessairement exercées en France. Fehid K. explique qu'il réalise ses études en France, mais qu'il a pour projet de retourner à l'Île Maurice pour « faire ma vie, bâtir ma maison, participer dans mon pays. Remonter le PIB ».

La naturalisation

Parmi les personnes interrogées, cinq enquêtés sont aujourd'hui naturalisés, soit moins d'un quart des personnes interrogées (23,8 %). Annalisa C. fait partie de ces cinq enquêtés ayant souhaité obtenir la nationalité française : « Le fait de vouloir la nationalité française avait deux raisons, une raison symbolique, laisser une trace de ce passage en France, et pouvoir éventuellement la transmettre, c'est-à-dire que je ne savais pas forcément si j'allais avoir un compagnon français ou je ne sais pas d'où. Et à un moment, dans l'idée peut-être d'avoir un enfant, je me disais que ça me

plairait bien de la lui transmettre, la nationalité italienne, et peut-être la nationalité française... ou qu'en tout cas, ça ne soit pas lui qui me donne la nationalité française. »

À l'inverse, Beatriz M. a refusé d'obtenir la nationalité française : « J'ai pas besoin d'être française, je ne sens pas ce besoin. Je suis bien en étant espagnole ». Par la suite, elle explique que le fait de garder sa nationalité est « une espèce de rébellion » par rapport au fait qu'elle vive totalement immergée dans la culture française. Il ne faut cependant pas généraliser : si certains refusent délibérément d'obtenir la nationalité française, d'autres restent indifférents.

Les Chemins de la Migration

Les étapes de la migration

Les moyens de transports et les modalités du voyage ne sont pas toujours indiqués au cours des entretiens. Tout d'abord, une partie des migrants interrogés sont arrivés directement en France au terme d'un voyage dépourvu d'étapes, ou du moins ils ne les mentionnent pas dans l'entretien. Treize personnes indiquent ainsi plus ou moins directement qu'ils ont pris l'avion pour venir en France, parfois avec des escales comme le signale El Hadj « Je paye 600€ le billet, le passeur avait négocié en amont avec un gars dans l'agence. C'était Ibéria avec une escale à Madrid. Dakar, Madrid, Paris. ». Parmi les autres enquêtés on trouve une fois la mention du bus (Ilda), du train (Janina), du bateau (Tahar) et une fois d'une camionnette (Agnieska) : « c'est un prêtre qui nous a prêté un camion ou il y avait des matelas, des meubles et mon frère et moi dormions dans la camionnette. Je me souviens qu'on a fait un long trajet jusqu'à Aulnay car je suis arrivé directement ici. Je me souviens d'avoir traversé l'Europe enfin c'est ce que ma dit ma mère même si je me souviens d'être passé par Prague car c'était beau. ».

On constate que les étapes avant d'arriver en France sont rares et qu'elles se constituent plus comme des escales de quelques heures (Ilda, El Hadj...). On distingue par contre des mobilités et des étapes au sein même du territoire français. Les enquêtés ne sont pas toujours restés sur les lieux de leur arrivée, bien au contraire. Il y a des étapes plus ou moins longues, parfois le temps de trouver un logement comme le mentionne Fehrid : « j'ai d'abord habité chez mon oncle en Ardèche avec ma mère, on se rendait sur Lyon de temps en temps pour faire des visites d'appartement, déposer des dossiers. ». Il y a également les mouvements liés au travail ou aux études par exemple Rahim : « Oui j'ai pris l'avion pour Paris en 2013, puis à Dijon avec le train. » « J'ai fait le Master 1 à Dijon mais il s'avère que par la suite j'avais pas la spécialisation environnement à Dijon et là je suis venu à Lyon pour poursuivre. ». Ces étapes peuvent néanmoins échapper au moment même de la migration pour s'inscrire dans les histoires de vies en France et ne pas dépendre nécessairement du parcours migratoire.

Les raisons de la migration

Tout d'abord on trouve ceux qui ont migré uniquement pour des raisons économiques. La motivation réside dans le fait de trouver un emploi et une situation économique qui ne peut pas être accessible dans le pays d'origine. Tahar B. justifie sa migration en affirmant vouloir « faire un peu d'argent et pour revenir après ». Agnieska affirme que ses « parents sont venus pour des raisons économiques », Laura P. qu'elle « est venue en France pour travailler » et Kadache H. de rajouter que « au vu des difficultés à conserver un emploi en Algérie, j'ai toujours pensé aller en Europe ». Ainsi, on comprend que la recherche d'un travail et d'argent est l'unique motivation pour ces quatre personnes.

On peut rapprocher cette migration économique avec la migration étudiante. Celle-ci est motivée par l'envie de trouver une formation en France qui n'existe pas dans le pays d'origine des migrants. Ainsi, de manière directe, cette migration peut être liée avec la migration économique car

le but est bien de pouvoir bénéficier d'une formation qui permettra aux étudiants d'accéder à l'emploi qu'il vise. C'est le cas de quatre personnes parmi les enquêtés, Kirsten M. pour pouvoir travailler dans l'art, Paulina V. « pour intégrer un DEA de sciences du langage à Lyon II ». On trouve aussi Rahim O. qui affirme que « la spécialisation que je visais c'était plus le domaine de l'environnement et au Burkina Faso c'est pas un domaine qui est très développé ». Enfin il y a Fehrid J. qui veut étudier l'électronique et la physique à l'Université Lyon I.

A côté de ces migrations qui ont pour but l'emploi et la formation, on trouve des migrations qui sont guidées par des buts familiaux et/ou sentimentaux. Or, on se rend compte très vite que ces motivations familiales ou sentimentales sont tous sous-tendues par des perspectives économiques. Si la motivation principale reste la famille ou le (la) conjoint(e), on se rend compte que la perspective économique apparaît en filigrane. Ainsi, Allana B. suit en France son mari qu'elle a rencontré au Brésil parce que celui-ci se voit proposer une bonne formation à l'école de journalisme de Toulouse. Elle dit même, « je l'ai poussé à accepter ». Janina G. suit sa mère pour rejoindre son père en France qui venait de trouver un travail car « la France c'était déjà un pays développé par rapport à la Pologne à l'époque ». Ensuite, on trouve Beatriz M. qui suit son mari français rencontré en Espagne pour fonder une famille avec lui mais aussi parce que « c'est plus facile qu'il finisse ses études et débute en France ». Ilda de C. résume directement cette accointance des deux motivations en affirmant que « je suis venue déjà parce que mon mari était là...je voulais le suivre. Et la deuxième raison c'est parce que c'était trop dur là-bas [au Portugal]. Alors qu'ici je pouvais mieux travailler ». La même chose s'applique pour Driss B. « motivé par ma copine qui vivait en France » mais aussi pour pouvoir passer le concours d'avocat.

Ainsi, derrière la volonté de vivre avec son/sa conjoint(e) ou de réunir la famille dans le cas de Janina G. apparaît systématiquement l'équation économique et la perspective d'en emploi ou d'une formation. On se rend compte qu'entre le pays d'origine des enquêtés et la France de leurs conjoint(e)s, la France est privilégiée pour leur meilleur avenir économique qu'elle offrirait en comparaison avec le pays d'origine.

On trouve ensuite trois personnes qui ont migré pour la simple raison que la France les attirait et qu'ils étaient curieux de la découvrir sans vraiment d'impératifs économiques même si celui-ci finit par transparaître dans un cas. L'exemple le plus parlant est celui de Hristina S. qui est partie de Bulgarie car son grand-père était un traducteur franco-bulgare ayant vécu en France et qu'elle a donc baigné dans une ambiance très francophile. Elle dit que « c'était une évidence pour nous que j'allais partir en France ». On trouve aussi Annalisa C. qui dit « j'avais une curiosité parce que j'avais rencontré des Français en Erasmus ». Mais cette attirance de fait est aussi motivée, mais dans un second temps seulement par la perspective d'un job de psychologue en France, plus facile à trouver qu'en Italie. Enfin El Hadji O. lie un attrait pour la France avec des motivations familiales en disant « depuis tout petit je voulais venir en France parce que je voulais y vivre et après aussi, c'était pour rejoindre mes sœurs ».

On trouve deux personnes qui ont fui leur pays pour des raisons politiques. Héraldo B. qui a fui le Chili de la dictature qui dit « on a jamais voulu partir volontairement du Chili [...] ils savaient tout de ma [...] militance clandestine ». Et Myriam C. qui a été menacé par la guerre civile en Algérie. Une personne a fui son pays pour trouver refuge en France, Rebeka, qui explique qu'au

Bénin elle a été forcé de se marier à une personne de 48 ans alors qu'elle en avait 17 elle dit « je ne me sentais pas en sécurité avec un mec plus âgé [...] j'ai choisi la France parce que je parlais le Français ». Enfin, il y a une personne pour laquelle les raisons du départ sont spécifiques. Lasya J. s'est fait adopter du Tibet par des Français, « c'est ma mère Tibétaine, donc biologique, qui a entendu parler d'un couple franco-tibétain qui voulait adopter [...] moi je n'ai rien décidé, on a décidé pour moi ». Les raisons de sa mère restent donc inavouées et il n'est pas mentionné dans l'entretien pour quelles motivations sa mère l'a fait adopter.

Pour résumer, sur notre panel de 21 personnes on se rend compte que la motivation économique est primordiale car elle concerne 14 personnes. La motivation économique apparaît en filigrane de toutes les migrations de type familiale et sentimentale et elle sous-tend, bien évidemment, l'ensemble des motivations étudiantes. Son poids est donc prépondérant dans les raisons du départ. Les autres raisons sont sous-représentées, seulement deux personnes sont des migrants politiques, trois migrent car ils sont attirés par la France en tant que telle, une vient trouver refuge après un mariage forcé et enfin une personne n'a pas précisé les raisons de son départ.

On retient aussi que quatre personnes n'ont pas choisi leur départ mais y ont été contraintes par leurs familles. Il s'agit de Myriam C. qui suit ses parents en raison de la guerre civile en Algérie, Janina G. et Agnieska qui viennent enfants pour des raisons familiales dans le cas de Janina G. et globalement économiques pour les deux et Lasya J. qui s'est fait adopter par la volonté de sa mère. Ces quatre personnes ne partent pas volontairement mais sont obligées de suivre les décisions de leurs parents du fait de leur jeune âge au moment de leur départ.

Cette présentation des raisons du départ ne doit pas nous faire oublier que « le récit biographique a un caractère fragmentaire déformé par la reconstruction à posteriori que l'enquêté en fait »¹. L'enquêté peut choisir de présenter une raison de son départ plus qu'une autre si cette raison l'arrange plus dans la construction de son récit. Étant « l'idéologue de son propre récit »², l'enquêté peut choisir dans quelle ordre il va classer les raisons de son départ qui peuvent être multiples. De plus, cet exercice d'étude des raisons du départ a ses limites car si on peut dégager une raison principale ou deux raisons, il faut admettre qu'il y a beaucoup de raisons qui restent cachées et auxquelles l'enquêté ne pense pas. Par exemple, le fait que parler le Français a été déterminant pour partir ou si des membres de la famille ou des amis ont été ou sont encore en France. Il faut comprendre que prétendre à l'exhaustivité dans l'étude des raisons du départ est vain et qu'il faut se contenter de cette classification présentée ici.

Les difficultés éventuelles rencontrées

Étant donné le nombre important d'enquêtés venus en France directement, souvent par avion, ils ne sont pas très nombreux à mettre en avant les difficultés matérielles du voyage. Ils sont trois à mettre néanmoins la longueur du trajet (Ilda, Janina et Agnieska) et, de fait, son côté inconfortable : « J'ai pris le bus, du Portugal jusqu'à Lyon. Le voyage a duré vingt-quatre heures, je m'en souviens. Maintenant on ne met que dix-huit heures, mais à l'époque c'était vingt-quatre heures ! Le bus nous a pris chez moi, dans mon village. Il nous posait à l'Espagne. On a passé la frontière. On a laissé le Portugal et on est rentré dans la frontière espagnole. Le bus nous a posé là-

bas. On est resté quatre heures. Et après c'est des Espagnols qui nous ont pris en charge et qui nous ont emmené jusqu'à Lyon et nous ont déposés à Perrache. C'était très long. » raconte Ilda. Janina décrit bien également ce caractère interminable du trajet : « C'était très, très, très long, c'était en train, et des trains qu'on ne connaît pas ici par ce que c'était un train où on a mis deux-trois jours. » « On est passé par l'Allemagne, la Belgique et puis la France. Mais c'était des trains avec encore des sièges en bois. ».

Pour d'autres, les difficultés se sont situées ailleurs. Sur la questions des papiers, sur les difficultés à quitter sa famille, mais qui sont ici d'autres thématiques. Une enquêtée (Rebeka) fait également mention de problèmes à la douane : « Il y avait des douaniers sympas, ils me regardaient et ils disaient: « c'est une fille qui sait ce qu'elle veut ». Mais les autres demandaient des précisions. Après j'ai eu un problème avec mon passeport parce qu'ils pensaient que ce n'était pas moi sur la photo. ».

Il y a ensuite les difficultés rencontrées en France, comme l'assimilation : « Ma meilleure amie est Iranienne et si je ne l'avais pas connue c'est sûr que je serai repartie. » « Je n'étais invitée nulle part ça a été assez violent. » signale par exemple Kirsten. Les difficultés de logements à l'arrivée sont également présentes : « on dormait dans des wagons » raconte Tahar. La diversité des enquêtés fait que les difficultés sont hétérogènes.

Les accompagnateurs

La majorité des personnes interviewées a fait le voyage seule. En effet, sur les 21 entretiens, 12 affirment avoir voyagé vers la France sans accompagnants. S'ils font le trajet seuls, ils ont souvent quelqu'un qui les attend à l'arrivée, que ce soit des membres de la famille déjà partis ou des amis. Tous sont majeurs au moment de leur départ, ce qui n'est pas le cas de ceux qui viennent accompagnés.

Ces derniers peuvent être séparés en plusieurs groupes. Il y a d'abord ceux qui ont vécu leur mobilité en étant mineur et donc ont suivi au moins un des parents. C'est le cas de 5 personnes parmi les enquêtés. Par exemple, Agnieska nous dit : « Je suis arrivée avec ma mère, ma sœur de 11 ans et mon frère de 16 ans. ». Toutefois, cette catégorie n'est pas uniforme car, Lasya J. est venue avec ses parents adoptifs qu'elle ne connaissait pas avant le voyage et Fehrid J. nous confie : « J'ai été accompagné par ma mère, elle est restée trois semaines, pour m'aider à trouver un appartement. ». Il faut bien noter qu'à l'exception de Fehrid J., tous ceux qui ont été accompagnés par leur(s) parent(s) étaient mineurs.

La dernière catégorie d'accompagnateur est les conjoints. Certains se sont mariés juste avant le départ pour ne pas avoir de problème. C'est le cas d'Ilda de Carvallo qui raconte : « Je suis venue avec mon mari. On s'est mariés là-bas, au Portugal, le 9 janvier. Et après je suis venue avec mon mari en France le 26 janvier. C'est pour ça que je connais la date précise. C'est le 26 janvier que je suis entrée en France. ».

L'échantillon réduit ne nous permet pas de tirer de conclusion générale mais on peut dire que dans le cadre de nos entretiens, les migrants avaient toujours quelqu'un vers qui se tourner une fois en France, qu'il ait fait le voyage avant ou en même temps.

Le financement

Les entretiens ne précisent pas à chaque fois d'où venait le financement et encore moins le montant de celui-ci. Lorsque l'information est précisée, on peut noter que ce sont les parents qui financent le plus souvent le voyage. Rahim O. nous dit : « Personnellement, je l'ai pas financé, c'est plus mes parents qui l'ont financé. ». C'est le même constat pour Agnieska : « C'était des économies à nous, mon papa est parti en vacances, donc après il nous envoyait de l'argent donc c'est avec cet argent là qu'on a pu partir et puis ma maman elle travaillait, elle faisait des petits boulots par-ci, par-là en Pologne. ». A cette catégorie on peut aussi ajouter les voyages financés par les maris comme c'est le cas pour Ilda de Carvalho : « C'est mon mari, parce que moi je n'avais pas de sous, vu que je ne travaillais pas. J'étais avec mes frères et mes grands-parents. J'allais un peu aider des gens, mais ce n'était pas payé. C'est donc mon mari qui a pris en charge mon déplacement, mon voyage. ».

Certains, comme l'a fait la mère d'Agnieska, ont dû faire des petits boulots comme Annalisa C. : « Je travaillais le soir ; petit boulot en France dans un pub, boulangerie, nettoyage. » ou Rebeka : « J'avais une partie des sous pour faire mon passeport et mon ami m'a payé le reste. J'avais encore un tout petit peu histoire de vivre six mois. En six mois, je savais que je pourrais du travail au moins au noir pour compenser. ».

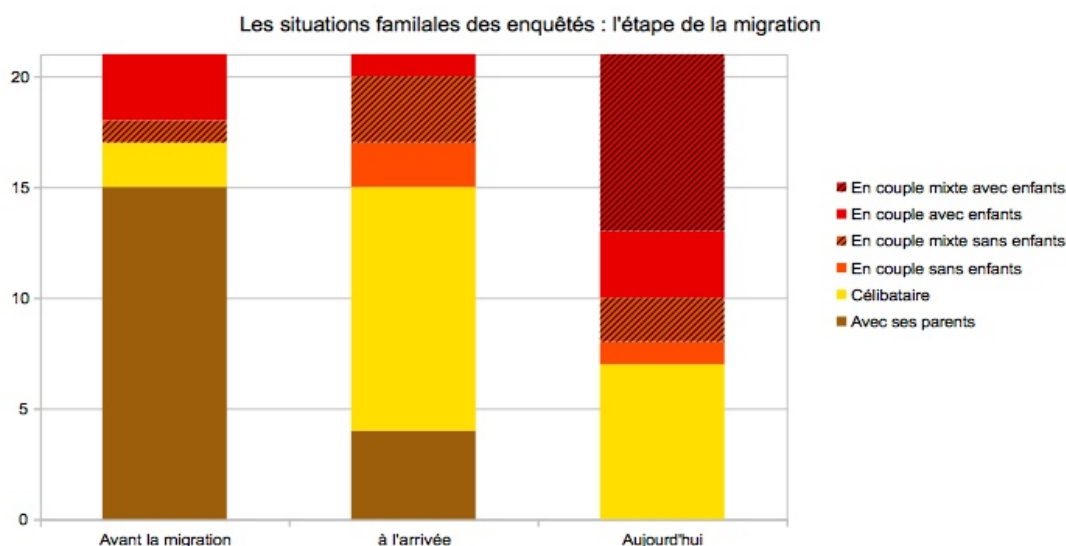
D'autres ont pu bénéficier d'une aide extérieure. Par exemple, le voyage de Héraldo B. a été financé par Amnesty Internationale et par les économies de la famille. Hristina S. a été financé par le Crous tandis que Paulina V. a profité d'une bourse d'étude.

Il y a donc de nombreuses manières façons de financer la migration mais nous n'avons que très peu d'idée du coût qu'entraîne un tel voyage. Rebeka nous donne quelques chiffres : « le passeport m'a coûtée 65€ en Afrique et le billet d'avion m'a coûtée 765€ pour venir ici. » au même titre que Cissé qui, lui, a utilisé un passeur : « Je l'ai payé 4000€ en liquide. C'est très cher, c'est mes sœurs qui vivent en France qui ont payé l'intermédiaire. Une fois sorti de l'ambassade, j'ai filé lui donner l'argent, il m'accompagnait. Et à partir de ce moment-là, il faut faire très vite. Le lendemain, je pars avec l'intermédiaire acheter un billet vers Paris dans une agence de voyage à 11€. Je paye 600€ le billet, le passeur avait négocié en amont avec un gars dans l'agence. ».

Malheureusement, sur les 21 entretiens, seuls deux font mention des frais de voyage donc nous ne pouvons les utiliser que de manière anecdotique.

Familles et migrations

Le phénomène de la migration est influencé par la famille, et la migration touche la configuration d'une famille. C'est le constat que l'on peut faire à la lecture des 21 entretiens réalisés. Pour traiter de la question des situations familiales en rapport avec la migration, nous avons choisi d'étudier comment cette interrelation entre famille et migration pouvait se décliner. Les migrants interrogés sont venus en France pour des raisons multiples et dans des conditions et des contextes bien différents. Pourtant, on observe des constantes. On peut schématiquement distinguer trois temps du parcours migratoire et du rapport à la famille : avant la migration, pendant la migration et après la migration. De même, on peut distinguer trois positions familiales vis-à-vis de la migration d'un de ses membres : ceux qui partent (les « pionniers »), ceux qui restent, et ceux qui rejoignent, même si les configurations familiales peuvent être plus complexes que cela.



Ce graphique présente les situations familiales des enquêtes de manière très simplifiée. Il permet néanmoins de noter un fait commun à la plupart des migrants : leur jeunesse. Étudiants, travailleurs, jeunes mariés, la plupart ont fondé leur propre famille à l'arrivée. Ainsi, le graphique met en relief la rupture familiale que représente la migration pour nombre d'entre eux. Migrer, pour beaucoup, c'est quitter les parents. Enfin, on peut relever l'importance des couples mixtes dans les parcours familiaux.

Partir : le rôle des familles

Que la migration s'effectue seul ou en groupe, le rôle de la famille dans la décision de partir est souvent déterminant, le choix de migrer et le choix d'où migrer sont conditionnés par les décisions ou expériences d'autres membres de la famille d'origine.

Dans le cas des **migrations familiales**, la décision même du départ n'est pas toujours le fait du migrant. Il s'agit de suivre la famille, qu'on le veuille ou non. C'est le cas pour Janina G., arrivée de Pologne à l'âge de 14 ans «

vu que ma maman voulait suivre son époux, j'ai été obligée de venir avec. Du coup je suis venue. », comme pour Myriam C. arrivée d'Algérie à l'âge de 8 ans avec ses frères et ses parents, « *j'étais triste surtout de laisser ma famille, je ne voulais pas quitter mes grands-parents en Algérie* ». Même quand le migrant décide seul de partir, il doit laisser derrière lui d'autres membres de la famille, une sœur, des parents. Ceux-ci sont parfois opposés au départ, comme la grand-mère d'Ilda de C. à son départ du Portugal, « *Ma grand-mère n'était pas contente que je parte. Quand je lui ai dit que je partais, elle n'était pas contente. Elle m'a dit que ce n'était pas la peine, que je pouvais trouver une petite maison et que je devais vivre avec eux.* »

Des membres de la famille permettent souvent le départ, l'autorisent, l'encouragent ou même le facilitent. C'est le père de Laura P. qui a financé son départ. Les **expériences migratoires antérieures** d'autres membres de la famille sont couramment évoquées pour justifier la migration, notamment des migrations vers la France. « *Mon grand frère a fait ses études en France, et une fois qu'il a fini ses études, il est rentré au Maroc* », raconte Driss B. Les parents de Janina G., tous deux Polonais, ont vécu une partie de leur enfance en France, le père de Kristen M. a également travaillé en France. Les expériences des autres membres de la famille influencent l'idée du départ, ou même l'envie de migrer pour Laura P, « *[le métier du père], fait de voyages, nous a toujours fasciné. J'ai seulement franchi le pas la première. Mais mes frères et sœurs, comme moi, nous avons ça dans le sang.* » Pour Annalisa C., il s'agit aussi de curiosité, « *Mon grand-père était venu travailler en France dans son âge adulte. Il a vécu 7 ans vers Lyon [...] Donc c'est vrai que j'avais une curiosité aussi pour le pays où mon grand-père était venu 7 ans. Et que je ne savais pas trop ce qu'il y avait fait. Oui, je savais qu'il y avait travaillé, mais je ne savais pas pourquoi il était reparti, c'était un peu un mystère.* » La francophilie de sa mère remplace l'expérience migratoire pour Hristina S. arrivée de Bulgarie en 2008, « *c'était aussi un peu familial, parce que ma mère aurait dû partir faire ses études en France. [...] Je pense que j'étais un peu influencée par le fait qu'elle n'ait pas pu partir* ». On le voit dans les entretiens cités, même lorsque la migration est solitaire — ce qui est souvent le cas pour les migrants étudiants (Kristen M, Hristina S. Driss B, Annalisa C.) —, le rôle de la famille est déterminant.

Parfois, c'est un **événement familial** qui déclenche la migration, Rasika M. prend la décision de partir en France à la mort de son père. La famille est aussi la cause du départ lorsque le migrant s'oppose à un choix ou une situation familiale. Rebeka B., Béninoise arrivée en 2010, a migré pour fuir un mariage arrangé : « *Tu avais déjà l'idée de partir en France ? — Non, l'idée m'est venue quand j'ai appris que je devais me marier à 17 ans. Le mari a été choisi par ma famille, j'avais 17 ans et demi et lui devait avoir 48 ans.* » Pour Laura P., arrivée en 2010, migrer c'était choisir sa situation familiale, « *Je suis venue en France pour travailler. Après m'être séparée de mon mari, je suis retournée vivre chez ma mère avec mon fils Pablo pendant deux ans. Je voulais retrouver mon indépendance et "récupérer" mon enfant pour l'élever seule. Je pense qu'il était temps de partir.* » La décision de partir prise, les configurations familiales de la migration sont multiples.

Migrer en famille : les modalités de la migration

La **migration collective**, familiale, est l'une de ces configurations migratoires. Ainsi, plusieurs membres d'une famille se déplacent ensemble d'un pays à l'autre. C'est le cas d'Agnieska depuis la Pologne, d'Héraldo B. depuis le Chili ou de Myriam C., qui quitte l'Algérie pour la France : « *C'était au cours de l'année 1998, au mois de juin, j'avais huit ans. [...] Je suis venue avec mes parents, mon petit frère et ma sœur.* » Dans ces trois cas, la famille nucléaire, parents et enfants, quitte le pays avec tous ses membres. Les couples jeunes et sans enfants sont particulièrement mobiles. Certains n'hésitent pas à quitter leur pays pour se construire une nouvelle vie ailleurs. C'est notamment le cas chez les couples mixtes : l'un des partenaires choisit de quitter son pays d'origine pour rejoindre son compagnon. Ainsi, Beatriz M. choisit de vivre en France pour son mari Pierre, « *Pierre n'avait pas fini ses études, donc il fallait bien qu'il finisse, et, niveau travail, c'était plus facile qu'il finisse ses études et débute en France* ». C'est également le cas de Driss B., qui dit être venu étudier en France pour vivre avec sa compagne Franco-marocaine.

La migration familiale intervient rarement dès le premier contact avec le futur pays de migration. Souvent, un membre est présent sur place ou connaît déjà le pays. Face aux difficultés que constitue l'installation dans un nouveau pays, les migrants se retrouvent souvent dans une même situation : un des parents réalise la migration avant les autres membres restés au pays, en espérant ensuite **faire venir le reste de la famille**. C'est le cas de Laura P., une Chilienne arrivée en France en 2010, qui vient au départ sans son fils dans le but de préparer la vie future dans ce pays inconnu : « *Je venais tenter ma vie en France, mais je voulais être certaine de réussir comme je le souhaitais pour mettre mon fils à l'abri. Il était plus en sécurité chez ma mère où sa vie était déjà installée. Je ne voulais pas le déraciner sans être certaine de pouvoir lui offrir mieux* ». Tahar B. tente sans succès de faire venir son épouse et son fils en France. Ilda de C. fait partie de ceux qui rejoignent. Elle vient avec son mari déjà installé dans la région lyonnaise, mais qu'elle a connu au Portugal (il est né dans le même village qu'elle) : « *Mon mari était déjà parti deux ans avant* ». Au travers des entretiens, on peut lire le ressenti de plusieurs points de vue : celui du parent, préoccupé par le futur de sa famille, celui de la mère ou de la femme suivant son mari, ou encore, celui des enfants.

C'est quelquefois une parentèle plus élargie qui établit le premier contact avec la France et pousse à la migration (des cousins, oncles ou tantes, déjà présent sur place encouragent leur famille à migrer). C'est le cas, en particulier, avec la migration économique : celui qui vient contribue ensuite à faire venir. Tahar B., immigré algérien arrivé en France durant les migrations de travail des années 1960, est venu avec un cousin : « *j'avais un cousin qui vivait ici, qui travaillait à Marseille, au chemin de fer. Quand il est venu en vacances, il m'a ramené avec lui.* » Et une fois arrivé en France, il devient celui qui « fait venir » à son tour : « *il [le patron] me donnait l'argent pour aller chercher les ouvriers* ». Le père de Janina G., venu chez sa marraine en France, décide à son tour de faire venir sa famille de Pologne. Le migrant suit un membre de sa famille dans l'espoir de trouver une vie meilleure. Parfois, il n'a pas pour but de le suivre, seulement il va chercher de l'aide auprès d'un proche déjà installé. Au moment de fuir le Chili, Heraldo B. contacte son frère, « *j'ai écrit à mon frère qui était en France, qui était déjà à Paris.* » On peut penser que pour le migrant, les incertitudes liées à la méconnaissance d'un pays, dont

il ignore parfois jusqu'à la langue, sont dissipées par la présence d'une personne proche déjà installée dans le pays. Celui-ci devient passeur. Il est celui qui crée le lien entre les deux pays ; introduisant le migrant aux codes du pays, il l'aide à trouver ses repères et à s'installer, parfois à trouver du travail ou un logement. « *Ils m'ont embauché avec lui [son cousin]. On travaillait dans la même boîte* », se souvient Tahar B.

Famille d'ici et de là-bas : Recréer une famille

Migrer, c'est quitter une vie là-bas, construire une vie ici. C'est aussi souvent changer de situation familiale. La migration sépare les membres d'une famille, mais permet d'en former une nouvelle. Cela passe par une rencontre amoureuse, et, parfois, par la conception d'enfant(s). Prenant la famille dans un sens plus large, on peut remarquer le rôle prépondérant des amis dans les parcours migratoires, qui apparaissent souvent comme des familles de substitution.

Les migrants **se séparent** couramment de leurs ascendants au moment de la migration. En ce qui concerne les étudiants, la majorité a laissé leur famille dans leurs pays d'origine. Rahim O., étudiant en France depuis deux ans, a laissé au Burkina Faso ses deux parents, son frère et ses deux sœurs. Son frère et sa grande sœur travaillent au Burkina Faso, quant à sa petite sœur, elle va passer son bac et « *va sûrement quitter le Burkina pour continuer ses études, mais sûrement dans un pays anglophone.* » Cette séparation peut quelquefois défaire une famille, desserrant les liens, créant des traumatismes. C'est le cas pour Héraldo B., peu de temps après son arrivée en France avec sa femme et son fils, « *ma femme a fait un blocage, elle ne s'est pas insérée, elle n'a pas trouvé d'emploi, elle n'a pas pu apprendre le français et a décidé de rentrer au Chili. Elle est partie avec notre fils, à ce moment-là, il était petit,* ». Il s'est remarié plusieurs années plus tard avec une Française.

Ainsi, la migration est aussi pour certains l'occasion de **fonder une [nouvelle] famille**. Les mariages, qu'ils soient mixtes ou non, coïncident parfois avec la migration. C'est le cas d'Ilda de C. et son mari. Tous les deux Portugais, ils sont venus ensemble juste après leur mariage au Portugal. « *Je suis venue avec mon mari. On s'est mariés là-bas, au Portugal, le 9 janvier. Et après je suis venue avec mon mari en France le 26 janvier* ». La Brésilienne Allana B. et son mari français vivaient au Brésil sans être mariés, lorsqu'ils ont décidé de venir en France, ils se sont mariés avant le départ. Pour d'autres, un séjour de courte durée se transforme en une migration définitive suite au début d'une relation de couple. Ainsi, même si Paulina V. n'était pas venue pour s'installer définitivement, mais pour ses études, sa rencontre avec un Français bouleverse ses projets. Malgré sa volonté de retour au pays, après une relation de quatre ans, elle choisit de se marier et de rester en France. Elle a aujourd'hui trois enfants et a fondé sa famille à Lyon. Chez ces couples mixtes, les difficultés rencontrées ne sont alors pas les mêmes. À l'inverse de couples de migrants arrivés en famille, ayant parfois déjà des enfants et un passé commun dans un autre pays, il s'agit pour les couples mixtes, en s'établissant en France, de construire une vie commune. Les couples mixtes doivent concilier des cultures différentes dans un pays qui n'est pas le leur. Ce projet de vie commun ne va pas toujours de soi, notamment en ce qui concerne la relation amoureuse et l'éducation des enfants.



Tahar. B et sa femme au Parc de la Tête d'Or

Au fil des ans, des rencontres, et des choix, le migrant est poussé à « construire ici ». **La famille se fait, se défait et se reconstitue.** Tahar B. s'est d'abord marié avec une Française, mais ça n'a pas marché. Selon lui, il y avait une trop grande différence culturelle, « *La culture... les mixtes, c'est rare que ça marche. On n'a pas la même culture. Non non...* » Ensuite, il a rencontré une immigrée algérienne, Ribba avec qui il s'est marié. Il vit avec elle depuis 39 ans. Leur vie commune et leur famille, ils l'ont construite en France. Leur famille est faite de la culture algérienne qu'ils ont gardée et de la culture française. Par exemple pour leur mariage, au début ils n'ont fait que le mariage religieux, comme ça se faisait « au bled ». El Adj Omar est marié avec une Française depuis octobre 2013, ils ont un fils de six mois. Lors de son entretien, il explique que dans sa nouvelle famille, sa culture sénégalaise s'entremêle à la culture française. Pour la nourriture il explique, « *moi, je cuisine sénégalais, car je suis un chef, Esther sait pas faire [rires]. Esther s'occupe de la cuisine française.* »

Les amis apparaissent souvent dans les entretiens comme une nouvelle famille. Les relations amicales aident à l'installation de la personne immigrée et aboutissent à l'échange culturel. Pour Fehid K., étudiant mauricien, ce sont ses amis qui jouent le rôle de médiation avec le pays en lui montrant des plats français. Les amis deviennent parfois un moyen pour le migrant de retrouver l'aspect protecteur d'une famille restée au pays. Paulina V. parle de « *famille d'accueil* », « *quand je dis "famille d'accueil", c'est quelqu'un qui m'a facilité les premières démarches* ». Pour d'autre, les amis sont un réel soutien dans la vie de tous les jours, comme pour Kristen M. : « *Ma meilleure amie est iranienne et si je ne l'avais pas connu c'est sûr que je serais repartie.* ». Avant de venir en France, Driss B. avait déjà des amis sur place : « *j'avais aussi pas mal d'amis en France, qui sont issus du même lycée français à Rabbat, donc ils étaient déjà là pour m'accueillir (...). Ils sont venus me chercher à l'aéroport, j'ai été bien accueilli* ».

Lorsqu'on étudie la famille et la migration, on se rend compte que le concept de famille doit être élargi pour accéder à une meilleure appréhension des tenants et des aboutissants du phénomène migratoire. La famille ne doit pas seulement être considérée comme l'« ensemble formé par le père, la mère et les enfants », mais par « l'ensemble de tous les individus, vivant à un moment donné, qui ont entre eux des liens de parenté ou d'alliance définis. »

La famille est donc constituée de la famille nucléaire, mais pas que. Les proches, les amis, peuvent alors devenir une seconde famille, un substitut, ou plutôt un complément à une famille restée loin. La famille est une entité multiple et sans cesse en reconstruction. Elle peut être celle que l'on a déjà formée et que l'on déplace, celle qui se construit, se défait et se reconstruit, et également celle qui adopte le rôle de moteur et de frein dans la migration.

En étudiant la relation entre famille et migration, on relève que le déplacement des personnes d'un pays à un autre est toujours (ou presque) lié à d'autres. Les volontés du migrant, celles de sa famille, de son conjoint, de ses parents, de ses enfants, influent sur son parcours migratoire, les changements de situations familiales aussi. Francisca Sirna remarque, lors de ses entretiens avec des migrants italiens de Marseille que « le destin des uns dépend de celui des autres », elle « n'arriv[e] pas à retracer la trajectoire d'une personne sans faire référence aux parcours d'autres personnes ». Ce constat s'applique à la plupart des parcours migratoires des personnes interrogés, où choix et expériences familiales influent sur la vie des individus.

Liens familiaux, communautaires et religieux

Phénomène de rupture(s) et de reconstruction(s), le fait de quitter un espace géographique, social et familial pour s'insérer dans un nouveau, nécessite, pour l'individu concerné, de s'adapter, de recréer un espace propre. Dans cette optique, les liens familiaux subissent des changements induits par la distance tout comme les sociabilités diverses que l'individu a pu construire auparavant. Ainsi, bien que la migration soit un voyage physique, « un parcours orienté »⁵, d'un point A vers un point B, les reconstructions, adaptations qu'elle entraîne ne sont pas nécessairement linéaires. De fait, le migrant est un « être pluriel » qui a intégré plusieurs systèmes culturels.

Maintien des liens avec le pays d'origine

Le fait de quitter son pays d'origine, et donc de s'éloigner physiquement des membres de la famille et des amis restés sur place n'est pas sans conséquence sur les relations avec ces derniers. Cette évolution est d'ailleurs d'autant plus intense en fonction des raisons qui ont poussé les individus à entamer un processus migratoire. Rebeka, venue en France pour fuir un mariage forcé, évoque, par exemple, un changement dans la façon dont la perçoivent les membres de sa famille : « Quand je rentre en Afrique je suis reçue un peu comme l'enfant désobéissante [...] Ce n'est plus le même regard qu'ils portent sur moi qu'avant mon départ ». Même ressenti de la part de ses amis : « Ca me déçoit parce que mes amis ne me regardent plus pareil, je suis la fille qui a désobéi. ». Mais même si les relations évoluent, il est possible de constater qu'elles sont maintenues avec la famille restée sur place, tout d'abord pour des raisons affectives, mais aussi comme moyen de garder un lien avec son pays d'origine et sa culture. A la question : « Quel est le lien que tu as aujourd'hui avec l'Algérie », Tahar répond « Mes gosses, c'est tout »⁶. Parmi l'ensemble des personnes interrogées, seules trois déclarent ne pas maintenir actuellement de liens avec des personnes restées au pays.

Maintenir le contact avec ses proches est rendu possible par divers moyens de communication. A la lecture des témoignages, le téléphone semble être l'outil le plus utilisé pour garder contact avec sa famille et prendre des nouvelles d'eux, et ce, toutes générations confondues. Une fracture générationnelle et technologique semble apparaître en ce qui concerne l'envoi de lettres ou l'usage d'internet, des réseaux sociaux et du logiciel Skype. Les migrants arrivés depuis quelques décennies en France citent l'envoi de lettres pour maintenir le contact avec les membres de leurs familles dans les premières années de leur migration, puis, l'évolution technologique aidant, le téléphone, comme le dit Ilda : « Avant, j'envoyais des lettres, maintenant j'utilise le téléphone ». Quant aux migrants les plus jeunes, arrivés récemment en France, ils utiliseraient conjointement le téléphone et les réseaux sociaux tels que Facebook, ainsi que Skype, mais aucun

⁵ BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 62-63, juin. p. 69

⁶ Témoignage de Tahar B, algérien, 73 ans, arrivé en 1952.

ne cite l'envoi de lettres ou de colis. Les communications sont également tributaires des outils utilisés ou non par leurs proches restés au pays. Comme l'explique Annalisa : « C'est arrivé que je communique par Skype mais ma mère est pas trop nouvelles technologies donc c'est compliqué ».

Les voyages effectués sont également un moyen de conserver et d'entretenir les liens avec la famille et les amis, qu'il s'agisse du migrant vers le pays d'origine ou des proches vers le pays de migration. La fréquence de ces voyages dépend à la fois de la distance entre les deux pays, mais également de la situation financière du migrant. Beatriz, Annalisa et Hristina déclarent rentrer plus de deux fois par an dans leur famille, dans le pays d'origine, soit l'Espagne, l'Italie et la Bulgarie, des pays européens, limitrophes ou à proximité de la France. Originaire d'un pays tout aussi proche, mais hors Europe, Driss évoque, quand à lui, les difficultés financières qui l'empêchent de rendre visite à sa famille plus d'une fois par an : « Je vais au Maroc une fois par an pour l'instant, pour des raisons de moyens et de temps. Ça coute un peu cher de faire l'aller-retour. ». La question du temps disponible pour effectuer ces voyages se pose également, notamment en ce qui concerne les étudiants. Beaucoup évoquent un voyage effectué une fois par an, en été : pour le public étudiant, il s'agit d'une période de l'année où l'individu est plus disponible : pareil pour ceux qui travaillent. Le pays d'origine devient alors le pays des vacances : « On restait cinq semaines là-bas et après on revenait pour travailler toute l'année. On partait tout le temps en août, quand c'était l'époque des vacances ». Concernant ceux qui n'ont pas effectué de voyages dans leur pays d'origine depuis leur arrivée en France, certains sont étudiants et attendent la fin de leurs études⁷, tandis que d'autres n'envisagent pas de retourner un jour dans leur pays d'origine, parce qu'ils n'en ont plus le désir et qu'ils considèrent que leur vie se construit désormais en France, comme Tahar et Laura.⁸ Les familles elles-mêmes peuvent rendre visite à l'individu migrant en France, c'est le cas pour certains des membres de cet échantillon. Certains de ces voyages sont réalisés suite à des événements de vie exceptionnels (mariage, naissance), d'autres encore interviennent régulièrement, comme pour Driss B. du Maroc et Pavlina V. de République Tchèque. La distance géographique semble alors avoir son importance dans la fréquence des voyages réalisés. Mais la venue fréquente de la famille pour rendre visite à l'individu en France ne semble pas être la norme dans l'échantillon proposé.

Sociabilités sur place

Si le maintien de liens affectifs avec sa famille permet à l'individu migrant de ne pas être isolé, il est nécessaire pour lui de créer de nouvelles sociabilités sur place. Celles-ci sont souvent spontanées et surviennent dans des milieux de sociabilité inévitables. Les milieux les plus courants sont ceux du travail, de l'école, de la communauté religieuse, de la communauté nationale, de l'associatif et du voisinage. Nous nous intéresserons aussi aux nationalités des nouvelles amitiés, afin de voir si celle-ci constitue un élément déterminant dans la construction du cercle d'amis.

Beaucoup d'interrogés soulignent leur refus de se lier avec des personnes sur le simple fait d'une origine commune. Cela dit, les personnes qui adoptent ce discours aujourd'hui ont, pour

⁷ Allana B, Brésilienne, 25 ans, arrivée en 2013, ou Rahim O, Burkinabè, 23 ans, arrivé en 2013, par exemple

⁸ Laura P, Chilienne, 32 ans, arrivée en 2010

beaucoup, eu le temps de s'adapter et de créer de nouvelles relations. En effet, très souvent les enquêté.e.s avouent avoir été proches de gens de leur origine au début. Par simplicité, et aussi souvent quand il existe déjà une communauté bien établie sur leur lieu d'arrivée. Ilda, elle, fréquentait des Portugais à son arrivée car elle ne parlait pas très bien français. Heraldo a pu obtenir le statut de réfugié politique grâce à une association latino-américaine qui lui a aussi facilité son insertion. Cette association a d'ailleurs beaucoup compté pour lui puisqu'elle lui permettait de garder le lien avec son pays et « de ne pas être perdu ». On peut alors parler « d'entraide communautaire ! »⁹. Les personnes de la même origine que soi constituent alors un repère lors de l'arrivée dans un pays qu'on ne connaît pas ou peu. Les migrants qui se situent en dehors de grandes vagues d'immigrations nationales soulignent toutefois leur difficulté ou leur discordance avec ces groupes précédemment établis (El Hadji, Rahim, Beatriz)

Une fois l'installation finie, les interrogé.e.s montrent que finalement, même s'ils comptent quelques amis de la même origine, la nationalité ne joue plus un rôle déterminant dans les sociabilités. Janina dit : « je fréquente quand même des gens qui viennent de Pologne, qui parlent polonais », et la rejoignent dans son cas Allana, El hadji et Driss. Leurs seuls points communs sont au final la langue et l'origine, ce qui est limité pour nourrir une amitié solide. Un élément rapprochant plus est alors à trouver au niveau du statut de migrant. Les enquêté.e.s soulignent souvent que s'ils ne sont pas particulièrement amis avec des gens de leur origine, ils comptent parmi leurs amis de nombreux immigrés d'autres pays. Ainsi Annalisa dit « je me suis rapprochée de personnes qui vivaient ma situation, c'est-à-dire des étrangers ». Le partage d'une même expérience d'expatriation rapproche et soude¹⁰.

Qu'en est-il des relations avec les Français ? Les entretiens apportent finalement peu sur les rapports que les enquêté.e.s entretiennent avec les Français, mais leur situation familiale ou professionnelle peut nous donner quelques indices. Ainsi, ils et elles sont très nombreux.es à avoir un.e conjoint.e Français.e¹¹. Pour le reste, certains mentionnent clairement qu'ils ont des amis français, comme Beatriz, Ilda, Agnieska, Myriam et Hristina.

Après ces constats sur l'origine des amis de nos enquêté.e.s, il ressort des entretiens divers autres lieux de sociabilité. En premier lieu, la pratique d'une religion amène les individus à former des liens avec une communauté. Ainsi, Pavlina, Beatriz et Agnieska sont toutes les trois catholiques pratiquantes, et leur parcours montre bien que l'église leur a permis de créer de nouvelles connaissances. Pavlina a par exemple rencontré son mari français dans ce réseau, Beatriz a créé avec une famille française une association Notre Dame, et Agnieska dit aller à l'église Polonaise tous les dimanches. Dans les entretiens, El Hadji, Rasika, Driss et Kadache se disent de confession musulmane mais précisent qu'ils ne pratiquent pas, ou alors uniquement de manière personnelle. La religion permet donc de retrouver des personnes avec qui on partage les mêmes valeurs, mais à condition d'aller dans des lieux de culte ou associations pour y rencontrer ces personnes.

Autre lieu de sociabilité évident : le travail. Tous les actifs interrogé.e.s parlent vaguement ou explicitement des relations qu'ils entretiennent avec leurs collègues. Tahar, Kirsten, Rebeka et

⁹ Dont témoigne Annalisa en parlant de son accueil par une Italienne à son arrivée en France

¹⁰ Point de vue commun à Kirsten, Rasika, Hristina, Pavlina et Fehrid, les trois derniers avec la particularité de s'être liés avec des immigrés étudiants

¹¹ Cf : « A l'interface de plusieurs cultures: mélange, appropriation, rejet ? »

Kadache mentionnent leurs liens sur le lieu du travail. C'est d'ailleurs particulièrement le cas pour Kadache qui est très impliqué dans son entreprise, notamment dans son Comité d'Entreprise.

Le lieu d'études est aussi mentionné par certains. Hristina, Pavlina et Allana se rappellent qu'à leur arrivée à l'université française, leurs amis étaient surtout des étudiants, mais plus aujourd'hui. Driss, Fehrid, Rahim, Agnieska, Myriam et Lasya qui sont des étudiant.e.s, évoquent d'avantages d'amis étudiants. Enfin, Fehrid, Rahim et Pavlina mentionnent aussi l'importance de la résidence universitaire, dans laquelle ils ont créé énormément de liens.

Dernier lieu de sociabilité évoqué par les enquêté.e.s est le milieu associatif. Hristina est d'ailleurs impliquée dans de multiples associations (Syndicat étudiant, Genepi, association franco-bulgare, associations d'étudiants...), ce qui multiplie ses possibilités de rencontres. El Hadji et Driss font partie d'un club de football. Rebeka est dans un groupe de musique et dans une association franco-africaine s'occupant d'orphelins. Et Kadache est trésorier de son Comité d'Entreprise.

Pour conclure, la sociabilité est un élément très important et décisif lors de l'immigration car les liens qui se créent et se sont créés poussent les immigré.e.s à s'implanter localement, au milieu d'un réseau de connaissances. Annalisa exprime très bien cette idée lorsqu'elle dit : « j'ai créé tout un réseau d'amitié, ma vie elle est un peu ici. »

A l'interface de plusieurs cultures: mélange, appropriation, rejet ?

La culture, en tant que système de normes, de valeurs d'un groupe social voire d'une civilisation, est nécessairement dépendante des interactions qui se tissent dans le dit groupe ou sur un même territoire¹². Or la migration bouscule cet héritage. Les habitus culturels sont amenés à être transformés, à subir des adaptations. En effet, comme nous avons pu le voir en étudiant les entretiens proposés, les traits culturels d'origine ne sont jamais évacués au profit d'une culture dite « française », et vice versa d'où la naissance « d'une double culture »¹³.

L'un des exemples qui illustrent le mieux ce point est à trouver au niveau des habitudes culinaires. Dans les dix-neuf entretiens qui mentionnent les habitudes culinaires et alimentaires, aucun ne souligne l'existence d'une seule culture alimentaire contre une autre. Au contraire, la majorité des personnes interrogées témoignent d'un mélange des deux cultures (d'origine et d'accueil), voire d'autres qui ont pu être héritées de voyages ou même de la présence de restaurants dits « de cuisine du monde » en France notamment¹⁴. Mais ce mélange ne se fait jamais d'emblée. Par exemple, Ilda, immigrée portugaise, explique qu'elle a commencé par cuisiner portugais, puisqu'elle avait la chance de trouver les mêmes produits en France ; néanmoins, au fur et à mesure de l'installation dans le pays d'accueil, elle « a commencé à apprendre et à manger français ». Les spécialités françaises (le vin, le pain ou le fromage) font aussi l'objet de remarques particulières dans 6 entretiens. Le degré pittoresque de la cuisine française est donc retenu par les migrants, même si la cuisine quotidienne est également intégrée. D'ailleurs, la cuisine devient aussi un moyen

¹² CHAPOULIE Jean-Michel, « La tradition de Chicago et l'étude des relations entre les races », in *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 18 - n°3. p. 10

¹³ Ce terme est utilisé par Tahar, lorsqu'il parle de ses habitudes alimentaires

¹⁴ A ce propos, Rasika cuisine par exemple créole parce qu'elle a vécu à la réunion.

particulier de partage culturel ou de retour à la tradition nationale lors de fêtes ou d'événements particuliers¹⁵.

La cuisine est donc un vecteur culturel important, même si l'on note, que dans un système mondialisé, la cuisine « traditionnelle » de telle ou telle culture est connue dans d'autres aires géographiques. Ce constat est d'ailleurs le même pour les codes vestimentaires. A l'exception des habits traditionnels, utilisés pour des rites religieux, comme l'Aïd dans le cas de Driss, les codes occidentaux se sont développés dans les parties du monde touchées par la mondialisation. L'hexis vestimentaire est dès lors plus une question de génération, de classe ou de genre qu'une question de nationalité.

De même, bien que nous puissions attendre que la religion joue un rôle particulier dans la compréhension du parcours culturel des individus, il est assez remarquable de constater que, finalement, celle-ci tient peu de place dans les entretiens¹⁶. Néanmoins, la religion puisqu'une pratique, engendre aussi un système culturel particulier qui a été intégré dans le monde séculaire. Pour Tahar qui se définit par exemple comme non pratiquant à son arrivée, il n'était pas concevable que sa deuxième femme, française, achète du porc ou qu'il y ait de l'alcool à la maison. En ce sens « il reste musulman ». Par ailleurs, le système de domination masculine hérité de la religion traditionnelle joue dans sa relation avec ses épouses successives : « c'est la question culturelle... (..) Elle, elle veut sortir, cinéma, machin... je ... Je ne veux pas qu'elle aille au cinéma ? Sans moi, tu vois ? ».

La migration entraîne donc un certain nombre de chocs culturels, qui peuvent être lissés selon la proximité culturelle entre le pays d'origine et d'accueil mais aussi selon l'âge du migrant¹⁷. Mais ces changements, qui affectent l'individu, ont également un impact sur le groupe ou la famille, notamment lorsque l'on considère les couples mixtes. Ainsi, sur les 21 migrant-e-s, 6 sont/ont été marié.es à un.e Français.e¹⁸ et 4 vivent/ont vécu en concubinage avec un.e Français.e¹⁹. Sur ces 10 couples mixtes, 8 ont eu un ou des enfants. Les tensions qui existent entre les différentes cultures au sein du couple, et même dans la famille élargie sont réels, même si, comme le souligne Annalisa, ce « n'est pas évident de [se] dire si les incompréhensions viennent de deux individus différents ou est-ce que c'est des incompréhensions interculturelles ? ». En définitive, il est possible de définir une ligne de continuité avec les entretiens proposés. Encore une fois, aucune culture ne semble l'emporter par rapport à l'autre. Mais cet équilibre semble parfois précaire. Tahar signale à cet effet que bien qu'avec sa seconde femme, ils essayaient d'élever les enfants dans les deux traditions culturelles, au final, la balance penchait plus du côté de la culture algérienne : « pour l'éducation on essayait de faire (pause) deux cultures. *Comment ? Il y en avait une qui disparaissait ?* Non, la vérité elle n'était pas... presque elle tirait un peu vers moi. Pour être juste. »

¹⁵ Paulina cuisine par exemple polonais à Noël. Driss dit cuisiner marocain pour ses amis, lorsqu'ils se retrouvent tous.

¹⁶ 10 entretiens ne la mentionnent pas du tout ; et nous ne pouvons décompter que 4 pratiquants.

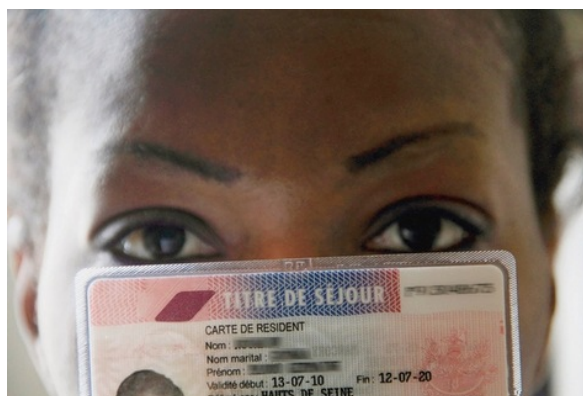
¹⁷ Ici, nous pensons surtout aux générations qui ont eu plus facilement accès aux outils numériques ou à des produits importés grâce à la globalisation des échanges.

¹⁸ Allana, Heraldo, Paulina, Beatriz, El Hadji et Tahar. A ces 6 personnes, nous pouvons rajouter Rebeka qui avait contracté un mariage blanc avec un Français.

¹⁹ Annalisa, Laura, Kirsten et Janina

Le maintien des liens affectifs et culturels avec le pays d'origine en parallèle de la création de nouvelles sociabilités crée une balance particulière pour le migrant. Pris dans plusieurs systèmes de représentations, ce dernier s'engage plus au moins dans « sa nouvelle vie » tout en maintenant un lien, souvent fort, avec « l'avant » migration.

Papiers et statut administratif



« Les frontières qui nous séparent aujourd'hui ne doivent pas être une barrière entre les peuples »²⁰. Pour les migrants, la frontière n'est plus une barrière mais une porte vers un nouveau pays, une nouvelle vie. L'arrivée en France implique de nombreuses démarches administratives pour lesquelles il est utile de dresser un bref panorama. Les différents entretiens ont révélé des migrants venus d'horizons géographiques et de milieux sociaux extrêmement divers ; cela se traduit par une multiplicité de statuts juridiques. Les titres de séjour, délivrés par les préfetures, autorisent les étrangers (hors Union européenne) à demeurer sur le sol français après expiration de leur visa. Ils se déclinent en carte de séjour, valable un an, ou en carte de résident, valable dix ans. Pour les migrants dépendant de l'Union européenne la situation a été grandement simplifiée depuis le traité de Maastricht en 1992, qui a instauré une citoyenneté européenne. Elle procure le droit de vote aux élections municipales et européennes ainsi qu'un droit de résidence partout dans l'Union. Enfin, « la naturalisation est un mode d'acquisition de la nationalité française qui n'est pas automatique. Pour être naturalisé, il faut répondre à des conditions liées notamment à la régularité du séjour en France, à l'intégration dans la communauté française, à l'absence de condamnations pénales. La naturalisation est soumise à la décision de l'administration qui peut la refuser même si les conditions sont réunies »²¹.

Il s'agira ici de démontrer que le rapport à l'acquisition des différents papiers est un processus commun qui doit être étudié à l'échelle de l'individu pour en saisir toutes les subtilités. Nous allons en premier lieu observer les contextes qui influent sur les démarches administratives, ainsi que des problématiques communes à de nombreuses expériences. Enfin, nous verrons que les migrants perçoivent l'obtention de la citoyenneté française de manière très personnelle.

²⁰ Robert Schuman, lors d'un entretien avec son ami Georges Disch, futur maire de Thionville, au début de l'année 1942.

²¹ Tiré du site gouvernemental : <http://vosdroits.service-public.fr/particuliers/F2213.xhtml>

L'influence des différents contextes

Parmi les immigrants que nous avons rencontrés pendant notre enquête, on remarque qu'un effet de génération se fait sentir, ou plutôt que l'actualité a joué un rôle dans leur processus d'obtention des papiers. Pour Ferhid J., Mauricien, la partie administrative a été facilitée par un encadrement rassurant : « après mon Bac j'ai postulé à Campus France, c'est une boîte présente dans toutes les universités françaises qui permet de partir faire ses études en France. Dans n'importe quel pays étranger tu vas passer par eux, c'est géré par l'ambassade française [...] il y a pas mal de bourses mise en place avec des pays partenaires de l'île Maurice. ». En revanche, le contexte spatio-temporel dont était issu Tahar B., algérien venu au moment de l'indépendance de l'Algérie, ne lui a pas été bénéfique : « Et quand tu es arrivé en France ... - C'est l'Algérie qui m'a obligé à avoir une carte d'identité algérienne. Ils m'ont déchiré la française et ils m'ont donné la carte d'identité algérienne [...] Il n'y avait pas d'administration au bled, on venait d'avoir l'indépendance ! ».

Dans le processus de naturalisation, l'euroanéité est un élément déterminant. En effet, être européen va permettre une simplification du statut de l'immigré. « Au niveau de la nationalité française, est-ce que tu l'as ? -Je l'ai demandé et je l'ai eu. J'ai fait la demande il y a un peu plus d'un an ». Voici le témoignage d'Annalisa C.. Elle est Italienne et elle est venue en Europe dans le cadre d'Erasmus. Ce programme a pour but un échange entre les étudiants européens. Assez récente, l'idée d'Erasmus a été facilitée par l'ouverture de l'espace Schengen et la libre circulation des hommes et des marchandises entre certains pays d'Europe. Ainsi, l'intégration d'Annalisa C. du point de vue de sa nationalité a été assez facile. Alors, ce fut pour elle plutôt rapide, bien que les textes officiels de l'immigration stipulent qu'une candidature peut être refusée même si toutes les conditions sont remplies. De par sa double nationalité anglaise et canadienne, Kirsten M., bien qu'ayant profité des avantages d'une européenne, reste très critique sur les difficultés rencontrées par les immigrants, en particulier les non-Européens : « Maintenant on sépare les immigrants d'origine européenne, on a pas les mêmes papiers à faire, on a même plus besoin de cartes de séjour, je n'ai aucun papier français et c'est vrai que ça fait une catégorie un peu privilégiée parce que la plupart des immigrants ont besoin d'une carte de séjour mais les premières années on était comme tout le monde ». Le parcours d'El Hadji Omar Cissé, Sénégalais, fut, en revanche, semé d'obstacles : « Comme c'est très difficile à obtenir, on est obligé de passer par des intermédiaires, des gens qui connaissent le personnel, qui savent comment faire [...] Pour avoir des papiers. [...] Il demandait des bulletins de paie alors que je travaillais au black et il demandait des papiers en règle alors que mon visa avait expiré ».

Le contexte familial a également une influence sur l'obtention des papiers, mais cela concerne plutôt les migrants qui sont venus étant enfants, qui n'ont pas décidé de venir, qui ont suivi leur parents. Comme un bébé ne choisit pas la nation dans laquelle il naît, ces enfants migrants n'ont pas choisi cette patrie d'adoption. Pour Janina G., qui a suivi ses parents, leur origine française l'a aidée : « Vous avez eu droit à la naturalisation grâce à quoi en fait ?- Ce qui nous a facilité la tâche, c'est que mes parents sont nés en France tous les deux ». De même, en cas d'adoption, l'enfant embrasse la nationalité de ses parents adoptifs. Laysa J., orpheline tibétaine, a pu ainsi en bénéficier : « Ce sont mes parents adoptifs qui ont fait les démarches administratives, les papiers et tout ça, et ensuite je suis partie en avion de Katmandou pour Paris ».

Des trajectoires communes

Une fois parvenus en France, certains migrants cherchent rapidement à se conformer à la législation en vigueur. Mais nous pouvons aisément repérer des concordances dans les parcours des différents migrants : pour certains la régularisation est facile, tandis que pour d'autres, c'est plus compliqué. La plupart des enquêtés soulignent des problèmes récurrents face à une administration lente et complexe. Par exemple, Hristina S. relève que la préfecture fait traîner son dossier dans les méandres de l'administration durant plusieurs mois avant de lui accorder un rendez-vous. De plus, suite à sa démarche pour avoir des renseignements, cela s'est avéré compliqué de comprendre les ressorts de cette machine administrative : « Non, je ne suis pas naturalisée. Ce n'est pas évident comme procédure [...] J'ai fini par avoir les informations, mais ce n'était pas très clair. Les gens me donnaient de petits bouts d'information ; mais jamais en entier [...] et tu ne peux faire une demande que lorsque tu as résidé en France pendant 5 ans. Il faut aussi avoir la déclaration d'impôts, ce genre de papiers. Donc c'est vraiment compliqué ».

De plus, les histoires récurrentes relatant les conditions déplorables d'attente devant les centres administratifs pour les irréguliers apparaissent chez certains de nos enquêtés. Driss B. dit qu'« il faut savoir que pour demander un titre de séjour lorsqu'on n'est pas étudiant, il faut aller à la préfecture à 4h du matin pour faire la queue, pour arriver à 9h » de même qu'Allana B. : « J'ai fait la queue, à nouveau, avec tous les pauvres étrangers, là-bas, à 5h du matin, à la préfecture. Il faisait froid, c'était en février. Mais une association nous a donné du thé, c'était bien ».

Ilda de C. livre quant-à-elle une autre version de la complexité du système. En effet, elle explique avoir été obligée de déménager pour obtenir une carte de séjour : « Au début je travaillais et habitais à Vénissieux mais j'ai été obligé de quitter Vénissieux. Parce que quand je suis tombée enceinte, moi je n'avais pas encore ma carte de séjour. Et la carte de séjour, ils ne la donnaient pas sur Vénissieux parce qu'il y avait trop d'immigrés. Et le Consulat m'a dit qu'il fallait déménager. Et c'est là que mon mari a trouvé à Feyzin. On a donc changé de ville pour qu'après ils me fassent ma carte de séjour, parce que jusque là je ne l'avais pas ». Cela paraît singulier dans la mesure où les titres de séjour sont délivrés par les préfectures et non les mairies ; Vénissieux et Feyzin relèvent donc de la même juridiction, il se peut que le témoin confonde les faits ou ait été trompé.

A plusieurs reprises les enquêtés racontent leur sentiment d'être rejetés, comme si la France cherchait à les décourager de devenir Français, comme si elle refusait de les accueillir. Cela atteste que le système demeure clairement fermé depuis la mise en place des politiques dites « d'immigration zéro ». Rebeka B. parle notamment des nombreuses exigences requises, au niveau de la langue mais pas uniquement : « on m'a envoyée à l'OFII [Office Français de l'Immigration et de l'Intégration] pour apprendre mes droits et devoirs. En une semaine, on m'a apprise à chanter la Marseillaise. Et j'ai dit au professeur que certains Français ne la connaissent pas la Marseillaise alors pourquoi nous l'apprendre ». Elle pointe aussi la possibilité que son dossier soit refusé même si toutes les conditions sont remplies : « ...quand il faut aller renouveler ton titre de séjour. Il peut te le refuser sans raison. Eux, ils ont les raisons, mais moi en tant qu'étranger, je donnais tout ce qu'ils me demandaient mais ils cherchaient toujours un truc pour te décourager, pour que tu ne sois pas là. Mais je ne suis pas du genre à me décourager facilement ».

Toutefois, il ne s'agit en aucun cas de généraliser. Il est d'abord incontestable que la carte d'identité française, pour les étrangers venant de l'extérieur de l'Europe qui désirent demeurer dans le pays, est préférable pour trouver plus facilement un travail légal ou un logement, par exemple. Cela explique d'ailleurs que la plupart d'entre eux cherchent à l'obtenir. Alors qu'elle était encore en situation irrégulière, le récit d'Agnieska W. permet aussi d'envisager une certaine peur d'être

contrôlé, une peur de l'illégalité : « Quand j'ai eu la nationalité j'étais contente car mes amis, en rigolant, disaient quand j'étais plus jeune : attention Aga il y a la police cache toi tu n'as pas de papier. J'étais la seule à ne pas avoir de papiers français en voyage scolaire, d'un côté ça m'a soulagée même si dans le fond ça ne change rien ». En cela, l'obtention de la nationalité française est un atout.

D'autres migrants soulignent leur reconnaissance au système français concernant le droit du sol, dont le principe est d'accorder la nationalité française à une personne née sur le territoire national, et ce quelque soit la nationalité des parents.

Enfin, un autre point positif du droit français relevé par bon nombre de nos enquêtés est la possibilité d'obtenir la nationalité par le mariage. Ainsi, même si elle n'a pas la nationalité française, Allana B. a pu entrer facilement sur le territoire grâce à son visa de femme mariée qui lui permet d'obtenir la nationalité par acquisition : « J'ai un visa de femme mariée, et je suis étudiante. Mais mon visa me permet de travailler. L'administration française croit que les femmes et maris étranger-e-s de citoyen-e-s français-es doivent avoir le droit de travailler, c'est plus intéressant pour eux-elles. Voilà pourquoi ils m'ont donné ça ». Rebeka B., quant à elle, a pu se sortir du mauvais pas dans lequel elle s'était retrouvée indépendamment de sa volonté grâce au mariage avec un citoyen français. En effet, pour fuir son pays, le Bénin, et un mariage forcé, elle s'est arrangée avec un ami français travaillant dans l'humanitaire qui l'a épousée, ce qui lui a permis d'obtenir des papiers en règle et de pouvoir venir en France. Cela ne l'a pas empêchée d'être suspectée par les douaniers en raison de son jeune âge. A l'opposé, d'autres migrants ne souhaitent délibérément pas profiter de ce système pour acquérir la nationalité française, à l'image de Driss B. qui refuse d'épouser sa fiancée française en vue d'être nationalisé.



Migrant·e·s et citoyenneté

Les témoins auxquels nous avons eu à faire lors de cette enquête se trouvent avoir été confrontés à des situations particulières. Chacun a sa propre expérience, ses propres façons de voir, qui induisent des rapports variés face à l'obtention de la citoyenneté française.

En premier lieu, certains ont dû faire face à une situation plus ou moins prolongée d'illégalité, en demeurant sur le sol français après expiration de leur visa et sans titre de séjour. El Hadji Omar Cissé a avoué avoir été dans cette situation alors qu'il demeurait chez sa sœur et son beau-frère à Cannes, n'osant sortir sans être accompagné de peur d'être arrêté. Ces migrants sans-papiers sont forcés de travailler au noir afin de gagner leur vie mais, de fait, ils entrent dans un cercle vicieux qui rend l'accès à une situation régulière d'autant plus difficile : « une fois, j'ai vu un Sénégalais de la CGT qui m'a donné des informations pour avoir des papiers. Mais c'est impossible. Il demandait des bulletins de paie alors que je travaillais au black et il demandait des papiers en règle alors que mon visa avait expiré », explique encore Cissé.

Nous avons ensuite pu noter à la lecture d'autres témoignages une envie des personnes de devenir Françaises. Annalisa C. dit avoir fait sa demande de naturalisation. Avant 2011, rapporte-t-elle, elle n'aurait pas pu avoir la double nationalité ; elle estimait inenvisageable d'abandonner l'italienne pour la française. Il se peut que le témoin ait fait erreur sur les dates ; en effet, la France a dénoncé le Chapitre I de la Conversion de Strasbourg de mars 1968 qui réduisait les cas de pluralité de nationalités, mais cette dénonciation a été suivie d'effets et est entrée en vigueur en mars 2009. Ce témoin illustre toutefois l'importance de la démarche à ses yeux par plusieurs volontés ; elle souhaite garder une trace de son passage en France en elle et, si elle a un enfant en France, Italie ou ailleurs, pouvoir lui transmettre ses nationalités –ne pas l'obtenir par le biais de l'enfant, tout au moins. Annalisa C. fait également référence aux droits civiques qui lui reviennent : « je peux voter maintenant [...] pour moi, vivre dans un pays, c'était aussi pouvoir exprimer un peu un choix, une façon de voir, un peu comment le pays il va et quelle direction on aimerait bien qu'il prenne ».

Plusieurs interrogés néanmoins, face à ces questions de nationalité française, faisaient montre d'une certaine indifférence. Pour peu qu'ils soient en situation régulière en France grâce à des titres de séjour ou un statut de citoyens européens, la naturalisation ne se pose pas comme une évidence chez la majorité des témoins. Il semble que pour les personnes venues de l'extérieur de l'Union européenne, la citoyenneté française apparaisse comme une libération par rapport aux démarches administratives longues et récurrentes. Alors, il s'agit d'un choix pratique. A cela s'ajoute l'idée d'une mobilité sans cesse croissante, surtout des étudiants ou des actifs pour qui les voyages sont partie intégrante du quotidien. Fehrid J., étudiant mauricien, symbolise bien le dynamisme occidental ; questionné sur l'éventualité de sa naturalisation, sa réponse oscille entre indifférence et un début d'intérêt : « ça fait 4 ans que je suis ici, si ça peut se tenter bientôt pourquoi pas ».

Enfin, il existe des situations où les témoins n'ont pas envie d'obtenir la nationalité française ; baignés dans cette culture dans tous les aspects de leur vie, ils désirent garder une part d'eux-mêmes qui les lie à leurs racines. Beatriz M. exprime : « J'ai pas besoin d'être française [...] Je suis bien en étant espagnole... enfin c'est comme si je gardais plus une partie de moi ». Ce choix, selon elle, s'accompagne de désagréments : en faisant le choix de ne pas adopter la nationalité de son pays d'accueil, l'on demeure étranger... alors même qu'on le devient également dans son pays natal duquel on s'éloigne peu à peu.



En conclusion, cette étude sur l'épopée administrative vécue par les migrants interrogés dans le cadre de notre enquête révèle que le fossé générationnel, les liens familiaux ou une origine européenne de la personne influent drastiquement sur le processus administratif auquel elle se trouve confrontée. Des institutions lentes, aux systèmes complexes et fermés induisent chez les témoins un sentiment de rejet et de découragement pour certains, tandis que d'autres, avec notamment le droit du sol et le mariage, s'intègrent plus aisément dans leur patrie d'adoption. Certaines personnes, enfin, font le choix de ne pas s'engager dans la citoyenneté française, par désintérêt ou en vue de sauvegarder leurs racines.

Expérience(s) linguistique(s) des migrant·e·s

L'échantillon étudié est très divers quant aux langues parlées avant la migration : on peut noter près de quinze langues maternelles différentes, plus, si on prend en comptes les différentes langues parlées au sein d'un même pays.

Pour autant, pris dans leur ensemble, les enquêtés ont globalement une bonne connaissance de la langue française à leur arrivée : dix personnes parlaient français couramment – ou presque – six autres en avaient une connaissance plus ou moins bonne et seulement cinq ne le parlaient pas du tout.

C'est probable que cette connaissance du français ait motivé, pour un bon nombre de migrants, le choix de la France comme pays d'immigration. Pour certains, le choix semble évident par leurs origines, et leurs rapport à la langue française (les migrants issus de pays anciennement francophones – Maghreb, Afrique de l'Ouest – ou ceux ayant suivi un parcours scolaire français à l'étranger), pour d'autres, ce serait plutôt une curiosité développée par un apprentissage plus ou moins poussé du français, ainsi qu'un aspect pratique, qui fait de la France un pays particulièrement attirant.

Il faut préciser, par ailleurs, que l'échantillon étudié donne à voir des rapports aux langues assez singuliers. La moitié des enquêtés parlent d'autres langues que leur langue maternelle. Pour certains, cela va jusqu'à la maîtrise de quatre ou cinq langues différentes. On imagine donc que, grâce à cette expérience, l'apprentissage du français et le passage d'une langue à une autre, pose bien moins de problèmes que dans le cas d'une personne qui connaîtrait uniquement sa langue maternelle : une habitude de la transposition, du passage d'un langage à un autre, se met en place de façon presque naturelle. Deux des enquêtées sont linguistes, ce qui simplifie encore d'avantage cet exercice de constante transposition.

Cette relative bonne connaissance du français dans cet échantillon de migrants n'exclue ni la diversité des expériences, ni la question du rapport aux langues, de leurs utilisations, de l'apprentissage du français. Pour comprendre les modalités d'un parcours migratoire, la langue semble être un biais particulièrement pertinent. Elle peut, en effet, constituer un curseur intéressant entre l'avant et l'après, entre le migrant et la société d'accueil, entre le foyer et l'espace public, etc. Elle s'inscrit ainsi comme un élément de la comparaison inhérente à la migration dont parle Francesca Sirna²².

Modalités et conditions de l'apprentissage du français

L'apprentissage du français est un sujet que l'on retrouve dans tous les entretiens, qu'il se fasse dans le pays d'origine ou en France. On distingue différents modèles d'apprentissages qui diffèrent en fonction de l'âge, du milieu social, de l'aire géographique d'origine, de la date

²² Francesca Sirna, « L'enquête biographique : réflexions sur la méthode » in AGGOUN Atmane (dir.), *Enquêter auprès des migrants, le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, Paris, 2009, p.11.

d'arrivée et des réseaux de sociabilité du migrant. Nous avons repris les trois catégories évoquées dans l'introduction.

Ceux qui parlaient couramment français à leur arrivée viennent majoritairement de pays francophones (Algérie, Bénin, Sénégal, Maroc) marqués par la colonisation française. Ainsi, le français était appris à l'école, mais aussi au sein de la famille. Myriam C, Algérienne, explique « Ma mère a toujours fait l'effort de nous parler français dès petite » ; c'est aussi le cas de Driss B. qui dit avoir toujours été en contact avec le français que ce soit à l'école ou dans sa famille. Au vu des différentes générations d'Algériens qui composent notre échantillon, on observe une rupture entre ceux qui ont quitté le pays avant l'indépendance, comme Tahar B. et qui « a toujours parlé la langue française » et a fait sa scolarité dans une école française, et Rasika M. et Myriam C. qui ont grandi en Algérie après 1962 et pour qui l'arabe était la langue de l'école publique. Deux enquêtées non originaires de pays francophones ont un très bon niveau de français, l'une ayant fait sa scolarité dans une institution française (Beatriz M.) et l'autre des études de français (Paulina V.).

La seconde catégorie compte six personnes qui ont une connaissance relative du français : sans le maîtriser tout à fait, ils ont tous rencontré la langue française dans leur parcours scolaire, ils ont « les bases » qu'ils ont généralement apprises au collège ou au lycée.

Enfin, la dernière catégorie est composée des cinq enquêté-e-s n'ayant aucun bagage linguistique à leur arrivée. Pour Agnieska, Janina G. et Lasya J., qui ont immigré enfant, l'école française est le lieu principal d'apprentissage, avec quelques aménagements tout de même. Janina G., par exemple, explique : « A mon arrivée en France, à l'âge de 14 ans je me suis retrouvée à l'école maternelle avec les enfants qui apprenaient à parler. Et après j'ai passé des étapes comme je commençais à parler plus ou moins, donc on m'a mis à l'école primaire. Là je me débrouillais bien, j'apprenais assez bien donc on m'a mis le matin à l'école primaire et l'après-midi au collège pour que je puisse m'habituer avec les enfants de mon âge, parce que sinon j'étais tout le temps avec les enfants de six ans. ».

Comment les enquêtés arrivés à l'âge adulte apprennent-ils la langue française ? Cette question se pose pour Allana B. et Ilda de C. qui n'ont aucun bagage linguistique français mais aussi pour celles et ceux qui en ont une connaissance plus ou moins bonne, qui soulignent le décalage entre leurs bases scolaires, et la « langue parlée », « la langue de tous les jours ». L'immersion totale ou l'apprentissage dit « sur le tas » reste le moyen majoritaire. Seule Allana B. a recours à des cours – qui restent, selon elle, très superficiels. Ainsi, c'est via les principaux réseaux de sociabilité (universitaire, professionnels, amicaux, familiaux) des enquêtés qu'ils approfondissent leur connaissance de la langue. Par exemple, pour Héraldo B., c'est son premier travail qui fait office « d'école de langue » : « les collègues parlaient français tout le temps et puis c'est là sur le tas que j'ai appris » ; tandis que pour Ilda de C., c'est surtout par le biais de ses enfants et de la « télé » qu'elle a pu apprendre le français.

Il ressort de façon générale pour tous les enquêtés que c'est la pratique du français au quotidien et avec des Français, accompagnée d'une connaissance grammaticale minimum, qui permet de maîtriser la langue et ses expressions idiomatiques. Autrement dit, l'important serait plus d'apprendre à penser français que de seulement le parler.

Différentes langues pour des biographies complexes

La majeure partie des enquêtés de l'échantillon utilise à la fois leur langue d'origine et la langue française. Cette alternance se fait en fonction de critères divers mais très significatifs pour l'ensemble de ces parcours migratoires. On comprend, avec tous ces témoignages, que la langue correspond à une sphère très particulière, à une partie, une étape de vie, de l'individu. Le rapport qu'entretient un migrant aux différentes langues qu'il maîtrise montre bien sa multiplicité et sa complexité et donne à voir un parcours migratoire qui n'est pas linéaire et cohérent, mais qui se constitue plutôt en une intrication d'identités différentes et complémentaires. Ce rapport confirme ainsi la thèse que Bourdieu développe dans son article « l'illusion biographique », selon laquelle la vie d'un individu n'est pas unique et totale, mais une succession d'événements divers sans liens, ni buts, qui constituent, a posteriori, la vie²³.

Il semble utile de préciser ici, qu'une partie des enquêtés n'ont pas mentionné leurs différents rapports et usages aux langues connues (Kadache H., El Hadji Omar C., Rebekka B., Rahim O., Driss B., Fehid J.). Par ailleurs, dans l'analyse, on peut mettre à part deux des enquêtés : Rasika M. et Myriam C., toutes les deux algériennes, qui disent ne presque jamais utiliser leur langue d'origine, le dialecte algérien. Pour elles, le français s'impose clairement, comme l'explique Rasika M. : « En même temps j'avais aussi peur, je me suis dit, peut-être qu'ils pourront pas assimiler les deux, apprendre l'arabe et le français, peut-être qu'ils vont pas pouvoir gérer les deux et pour moi si ils pouvaient pas gérer les deux, autant qu'ils gèrent le français. Parce que c'était le français le plus important. »

La langue d'origine, langue de l'intime et de l'entre soi

Dans tous les entretiens, le rapport avec la langue d'origine est souvent un rapport très sentimental. Elle est le moyen de retrouver une partie de ce que le migrant a quitté, d'où l'importance qu'elle prend dans sa vie et celle de ses proches. Pour les migrants ayant des enfants, il est quasiment toujours question de la transmission de leur langue. Huit d'entre eux, dont deux qui ne sont pas encore parents, mentionnent explicitement leur volonté de voir leurs enfants parler leur langue maternelle. Cette transmission est souvent perçue comme un moyen de lutter contre le déracinement, de garder un pied dans la culture originelle. Pour Ilda de C., le fait que ses filles parlent portugais est une façon de leur donner le choix, plus tard, de vivre et de travailler au Portugal : un gain de liberté en quelque sorte. Pour d'autres, cette transmission est évidente : Kirsten M. explique son choix de parler anglais à son fils en disant tout simplement « mais parce que c'est ma langue ». Mais cette transmission s'avère aussi et souvent, difficile à mettre en œuvre. En général, ce sont les migrants eux-mêmes qui apprennent la langue à leurs enfants : Béatriz M., Janina G., Paulina V., expliquent qu'elles parlent à leurs enfants dans leur langue d'origine. Pour autant, elles insistent sur le fait qu'elles doivent se forcer, que c'est fatiguant, et parfois très décevant lorsque les enfants n'ont pas la volonté d'apprendre. Deux enquêtées ont essayé de transmettre leur langue par l'intermédiaire de l'école. Les filles d'Ilda de C. ont appris le portugais à l'école, les enfants de Rasika M. ont commencé un apprentissage de l'arabe dans une Mosquée. Les expériences sont diverses, plus ou moins réussies, mais témoignent toutes d'une volonté réelle de transmettre une langue qui est de l'ordre de l'intime, du foyer, de la famille. Les propos de

²³ Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol.62-63, juin 1986, p.69-72.

Paulina V. sont particulièrement percutants : « quand mes filles veulent me dire vraiment « maman je t'aime », elles me le disent en tchèque... Ça c'est super... ».

Pour les migrants étant arrivés en France assez jeunes, le rapport à la langue d'origine est aussi un rapport très privé. La langue d'origine devient, au cours de la migration, la langue de la famille restée au pays, la langue des parents, du foyer, la langue des sentiments, la langue des divertissements, etc. Elle est un moyen de se retrouver *entre soi*, dans son groupe d'appartenance, dans sa communauté. Agnieszka W. le dit bien : « à la maison tout tourne autour de la Pologne, on regarde la télévision polonaise, les musiques sont des standards de là-bas et j'ai fait mon catéchisme en polonais. » ; de la même façon, Lasya J., parle le tibétain uniquement avec son frère, lui aussi Tibétain et entend sa langue d'origine par l'intermédiaire de la radio, d'internet, etc.

Le français, langue publique et sociale

Face à cette langue d'origine qui reste un pan important de l'identité du migrant, le français s'inscrit comme la langue publique, la langue de la migration. Elle symbolise une nouvelle vie, un nouveau cadre social. C'est elle qui légitime la présence du migrant en France, c'est elle qui lui donne une existence dans la société française. Le français induit une sociabilité toute autre, une sociabilité officielle, une sociabilité publique. Langue du travail, langue de l'administration, langue de la rue, les migrants ont un rapport très particulier au français : elle est le point de rupture de la migration. Pour Héraldo B. et Kirsten M., le français est la langue du travail, qui s'est même imposé dans ce domaine par rapport à la langue d'origine : « il y a plein de domaines dans ma vie où c'est plus naturel pour moi de parler le français. Par exemple dans tous ce qui concerne l'art, à partir de mes dix-huit ans j'ai fait tout ce chemin là en français donc là je me retrouve dans la position de devoir traduire des idées, des notions dans ma langue maternelle quand je parle avec des anglophones. » (Kirsten M.), pour Ilda de C., c'est la langue de tous les jours, la langue nécessaire pour aller faire les courses, pour se débrouiller, être indépendante. Pour les enfants et les étudiants, ce serait la langue de l'école, la langue scientifique mais aussi la langue des sociabilités, la langue des copains et des copines. Ainsi Janina G. parle d'une amie qui l'a beaucoup aidé dans son apprentissage : « Il y avait même une institutrice qui avait une fille de mon âge, on est devenues amies et on est toujours amies. Je poursuivais mes étapes avec elle. Elle me promenait chez elle le mercredi et les week-ends pour pouvoir parler que le français. Pour que je ne parle pas du tout polonais pour que j'apprenne rapidement, le plus vite possible. »

Dans ces passages d'une langue à l'autre, on peut comprendre les différents parcours migratoires. Ils témoignent d'une identité multiple, qui se décline en fonction des différentes sphères sociales fréquentées par le migrant au cours de sa vie.

Le cas particulier des couples mixtes

L'importance des couples mixtes dans l'échantillon étudié (neuf sur vingt-et-un) appelle une analyse légèrement différente. La structure même du couple mixte recrée la rupture linguistique induite par la migration. Les deux langues étant parlées au sein du foyer, il faut sans cesse transposer et évaluer le discours. Quels sont les critères de choix ? Où et quand parler français ? La langue d'origine ? Il n'y a plus de frontière définie entre les deux langues, puisqu'elles sont toutes

le deux de l'ordre du privé, du foyer, de la famille. Il est alors courant de donner aux langues des degrés différents. Allana B. explique que le français n'a pas le même impact sur elle que le portugais, il ne la touche pas de la même façon. Paulina V. donne au tchèque un niveau sentimental et culturel : Le tchèque est réservé aux mots doux, aux chansons. La séparation des deux langues se fait donc souvent en fonction du conjoint français, et de sa maîtrise, ou non de la langue d'origine. Laura P. explique que la transition entre français et espagnol se fait naturellement car son conjoint parle l'espagnol. Au contraire, Béatriz M. explique que le français domine dans la famille parce qu'elle maîtrise mieux le français que son mari ne maîtrise l'espagnol. La situation des couples mixtes oblige donc à un constant va-et-vient entre langue d'origine et français, va-et-vient qui peut s'avérer difficile lorsque l'enjeu est la transmission de la langue d'origine et d'un patrimoine culturel aux enfants, voire douloureux lorsque la langue d'origine reste au second plan (Paulina V. Beatriz M.).

Langue française et intégration, influences réciproques

La connaissance du français apparaît comme une condition nécessaire d'intégration. Nous avons distingué différents niveaux de connaissance de la langue chez les enquêtés et ainsi différents ressentis face à l'intégration dans le pays. Il ressort effectivement que les migrants maîtrisant le français avant leur arrivée en France sentent leur intégration facilitée par leur bonne pratique de la langue. Comme dans le cas de Myriam.C ou encore de Beatriz. M qui use même de ses facultés linguistiques pour aider à l'intégration de femmes espagnoles avec qui elle travaille. Cependant, aucun n'est à l'abri de difficultés : Kadache H. et Rebeka B. rendent chacun compte de problèmes de compréhension, lors des démarches administratives à l'arrivée notamment, et cela malgré leur bonne connaissance de la langue.

Dans le cas des migrants arrivant en France avec des bases de français, l'ancrage dans un réseau professionnel ou universitaire conditionne la connaissance et la pratique de la langue : cela joue ainsi un rôle primordial dans l'intégration. L'exemple d'Héraldo B. est probant, tandis que son travail lui permet un apprentissage de la langue et de se sentir « bien intégré », sa femme fait un blocage avec le français ne trouvant pas d'emploi, ce qui entrave ses chances d'apprendre la langue et préfère repartir au Chili.

Il s'avère que la méconnaissance de la langue française inspire aux migrants différents comportements. Tout d'abord dans le regard qu'ils portent sur eux-mêmes, qu'ils perçoivent des autres, puis dans le quotidien, pour se faire comprendre et entendre au sein de la société d'accueil. Allana B., brésilienne de 25 ans, n'imagine pas reprendre son métier de journaliste par peur de la langue française qu'elle pense ne pas maîtriser suffisamment bien. Elle craint le regard des autres et attend de parler mieux français pour envisager de reprendre son travail. Allana B. précise qu'en France, elle pense ne pas se servir de la totalité de ses capacités intellectuelles. Sa maîtrise imparfaite du français lui faisant ainsi subir un déclassement social forcé. Elle insiste aussi sur la difficulté à lier des relations sociales sans une bonne maîtrise du français. Elle trouve ses lacunes trop grandes pour avoir une conversation spontanée avec un Français bien que cela fasse bientôt deux ans qu'elle soit arrivée en France. Hristina, qui maîtrisait pourtant mieux le français à son arrivée a le même ressenti d'infériorité au contact d'autres Français à la faculté : « parce que quand tu es en face de quelqu'un qui ne parle pas beaucoup la langue, tu as l'impression qu'elle ne comprend pas. Et donc, tu as l'impression qu'elle est un peu bête, loufoque, sans le faire exprès. »

Enfin, l'entretien d'Ilda de C., témoigne très justement de ces difficultés quotidiennes rencontrées par le migrant qui ignore la langue du pays en réduisant sa liberté et son indépendance. Ilda de C. ne connaissait pas un mot de français à son arrivée en France, elle dit elle-même que « ce qui fut le plus difficile (...) c'était la langue. Parce que des fois, je voulais aller au marché, eh bien heureusement que j'avais mon mari. Quand j'allais au marché, si je n'avais pas mon mari à côté de moi, je parlais avec les mains, je montrais avec le doigt, je ne savais pas dire un mot. Ça, vraiment c'était dur. Quand j'allais chez le médecin, mon mari était tout le temps obligé de m'accompagner. (...) ».

Plusieurs migrants (Annalisa C., Beatriz M., Razika M,...) évoquent le fait que plus ils pratiquent le français et se perfectionnent dans cette langue, moins ils se sentent à l'aise dans leur langue d'origine. Leur intégration en France les conduit à une rupture partielle et non volontaire avec leur langue d'origine et ainsi avec le pays lui-même.

DEUXIÈME PARTIE : LES ENTRETIENS

Agnieska W. (Polonaise, arrivée en 1995, 25 ans)

Cet entretien c'est déroulé le samedi 1^{er} Novembre 2014. Mon entretien c'est passé avec une jeune Franco-polonaise arrivé à l'âge de 6 ans en France avec ses parents. Elle est aujourd'hui Franco-polonaise car elle a reçu en 2007 la nationalité française. Elle fait donc parti de la première génération de migrant de sa famille. Après une courte présentation de moi-même et d'une explication sur le déroulement de l'entrevue l'entretien commença.

Tout d'abord je souhaiterai mettre en avant les difficultés que j'ai rencontrées lors de mon entretien avec Agnieska. C'est difficultés sont liés aux manques de connaissance du terrain étudié que ce soit l'immigration ou la Pologne en général. Il m'a été difficile par conséquent de rebondir sur certains évènements décrit lors de cet entretien. J'ai pu constater lors de la retranscription que j'ai effectué en deux temps (d'abord sur cahier puis word) des incohérences dans le fonds des propos d'Agnieska, notamment sur le flou de son arrivé qui je pense malgré les quelques bribes de souvenirs est en réalité une histoire transmise par les parents de cette dernière tout comme le fait qu'elle dise que les professeurs de sa grande sœur fut mauvais. Ses petites choses que je n'ai pas su décrypter lors de l'entretien ne permettent pas à mon sens d'être correctement analyser.

Autre difficulté dû au manque de connaissance sur le terrain est toutes la partie ou elle m'a évoqué l'histoire de la Pologne qui certes intéressant mais qui n'avait pas lieu dans ma dynamique de recherche. Je me suis laissé submerger par son discours et j'ai eu des difficultés à recentrer le débat sur ce qui m'intéressait moi en tant que chercheur. J'ai donc pris position de ne pas l'interrompre mais ce thème dura près de 20 min.

Le troisième point est celui de la proximité que j'ai avec l'interviewé qui est une amie d'enfance. Comme le dit Pierre Bourdieu dans l'illusion biographique il est difficile d'être totalement objectif lorsqu'il y a proximité entre chercheur et l'interrogé et ce qui est en réalité vrai. Je le perçois également dans mes recherches sur le développement du sport féminin à travers l'aviron ou la proximité permet dans un sens certaines choses mais des non-dits subsistent plus que quand on ne connaît pas vraiment la personne. La personne interrogée qu'on connaît va se livrer facilement mais va essayer de garder et de donner une image positive d'elle-même comme lors d'une relation amicale tandis qu'une personne qu'on ne connaît pas se livrera plus difficilement au départ mais se lâchera plus.

Toutefois cet exercice a été pour moi un très bon test car il a pu montrer certaines faiblesses qu'un chercheur peut connaître s'il ne connaît pas son terrain ou prépare mal son entrevue.

Bonjour Agnieska peux-tu te présenter ?

Alors je m'appelle Agnieska, j'ai 25 ans je suis actuellement étudiante à l'université de Paris VII en Mathématique appliqué et je vie à Paris.

Très bien Agnieska maintenant je voudrais que tu me racontes ton arriver en France ?

Je suis arrivé en France à l'âge de 6 ans ou j'ai commencé directement à l'école primaire. Je suis arrivée avec ma mère, ma sœur de 11 ans et mon frère de 16 ans. En arrivant je ne parlais pas français mais au milieu des autres enfants j'ai appris très vite mais à la maison tout tourne autour de la Pologne, on regarde la télévision polonaise, les musiques sont des standards de là-bas et j'ai fait mon catéchisme en polonais.

Pourquoi tes parents ont décidé de venir en France ?

Mes parents sont venus pour des raisons économiques. Elle a décidé de venir en France et ses frères sont partis aux Etats Unis malgré qu'elle ait un bon métier car elle était prof de biologie. Elle avait cinq enfants et son mari était malade. Elle est restée en Pologne avec le plus jeune fils de ma Grand-mère là-bas qui avait 14 ans.

Et ton père ?

Mon père est venu plusieurs fois en France pour travailler mais il est venu en 1990 je crois pour s'établir mais avant ma naissance il faisait des allers-retours pour gagner plus d'argent. Il est resté deux ans là-bas et il est revenu pour qu'on aille vivre tous en France.

Où vivais-tu ?

Mon père avait trouvé un appartement pour ma grand-mère qui est arrivée la première avec lui puis nous avons rejoint quelques mois plus tard pour vivre avec eux dans un F2. Une fois réunie mes parents et moi sommes allés à Aulnay aux étangs dans une cité au 6^{ème} étage et mon oncle était lui au 5^{ème} et une de mes tantes dans une autre cité d'Aulnay.

Peux-tu me raconter le passé de tes parents ?

Ils avaient une maison, un terrain. Ma mère voulait rester en Pologne mais ça devenait contraignant pour mon père qui partait longtemps jusqu'à deux ans. Venir en France a été plus pratique à ce niveau-là.

Tes parents avaient-ils une implication dans les syndicats ?

Non car on vivait dans le sud, ils m'ont évoqué le communisme notamment pour se nourrir ou c'était des bons mais sinon ils n'avaient pas d'implication.

Te souviens-tu de la Pologne ?

Très peu mais je me souviens du voyage.

Tu peux me raconter ?

Alors c'est un prêtre qui nous a prêté un camion où il y avait des matelas, des meubles et mon frère et moi dormions dans la camionnette. Je me souviens qu'on a fait un long trajet jusqu'à Aulnay car je suis arrivé directement ici. Je me souviens d'avoir traversé l'Europe enfin c'est ce que ma mère m'a dit même si je me souviens d'être passé par Prague car c'était beau.

Tu as eu des problèmes de langues quand tu es arrivé ? Des difficultés à t'intégrer ?

Pas vraiment, j'étais jeune du coup je me suis pas posé de question et dans une cité il y a un multiculturalisme donc ce n'était pas gênant.

En Seine Saint Denis, il y a une forte communauté polonaise du coup tes parents se sont installés là car il y avait une communauté forte ?

Non, plus car le logement était libre, c'est une simple coïncidence je pense.

Ton frère et ta sœur ont-ils eu des difficultés lors de leur arrivée en France ?

Ma sœur, oui. Elle était dans une classe où on apprend la langue donc elle y a passé deux ans. Il y avait avec elle une prof + une aide pour qu'elle apprenne. Ils l'ont mise en CM1 deux ans puis elle est allée en 6^{ème}. L'enseignante était mauvaise du coup c'était difficile pour elle.

Et toi ta scolarité ?

Je suis allé à l'école française depuis le début mais j'étais aussi à l'école polonaise le mercredi et le samedi mais je n'ai pas eu trop de difficulté j'ai appris vite la langue auprès des autres enfants.

Qu'apprenais-tu de différents entre l'école française et polonaise ?

Le catéchisme qui était une obligation, l'histoire de la Pologne les maths même si c'était comme à l'école française, la littérature polonaise mais c'était surtout concentré sur la langue.

Ce sont tes parents qui ton inscrite dans cette école ?

Oui, oui ce n'était pas obligatoire mais c'était difficile on ne pouvait pas se reposer comme les autres, j'en pleurais, c'était lourd j'en voulais à mes parents mais avec le recule ils ont bien fait de m'inscrire.

Tu es très attachée à la culture polonaise ?

Oui, d'ailleurs j'ai mes neveux, les enfants de mon grand-frère qui vont à l'école polonaise d'Aulnay c'est un peu comme une tradition et mes enfants iront aussi.

Qu'est-ce que tu as senti de différents entre l'enseignement français et polonais.

L'école française passait avant tout, l'école polonaise était un plus mais à l'époque je le vivais pas mal mais c'était contraignant, j'ai pu me faire beaucoup d'ami mais au début c'était un poids au lieu de le prendre de la manière j'apprends mais avec les devoirs etc ce n'était pas un bon souvenir mais niveaux prof ils étaient tous bon.

Tu disais tout à l'heure que chez toi tu parlais polonais. Donc chez toi tu restes sur une culture polonaise ou non ?

Mes parents regardent la télévision polonaise, moi rarement que quand je suis avec eux. Je regarde le journal polonais par exemple mais maintenant mon père regarde le journal de 20h, je ne suis pas sûr qu'ils comprennent tout mais ma mère ne regarde pas la télévision française sauf Koh-Lanta. Pour ma part j'ai des musiques polonaises dans mon mp3 que j'écoute régulièrement.

Tu retournes souvent en Pologne ?

Quand j'étais petite oui, j'y allais chaque été mais la avec la fac j'ai plus de mal.

Ton ressenti ?

Je me sens plus chez moi.

Pourquoi ?

Dans un monde parfait j'aurais habité là-bas.

Ta famille à toujours quelque chose là-bas ?

Oui ma famille a toujours des maisons là-bas mais elles sont à ma famille éloigné qui habite là-bas à l'année.

Ta scolarité en France comment c'est elle déroulé ? Ta vie dans une cité réputée comme difficile comment était-ce ?

Il n'y avait pas beaucoup de blanc entre guillemet dans la classe. Je me souviens en cours d'espagnol ou anglais quand on devait se décrire, cheveux blond ou yeux bleus elles interrogeaient que moi car j'étais la seule blonde aux yeux bleus. Les profs avaient compris que mes parents ne parlaient pas très bien français du coup ils étaient plus à l'écoute c'est surement plus intéressant que s j'avais été dans une banlieue plus aisé ou on est le seul immigré. Une fois que j'ai su lire je n'ai pas eu de problème mais on était inscrit à l'étude car nos parents ne pouvaient pas nous aider pour les devoirs. Au collège j'étais plus autonome mais c'était difficile quand j'avais besoin d'aide. Au collège ce n'était pas le mieux fréquenté donc souvent les profs étaient absents, il y avait beaucoup de bagarre mais ça ne m'a pas forcément marqué car j'étais bien intégré, j'avais un groupe d'ami ou il n'y a jamais eu de différence car j'étais blonde ou chrétienne donc je l'ai bien vécu. Pour le Lycée je devais aller dans mon lycée de secteur qui n'était pas très bien classé donc j'ai décidé de changer en prenant l'option russe pour avoir un meilleur lycée notamment le lycée Jean Zay d'Aulnay. Du coup j'ai pu peut être avoir une meilleur scolarité même si je n'en suis pas bien sûr. Alors à Aulnay

il y a au nord toutes les cités et le côté sud ou c'était que des pavillons ou il y a que des « blancs » même si je n'arrive pas à employer ce mot que des français. Du coup mon lycée était là.

Comment t'es-tu senti dans ta cité ?

Très bien intégré, dans mon groupe de fille on sortait au ciné ou on allait au Mcdo. Dehors on jouait comme tout le monde je n'ai pas eu de problème comme on peut l'entendre à la télévision même si j'étais la seule blonde du groupe. Quand c'était l'Aïd j'étais toujours invité au mariage aussi.

Avoir grandi dans une banlieue est-ce plus dur pour trouver du travail ou même pour ta scolarité ?

Oui je pense, parce qu'un bac reste le même partout mais c'est plus facile de l'avoir dans le 93 et on le ressent à l'université. On a plein de lacunes que les autres malgré le fait que j'étais dans les premières de classes au lycée. Donc on a une scolarité pas moyenne mais moins bonne que dans les grands lycées.

Ou as-tu grandi exactement à Aulnay ?

J'ai grandi aux étangs près des merisiers et des 3000. Ma cité se situe aux nord d'Aulnay.

La cité existe-elle toujours ? Y retournes-tu ?

Ça été détruit, il n'y a plus de grand ensemble, je n'ai plus d'attache pour ce lieu mais mes parents sont toujours à Aulnay.

Quels sentiments as-tu eu lors de la destruction des tours ?

La nôtre a été détruite en dernière, je voyais que tout était détruit autour de moi mais mes parents n'avaient pas trouvé un logement qui leurs plaisaient malgré les propositions de relogement. On était plus beaucoup dans l'immeuble à la fin mais j'ai une anecdote ils étaient tellement « intelligent » qui sont entrés dans l'immeuble et qu'ils ont fait sauté toutes les canalisations de l'immeuble. Du coup on a pas eu d'eau durant deux jours, se fut pénible. C'était sale, c'était laissé à l'abandon, il y avait beaucoup de squatteur qui ne venaient pas de la cité. Je n'aimais pas rentrer chez moi c'était une mauvaise période. Ça ne devenait pas dangereux mais si un peu enfin c'était glauque. J'avais la boule au ventre de peur de rencontrer la mauvaise personne.

Je vais changer de thème et je voudrais connaître ton implication religieuse car tu m'as dit précédemment qu'un prêtre avait prêté à tes parents une camionnette lorsqu'ils sont partis de Pologne.

En Pologne il y a 95% de catholique. Je vais à l'église polonaise à Aulnay tout le dimanche. Ma mère est très impliquée dans cette communauté-là. Quand on fête Noël on le fait à la polonaise sa s'appelle « laviglia » et on mange que des plats polonais qu'on ne mange que le jour de Noël. On rencontre beaucoup de polonais et on garde beaucoup de tradition.

Tu voudrais le perpétuer pour plus tard ?

Oui je le souhaite, je pense que c'est important.

Donc tu veux transmettre à l'avenir une culture polonaise ?

Oui, je ne me vois pas ne pas me marier à l'église. Mes enfants ils iront au catéchisme sûrement polonais, je leurs donnerai de bonnes valeurs. Dans ma chambre j'ai une photo de Jean Paul II qui est très important pour nous car il a réuni la Pologne et c'est important pour chacun d'entre nous. Je ne vois pas une Pologne qui sera un jour plus catholique ce n'est pas possible.

Quels sont les différences entre l'église française et polonaise ?

C'est plus commode d'aller à l'église française mais on parle de vrai église en parlant de l'église polonaise car elle est plus joyeuse on chante c'est plus jeune tandis qu'en France le prêtre fait sa messe et il y a que des vieux.

As-tu la double nationalité ?

Oui je l'ai depuis 2007.

Qu'est-ce que cela représente pour toi ?

J'ai la nationalité, je suis la seule des cinq avec ma mère à l'avoir eu. Mon père ne l'a pas eu car il ne parle pas assez bien français. Je pense que cela ne le tenait pas autant à cœur que ma mère. Moi, j'étais contente surtout que j'ai jamais réellement vécu en Pologne c'est juste d'avoir une carte d'identité comme les autres.

Tu te sens plus française ou cela ne change rien pour toi ?

Je reste toujours toujours polonaise, je suis originaire de là-bas. En France je ne serai jamais une vraie française, là-bas il n'y a pas de distinction alors qu'ici oui. A la fac je suis 99 du coup je dois toujours justifier d'où je suis né donc je ne serai jamais une vraie française.

Tu ne seras jamais une vraie française ?

Si j'ai vécu en France, je suis française aujourd'hui je parle même plus le français que le polonais. Je me sens plus polonaise d'un côté mais plus française dans un autre notamment quand je lis un livre qui est plus simple de lire en français qu'en polonais. Après quand j'ai eu la nationalité j'étais contente car mes amis en rigolant disaient quand j'étais plus jeune *attention Aga il y a la police cache toi tu n'as pas de papier*. J'étais la seule à ne pas avoir de papier français en voyage scolaire d'un côté ça m'a soulagé même si dans le fond ça ne change rien même si maintenant je peux voter.

Tu disais tout à l'heure je retourne chez quand je vais en vacances, Pourquoi ?

Moi j'habite dans le sud ce sont les « gulare » (les montagnards) et on est très attaché à notre région donc on est hyper hyper attaché à notre région. Mes parents mettent le costume traditionnel qui n'est pas de valeur polonaise mais de notre région. On dit que la vraie Pologne c'est ceux qui habitent dans les montagnes pour rigoler et les autres sont des « tsacré » (étrangers) même s'ils sont polonais. Mais avant d'être polonaise je suis une « gulara » et je le resterai tout le temps. Peut-être que si je venais d'ailleurs en Pologne je ne serai pas aussi attaché à ma région. Je suis avant tout attaché à ma région. Ma région c'est la plus belle, on est vraiment entre nous, on est attaché à nos traditions, à nos valeurs et on a notre patois. Je suis avant tout d'être une polonaise une « gulara ». Ça ne veut rien dire mais nous on se comprend. Chez moi c'est là-bas avant la Pologne. Je suis une « gulara » c'est une fierté d'être de là-bas comme ça je suis une vraie de chez vrai « gulara ». Y a notre région et les autres polonais sont des touristes pour nous. Une de mes sœurs habite à Jachau près de la frontière ukrainienne et on dit que là-bas ce n'est pas la Pologne mais l'Ukraine.

Pourquoi cela ?

C'est pour plaisanter mais c'est pour distinguer les gens des « gulare ». Par exemple ils ne vont pas se marier avec d'autre. On est attaché à notre région. Je suis même plus attaché à ma région qu'à mon pays.

Par la suite nous évoquons l'histoire de la Pologne mais ceci ne rentre pas dans le cadre du sujet. J'ai personnellement perdu pied et laissé Agnieska développer son propos.

Puis on revient à la nationalité polonaise

En Pologne c'est par le sang que tu deviens polonais.

Tu voudrais retourner en Pologne ?

Si un jour j'ai les moyens de retourner je le ferai mais j'aurai du mal à quitter la France pour sa gastronomie, mes amis etc. Après tout dépend de mon travail, je me suis attaché à la France je reste tout de même plus à l'aise ici.

Pour conclure pour toi qu'est-ce que c'est d'être franco-polonaise ?

Côté français car j'ai grandi ici, les valeurs, la diversité culturelle du pays ce qui est lié à mon éducation, les facilités qu'il y a ici et pas en Pologne ou faut souvent donner des dessous de table. Côté polonais c'est lié à mes origines et ce que je vie au quotidien avec ma famille.

Allana B. (Brésilienne, arrivée en 2013, 25 ans)

Femme brésilienne de 25 ans, arrivée en France il y a un an et demi, en avril 2013. Mariée à un Français de 26 ans, depuis la fin de l'année 2012. L'entretien s'est déroulé le mercredi 5 novembre à mon domicile. Nous avons fixé le rendez-vous à 16h, nous nous sommes quittées aux alentours de 19h. L'entretien a duré 2h.

J'ai rencontré Allana grâce à l'amie d'une amie qui faisait son service civique dans une association de femmes latino-américaines à Lyon. J'ai eu ses coordonnées par ce biais et ai pris contact avec elle. Allana a immédiatement accepté l'exercice et nous avons fixé le rendez-vous.

J'avais eu très peu d'informations à son sujet, je ne savais pas exactement quel était son âge ni depuis combien de temps elle était arrivée en France. Mon amie m'avait seulement parlé du fait qu'elle s'était mariée avec un Français avant de quitter le Brésil pour la France. Ainsi, lors de notre premier contact réel, l'entretien, j'ai été surprise par son jeune âge. Je m'attendais à une femme plus âgée, trentenaire peut-être. Finalement, le fait que nous ayons seulement quelques années de différence a facilité le contact. Nous nous sommes tout de suite tutoyées et l'atmosphère était détendue. Je craignais un certain malaise ou une gêne de sa part étant donné le sujet, plutôt intime/personnel, de l'interview. Lorsqu'elle s'est installée, je lui ai montré la liste des questions afin qu'elle se fasse une idée de la teneur de l'entretien. Elle semblait tout à fait à l'aise et prête à se livrer. Nous étions seules chez moi, autour d'un thé, ainsi l'entretien a très vite pris la forme d'une discussion. Cela était agréable mais a aussi donné lieu à un certain nombre de digressions. Il était alors assez difficile de recadrer la discussion.

Journaliste au Brésil, elle avait déjà pratiqué à plusieurs reprises l'interview et était plutôt curieuse de se retrouver, pour la première fois, de l'autre côté du micro.

L'entretien s'est déroulé en français. Après un an et demi en France, Allana maîtrisait bien la langue et comprenait tout à fait mes questions. Lors de l'entretien, je n'ai eu aucune difficultés à comprendre son accent, c'est lors de la retranscription de l'enregistrement que ce fut plus difficile à certains moments.

Concernant les difficultés rencontrées lors de l'entretien, je n'en ai pas eu beaucoup sinon les nombreuses digressions auxquelles j'ai dû faire face et qui ne sont pas évidentes à recadrer.

Il y a une question que je n'ai pas su ou osé lui poser durant l'entretien. Concernant son mariage, j'aurai voulu lui demander si elle s'était mariée, parce qu'ils avaient le projet, avec son mari, de venir en France et que cela faciliterait les choses sur place ou bien s'ils avaient prévu de le faire avant leur projet de départ. Après réflexion, je pense qu'elle aurait répondu sans gêne. Mais sur le moment, je n'ai pas su comment formuler ma question.

Je pense à une autre difficulté rencontrée lors de l'entretien. Concernant la datation ou la chronologie des événements racontés par l'enquêtée, ce qui lui semblait très clair au niveau des dates ou des différents moments de son parcours, l'était beaucoup moins pour moi sur le moment. A plusieurs reprises, j'ai hésité à la couper pour demander des précisions, mais je craignais de lui faire perdre le fil de son récit. Et, c'est en réécoutant l'enregistrement, lors de la retranscription,

que certaines données se sont éclairées. Ainsi, comme le dit Francisca Sirna dans son article, « ce qui avait d'abord "échappé" à la compréhension a pris du sens par la suite »¹

Cependant, je reste assez indécise quant au rôle de l'enquêteur et de son intervention ou pas lors de l'interview. Il me semble que c'est cela qui m'a paru le plus compliqué lors de l'entretien, savoir quand intervenir ou non.

Es-tu arrivée seule en France ?

Non, je suis arrivée avec mon mari. Il est Français. On s'est mariés en 2012. Et 6 mois après, on est venus en France.

Vous êtes-vous mariés au Brésil ?

Oui.

Étais-tu déjà venue en France auparavant ?

J'étais déjà venue en France auparavant, en 2011, pour un mois, pour des vacances. Je ne parlais pas français. C'était seulement du tourisme, comme tout le monde fait. Et lui (mon mari) traduisait les choses pour moi.

Tu es donc venue avec lui en France en 2011 ?

Non je suis venue toute seule. Je le rejoignais en fait. C'était la première fois que je venais en France, je ne parlais pas français et j'avais très peur de passer la douane. Mais je n'ai eu aucun problème, les policiers ont tamponné mon passeport et m'ont laissé passer. J'étais très angoissée, après avoir passé cette étape, j'ai couru dans l'aéroport, j'avais eu très peur.

Tu connaissais donc déjà ton mari à cette période?

Oui, je l'ai connu en 2009. il n'était pas encore mon mari à ce moment là. Je l'ai connu en 2009 quand il est parti au Brésil pour faire sa troisième année d'étude. On s'est rencontrés, et on est restés ensemble. En 2011 c'était mes fiançailles, enfin ! Donc je suis venue en France pour faire ça. Puis, je suis rentrée au Brésil avec lui pour deux ans. Nous avons travaillé sur place et nous sommes venus en France en avril 2013.

Quel était ton statut quand tu étais au Brésil, avant de venir en France ?

Quand j'ai rencontré mon mari, j'étais étudiante. J'ai commencé l'université en 2008, et j'ai fini à la fin de l'année 2011. Pendant tout ce temps là, j'étais étudiante. Après, j'ai commencé à travailler. Et j'ai arrêté mes travaux, j'en avais plusieurs, en février 2013, pour organiser le voyage d'avril.

Tu vivais toute seule ?

Oui, depuis 2008, j'avais un appartement, j'habitais toute seule. Parce que j'étudiais dans un autre état que celui où vivaient mes parents. A 700 km environ. J'avais un studio. Et puis, après avoir rencontré mon mari, on a commencé à habiter ensemble. Et après, on a fait le mariage etc.

Où étais-tu située géographiquement par rapport à ta famille ?

Ma famille habitait et habite toujours à Brumado. C'est une ville de 70 000 habitants environ, une petite ville au Brésil. Il n'y a pas grand chose à faire. Il y a beaucoup de mines, de commerces etc, mais pas d'université. Enfin si, il y a une université seulement, elle est publique, et quelques écoles privées, mais il n'y a pas toutes les formations. Et moi, j'ai choisi le journalisme, donc j'ai changé de ville.

As-tu des frères et sœurs ? Combien ?

Moi, j'ai seulement une sœur. Elle est plus jeune que moi, elle a 21 ans. Elle est étudiante en psychologie, en 2^e année.

Y a-t-il eu d'autres membres de ta famille qui ont quitté le pays avant toi ? Ou bien, es-tu la première ?

Je suis la première à être partie, la seule déjà à avoir quitté la région. Le Brésil est fait de régions qui sont composées d'états. Et je suis la première à avoir quitté la région. Je suis aussi la première à avoir quitté le pays !

Comment communique-tu avec ta famille depuis la France ?

Mon portable me permet d'appeler gratuitement tous les fixes dans le monde, donc au Brésil aussi. Je paye 20 euros par mois, et je peux parler illimité avec eux. Comme ça, si je fais la queue dans un magasin, ou n'importe où ailleurs, je peux appeler ! Chez moi, avec la box, on a la 4G aussi pour appeler. Et sinon, j'utilise aussi tous les réseaux sociaux. J'envoie des mails, et parfois quand je voyage, j'envoie des cartes postales, c'est sympa.

Quelle est la fréquence de ces communications ?

C'est très régulier, enfin cela dépend des semaines mais de façon générale c'est fréquent. Mais cela dépend aussi de mes activités, et puis il a le décalage horaire de 5h. Donc parfois, si je me réveille très tard, mon père est au travail, je le sais. Donc si j'appelle, je ne peux pas lui parler. J'ai certains horaires précis pour parler avec chacun d'eux. Sauf ma grand-mère qui est à la retraite donc je peux l'appeler à n'importe quel moment de la journée.

Tu parles de ta grand-mère, vit-elle dans la même maison que tes parents ou a-t-elle sa propre habitation ? Qu'en est-il de tes autres grands-parents, du reste de ta famille ?

J'ai seulement ma dernière grand-mère. C'est la mère de ma mère. Elle a 80 ans donc elle habite avec nous. Avant, elle avait sa propre maison mais finalement, comme tout le monde (toute ma famille) habite dans la même ville, on a une maison de 4 chambres, 2 salons et une cuisine. C'est très grand, donc elle reste avec nous, elle a une chambre.

Es-tu souvent rentrée au Brésil depuis ton arrivée en France ?

Je ne suis pas encore rentrée. L'année dernière, mon mari est venu pour sa formation et moi je me suis inscrite pour un échange d'un an à L'institut d'Etudes Politiques de Lyon (Sciences Po Lyon). Et donc l'an dernier j'étais à Science Po, et quand j'ai eu mes vacances d'été, je n'en ai quasiment pas eu car j'ai commencé ma mission de service civique en août. Donc j'ai eu quelques jours de

vacances, mais très peu ,et puis j'ai commencé mon service civique et cela jusqu'à maintenant. Puis je me suis inscrite à l'Université Lumière Lyon 2. Je suis un peu triste de ne pas encore être rentrée, mais je ne suis jamais restée un mois sans rien faire. J'attends l'année prochaine, la fin de mon année universitaire.

As-tu reçu des visites de membres de ta famille depuis ton arrivée ?

Aucune pour le moment, mais peut-être ma sœur bientôt, en janvier. Elle a des vacances de décembre à février.

Et combien de temps pense-t-elle rester ?

Ma mère parlait de deux ou trois semaines, mais moi je pense que au moins un mois c'est bien. Parce que c'est quand même un beau voyage pour seulement trois semaines. Surtout qu'elle ne pourra pas sortir toute seule comme elle ne parle pas français. Et moi j'aurai sûrement des choses à faire donc c'est mieux si elle reste plus longtemps. Elle ne trouvera pas tous les mots pour parler anglais et les Français ne la comprendront pas. Elle pourra seulement visiter les musées et les choses comme ça toute seule, mais après, elle aura besoin d'un guide.

Pourquoi et comment la décision de partir ?

C'est moi qui ai pris la décision. Mon mari a fait Science Po Lyon, il a fini après sa 5^e année. Et il est parti directement au Brésil après cela. Durant sa 5^e année, il est censé faire un stage, et il a fait son stage dans la même télévision que moi, où je travaillais. Donc on travaillait au même endroit mais pas dans les mêmes secteurs. Donc lui était parti pour un stage de 6 ou 7 mois, et après le stage il a été embauché. Et finalement, on est restés l'année entière. Il donnait aussi des cours de français et des cours d'anglais, et d'allemand aussi. Donc, on était bien, on gagnait vraiment pas mal notre vie. Et moi, j'avais deux travaux. Parce qu'au Brésil, les journalistes ont une charge de 5h de travail par jour. En gros, on doit travailler 5h par jour dans une entreprise. Et normalement, on travaille dans deux entreprises, donc on fait des journées de 10h. Donc finalement on avait beaucoup d'argent parce qu'on travaillait beaucoup mais pas beaucoup de temps. Et en fait, en mai, il a été accepté à l'école de journalisme de Toulouse pour suivre une formation intensive qui lui permettait d'obtenir un double diplôme dans un domaine qui l'intéressait fortement (journalisme et politique internationale). Alors moi je l'ai poussé à accepter. La formation constituait en 4 mois de pratique. On a donc décidé ensemble qu'il allait faire cette formation, on a payé l'inscription de 3500 euros et on est venus en avril, les cours commençaient le 1^{er} juin mais on est rentrés avant parce que moi j'avais besoin de faire toute une documentation pour les étrangers, et ça prend beaucoup de temps.

A ce moment là, vous pensiez donc venir en France pour une durée d'environ 4 mois ?

Le temps de la formation de ton mari ?

Oui, mais quand il rentré dans l'école, il a découvert que l'école proposait aussi de faire 4 mois de stage en plus. Donc finalement, nous étions là pour 8 mois minimums au lieu de 4. Mais comme je n'ai pas tellement confiance en les administrations, peu importe le pays, je me suis dit que cela n'allait pas être évident pour moi. Donc je me suis inscrite à l'université. Parce que je savais bien qu'on n'allait pas rester seulement 4 mois. Donc je me suis inscrite à l'université à Lyon et lui a fait en sorte de trouver son stage à Lyon aussi. Je ne suis pas restée beaucoup de temps sans rien faire.

Et finalement, après les 8 mois ?

A chaque fois, il trouvait de nouveaux CDDs. Après le stage, il a été pigiste dans plusieurs journaux et moi, je continuais toujours à Science Po. Et après, il a trouvé un CDD de 4/5 mois, donc on a décidé de rester encore. C'est pour cette raison que j'ai trouvé ma mission de service civique, puis le master à Lyon 2. Jusqu'à juin de l'année prochaine, on a tous les deux des choses à faire.

Quel est ton statut à toi ici, en France ?

J'ai un visa de femme mariée, et je suis étudiante. Mais mon visa me permet de travailler. L'administration française croit que les femmes et maris étranger-e-s de citoyen-e-s français-es doivent avoir le droit de travailler, c'est plus intéressant pour eux-elles. Voilà pourquoi ils m'ont donné ça. Mais c'est un peu compliqué parce que moi je me suis mariée à 24 ans. Par contre, toutes les aides, tous les cours gratuits des associations etc, tout ce qui peut aider un étranger qui ne parle pas français, c'est pour des femmes mariées de plus de 26 ans. Parce que dans leur tête, ça n'a pas de sens un mariage avant cet âge là. Donc quand je suis arrivée, je ne pouvais pas avoir de formations en français, j'ai dû me débrouiller toute seule. J'ai donc suivi seulement un mois de cours de français. Et après, à l'université, on avait des cours de français mais ce n'était pas pour apprendre le français, plus pour apprendre la méthodologie pour les examens. Mais je n'ai rien appris du vocabulaire quotidien. Par exemple la lessive etc. je ne connaissais pas ce vocabulaire en arrivant. Donc au début, j'étais obligé d'acheter des marques que je connaissais au Brésil, mais qui coûtaient plus chères que certains autres produits équivalents et sans marque.

C'est pour cela aussi que quand on me demande si j'ai beaucoup d'amis en dehors de l'université, je réponds que non, parce que je ne saurais même pas de quoi parler avec ces gens là. Parce qu'ils vont me parler d'enfants ou de parties de la maison que je connais pas. Donc comment je peux répondre à des questions comme ça si je ne comprends pas?

Pourtant, tu vis avec ton mari? Tu n'as pas appris plus de vocabulaire petit à petit, en habitant avec lui en France ?

Aujourd'hui, on réussit mieux à parler en français. Mais en arrivant, on parlait beaucoup beaucoup en portugais. On n'a jamais vraiment réussi à parler au quotidien en français. Par exemple, quand je me réveille le matin, il ne me dit pas "bonjour", mais "bom dia". Donc je me réveille avec le portugais déjà dans ma tête. Mais quand je dors chez une amie qui parle français, elle me réveille en français donc je commence ma journée en français et c'est plus facile, et plus intéressant. Mais c'est très difficile parce que tous les mots en portugais ont des traductions en français mais ils n'ont pas le même sens pour nous, donc quand mon mari me dit des mots forts en français, cela a beaucoup moins d'incidence sur moi qu'en portugais. La force des mots ou leur impact est très différent pour moi, selon la langue dans laquelle ils sont dits. Le sens des mots est beaucoup plus marqué en portugais pour moi qu'en français. C'est bizarre, mais c'est vrai. Les mots français n'ont pas de sens pour moi. Quand mon mari dit un gros mot en portugais, c'est très dur pour moi, quand c'est en français, ça ne me touche pas.

Cela commence tout de même à changer peu à peu, mais au début, il pouvait comme il voulait, j'avais beau comprendre le français, je ne me sentais pas concernée ou touchée par la langue. Je

prends beaucoup de temps à comprendre tout le sens de certains mots en français, en portugais c'est évident.

Quelles ont été les réactions de ta famille à l'annonce de ton départ ?

En fait, à partir du moment où j'ai annoncé en 2009 que j'avais un petit ami qui n'était pas brésilien, je crois que ce n'est pas trop passé. C'était un Européen et on sait très bien qu'il y a beaucoup de trafic de gens, donc mon père il disait : "Aaah non ! Je n'aime pas ça". Et quand je demandais pourquoi, il me répondait : "On ne sait jamais avec ce type de personne, il peut prendre l'avion et te voler. C'est terminé, tu ne pars pas dans son pays." Le jour où mon père est devenu normal à nouveau depuis 2009, ça a été en 2012, le jour du mariage. Là, il s'est dit, bon c'est fini, s'ils sont mariés c'est que c'est bon, c'est sérieux, c'est officiel, ils sont inscrits dans les deux ambassades des deux pays, donc on a des traces. Ma mère, c'était différent, elle était contente. Je ne sais pas, je crois qu'elle était romantique aussi. Elle aime bien rêver de belles choses et comme il était blond avec des yeux bleus, ça faisait le prince charmant. Elle le trouvait mignon et aimait bien qu'il essaye de parler portugais. Elle était plutôt dans le monde des princesses, mon père était vraiment inquiet. Il ne parlait pas, il réagissait mal.

T'attendais-tu à la réaction de tes parents ? A celle de ton père particulièrement ?

Au point de penser que mon mari allait me kidnapper, ah non ! Quand il m'a dit ça, je me suis dit : "oh non, ce n'est pas vrai !" J'ai rigolé, parce que c'était énorme.

Et même après l'avoir rencontré, il persistait à être opposé à cette relation. Alors que mon mari passait tous les jours fériés avec ma famille et qu'ils faisaient des activités ensemble, regarder le foot etc, il y avait toujours cette froideur, distance de la part de mon père.

Même après le mariage, quand j'ai annoncé qu'on partait, mon père m'a dit : "Tu sais, j'ai une certaine quantité d'argent gardée chez nous." Je disais : "Ah ok..." Je pensais à 300 euros peut-être je ne sais pas. En fait non, il s'agissait de beaucoup plus d'argent qu'il n'avait pas mis à la banque parce que c'était son argent d'urgence. Et il m'a dit : "Le jour où tu m'appelles et où tu me demandes de t'envoyer de l'argent parce que ça ne va pas, j'achète directement ton billet. Tu viendras seule ou accompagnée, peu importe. Mais je veux que tu rentres sans hésiter, ne te demande pas si tu as assez d'argent pour rentrer, moi j'ai cet argent et tu rentreras sans problème." Et moi j'étais étonnée, je lui ai dit que je n'avais pas besoin. Je crois qu'il a encore cet argent depuis deux ans, il attend.

C'est touchant tout de même ?

Oui bien sûr, j'étais très émue, j'ai pleuré. Et ma mère lui a dit : "Mais enfin, elle est mariée, cela n'a pas de sens ! Ou bien, on prend un retour pour deux personnes ou bien personne ne rentre, maintenant ils fonctionnent à deux." A chaque fois que je l'ai au téléphone, il est inquiet, il cherche à savoir ce qui pourrait ne pas aller. Il reste inquiet. Mais par contre, je pense qu'il ne voudrait pas venir. Il s'en fiche. Il voudrait seulement avoir le maximum de photos pour comparer, est ce qu'elle est en train de maigrir ? Est ce qu'elle est en train de grossir ? Qu'est ce qu'elle fait ? A-t-elle des cernes ? Elle a l'air malade ? Donc j'envoie toujours des photos où je vais très bien !

Mais par contre, je crois qu'il a peur aussi que je rate ma vie, que je ne continue pas mes études et que j'aie un enfant et que j'arrête de travailler ; que je sois partie en France et que j'aie abandonné ma carrière, que ce soit fini pour moi. Il est donc content que je sois rentrée en master. Et il m'a

même demandé : "Aah et alors après, ce sera le doctorat en poche ?" Et là, j'ai dit non, le master c'est suffisant. Mais maintenant, il est très content.

Il n'était pas contre le fait que je parte en France, mes parents ne m'ont jamais empêché de voyager ou de déménager, c'était vraiment parce que mon mari était français que mon père a eu du mal à accepter la relation. Si j'avais eu une bourse du gouvernement brésilien pour partir n'importe où dans le cadre de mes études, mes parents ne m'en auraient jamais empêchée. Il y a cette peur aussi de mes parents que je ne rentre plus jamais, mais en avion c'est facile, on part le soir et on arrive l'après-midi. C'est la peur des choses qu'on ne connaît pas. Ils se disaient que je n'avais jamais habité dans la capitale et que là j'allais habiter dans un autre pays, et en plus dans une ville française très grande.

Tes parents sont-ils déjà venus en France ? Avant ton départ ?

Non, je pense qu'ils ne veulent pas trop venir. Ils préfèrent rester avec la France qu'ils imaginent.

Et toi, tu préfères aussi qu'ils restent au Brésil ?

Oh non, moi je voudrais bien qu'ils viennent. Mais je pense qu'il y a beaucoup de choses que ma mère ne pourrait pas supporter en France. Elle est très propre, elle aime nettoyer des choses, elle ne pourrait pas passer devant un kebab, elle serait dégoûtée. C'est comme chez le boulanger, le fait qu'on donne l'argent et qu'il nous donne la baguette à mains nues avec les doigts qui ont touché l'argent, elle ne pourrait pas manger le pain. Parce qu'elle a travaillé dans le management financier, et c'était elle qui comptait l'argent de l'entreprise. Ça l'a dégoûtée de l'argent, elle voudrait mettre des gants pour le toucher.

Comment a été financé le départ ?

Comme on travaillait tous les deux, et qu'on travaillait plus qu'on ne dépensait de l'argent. Moi je gagnais deux salaires et je n'en dépensais qu'un, même pas un. Donc on a utilisé nos économies pour partir.

Comment s'est passée la décision de partir ?

Pour moi, c'était clair, à partir du moment où il a reçu le mail d'acceptation. J'étais déjà en train de regarder des appartements en France etc. Lui, il a mis beaucoup plus de temps à réaliser qu'on allait partir, jusqu'au moment où on s'est retrouvés à l'aéroport et qu'il a vu la quantité de gens blancs qui s'apprêtaient à prendre l'avion, là il a commencé à paniquer. Il ne voulait plus embarquer et être à côté de ces Européens. Moi j'étais très contente au contraire, mon voyage commençait enfin, j'entendais les gens parler français etc, j'étais très contente alors que lui était très contrarié. Il en était malade de rentrer. Parce que lui il était très bien au Brésil. La vérité c'est que le Brésil lui manque plus à lui qu'à moi ici.

Imaginez-vous y retourner quand même un jour ? Ou bien pensez-vous vous établir en France définitivement ?

Mon master me permet de partir au moins un semestre l'année prochaine dans une université à l'étranger. Et quand lui a vu ça, que j'étais prise dans un master qui permettait cela, il était très

content et a pensé tout de suite à retourner au Brésil. Il s'est inscrit dans ce même master mais en dispensé d'assiduité, pour avoir la chance de partir en mobilité comme moi l'année prochaine.

Donc vous prévoyez de rentrer au Brésil de façon temporaire ?

Oui, ce serait maximum un an, mais bon si on fait comme on a fait en France, ça peut être plus ! Ca va être beaucoup plus facile de rentrer au Brésil que le départ en France. Parce que quand on était au Brésil, on avait une vie vraiment confortable. On avait beaucoup de meubles, on les avait achetés pour meubler notre appartement et on a dû s'en débarrasser avant de partir. On n'a plus rien maintenant au Brésil. Ici, ce ne sont que des meubles prêtés par la famille de mon mari, car ses grands-parents étaient antiquaires, donc on a pu récupérer pas mal de meubles par ce biais là. Donc on peut vraiment partir sans problème, dès qu'on en a envie.

Et toi, tu vois ta vie en France ou tu vois ta vie au Brésil ?

Ici, je travaillais comme professeure de portugais avant, et après j'ai fait mon service civique puis maintenant le master. Mais je ne peux pas passer de concours, n'ayant pas la nationalité française. Ainsi je n'ai aucun droit à une retraite française, donc c'est un peu difficile de se projeter. Je ne vais pas passer ma vie à donner des cours de portugais.

J'ai ma vie française, où je n'utilise pas tout mon niveau intellectuel, je n'ai pas de grands défis que je me donne à moi même comme au Brésil. Mes grands défis sont de me faire comprendre dans les magasins par exemple, ou quand je rencontre quelqu'un, de pouvoir discuter facilement de quelque chose avec lui. Je n'exploite pas vraiment mon intellect, ça ne me demande pas d'énormes efforts, donc je ne suis pas fatiguée après ces petits défis de réflexion. Peut-être mon mémoire va me demander plus de réflexion poussée.

Je sais que quand je rentre au Brésil, je peux travailler sans problème. Il faut seulement trouver des offres de travail, mais comme il y en a beaucoup, ce n'est pas un problème. J'ai juste des coups de téléphone à donner et je me fais embaucher, c'est simple. J'ai refusé des emplois pour venir ici, donc je sais que j'en retrouverai sans trop chercher si je retourne là-bas.

Pour lui, mon mari, c'est un peu plus compliqué mais il peut toujours donner des cours de français. Mais ce n'est pas très compliqué non plus, je sais qu'il trouvera s'il cherche.

On sait que si on veut rentrer au Brésil, on trouvera un travail sans difficulté.

Son visa lui permet beaucoup plus choses que le mien en France. La seule chose qu'il ne peut pas faire, c'est voter. Il peut monter son entreprise, il peut faire tout ce qu'il veut.

On ne sait pas ce qu'on va faire pour la suite, on attend de voir mais nous ne sommes pas très inquiets.

Mais moi je trouve que c'est très très bien de venir en France, parce que comme on ne connaît pas beaucoup de gens, il n'y a personne pour me juger. Pour me dire « ahhh tu as fait ça ! » il n'y a personne pour porter de mauvais jugement. C'est pour ça que je suis heureuse ici, c'est une autre vie. Il n'y a pas de modèle, je peux faire ce que je veux. Je peux aussi voyager. Donc voilà, pour l'instant tout se passe bien en France, on n'a aucune raison de partir. Nous verrons l'année prochaine, mais a priori je ferai au moins un semestre au Brésil. Je pourrais y aller comme étudiante, avec une bourse. Donc comme ça je serai tranquille.

Quel a été le chemin de la migration ?

Pour moi, ça a été très simple. J'ai juste fait le vol Salvador-Paris.

J'ai rencontré vraiment beaucoup de gens depuis que je suis arrivée, beaucoup de nationalités. Il y en a qui ont mis peut-être deux mois pour rentrer en France. Je sais qu'il y a des étrangers qui se font expulser de France. J'ai rencontré des Brésiliens à Toulouse, ils disaient qu'il y avait vraiment beaucoup d'étrangers qui étaient renvoyés chez eux chaque jour.

La France ce n'est pas le bon pays pour faire de l'argent. Les Brésiliens qui viennent ici, ils ne fuient pas un pays en guerre comme certains autres étrangers qui viennent juste dans le premier pays qui se présente à eux. Non, les Brésiliens, ils viennent plus pour voyager ou pour faire des études. Les illégaux ne sont pas dans un pays favorable pour rester.

Et puis peu de Brésiliens connaissent le français, ce n'est pas une langue qu'on apprend souvent à l'école. Beaucoup de Brésiliens que j'ai connus sont des gens qui sont mariés avec des Européens. Ce sont plus des gens qui viennent pour fonder une famille, pas pour gagner de l'argent et l'envoyer à leur famille. Ils viennent pour s'installer.

La communauté brésilienne n'est pas du tout énorme à Lyon.

Comment s'est passée l'arrivée en France ? Qui vous a accueilli ?

Les parents de mon mari vivent dans le Pas-de-Calais. Ce sont eux qui nous ont accueilli. Nous avons atterri à Lyon seulement pour mes études. Lui, il avait habité 5 ans à Lyon pour ses études et moi je m'étais inscrite à Science Po là-bas, voilà pourquoi nous sommes venus ici.

On n'a presque pas de liens avec Lyon. Il a quelques amis de Science Po mais peu, et on a rencontré une ou deux autres personnes comme ça. Mais on n'a pas de vrais amis très proches ici.

Les relations qu'on a sont celles faites par le travail ou l'université mais c'est tout.

En arrivant du Brésil, vous êtes donc arrivés dans sa famille d'abord ?

Oui, on a fait Salvador-Paris, puis Paris-Lille. Ses parents sont venus nous chercher à Paris pour nous emmener dans leur tout petit micro village de 500 habitants. Donc on est arrivés la bas. J'ai été obligée de faire toute ma documentation à Lille, c'est proche, c'est à 500km, quelque chose comme ça. J'ai eu différents problèmes avec l'administration française, mon visa a mis beaucoup de temps à me parvenir. Au lieu de prendre 4 jours pour avoir mes papiers, cela a pris 4 mois, et un an pour ma carte vitale. Finalement, on a réuni tous les documents. Mais quand j'ai enfin eu tout ce qu'il me fallait, c'était le moment de faire renouveler mon visa. Donc j'ai fait la queue, à nouveau, avec tous les pauvres étrangers, là-bas, à 5h du matin, à la préfecture. Il faisait froid., c'était en février. Mais une association nous a donné du thé, c'était bien. Je suis restée plus longtemps que mon mari chez ses parents, dans le Pas-de-Calais, parce qu'il devait commencer sa formation début juin, à Toulouse. Moi je suis restée un mois et demi avec ses parents pour attendre mon visa puis je l'ai rejoint à Toulouse. Lui était resté environ 20 jours avec moi, chez ses parents. C'était drôle quand j'étais chez ses parents, je ne pouvais pas parler beaucoup avec eux, je ne savais pas encore bien le français.

Quand je l'ai rejoint à Toulouse, j'ai bien aimé la ville. En plus c'était l'été donc c'était parfait.

Par contre là bas, je n'ai pas trouvé de formation gratuite pour apprendre le français, c'était trop cher. A l'Alliance française, la formation coûtait 600 euros, et je n'avais pas assez d'argent. Par

contre à Toulouse, il y avait plusieurs choses écrites en occitan et ça j'arrivais à comprendre en général. Donc au début, il m'arrivait de dire des mots en occitan pour me faire comprendre. C'était drôle ! Et je crois que les gens me trouvaient drôle aussi parce qu'ils pensaient que je parlais français et je leur répondais en occitan.

A près sa formation de 4 mois, mon mari a trouvé un CDD, c'était un peu un stage aussi, dans une ville pas loin de Toulouse qui s'appelait Saint Gaudin. C'était une ville sympa dans laquelle on est restés un mois et demi. Et ensuite on est montés à Lyon. On n'avait pas de maison, et comme on ne peut pas avoir confiance en Le bon coin, on a du chercher beaucoup et ailleurs que sur ce site. Il n'y avait plus beaucoup de choses car on y est arrivés le 1^{er} septembre. On est restés chez des amis, chez la filleule de mon mari quand ils étaient à l'université, en attendant de trouver quelque chose. On est resté chez elle quelques jours. Finalement, on a trouvé un petit truc à Grange Blanche, et c'était bien, la propriétaire n'a pas demandé beaucoup de documents donc c'était plus facile. Et trois jours après qu'on ait trouvé notre logement, les parents de mon mari sont descendus avec une grande voiture remplie de meubles. Ils ont fait Lille-Lyon avec des meubles, pour nous. Donc lui travaillait et moi, j'étais à la maison, au début, pour installer les meubles etc.

Donc là, on est à Lyon au moins jusqu'à juin/juillet de l'année prochaine, pour mes études à moi, et on verra si on part au Brésil en mobilité. Et si on reste en France, on doit rester à Lyon pour mon M2. Et sinon, il est en train de chercher un peu partout en France des offres de travail, on n'a pas de préférence de région.

Et moi finalement je me suis inscrite à Pole Emploi, et j'ai regardé les offres de formation etc. Et j'ai décidé d'être animatrice. Je n'ai pas encore commencé la formation car je n'ai pas suffisamment de temps pour le moment.

Et pourquoi ne pas reprendre ton travail de journaliste en France ?

Je n'ai pas essayé, j'ai tellement peur que je ne veux pas essayer. J'ai peur du regard des autres.

Comment ça ?

J'ai peur de la langue française en fait. Il y a beaucoup de règles, j'ai beaucoup besoin de réfléchir et ça me fait peur de parler devant d'autres personnes ou à d'autres personnes. Et je n'écris pas bien français. Donc je pense que je ne pourrais pas faire mon métier ici.

Pour l'instant je n'y pense pas, mais peut-être plus tard. Dans 4 ou 5 ans. J'ai rencontré des gens avec 5 ou 6 ans d'expérience de français et c'est mieux.

Quelle langue parlez-vous avec ton mari dans la vie quotidienne ?

Portugais la plupart du temps et cela depuis toujours. Je crois qu'il a du mal à me parler en français. Même quand je l'appelle et que je parle français, lui il m'entend alors sa tête se met en mode portugais et il me répond en portugais. Il devient complètement une autre personne quand il parle portugais. Il est une personne différente selon la langue qu'il parle, c'est énorme. Même sa voix change. De telle façon qu'une fois, il faisait une émission à la radio en français, il m'avait donné l'heure pour que je puisse l'écouter. J'ai attendu toute l'émission qu'il commence à parler. Je pensais qu'il s'était moqué de moi et qu'il m'avait dit qu'il passait à la radio seulement pour me faire écouter

la radio française et m'habituer à la langue. Et en fait c'était vraiment lui, mais je ne l'avais pas reconnu.

- Suite de l'entretien prise à l'écrit -

Quelles sont tes relations avec la famille de ton mari ?

Je m'entends très bien avec eux. J'ai rencontré ses parents à mon arrivée, puis par la suite j'ai rencontré sa grand-mère. Mon mari a 26 ans, un an de plus que moi. On les voit environ 3 fois par an. Ses parents sont restaurateurs donc n'ont pas beaucoup de vacances, vu la distance entre les Lyon et Lille, il est vraiment rare qu'on se voit. Mon mari a deux frères, plus jeunes. Il les voit plus souvent. Un est à Paris, il fait du théâtre et a 18 ans. Je m'entends très bien avec lui. Moins avec l'autre.

Y a-t-il une communauté brésilienne à Lyon ?

Je peux avoir des relations avec des Brésiliens en France mais seulement s'ils appartiennent à ma classe sociale. Au Brésil, les classes sociales sont très importantes. Les riches doivent rester avec les riches et ainsi de suite. Il existe beaucoup de Brésiliens de classe moyenne qui sont en France et qui sont racistes envers les étrangers qu'ils retrouvent en France, ils se considèrent comme français. Moi je ne cherche pas spécialement à entrer dans une communauté, et je trouve qu'il est assez difficile de rencontrer des Brésiliens. Il en existe deux types, ceux qui veulent rester ensemble et d'autres qui se cachent, qui cherchent à s'intégrer autant que possible et qui ne veulent même plus parler portugais quand ils rencontrent d'autres Brésiliens.

A mon arrivée en France, je m'étais inscrite dans quelques groupes Facebook pour avoir des informations sur les démarches à faire concernant les papiers, l'ambassade etc. Mais après j'ai laissé cela de côté.

Qu'en est-il de votre réseau social ?

J'ai fait une formation de 1 mois de français en arrivant à Lyon, là j'y ai rencontré des étrangers qui sont devenus des connaissances puis des amis pour certains d'entre eux. Particulièrement une fille russe et une autre japonaise. Puis aussi un Chilien et un Colombien.

Puis j'ai aussi rencontré les amis français de mon mari, mais je ne m'entends pas forcément avec chacun d'entre eux.

Dans mon master, j'ai quelques amis brésiliens. Comme j'étudie le portugais dans mon master ((M1 Études lusophones à Lyon 2)), cela facilite les choses.

Une communauté religieuse ?

Au Brésil, 50 % des Brésiliens sont catholiques, 40 % évangélistes et 10 % tout le reste. Je suis de religion catholique, comme ma famille même si nous ne sommes pas vraiment pratiquants. Ma sœur, qui a été baptisée catholique, se considère cependant comme athée par exemple.

Et moi, je ne suis jamais allée à l'église depuis mon arrivée en France, ni depuis que je vis seule au Brésil je crois ! En tout cas, je ne vais pas dans des groupes religieux portugais, je pense qu'ils sont trop radicaux, catholiques à l'ancienne.

T'es-tu mariée à la mairie et à l'église ?

Non, seulement à la mairie, nous n'avions pas le temps pour un mariage religieux. Et puis, étant donné mon parcours, le fait que j'ai fait des études supérieures, que je sois partie en France ou que j'en aie le projet quand j'étais la bas, j'aurai été obligée de faire un très grand mariage. Je suis connue dans ma ville et c'est ce qu'on aurait attendu de moi. Cela aurait nécessité beaucoup d'argent pour faire une très grosse cérémonie. Au Brésil, un mariage n'est pas seulement une grosse fête pour s'amuser, c'est beaucoup pour se montrer.

Ressens-tu une certaine solitude depuis que tu es arrivée ?

Non pas vraiment. En fait la solitude ne me dérange pas, je suis assez solitaire. Quand j'étudiais à Science Po l'année dernière, je recherchais souvent des petits moments de solitude, mais c'était très difficile car j'avais une bande d'amis latino-américains et chinois qui me suivait partout et ils voulaient tout le temps discuter. Parfois, je voulais manger seule alors je me dépêchais de quitter le cours avant la pause-déjeuner. Mais à chaque fois ils arrivaient à me retrouver.

Cette année, en M1, nous sommes une petite classe de 10 personnes, c'est vraiment sympa.

Au début, je n'étais pas du tout triste d'être seule. En fait, c'est un peu une dualité. Parfois, je voudrais vraiment avoir des amis, mais en même temps, j'adore la vie française. J'adore ne pas être obligée de parler avec des gens que je ne connais pas. Par exemple dans le bus, ou dans les transports en commun, au Brésil, les gens viennent tout le temps te parler. Moi, à chaque fois je prenais un livre, un peu pour dire que j'étais occupée, que je ne voulais pas parler. Mais rien ne les arrête ! Ici, personne ne te parle, c'est très agréable.

A Lyon, j'ai rencontré des Brésiliens pendant les deux semestres à l'Université, des chinoises puis un Allemand, des Russes, une Polonaise. Cela donc grâce à l'université ou alors ce sont des amis d'amis. J'ai rencontré très peu de Français, ce sont en majorité des amis de son mari. Certains sont sympa mais d'autres moins. Mon mari ne fait pas de sélection dans ses amis, ils sont amis juste parce qu'ils ont étudié dans la même école. Moi je pense qu'il devrait faire une sélection, il y en a qui ne sont pas très intéressants.

Je suis toujours en contact avec mes amis brésiliens, mais nous sommes tous assez individualistes, c'est à dire que nous nous donnons des nouvelles de façon très ponctuelle. Mais c'est suffisant, je ne les oublie pas et je sais qu'eux non plus.

Quelles sont tes habitudes alimentaires ici ? Par rapport à celles que tu avais au Brésil ?

Je cuisine à la française, je n'aime pas cuisiner alors je mange des plats très basiques. Déjà au Brésil j'aimais et consommais la cuisine européenne, italienne ou chinoise.

Annalisa C. (Italienne, arrivée en 2003, 37 ans)

Cet entretien a été réalisé avec Annalisa C., née le 4 septembre 1977 à Udine (Italie). Elle est psychologue, vit en couple et attend son premier enfant. L'entretien a eu lieu à son domicile le 31 octobre 2014 à Toulouse et a duré environ 55 minutes. Nous nous sommes installées dans la pièce principale où son compagnon était présent, occupé sur son ordinateur, celui-ci a quitté la pièce au cours de l'entretien.

Suite à une expérience Erasmus en Espagne, Annalisa, a effectué ses stages de fin d'études de psychologie à Toulouse en 2003. Elle y a résidé de manière régulière depuis, excepté un retour en Italie de 3 mois en 2004 afin de finir ses études et de passer un concours. Ainsi, sa venue en France n'était pas envisagée comme une immigration mais comme une « expérience à l'étranger ». Son installation permanente s'est concrétisée grâce à des opportunités professionnelles, et un ancrage social et affectif.

Annalisa fait partie du réseau amical et professionnel de ma sœur aînée, et dans une moindre mesure de celui de mon père. La distance générationnelle qui nous sépare -nous avons 15 ans de différence- a ainsi été réduite par le réseau social dans lequel nous nous connaissons, celui de ma sœur, plus jeune qu'elle, et par des discussions antérieures à propos d'expériences étudiantes similaires telle que l'échange Erasmus, l'installation dans une autre ville... Ainsi, ces fréquentations pré-existantes à ce travail d'enquête ont eu une incidence sur le déroulement de l'entretien, ainsi que sur ce que F. Sirna appelle « l'identification du chercheur au milieu migrant »²⁴ et enfin sur ma « compréhension générique et génétique de ce que [l'enquêtée] est »²⁵. Et cela, en dépit de mes lacunes sur la connaissance de l'espace géographique d'origine. De plus, le fait que cet entretien fut entre deux femmes, ayant une certaine conscience des rapports asymétriques de genre, a pu servir au « jeu du dévoilement »²⁶ de l'enquêtée : le départ de son compagnon de la pièce a probablement joué.

Cependant, cette proximité sociale que nous avons a aussi été un frein : d'abord dans le choix d'Annalisa comme enquêtée et pour poser certaines questions en toute neutralité. Ayant une crainte d'être intrusive sur la biographie amoureuse et familiale de mon enquêtée, j'étais peut-être dans la confusion entre ma posture de chercheuse et mon identité sociale. Et d'autre part, dans des propos implicites qui seront, peut-être, difficilement compréhensibles pour les autres lecteurs.

Enfin, comme F. Sirna l'écrit, la remémoration d'un parcours biographique par un enquêté pourtant jeune, « n'est un acte ni neutre ni linéaire ». Celle-ci dépend « d'une reconstruction a posteriori que l'enquêté en fait parce qu'il estime être « communicable » ou « socialement déterminant » ». Ainsi, les réponses à certaines questions, celle autour des résistances à son départ par exemple, sont apportées plus tard dans l'entretien, et l'enquêtée, elle-même, évoque un besoin de « déconstruction » afin de répondre à mes questions.

²⁴ . SIRNA Francesca, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane (dir.),

Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain, L'Harmattan, 2009, 164 pages, p.22.

²⁵ . P.BOURDIEU, *La Misère du Monde*, Paris, Le Seuil, 1993, p 910.

²⁶ . SIRNA Francesca, op. Cit., p 21.

Tu m'as dit être en France depuis 11 ans, quel âge avais-tu quand tu es partie d'Italie ?
Alors, actuellement j'ai 37 ans donc je suis partie à 26 ans.

Et quel est ton parcours géographique depuis l'Italie jusqu'à Toulouse ?
Depuis l'Italie... depuis le moment où je suis venue en France ou avant ? Parce qu' avant, il y a eu une étape en Espagne...

Oui, avec toutes les différentes étapes !

Je suis partie d'Italie pour faire un Erasmus en Espagne quand j'avais 24 ans, j'y suis restée 1 an. J'ai rencontré pas mal de Français là-bas et ça été un des déclencheurs d'une curiosité de connaître la France. Ensuite je suis rentrée en Italie, j'ai fait mon mémoire de fin d'études et comme j'avais la possibilité de faire un stage pour la fin de mes études à l'étranger, j'ai décidé de venir en France.

(Digression sur les modalités d'obtention d'un diplôme de psychologue en Italie : mémoire + 2 stages professionnels.) Pour ce stage, tu es venue seule ?

Oui.

Et où habitais-tu en Italie ?

J'habitais à Trieste. C'est pas la ville où j'ai grandi, parce que mes parents habitent à Udine. C'est la ville où j'ai fait mes études. C'est dans le nord-est de l'Italie, la région s'appelle « Friuli-Venezia Giulia » (Frioul-Vénétie julienne en français)

Je vois que je n'y connais rien... C'est une ville comment ? Une ville étudiante ?

C'est une ville moyenne qui est à la frontière, un peu, entre l'Italie et la Slovénie. Il y a une population étudiante assez importante parce que les étudiants de la région viennent majoritairement étudier à Trieste, mais c'est aussi une ville où les gens vivent de manière ordinaire.

Et tes parents habitent.. ?

Ils habitent à 80 km de cette ville. Ils habitent vers Udine.

Et eux, c'est plutôt rural ?

Oui! Je viens d'une zone assez rurale, dans un petit village de 500 habitants. Et après je suis partie à la ville faire mes études.

D'accord, et quand tu étais en Italie pour faire tes études, habitais-tu seule ?

J'ai toujours habité en collocation. En Italie, c'est rare qu'on habite seul. D'un côté pour des questions financières et de l'autre côté parce qu'au niveau de la mentalité, on ne va pas habiter seul. C'est quand même assez rare donc j'ai toujours fait de la collocation.

Et donc c'était avec d'autres étudiants ? Des copains ?

C'était pas forcément des copains au départ, c'était des personnes que j'ai rencontré à la fac. Au début, c'était des étudiants et après, j'ai pas mal changé, et puis vers la fin c'était aussi des gens qui travaillaient.

Et quand tu as pu faire ce stage à l'étranger, tu étais en couple à cette période-là ? Peut-être c'était pas important ou pas...

Quand je suis venue en France...(hésite) Oui j'étais en couple avec un italien.

Quand tu as fait ce stage en France, tu pensais y rester ?

Non, j'en avais aucune idée. Mon idée c'était de venir de découvrir un pays dont j'avais entendu beaucoup parler parce que mon grand-père était venu travailler en France dans son âge adulte. Il a vécu 7 ans vers Lyon. Et en plus j'avais étudié le français au collège et au lycée. Donc c'est vrai que j'avais une curiosité parce que j'avais rencontré des Français en Erasmus, de plus, je connaissais un peu la langue donc je me disais que ce serait un peu plus simple effectivement et cette curiosité aussi pour le pays où mon grand-père était venu 7 ans. Et que je ne savais pas trop ce qu'il y avait fait. Oui je savais qu'il y avait travaillé mais je ne savais pas pourquoi il était reparti, c'était un peu un mystère.

Donc tu es venue à Toulouse pour ton premier stage ?

Oui. Alors j'ai postulé dans pas mal de villes pour faire mon stage dans le sud : à Marseille, à Montpellier, à Toulouse et peut-être à Nice aussi, je ne me rappelle plus. Dans tous les cas dans 4 villes, et on m'a pris à Toulouse donc je suis venue à Toulouse par hasard.

Et, ton niveau de langue, il était comment ?

C'était un niveau scolaire. J'avais pas forcément parlé français plus que ça dans des vacances, dans des rencontres, dans ma vie, non.

Du coup, tu as appris...

J'ai appris réellement en France.

Mais comme ça ? Sur le tas ? Ou avec une structure, quelque chose comme ça ?

Oui, j'avais étudié donc j'avais une base de comment la langue était organisée, j'avais des bases. Après, entre la langue étudiée et la langue qui est parlée dans le pays, il y a quand même un peu de décalage, mes connaissances étaient quand même anciennes, donc il a fallu sortir tout ça un peu de mon sac !

Et, cette décision de partir, l'a-tu prise seule ? Est-ce que tu as eu besoin d'avoir une concertation avec des proches ?

J'étais dans un moment d'Erasmus, où on rencontre plein de gens qui voyagent. Et c'est vrai que, à part cet Erasmus en Espagne, j'avais jamais vécu ailleurs et je pense que cet Erasmus a bouleversé quelque chose, d'une envie de connaissance, d'une soif de savoir comment on vit ailleurs. Je pense que ça été l'élément déclencheur pour me dire : tiens comment ça se passe ailleurs et comment moi je pourrais fonctionner ailleurs ? Parce que c'est vrai que chaque fois qu'on va dans un autre pays, on se découvre un peu soi même aussi, et donc ça c'était aussi assez intéressant.

Il n'y a pas eu de résistances à ton départ ?

Des résistances claires, non. Mes parents ne comprenaient pas trop. Mais ils ont toujours été assez tolérants. C'est-à-dire, ils n'ont jamais émis trop de réserves, en tout cas, ils m'ont laissé assez libre de faire.

Quand tu es arrivée en France, te rappelles-tu comment as-tu été logée ?

Oui je me rappelle très bien, c'était un peu compliqué... (*S'inquiète de ma retranscription de son explication*) J'avais une copine que j'avais rencontré en Espagne en Erasmus qui était française et qui m'avait dit qu'elle avait une sœur à Toulouse et que peut-être pour les premiers jours, elle pourrait me loger. À Toulouse, il n'y avait pas d'auberges de jeunesse, et je n'avais pas beaucoup d'argent, même si j'avais mis un peu d'argent de côté, je n'en avais pas beaucoup pour me payer un hôtel le temps de trouver un appartement. Donc, du coup, il y avait ce plan de la sœur d'une copine, et l'idée était de trouver ensuite une colocation. J'avais regardé un peu sur internet avant de partir les prix des appartements et d'avoir quelques contacts. J'ai eu un contact avec un garçon sur internet qui m'avait dit que sa copine était italienne et que si un moment à Toulouse, j'avais des soucis, je pouvais l'appeler, il m'a donné son numéro de téléphone...Numéro de téléphone que j'avais mis dans un agenda comme ça, en me disant « oui, peut-être je l'appellerais ». pour venir en France, je prends le bus ou le train, je sais plus, je m'arrête à Marseille chez cette copine dont la sœur vivait à Toulouse pour passer le week-end et le Dimanche soir, je devais me rendre à Toulouse pour aller chez sa sœur et rester quelques jours, le temps de trouver quelque chose. Et le dimanche après-midi, la sœur appelle pour me dire que elle ne peut pas m'héberger...Et là, j'étais au plus mal sans aucune envie d'appeler mes parents pour leur dire la situation pour les inquiéter. Alors, j'ai sorti ce numéro de téléphone de ma poche, j'ai appelé Samuel qui...sa copine...m' a hébergé un bon mois et demi et a été quelqu'un de vraiment très généreux, qui m'a accueilli, quelqu'un de très chouette. (*Je ne comprends trop si elle parle de « Samuel » ou de sa copine ou des deux.*)

Et était-elle italienne ?

Oui, sa copine était Italienne, lui était Français. Donc, c'était, comment dire, l'entraide communautaire !

Tu disais n'avoir pas beaucoup d'argent...Comment avait-tu planifié financièrement ton séjour ? Avais-tu des bourses ? Ton stage était-il rémunéré ?

Non, j'étais pas boursière, il n'y avait pas de financement possible..Le stage n'était pas rémunéré donc mon idée était que, un peu comme toujours dans ma vie, je vais travailler, je vais essayer de trouver un travail. J'avais un peu d'argent pour survivre les premiers temps mais pas beaucoup, donc ce qu'il s'est passé, c'est que j'ai tout de suite cherché un travail. (*Elle tente de se remémorer ses emplois*) J'ai travaillé dans une boulangerie, dans un bar... Ce qui a payé ma vie les premiers six mois à Toulouse, ça été le travail dans un pub. Je travaillais le soir et les week-end et la journée j'allais en stage. Puis, j'ai finalement trouvé un petit studio et celui qui louait le studio m'a dit, comme il avait plusieurs appartements dans la résidence, qu'il avait besoin de quelqu'un pour nettoyer les escaliers et tout ça et m'a demandé si je voulais bien le faire. Je lui ai dit que j'étais ravie, ça m'arrangeait. Donc entre ça et le pub, je pouvais me payer mon loyer et ma vie.

Quand ton stage a-t-il commencé après ton arrivée ? L'institution t'as-t-elle accueillie ?

Il commençait le lundi ! C'était l'hôpital, ils m'ont très bien accueillie, ils ont été très chouettes, le stage s'est très bien passé. Tout le monde était quand même assez souple et assez compréhensif de mon français rudimentaire, donc c'était chouette. Ils m'ont aussi donné des petits tuyaux sur la vie, sur comment ça fonctionnait en France. J'avais une référente de stage, après il y avait des étudiants qui faisait leur doctorat, ils ont été très accueillants.

Ce stage était donc de 6 mois c'est ça ?

Alors, oui, il y a eu ce stage de 6 mois, et après j'ai fait un autre stage de 6 mois à nouveau car ça m'avait intéressé d'être à Toulouse, de découvrir peut-être une autre façon d'intervenir en tant que psychologue. Le premier stage était en neurologie, et le deuxième stage était dans des collèges et des lycées ...avec la fille qui m'avait hébergé, S., qui était psychologue et qui faisait de la vidéo. On intervenait dans les collèges et lycées où il y avait des élèves décrocheurs et on montait des ateliers médiatisés. Donc, vu qu'on m'avait proposé ça, je me suis dit que ça pouvait être intéressant de faire les autres six mois en France aussi. Mais j'avais pas décidé de rester, c'était toujours dans l'optique : une expérience, découvrir à nouveau quelque chose...

Ce passage est inaudible mais elle reformule elle-même la question que j'essaye de lui poser.

Ta question, c'est comment je suis passée du stage au fait de décider de rester ?

Ça s'est pas fait comme ça , ça s'est fait petit à petit... Je ne me suis pas dit à un moment, là je vais rester. À la fin de mon année de stage, je suis retournée à Trieste pendant 3 mois, j'ai travaillé et je préparais un examen d'état, assez gros, pour pouvoir travailler en tant que psychologue dans le public. Et après, je l'ai eu et j'ai vu qu'il n'y avait pas beaucoup de travail, chose que je savais. Et là, je me suis dit bon, Toulouse m'a bien plu, en Italie, je ne sais pas si je peux être psychologue, qu'est-ce que je choisis ? Et donc, je me suis dit que j'avais peut-être un peu plus de chance d'exercer mon métier à Toulouse, ou en tout cas en France et j'ai repris le train, mes valises et je suis retournée à Toulouse. Mais c'était à nouveau une tentative, je me donnais 6 mois pour voir s'il y a quelque chose qui se débloque.

On va parler maintenant un peu de la famille...D'abord, as-tu des frères et sœurs ?

Oui, j'ai un frère qui a 5 ans de moins que moi.

Et lui, est-il resté ?

Oui, lui est resté, il a pas fait d'études, donc il est vraiment resté dans le village de mes parents, il n'a jamais trop bougé. Et en plus, petit à petit, il a commencé exercé le même métier que mon père qui a une petite entreprise de plomberie chauffagiste, donc il a commencé à travailler avec lui et est resté à la maison donc ça été un type d'émancipation, une manière de grandir différente. On a pris deux routes différentes, lui est resté.

As-tu des proches, à part ton grand-père, qui ont ou ont eu l'intention d'immigrer ? Envie qui aurait pu être accentuée par le fait que tu aies trouvé un travail en France...

J'ai eu deux cousines qui, à un certain moment, se sont demandé si elles n'allaient pas venir en France, mais c'est assez récent. Ma famille est une famille assez ancrée dans le territoire où elle est. Pour parler géographiquement, les personnes sont restées dans un périmètre assez restreint. À part une cousine et une autre tante, ils sont tous restés dans un périmètre de 30 kilomètres. Tout le monde est dans le village ou dans ceux aux alentours. Là, il y a 1 an, il y a 2 cousines qui m'ont contacté de manière un peu plus particulière pour me demander des conseils pour venir en France, avec des idées ou des projets pas forcément très aboutis, c'est à dire qu'on a un peu travaillé ensemble, je leur ai raconté mon expérience et je ne sais pas si elles vont sauter le pas. J'en ai aucune idée.

Quelles sont les raisons de leur envie de partir ? Trouver du travail ?

Oui, pour trouver du travail, ou en tout cas avoir une meilleure situation, pour pouvoir être indépendante et pour trouver un travail qui leur donne un peu plus de satisfaction. Ça, c'est ce qui est porté dans leur discours, c'est ce qu'elles disent. Pour les autres motivations que je peux soupçonner... c'est autre chose.

Ce sont des cousines qui habitent encore dans leur famille ?

Oui.

Comment décrirais-tu tes liens avec ta famille italienne aujourd'hui ?

C'est difficile à dire, je peux pas comparer deux époques similaires, deux époques d'adulte. C'est-à-dire, qu'il y a eu un processus d'immigration, mais aussi un processus de maturation pour moi qui est advenu au même moment. J'étais pas vraiment adulte au moment de partir, j'étais encore dans un processus de maturation et donc du coup c'était pas très facile de trouver la juste distance. Moi, je te dirais que je suis assez satisfaite de la relation que j'ai avec mes parents, je suis contente, ils ont évolué de manière positive. Alors, je sais pas, on pourrait se dire que si j'avais été à côté, nos relations seraient encore plus fortes, mais je ne sais pas, je ne peux pas faire l'expérience en même temps...

Comment communiquez-vous ?

Je communique par téléphone. C'est arrivé que je communique par Skype mais ma mère est pas trop nouvelles technologies donc c'est compliqué.

Et à quelle fréquence à peu près ? Et celle-ci a-t-elle évolué aussi ?

Non, ça n'a jamais évolué. Moi j'ai toujours appelé mes parents une fois par semaine : quand j'étais à Trieste et que j'avais 19 ans et maintenant, c'est la même chose, ça n'a pas changé ! Après, il y a des moments où on s'appelle un peu plus ou un peu moins...

Et retournes-tu souvent en Italie ?

Oui, j'y retourne trois fois par an.

Et ça, est-ce à peu près pareil depuis une dizaine d'années ?

Non, au début, je rentrais beaucoup plus souvent, parce que j'avais un peu plus de disponibilités de temps, et que cela me permettait de prendre des bus, des trains, et cetera ; qui coûtaient un peu moins cher mais j'avais le temps. Maintenant, en ayant un travail un peu plus fixe, je prends l'avion et je rentre trois fois par an.

Et eux, viennent-ils te voir ?

Pas trop. Comme je te disais, c'est des familles qui ont une idée bien ancrée : c'est-à-dire que ceux qui partent, c'est eux qui rentrent voir la famille. Eux, ils ont pas décidé de partir, donc ils bougent très peu. Alors, c'est arrivé qu'ils viennent en France mais mes parents sont venus deux fois, par exemple. Après, on a fait l'expérience de quelque chose qui était assez sympa : de se retrouver ailleurs, de faire des voyages ensemble. On s'est retrouvés à Barcelone, à Malte, ailleurs. C'était pas mal car on a fait l'expérience de n'être ni chez moi ni chez eux et de se retrouver ailleurs en tant qu'adultes.

Et ton frère, c'est pareil ?

Oui, il est dans la même mentalité, il est venu deux fois. Mais avec mon frère, c'est plus compliqué, nos rapports maintenant vont mieux mais ils ont été très compliqué à une période. Je pense qu'il n'a jamais supporté que je sois partie. Si je te disais tout à l'heure, il n'y a pas eu de résistances manifestes de mes parents, à part le fait qu'ils me disent que c'est triste que je ne sois pas près d'eux, en revanche, mon frère m'a dit plusieurs fois que j'avais fait une grosse erreur.

Et pourquoi, selon lui, as-tu fait une grosse erreur ?

Je pense que pendant toute une période, il n'a pas compris pourquoi je suis partie. Pour lui, il a vécu surtout le fait que je rejetais quelque chose de là-bas et de la famille, plus que de voir mon envie de faire mon métier, de découvrir une nouvelle mentalité, une grande ville, des choses comme ça.

Tu parlais de ton grand-père qui a vécu en France...Avais-tu des liens forts avec tes grands-parents ?Faisaient-ils partie de ton foyer d'enfance ?

J'avais un lien très proche parce qu'on habitait tous très proche géographiquement, pas dans le même foyer, mais presque. À partir de 8 ans, mon grand-père a légué à ses enfants garçons, des propriétés : un champ à côté pour mon père, un autre champ à 2 kilomètres pour l'autre frère, une partie de la menuiserie pour le plus jeune, et après il a donné une somme d'argent, la dote on pourrait dire ça, à sa fille pour qu'elle se construise une maison. Mais, elle, elle est partie à une trentaine de kilomètres. Donc du coup, il y avait une certaine proximité, moi j'ai toujours vu mon

grand-père très très souvent. Après...pour les liens forts... on parlait pas trop. On était plutôt dans l'être ensemble, plutôt qu'échanger.

Revenons à ta vie en France, à part cette fille italienne qui t'a hébergé, est-ce-que tu as senti une entraide communautaire, à un autre moment ? Et qu'est-ce qui a fédéré ? La langue, le fait d'être étranger... ?

Je ne dirais pas forcément la communauté italienne, parce que je ne suis pas trop allée la chercher. Par contre, les premières années, je me suis rapprochée que de personnes qui vivaient ma situation, c'est-à-dire des étrangers. Ma situation dans le sens de mes rapports avec la famille, ou ma situation économique, du côté des difficultés avec la langue, l'intégration... J'ai connu beaucoup d'étrangers, d'Européens, de Sud-Américains. Les premières années, ça n'a été presque que ça.

On parlait de « génération Erasmus » tout à l'heure, est-ce que les gens que tu connaissais faisaient partie de cette génération-là ?

Oui. Disons que c'était des classes bien particulières, c'était des jeunes qui étaient partis et venus ici pour des études ou pour travailler mais s'ils étaient venus pour travailler, ils avaient quand même fait des expériences dans d'autres pays auparavant et avec cette envie de se mélanger dans une autre culture et d'en découvrir d'autres.

Avec qui parlais-tu italien quand tu étais en France ?

Je parlais avec S., cette fille qui m'a accueillie au début...(Je l'interromps pour lui demander si elle est toujours en contact avec elle et s'ensuit une conversation sur la difficulté de garder des liens avec des personnes à distance.) Avec F., qui venait de Trieste aussi, qui est partie en Erasmus avec moi et qui a rencontré son ami, qui était français et elle est allée vivre à Marseille, un peu au même moment où moi j'ai décidé de venir en France. Nous sommes toujours en contact. Elle, c'est effectivement « Les Poupées Russes » (film de Cédric Klapisch), amour Erasmus, avec 3 enfants, et cetera et cetera. Et après avec mes parents, mon frère et quelques copines que j'ai réussi à garder avec cette distance avec l'Italie.

Et comment cuisines-tu chez toi ? Plutôt italien ou français ? Est-ce que ça évolué depuis ton arrivée ?

Je continue de servir la salade à la fin du repas... J'ai un peu mélangé je crois mais il y a certaines choses encore qui sont restées comme des repères dans mon lien avec l'Italie, que je faisais quand j'étais chez moi quand j'étais étudiante ou quand ma mère faisait à manger à la maison. Il y a certaines choses qui se sont mélangées, et d'autres fixes, qui ne changeront pas.

Tu vis avec un compagnon Français aujourd'hui, si tu connais sa famille, as-tu déjà ressenti des incompréhensions interculturelles ?

Oui. Que ce soit dans des choses assez basiques, comme...l'organisation d'une maison, ou que ça soit dans un certain type de valeur, j'ai l'impression qu'il y a effectivement à des moments une difficulté à échanger. Mais je sais plus si ça fait partie de l'Italie ou de moi en tant que personne puisqu'au bout d'un moment, c'est difficile. Là, tu me poses la question donc j'essaie de déconstruire un peu mais ça n'est pas évident de me dire si les incompréhensions viennent de deux individus différents ou est ce que c'est des incompréhensions interculturelles. Je pense que parfois c'est lié à un certain type de culture. Moi j'ai l'impression que la culture... Je ne parle pas de culture italienne mais de culture familiale, je préfère parler de ça. Je viens d'une famille où effectivement même si on ne parlait pas beaucoup, il y avait quand même la nécessité de s'expliquer sur certaines choses, et parfois, avec mon compagnon, on se retrouve en décalage avec ça. Mais j'ai l'impression que c'est une question familiale.

(Ayant du mal à répondre la question, elle me questionne à son tour sur des exemples que je pourrais lui apporter, je lui parle de mon vécu avec des colocataires étrangères, et on conclut sur la difficulté de distinguer ce qui concerne un décalage interculturel ou interpersonnel et sur le fait qu'il est difficile de distinguer les cultures des pays européens proches tel que l'Italie et la France.)

Maintenant que tu me parles, peut-être la chose contre laquelle je me bats, qui est quand même un peu archaïque, c'est peut-être les rapports homme-femme, il y a quelque chose de compliqué pour moi. Je pense que j'ai été, à un moment, dans le refus de certains types de rapports homme-femme qui se perpétuaient dans ma famille, mais qui se perpétrent dans pas mal de familles, et qu'on pourrait peut-être généraliser dans une image stéréotypée de l'Italie : l'homme un peu macho, la femme effectivement qui prend moins d'espace, soit dans la vie politique, sociale, et cetera, pour laisser la place à l'homme. Et même si je me suis battue dans ma vie intellectuellement contre ça, je sens que, de temps en temps, je reproduis un peu ça inconsciemment, et c'est terrible pour moi quand je m'en rends compte. Mais il y a quelque chose de l'inconscient collectif qui sort, voilà. Là, je me rends compte qu'on est en face à quelque chose d'une culture entre homme et femme, qu'on peut peut-être généraliser à d'autres pays mais... Les garçons et la maman ont quand même des rapports bien particuliers, et l'homme et la femme des liens bien spécifiques. Après, dans ma famille, je pense que c'était accentué à d'autres familles qui étaient sûrement plus modernes ou avec des rôles un peu plus équilibrés, des places un peu moins définis.

Tu es enceinte, sais-tu dans quelle langue parleras-tu à ton enfant ? Est-ce une question que tu t'es posée ?

J'aimerais bien lui apprendre l'italien et j'aimerais bien communiquer avec lui en italien. Il est vrai que mon italien a perdu un peu de son niveau. Car au-delà des échanges que j'avais avec mes parents, des quelques livres ou films que je lis et les quelques fois où je vais en Italie, je ne le pratique pas au quotidien. Donc, j'aimerais bien lui apprendre un peu l'italien après j'ai un peu peur de faire des espèces de mélange, tu vois. Comme j'ai rencontré pas mal de familles d'immigrés, je vois de temps en temps ces espèces de yaourt dans lequel on enseigne la langue maternelle... Alors de temps en temps, je me dis bon, tu vas quand même essayer de lui enseigner l'italien mais ça va être...

Mais tu as l'idée de lui enseigner, pas de lui parler ?

C'est une bonne question. J'ai envie de lui parler, point. Et après, dans quelle langue, je ne sais pas, je verrais dans la rencontre. Après j'aimerais lui transmettre et lui enseigner l'italien.

Et, autre que l'italien, que penses-tu lui transmettre ?

Je pense qu'il y a des choses très ancrées en moi de ce que j'ai vécu en Italie, que ce soit des traditions, que ce soit des liens, de certaines manières de symboliser les saisons, les couchers...et cetera. Par exemple, là c'est Halloween tu vois, pour moi, c'était la fête des morts. Comme je viens d'un enseignement catholique assez marqué, la question des morts et des saints prenait une ampleur importante, avec des histoires, des contes...Une ritualisation autour de ces deux journées-là qui était assez importante, qui était même un peu effrayante de temps en temps mais qui ont marqué la question de la mort pour moi. Et ça, par exemple, c'est quelque chose que j'aimerais bien transmettre à mon fils, au-delà d'Halloween...voilà autre chose sur des événements particuliers ou des moments où on marque le changement des saisons car mes parents m'ont appris ça et je trouvais que c'était chouette. Donc au-delà d'y aller et de lui faire vivre ce qu'est la culture italienne, c'est-à-dire que j'aimerais continuer à me rendre en Italie régulièrement, qu'il voit l'Italie, sa famille, mon frère, mes parents, ses cousins...et cetera, j'aimerais pouvoir lui transmettre ici ce que j'ai vécu un peu.

Au niveau de la nationalité française, est-ce que tu l'as ?

Je l'ai demandé et je l'ai eu. J'ai fait la demande il y a un peu plus d'un an, c'était quelque chose de très important pour moi. Je l'avais déjà demandé après 4 ou 5 ans de mon arrivée en France. À 4 ou 5 ans après mon arrivée en France, je me disais que j'allais rester, pour répondre à ta question de tout à l'heure. Mais à ce moment-là, c'était pas possible parce qu'en fait, jusqu'à 2011 il n'y avait pas la possibilité d'avoir la double nationalité. Il fallait choisir entre garder la nationalité italienne ou prendre la nationalité française en renonçant à la nationalité italienne. Pour moi, c'était pas possible. Le fait de vouloir la nationalité française avait deux raisons, une raison symbolique, laisser une trace de ce passage en France, et pouvoir éventuellement la transmettre, c'est-à-dire que je ne savais pas forcément si j'allais avoir un compagnon français ou je ne sais pas d'où. Et à un moment, dans l'idée peut-être d'avoir un enfant, je me disais que ça me plairait bien de la lui transmettre, la nationalité italienne, et peut-être la nationalité française... ou qu'en tout cas, ça ne soit pas lui qui me donne la nationalité française.

Parce que tu es mariée ? En as-tu le projet ?

Non et pas vraiment.

Finalement tu l'as eue cette nationalité française ?

Oui je l'ai eue, donc du coup je peux voter maintenant. Parce qu'effectivement, les dernières années je n'ai pas voté en Italie car je ne me sentais pas légitime, donc pour moi, vivre dans un pays, c'était

aussi pouvoir exprimer un peu un choix, une façon de voir, un peu comment le pays il va et quelle direction on aimerait bien qu'il prenne. Et en ne vivant pas la vie de tous les jours, c'est un peu difficile de se prononcer, donc je n'ai pas voté en Italie, donc avoir la nationalité c'était aussi important pour pouvoir voter.

Tes projets pour l'avenir ?

Mes projets pour l'avenir, c'est mettre au monde cet enfant, de continuer ma vie ici...

Cette idée d'un retour éventuel, tu ne l'as pas ?

Non...Je me laisse des portes ouvertes, si à un certain moment, quelque chose arrive et que c'est très difficile pour moi de rester ici mais je crois que non, pour le moment, ça ne se pose pas. Du moins, je ne vois pas d'opportunités de continuer mon travail en Italie, j'ai un compagnon qui est français, qui n'est pas forcément dans un mouvement d'émigration, je vais avoir un enfant avec lui et c'est un certain type d'enracinement et j'ai un travail qui me plaît, ou en tout cas une possibilité d'exercer mon métier... Et après, j'ai créé tout un réseau d'amitié, ma vie elle est un peu ici. Pour moi, au-delà de la culture, de la ville... Ce qui fait ton monde, c'est les personnes que tu aimes, en qui tu as confiance...et c'est vrai que j'ai créé beaucoup de relations importantes ici.

Comment s'est créé d'ailleurs ce réseau ?

Ça été beaucoup le travail, et après ça été des rencontres, des amis d'amis ...

Et aujourd'hui, par rapport à une période où tu disais fréquenter seulement des étrangers, as-tu toujours ce réseau « d'étrangers » ?

Pas trop, non. Il y a eu un passage où je n'en pouvais plus de quitter les gens et de leur dire au revoir. La séparation me renvoyait à la séparation que j'avais eu avec l'Italie, et que j'avais l'impression de revivre, pas la même chose, mais quelque chose de similaire chaque année, c'est-à-dire, que je disais au revoir à plein de personnes, chaque année, et que ça devenait vraiment compliqué pour moi. Et c'est là que je me suis demandé comment ça se faisait que je rencontrais que des étrangers, comment ça se faisait que c'était moins facile de créer des relations avec des gens qui allaient rester. Mais je pense que ma décision de rester n'avait pas encore mûrie encore et que donc le moment où je me suis dit que c'était trop difficile de me séparer de gens avec qui j'avais vécu des choses, et le moment où j'ai décidé dans ma tête de rester un long moment, là il y a quelque chose qui a basculé et voilà, là tu fais des rencontres avec des gens qui restent.

Veux-tu rajouter quelque chose ?

Je pense que le processus d'immigration dure toute une vie et que la question de savoir s'il y a un retour possible, c'est une question qui me traversera toujours, je pense, et que je n'ai pas envie de la fermer. Ma tante, un jour, m'a dit quelque chose de très joli. Elle, elle vient d'un tout petit village dans les montagnes, et elle a quitté la Toscane. Elle m'a dit :« Il faut toujours avoir un paradis perdu, et pour moi, c'était la Toscane » ; et je pense que l'Italie restera un peu ce paradis ou quelque

chose d'un peu idéalisé, et que dans ma tête je me dis, si un jour, j'ai envie de me barrer, je sais où je vais me barrer...Même si je le ferais peut-être jamais, il y a quelque chose comme ça à cultiver un peu.

Est-ce que tu penses que l'immigration a-t-elle influencé sur ta vie familiale, celle que tu crée ou d'origine ?

La dernière fois que je suis rentrée, mon frère a connu Se. (*son compagnon*), il ne l'avait pas rencontré avant. Et mon frère, il est très franc, il prend pas de pincettes ! Il me dit : « Mais t'as fait tout ça pour retrouver quelqu'un qui finalement a les mêmes valeurs que moi ! ». Se., il est quand même très terre-à-terre, il est sur un mode de relation homme-femme bien particulier, et cetera, et cetera, qui n'a pas beaucoup voyagé, qui est assez famille finalement, qui vient de la terre, d'un milieu rural... Et j'ai dit à mon frère : « Peut-être, j'avais besoin de faire tout ce tour pour avoir l'impression de choisir, peut-être toi t'as eu l'impression de choisir en restant où tu as été, moi je devais peut-être faire un grand tour pour finalement me dire je voulais garder certaines valeurs... »

(Je clos l'entretien, mais je garde mon enregistreur allumé. Dans la conversation qui s'ensuit, elle me confirme d'abord qu'elle a l'impression que son compagnon (français) d'aujourd'hui est issu d'une culture familiale identique à la sienne. Elle revient ensuite sur la difficulté de percevoir les décalages interculturels :

Tu vois en Italie, il y a beaucoup de régions, et beaucoup de différences régionales. J'ai vraiment du mal à me dire, les Italiens font comme-ci et les Français font comme ça.

Beatriz M. (Espagnole, arrivée en 2003, 35 ans)

Mon entretien avec Beatriz M. a eu lieu le mercredi 29 octobre au matin, au domicile de l'interrogée, aux alentours de 10 heures ; il a duré environ 55 minutes. Beatriz M. réside à Solignac-sur-Loire (43). Nous nous sommes installées dans le salon afin de réaliser l'entretien tandis que les enfants de la témoin étaient occupés à leurs devoirs. Pablo, l'aîné, est âgé de 11 ans, Maria de 9 ans et demi, les jumeaux, Noémi et Andrès, de 8 ans et Gabriel, le benjamin de la fratrie, de 5 ans.

Beatriz M. est née à Madrid en 1979 ; elle réside en France de manière continue depuis son mariage avec P. M. en 2003.

J'ai choisi de mener mon entretien avec Beatriz M. suite à l'absence de réponse de la part de la personne que je souhaitais interroger en premier lieu. Je connais cette personne par le biais de mon groupe de Scouts Unitaires de France ; je suis la cheftaine de son fils aîné, Pablo, aux louveteaux. Les raisons de ce choix se trouvent être que je ne compte pas énormément de personnes nées à l'étranger dans mon entourage, du moins que je pourrais facilement interroger, et que cette personne est très accueillante et parle parfaitement le français.

Ainsi, notre entretien s'est révélé aisé au point de vue linguistique ainsi qu'au niveau de la compréhension mutuelle. L'interrogée résidant en France depuis de nombreuses années et ayant fait ses études dans un collège-lycée puis une université française, le fossé culturel qui pourrait nous séparer au premier abord s'en trouve réduit. De même, Beatriz M. a fait ses études en vue de devenir traductrice et interprète, elle a donc été accoutumée au passage de la culture espagnole à la culture française. Il en résulte un recul certain de la part de l'interrogée sur son propre parcours, dû notamment à son expérience, ses propres relations avec d'autres migrants (des infirmières espagnoles) qu'elle a aidés à s'intégrer en France. Par rapport à la démarche de Francesca Sirna, qui écrit que dans sa propre étude « il s'agissait initialement de comprendre pourquoi ces personnes avaient quitté leur famille et les relations qu'ils entretenaient avec leur village d'origine ainsi qu'avec les parents restés sur place »²⁷, j'ai essayé d'insister au cours d'une partie de mon interrogation sur les raisons du départ de B. M. de Madrid, les réactions de ses proches à son départ ainsi que les relations qu'elle conservait ou non avec les personnes restées sur place. Cela a eu d'autant plus d'importance que le sujet paraissait au cœur des préoccupations de l'interrogée. De plus, dans le cas que j'ai pu étudier, il me semble qu'il convient de reprendre et de nuancer le constat de Francesca Sirna dans le cadre de son propre travail : « Tout se tenait ensemble : le destin des uns dépendait de celui des autres »²⁸. Bien sûr, les décisions de B. M. ont eu des conséquences au niveau de sa famille ; elle a étudié dans un collège français en raison des liens de sa famille avec des proches français. Toutefois, son choix de venir vivre en France n'a pas été motivé par ses parents et nulle autre personne de sa famille ne pense à suivre son exemple ou ne

²⁷ SIRNA Francesca, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, 164 pages, p.10

²⁸ SIRNA Francesca, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, 164 pages, p.10

planifie de migrer également. Il n'en demeure pas moins que les trajectoires et les histoires familiales demeurent intrinsèquement liées.

Il ne me semble pas avoir rencontré de difficulté imminente au cours de cet entretien. B. M. travaille à mi-temps dans la mesure où elle se consacre à ses enfants qui étaient en vacances lors de notre rendez-vous. Ainsi, nous avons été coupées quelques fois par des questions –relativement brèves- des enfants à leur mère, mais cette dernière revenait bien vite au sujet qui nous intéressait pour continuer son récit. Les interventions des enfants ne se trouvent bien sûr pas retranscrites ici.

Après avoir écrit sur l'importance de la connaissance du terrain d'enquête par le chercheur et expliqué l'enquête biographique, Francesca Sirna, dans son article, évoque « le deuxième problème, les erreurs de datation ». Il « a été décelé au cours de retranscriptions »²⁹, selon la sociologue. Je tenais à ajouter cette référence dans le paragraphe dédié aux difficultés que j'ai pu rencontrer, dans un sens un peu différent de celui envisagé par Francesca Sirna. En effet, selon ma propre expérience, il m'est apparu que l'enchaînement des événements était clair et évident dans l'esprit de B. M., la conduisant à me parler d'une période de sa vie sans la remettre en contexte. Une certaine incompréhension entre nous m'a conduite à lui redemander la chronologie précise de ses visites en France, car je n'arrivais pas à replacer moi-même les épisodes qu'elle me confiait les uns par rapport aux autres. Il convient donc de bien clarifier les choses entre enquêteur et interrogé afin de comprendre les événements au mieux, ainsi que les relations de causalité qui les induisent.

Alors, nous pouvons commencer. Etes-vous née en Espagne ?

Oui.

Quand êtes-vous venue en France ?

Quand on s'est mariés, en 2003. Juste après le mariage.

Vous vous êtes donc mariée en Espagne ?

Oui, on s'est mariés en Espagne, et après on s'est installés en France.

Vous êtes venue d'Espagne seulement avec votre mari, alors ?

Oui, c'est ça.

Alors vous vous êtes rencontrés en Espagne ? Votre mari est-il Espagnol lui aussi ou s'y trouvait-il pour faire ses études ou autre ?

Non, en fait on s'est rencontrés en France. Pour résumer, c'est un peu compliqué mais on s'est rencontré à Pradelles [43] quelques années avant car une de ses tantes était ma maîtresse en

²⁹ SIRNA Francesca, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, 164 pages, p.16

maternelle quand j'étais en Espagne. J'ai toujours étudié dans un collège français. Et du coup les familles se connaissaient comme ça, voilà. On s'est connus en France et après on ne s'est pas vu pendant quelques années et plus tard, lui est allé faire une année Erasmus à Madrid et moi je suis venue en France. J'avais une bourse pour être assistante de langue dans les lycées. Donc on s'est croisés, lui était à Madrid et moi en France ! [rires] C'était pratique. Mais du coup voilà, on s'est retrouvé, on s'est remis ensemble. Après, moi je suis retournée à Madrid et lui est retourné à Marseille mais on a décidé de se marier dans l'année. Donc du coup on est venu en France parce que lui finissait ses années d'études et moi je travaillais déjà, mais j'ai quitté le travail et je l'ai suivi.

Du coup pourquoi avez-vous choisi de vivre en France, puisque vous connaissiez tous les deux les deux pays ?

Parce que c'était plus une question à ce moment-là de... Pierre n'avait pas fini ses études, donc il fallait bien qu'il finisse, et niveau travail, c'était plus facile qu'il finisse ses études et débute en France. Et moi je pouvais trouver plus facilement que lui si on était resté en Espagne... il n'aurait pas fini ses études et ça aurait été plus compliqué.

Oui, je comprends. Mais alors souhaitez-vous rester en France tout le temps, maintenant, ou non ?

On s'est posé la question beaucoup de fois mais... Bonne question. Comment répondre ? Il a mis quelques années à avoir son CAPES, il est prof de SVT.

Il a fait ses études à Madrid pour être professeur de SVT ?

C'était un Erasmus. Il a fait la fac de bio à Marseille et après il a fait juste une année Erasmus. Et voilà, une fois qu'il a eu son CAPES, là on s'est installés, on a acheté une maison... On est bien. Après, moi je suis de Madrid. C'est vraiment la grande ville. Là on aurait du mal à s'installer avec les petits en ville et à avoir les mêmes conditions, le même espace. Ici on a quand même une qualité de vie qu'on n'a pas en ville, donc on aurait du mal à changer. Voilà, et après tu t'adaptes en fonction de ce qui se passe dans ta vie... Tu ne peux pas dire « c'est pour toujours », comme ça. Mais bon c'est vrai que là on est installé et on n'envisage pas de partir. De toute façon en Espagne les choses sont compliquées, même plus qu'en France, niveau travail.

Oui, je comprends, avec la crise économique... merci. Et quand vous étiez en Espagne, avant de venir en France, comment était organisé votre foyer ? Vous viviez avec vos parents, vous aviez des frères et sœurs... ?

Oui, j'étais avec ma famille. Avec mes parents. Je suis fille unique. En Espagne les jeunes restent très longtemps chez leurs parents. Moi je suis partie parce que je me suis mariée, mais... comme déjà les gens se marient plus tard, mes copains célibataires vivent toujours chez leurs parents. Donc ils ont trente-cinq ans, et il y en a un qui vient d'acheter un appart, mais c'est très rare.

Alors, vous m'avez dit que vous habitiez à Madrid avant de venir...

Mais en fait, l'année d'avant, j'avais habité en France, à Marseille et puis un peu autour de Paris aussi, parce que j'avais travaillé un peu.

Vous étiez venue toute seule, à ce moment-là ?

Avec une amie à Marseille, qui avait eu la même bourse que moi, et après oui, toute seule.

Dans quoi avez-vous travaillé, là-bas ?

A Marseille, j'ai travaillé en tant qu'assistante de langue. Quelle expérience ! Va pas dans les lycées dans les grandes villes, comme ça. Tu débarques, tu as vingt-et-un ans... et ils te mettent dans des classes, c'est quelque chose. Marseille, c'était pas mieux que Paris ! Et après, j'ai fait des études de traduction-interprétation et j'ai travaillé aux alentours de Paris. J'étais prof de français-interprète pour des infirmières espagnoles qui venaient en France. En France, il manque toujours des infirmières, il y a une pénurie. Et en Espagne, il y en a beaucoup. Donc il y a pas mal d'accords entre les deux pays pour faire venir des infirmières, sauf que la plupart ne savent pas parler français. Du coup, j'étais dans un centre de soins et je m'occupais de leur faire cours de français, et puis j'étais dans les services avec elles pour faire un peu le lien surtout au début. Pour faire un peu l'interprète.

Vous avez commencé à Marseille, puis vous êtes venue en Haute-Loire parce que votre professeur de maternelle, la tante de votre futur mari, était en Haute-Loire ?

Non, faut pas que tu te compliques la vie ! [rires] Marseille c'était après. Enfin, on s'est connu plus tôt, quatre ans, cinq ans avant de se marier. On s'était connu, j'avais dix-sept ans, on avait dix-sept ans. Moi j'étais venue garder les enfants du frère aîné de Pierre. Je connaissais leur tante, nos familles s'entendaient très bien, et c'est cet été là que j'ai connu Pierre. On a passé l'été ensemble, et puis moi je suis retournée à Madrid, j'ai fait mes études, chacun a fait sa vie.

D'accord, et après vous êtes allée à Marseille dans le cadre de vos études ?

Après... Quatre ans après, on a voulu se retrouver, mais sans se le dire forcément, parce que chacun faisait sa vie. J'avais demandé cette bourse pour aller travailler à Marseille, je savais que Pierre était à Marseille. Mais Pierre a eu la même idée au même moment, et il a demandé à passer une année Erasmus à Madrid. Donc quand moi je lui ai envoyé un mail en lui disant : « En fait, je vais à Marseille l'année prochaine », il m'a dit : « Ah ben... C'est bien, moi je vais à Madrid ». On a pu se voir un mois, donc c'est pour ça qu'on s'est remis ensemble, mais chacun est donc parti dans le pays de l'autre. On a fait ça compliqué. Mais dès que cette année a été finie, lui est retourné faire sa maîtrise et moi je suis rentrée pour travailler en Espagne. Mais comme on ne voulait pas faire ça toute notre vie on s'est dit : « D'ici la fin de l'année on se marie, on continue ensemble et on verra bien comment on se débrouille ».

Est-ce que certaines personnes de votre famille sont venues ici en France ?

Pour y vivre ? Non.

Et elles n'en ont pas l'intention...

Non, non plus.

Ils viennent seulement vous voir ?

Oui, ils sont venus nous voir, mais ils ne veulent pas s'y installer.

Vous avez gardé des liens avec beaucoup de personnes de votre entourage qui sont restées en Espagne ? Vos enfants ont des liens avec eux ?

Oui, on y va souvent, deux ou trois fois par an, ça dépend. Toute ma famille est là-bas donc bon, même si moi je suis fille unique, je suis très proche de mes cousins. On a beaucoup de liens. Et puis les amis. Aujourd'hui c'est plus facile de garder le lien, avec Internet, le téléphone...

Les personnes de votre famille viennent souvent, elles aussi, ou c'est plutôt vous qui leur rendez visite ?

Alors c'est plutôt nous qui y allons. Mes parents viennent de temps en temps, il y a des copains qui sont venus pour des vacances, pour des baptêmes... mais sinon c'est surtout nous, oui.

Quand vous êtes venue ici pour vos études, comment ont réagi vos parents ?

Ils étaient plutôt tristes, mais la question ne s'est pas posée. C'était comme ça, c'était comme ça. Bon après c'est sûr, on est loin, et pour eux, étant leur fille unique... ils sont âgés, c'est pas toujours facile à gérer, mais bon, ce sont les choix.

Pouvez-vous me redire votre parcours professionnel en France ? Vous avez été interprète pour les infirmières...

Oui, et aussi prof d'espagnol dans les lycées et collèges.

Plutôt dans la région ?

On habitait à Pradelles au début, donc on travaillait tous les deux à Langogne, dans un collège-lycée privé.

Maintenant, travaillez-vous encore ou restez-vous plutôt avec les enfants ?

J'ai travaillé là en tant que prof. Quand Pablo et Maria étaient petits. Puis je me suis arrêtée quand j'ai eu les jumeaux [Andrès et Noemi]. Après les jumeaux j'ai repris le travail... je suis auto-entrepreneur, traductrice littéraire. Je traduis des livres à la maison.

Quel genre de livres traduisez-vous ?

Je travaille avec des maisons d'édition catholiques ou non... les deux pour l'instant. Du coup c'est étiologie, psychologie... C'est pas des romans, mais c'est très intéressant. Je préfère ça aux romans à l'eau de rose. Je me régale, il y a des livres magnifiques. C'est chouette.

C'est bien, ça permet de varier un peu, après le métier de professeur...

Oui mais... J'avais été prof parce que ça s'est présenté comme ça. Mais c'est pas ce que j'ai toujours voulu faire. Moi j'aime beaucoup traduire, voilà... Passer des heures devant un bouquin avec l'ordi en essayant de comprendre, j'aime beaucoup, beaucoup ça. J'ai la chance de pouvoir le faire. Je travaille à mi-temps, on va dire, parce que je m'occupe des enfants. Je ne traduis pas plein de livres, et là c'est difficile avec la crise en Espagne. On traduit moins. Et je traduis avec des maisons d'édition espagnoles, parce que normalement on ne traduit que vers sa langue maternelle.

Merci beaucoup. Alors... Y avait-il quelqu'un, la première fois que vous êtes venue en France, pour vous accueillir, avec votre amie ?

Alors, ça n'était pas vraiment la première fois que je venais en France. J'avais étudié dans un collège français, au collège-lycée. Et puis j'ai fait la fac... c'est une fac française, à Madrid, donc je suis très souvent venue en France. C'était pas dépaysant pour moi. Donc quand je suis venue avec mon amie, on a été bien accueillies, parce qu'on a pris l'appart qu'avait mon mari quand il était étudiant à Marseille, puisque lui est allé en Espagne. Donc on a pris son appart, et il le louait à sa grand-mère qui habitait à côté, donc on était bien. Et puis c'est une grande famille très accueillante, donc tout de suite on a connu les cousins de notre âge.

D'accord, merci. Et dans votre famille, les personnes savent-elles parler un peu le français ?

Ma maman a essayé à plusieurs occasions de s'y mettre mais comme elle était déjà assez âgée c'est difficile. Non, la plupart de ma famille ne parle pas français. On a juste des jeunes cousines qui sont devenues un peu... enfin, c'est l'espagnol qui domine. Quand on va en Espagne, avec les enfants, on parle espagnol.

Et entre vous, à la maison, vous parlez à la fois espagnol et français avec les enfants ?

Oui, moi j'essaie de leur parler seulement en espagnol. Je parle avec eux en espagnol. Mais c'est vrai que mon mari et moi on parle beaucoup français. Je pense que c'est déjà parce qu'on s'est connus en France, et que moi j'étais plus à l'aise en français que lui en espagnol quand on s'est connus.

Vos enfants parlent très bien les deux langues ?

Oui. Bon, le français domine, ils vivent en France, ont des copains français, l'école et tout. Mais sinon oui, ils parlent espagnol parfaitement. Quand on est en Espagne c'est naturel. C'est très curieux... le cerveau est très bien fait. J'ai constaté par rapport à mes enfants que jusqu'à l'âge de trois ans ils mélangent un peu les deux, les phrases ça peut être un mot en français suivi d'un mot en espagnol. Par exemple, si ça c'est « chaise » en français, ils n'arriveront pas à l'appeler « sía » en

espagnol, comme si chaque objet ne pouvait avoir qu'un mot. Donc si ce mot est espagnol ils l'utiliseront en espagnol, si ce mot est français, voilà, ça reste comme ça. Mais à partir de trois ans, trois ans et demi, au niveau du cerveau ça se sépare, les deux langues, les deux systèmes sont bien séparés, nettement. Et ça y est, tout part, l'espagnol d'un côté, le français de l'autre. C'est impressionnant. Après pour Gabriel [qui est atteint de trisomie 21] c'est un peu plus compliqué mais justement, des fois, les enfants qui parlent dans plusieurs langues parlent parfois plus tard. Parce que le cerveau a besoin de bien cadrer les choses. Mais bon, les miens n'ont jamais eu de retard de langage à part Gabriel mais bon, c'est différent.

C'est bien, c'est une chance pour eux...

Oui. Des fois, c'est fatigant et énervant. Ils me parlent en français facilement parce qu'ils savent que je comprends. Et quand on est avec d'autres personnes je parle français. Du coup ils sont très coquins, ils me parleraient tout le temps en français ça ne les dérangerait pas, alors moi je suis tout le temps en train de leur dire : « Quoi ? J'ai pas compris... ». Je les fais répéter, mais des fois, c'est fatigant, mais bon chacun a sa manière...

Vous êtes attachée à cette langue, ça vous fait plaisir de les entendre la parler ?

Oui, bien sûr. De toute façon, comme je leur dis : quand vous êtes grands si l'espagnol, je le comprends mais je n'arrive pas à le parler, c'est dommage.

Est-ce que vous connaissez, dans votre entourage ici, certaines personnes originaires d'Espagne ?

Ici... non pas vraiment. Mais on est dans un coin un peu perdu quand même. J'ai une amie, justement celle avec qui j'étais à Marseille, on a travaillé ensemble, qui finalement s'est mariée avec un Français, elle habite en France aussi. Mais ils ne sont pas là, plus au sud. Mais ici, non. Mais j'ai d'autres amis, dont une d'origine italienne. Au Puy [Le Puy-en-Velay, préfecture de la Haute-Loire], il y a une communauté d'hispanophones, on va dire, une association. Je sais qu'il y a d'autres personnes originaires d'Espagne, mais c'est plus des personnes d'une autre génération, venues pour d'autres raisons. Plus après la guerre, pendant la guerre civile et tout... C'est pas pareil, c'est sûr.

Vos amis ici ne sont pas du tout originaires d'Espagne ?

Non...

D'accord, merci. Est-ce que vous avez la nationalité française ?

Non. Je pourrais l'avoir mais pour l'instant je me sens bien. Je sais pas... Comment l'expliquer ? C'est souvent une question qu'on me pose. J'ai pas besoin d'être française, je ne sens pas ce besoin. Je suis bien en étant espagnole... enfin c'est comme si je gardais plus une partie de moi et ici je suis tellement immergée dans la culture française que c'est je pense comme une espèce de rébellion.

Vos enfants, eux, ont les deux nationalités ?

Oui. Ils ont les deux nationalités, mais comme on est dans un coin perdu [rires], pour moi le consulat est à Lyon, donc quand je veux faire des papiers il faut que j'aille à Lyon. Par exemple les passeports sont tous périmés, mais quand ils sont petits ils durent deux ans, et c'est fatigant. Donc du coup quand on voyage je prends les papiers français des enfants parce que pour avoir les papiers espagnols à jour c'est la galère.

Et à la maison, vous cuisinez plutôt français, plutôt espagnol... ?

[rires] Je cuisine beaucoup français quand même parce que je me rends compte que je ne cuisinais pas du tout avant ! Puisque je vivais chez mes parents, c'est pas moi qui faisais la cuisine et ici, en étant à la campagne, on utilise plein de légumes, plein de choses... c'est une façon différente. En ville, on n'utilise pas les mêmes choses, donc j'ai appris plein de choses ici. Après aujourd'hui par exemple je fais des trucs espagnols, tu vois. Mais si on mélange un peu des deux. Je dirais que je cuisine plus à la française qu'à l'espagnole. Les enfants préfèrent l'espagnol, et je le fais aussi.

En Espagne les horaires de vie sont différents, comment vous organisez-vous ?

Là on vit en mode français, de toute façon à l'école l'horaire pour manger c'est midi, il n'y a pas vraiment de choix. Là-bas on mange à 14h – 15h et le soir on mange à 22h. Pendant les vacances on traîne plus, on ne mange pas avant 13h... mais 13h, c'est encore tôt. C'est difficile de se décaler, parce qu'ici après, tout est fermé à 19h. J'ai beaucoup de mal avec ça. Me promener dans une rue au Puy à 20h et qu'il n'y ait personne dans la rue c'est toujours difficile. A Madrid les bouchons sont à 2h du matin, et dans les villages aussi. Enfin, tu te promènes à 23h le soir la rue, tu n'arrives pas à marcher, il y a plein de monde. Et là, les matinées sont très courtes. Pourtant je me lève tôt, je me lève à 6h – 6h et demi, et je ne vois pas passer la matinée ! A midi ça y est il faut manger ! Je me dis mais punaise, si tu veux aller faire une course tu n'as pas le temps. Et si tu mangeais plus tard, tu aurais le temps de faire plus de choses. Bon, après, tu t'y fais. Les enfants se font bien au rythme espagnol quand on est là-bas.

Est-ce que vous aviez des attentes par rapport à la France en arrivant, des choses qui vous auraient un peu déçue ?

Comment dire... ? Ce que j'ai trouvé le plus dur au début, c'est aussi le fait qu'on habite dans la campagne, dans les montagnes, il y a quand même un caractère... Mais en Espagne on est tout le temps les uns chez les autres. Quand tu vas manger chez les autres tu ne te poses pas la question, si tu amènes une entrée, une bouteille de vin... Ou si quelqu'un vient chez toi, tu ne t'attends pas à ce qu'il vienne avec quelque chose. Les gens arrivent à l'heure de manger, ça ne pose pas de problème, il y a toujours assez. C'est une façon de vivre. J'avais beaucoup, beaucoup, beaucoup de mal au début avec le fait de devoir appeler les gens à l'avance pour leur dire qu'on allait les voir, c'est tout bête, et de me dire que je ne pouvais pas sortir de ma maison sans une bouteille de vin. Ça m'énervait très fort, j'avais beaucoup de mal avec ça. Et je souffrais aussi que les gens ne soient pas capables de venir simplement à la maison, frapper à la porte. C'est chouette quand tu vois arriver des gens à l'improviste, moi j'aime beaucoup ça. Mais c'est vrai qu'on a trouvé assez vite des bons

copains chez qui on peut aller et qui heureusement viennent n'importe quand. Plus on est nombreux, mieux on est, et ça, ça a été un moment très important pour moi, de trouver ces personnes avec qui établir cette relation. Maintenant je me rends compte que j'ai du mal à aller chez les gens sans amener quelque chose, et ça m'énerve [rires]. Mais je pense que c'est aussi dû au fait que je sais qu'on est nombreux et que c'est toujours compliqué. Mais en Espagne même si on est nombreux... Combien de fois on invite des personnes, on est en train de discuter et on leur dit de rester manger parce que c'est normal, c'est naturel. Mais les gens n'osent pas t'inviter. Et ça, c'est curieux. Mais bon, ça n'arrive pas avec nos amis les plus proches, heureusement. Ca c'est une grosse différence entre les caractères espagnol et français.

Comment avez-vous connu vos amis les plus proches ?

Ils étaient profs à Langogne avec nous. On s'entendait bien, et après on a monté une équipe Notre Dame ensemble. Depuis neuf ans, au moins, ou dix ans, on est ensemble. Nos enfants ont grandi ensemble, on est tout le temps les uns chez les autres et ça, c'est bien. Enfin, les gens n'osent pas, c'est curieux. J'ai une très bonne copine, très très bonne amie, vraiment... elle me fait trop rire. Combien de fois je lui ai dit : « Je vais me fâcher avec toi, tu ne le fais pas parce que tu n'oses pas ! Et tu ne comprends pas que moi ça m'énerve, c'est pas possible... ». Mais pour moi c'est naturel, je me rends compte que pour d'autres personnes c'est pas naturel du tout. Ils n'arrivent pas à faire ce pas, mais c'est pas parce qu'ils veulent pas... c'est rigolo et c'est vraiment très caractéristique. Mais c'est comme ça. Après, il y a vraiment plein de belles choses en France. Mais bon il y a toujours une différence ; quand tu choisis de venir dans un pays tu as de belles choses mais tu en laisses d'autres que tu ne peux pas avoir, forcément. Même si France – Espagne, c'est très proche, il y a quand même beaucoup de différences.

Le climat est différent... L'ambiance l'est aussi.

Oui, mais c'est aussi parce que comme il fait meilleur, tu es plus facilement dehors. Et ici... hier soir, il faisait nuit à 18h.

Quelque chose en particulier vous manque, en France ?

Si je pouvais avoir des amis proches plus proches [rires]. Ca ne me manque pas dans le sens où c'est pas leur vie, ils ne feraient rien ici. Mais bon, comme je l'ai dit, aujourd'hui, avec l'ordi, avec Skype, le portable, on garde les liens très, très facilement. De toute manière, quand on va à Madrid, on ne peut pas faire le tour de tout le monde. Moi j'ai beaucoup d'amis et de famille, tu ne peux pas voir tout le monde, tout le temps. Finalement tu te rends compte que tu vois plus ou moins les mêmes qui font le pas de venir te voir, et tu te bouges un peu plus pour aller les voir.

Oui, bien sûr... souvent en changeant de vie une sélection se fait un peu parmi les amis et les proches qu'on avait. Y a-t-il quelque chose que nous n'avons pas évoqué qui vous semble important ?

Eh bien... je pense que c'est très riche pour des enfants d'avoir cette ouverture, parce que quand on est chez soi on croit vite que ce qu'on a c'est le meilleur. On a une vision très fermée de ce qu'on

vit. Quand on a la vue ouverte sur d'autres façons de vivre, on se rend compte qu'il y a plusieurs façons de voir les choses. Ce n'est pas forcément parce que c'est différent que c'est pas bon. Quand je vois les Français qui râlent parce qu'ils n'ont pas assez d'aides, ou d'allocs, ou des choses comme ça, je me dis : « Mais vous ne comprenez pas que dans d'autres pays il y a zéro, zéro, zéro ». C'est juste un exemple, et c'est sûr que c'est important de se battre pour ce genre d'aides, parce que c'est bien. Mais sans être tout le temps en train de dire qu'il faudrait qu'on ait plus. Mais bon, Espagnol râle aussi.

Pour moi c'est pas facile, parce que je me sens toujours étrangère. Parce que pour les gens tu l'es, aussi. Surtout dans les villages... Pour les gens tu l'es, et c'est vrai que je choisis de l'être aussi en ne voulant pas être française. Et puis en Espagne, je deviens un peu étrangère, aussi, parce que je ne vis plus là... et dans ma façon de parler. Je ne parle plus l'espagnol comme avant. C'est fou, hein ? Il y a plein de choses comme ça, donc après, tu es un peu entre les deux. C'est comme ça !

Driss B. (Marocain, arrivé en 2012, 27 ans)

Mon entretien avec Driss B. s'est déroulé le lundi 27 octobre 2014, le matin à partir de 9h30, et a eu lieu à la bibliothèque de l'université Lyon 3, campus de la Manufacture des tabacs. Driss B. a proposé ce lieu puisqu'il était en train de préparer ses oraux pour le concours d'entrée à l'école des avocats et passait beaucoup de temps dans cette bibliothèque, il était plus commode pour lui d'être sur place. Pour plus de calme et de tranquillité nous nous sommes installés dans une des salles de travail disponible, une salle équipée pour accueillir quatre personnes. Driss B. vit à Villeurbanne, quartier Charpennes, depuis octobre 2012. Il réside en France depuis cette date là, et est né le 17 avril 1987 à Rabat, Maroc.

J'ai rencontré Driss B. en juin 2014, dans le cadre de mon job étudiant pour l'été. Nous étions tous deux auxiliaires de vacances dans la même équipe, nous avons parfois eu les mêmes clients à gérer donc une forme de complicité amicale s'est instaurée entre nous. Pour cet exercice, j'ai pensé à lui car je me souviens avoir été surprise d'apprendre qu'il n'était pas français, qu'il n'était pas né en France, tellement il semblait intégré dans la culture occidentale. Je pensais qu'il était de la deuxième ou troisième génération de sa famille après la migration. De plus, je ne connais pas forcément d'autres personnes nées à l'étranger de parents étrangers dans mon entourage, éventuellement la cheffe d'équipe avec qui j'ai travaillé au mois d'août, ou encore les parents d'une amie très proche, mais pour des raisons de proximité, j'ai d'abord demandé à Driss B. J'ai pris contact avec lui via le réseau social Facebook, par message privé, n'ayant ni son numéro de téléphone ni son adresse mail personnelle. Après lui avoir expliqué les raisons et le contexte de ma demande, il a facilement accepté de se prêter à l'exercice de l'interview.

Le fait de connaître par avance la personne enquêtée est à la fois une bonne et une mauvaise chose à mon sens. Je rejoins Francesca Sirna dans le sens où cette proximité dans le rapport enquêteur-enquêté, une proximité sociale et relationnelle³⁰ a permis à Driss B. de se sentir

³⁰ SIRNA, Francisca, « L'enquête biographique : réflexions sur la méthode », dans Atman Aggoun (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, p. 21

plus en confiance qu'avec un-e total-e inconnu-e, et lui a permis de ne pas être choqué par certaines questions touchant sa vie privée et familiale et l'insistance que j'ai pu parfois avoir afin qu'il réponde à certaines questions. Mais dans le même temps, le fait de se connaître a sûrement une incidence sur la forme de l'entretien puisque, dans ce cas-là, il s'agit plus de questions-réponses, presque sur le rythme d'une balle lors d'un match de ping-pong, que de lui s'exprimant pleinement. Cela rejoint d'ailleurs une autre difficulté, celle de réussir à le faire parler de lui et non de généralités, d'où la nécessité d'insister parfois, en posant des questions sur le même sujet à des moments différents de l'entretien pour réussir à obtenir toutes les réponses. Peut-être n'était-il pas vraiment à l'aise avec l'idée de parler de lui et de son passé³¹, notamment de l'ensemble des raisons qui l'ont poussé à venir en France : au début de l'entretien, il présente sa motivation comme sentimentale, pour rejoindre sa fiancée, mais au fur et à mesure des questions d'autres raisons se révèlent, des raisons professionnelles et politiques. De plus, commencer l'entretien directement par les questions qui concernaient sa famille n'était peut-être pas la meilleure chose à faire dans le cas de D.B. En lisant cette transcription, il apparaît que Driss B. est bien plus loquace lors de la deuxième partie de l'entretien, lorsque l'enquêteur le pousse à s'exprimer plus. Peut-être aurait-il fallu d'abord aborder sa vie en France et les questions qui concernent sa sociabilité, afin qu'il se sente en confiance au moment d'aborder la vie familiale.

Dans cet entretien, plusieurs questions ne concernent pas directement Driss B. mais plutôt sa famille, notamment sa soeur ou sa fiancée. Le but là était de comprendre son environnement à travers les réponses qu'il formulait, avec cette idée de comprendre l'individu au sein d'un ensemble cohérent, que « le destin des uns dépendait de celui des autres »³², sachant que l'enquêté fait partie d'une famille qui, sur les deux générations des parents et des enfants, a été confrontée à plusieurs départs, plusieurs migrations, pour diverses raisons.

Si sur le fond quelques difficultés se sont présentées lors de l'entretien, comme vu précédemment, sur la forme cet entretien a été agréable à réaliser et à retranscrire, dû au fait d'une bonne maîtrise de la langue française de la part de l'enquêté, qui a permis que l'on se comprenne bien l'un et l'autre.

Cela fait combien de temps que tu es en France ?

Ca fait deux ans et à peu près deux semaines.

Tu es venu seul ou accompagné ?

Seul.

Quelle était ta situation familiale au Maroc ?

Je vivais avec mon père, ma mère, et mon petit frère.

Donc vous étiez quatre ?

³¹ SIRNA, Francisca, « L'enquête biographique : réflexions sur la méthode », dans Atman Aggoun (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, p. 14 et p. 17

³² *ibid.*, p. 10

On était quatre à la maison, et j'avais mon grand frère qui habite juste à côté donc il est souvent à la maison, donc on va dire qu'on était cinq.

Ca faisait combien de générations qui cohabitaient au sein du foyer ?

2.

Toute ta famille habitait à Rabat ?

A Rabat oui. Une petite famille. Enfin j'ai une grande soeur qui est à Cholet, en Loire-Atlantique, entre Nantes et Angers.

Donc tu as combien de frères et soeurs ?

Une soeur et deux frères. Un grand frère, une grande soeur et un petit frère.

Et ils ont quel âge ?

Mon grand frère est né en 1979, ça fait 35, ma soeur est née en 1982 donc elle doit avoir 32, et mon petit frère est né en 1994 donc il a 20 ans.

Donc tu es l'avant-dernier ?

Oui.

Tu n'es le seul à avoir quitté le Maroc dans ta fratrie ?

Non. Mon grand frère a fait ses études en France, et une fois qu'il a fini ses études, il est rentré au Maroc, et ma soeur a rejoint son mari ici, en France, qui lui habitait déjà en France.

Et pour quelles raisons ils ont choisi de partir, de rester, de revenir ?

Ma soeur c'est pour des raisons familiales, des raisons de couple plutôt, parce qu'ils avaient pas d'enfants donc c'était un couple, et mon frère est rentré pour des raisons plutôt professionnelles, il estimait trouver du travail beaucoup plus au Maroc qu'en France.

Qui est resté au Maroc ? Pour quelles raisons, et est-ce qu'ils ont l'intention de venir en France ?

R : Mon frère non, il compte pas revenir en France, il a fondé sa société au Maroc, il est marié, sa femme compte pas partir du Maroc. Mon petit frère, en revanche, il compte sortir du Maroc, mais il hésite entre deux, la France et le Canada. On ne sait pas encore. Soit il attend d'avoir sa licence pour bouger soit il fait un master et par la suite faire un master spécialisé à l'étranger.

Et pour communiquer avec eux, comment tu fais ?

Je communique très souvent, soit par téléphone, soit par Whatsapp, par messages, soit par webcam, sinon c'est l'un d'entre nous qui fait l'aller-retour.

Justement c'est ma prochaine question : tu vas souvent leur rendre visite, ou alors est-ce que c'est ta famille qui vient en France ?

Je vais au Maroc une fois par an pour l'instant, pour des raisons de moyens et de temps. Ça coûte un peu cher de faire l'aller-retour, surtout que ces deux dernières années j'étais très occupé, et je pouvais pas forcément me permettre une ou deux semaines de vacances dans l'année. Sinon, souvent c'est ma mère qui vient en France, souvent elle va chez ma soeur parce que c'est plus grand, plus agréable. Sinon mon père, disons qu'il ne pouvait pas toujours venir pour des raisons professionnelles.

Quand est-ce que tu as pris la décision de partir, et pour quelles raisons ?

Alors, j'ai pris la décision de partir vers 2011, je voulais en fait faire un master 2 en France, mais j'avais fait en fait l'erreur d'envoyer un seul dossier à une seule fac, qui a été refusé malheureusement.

C'était quelle fac ?

La fac de Nantes.

Quel master c'était ?

Master 2 Propriété intellectuelle, en droit. Mais par la suite j'ai vraiment pris la décision de venir en France en 2012. Ça a été motivé par ma copine, qui vivait en France.

Elle est Française, Marocaine ?

Elle est franco-marocaine. C'était pour elle, mais aussi pour des raisons professionnelles, je ne voulais pas forcément exercer au Maroc le métier d'avocat.

C'est toi qui as pris la décision de partir ou c'est ta famille qui t'a motivé ?

C'est une décision personnelle, mes parents ne voulaient pas du tout que je quitte le Maroc. Jusqu'à maintenant ils attendent que je réussisse mon examen d'entrée à l'école des avocats pour être soulagés. Parce qu'ils estiment que j'avais déjà une situation assez confortable au Maroc, et que j'avais aucune raison de quitter le pays. Mais bon chacun son point de vue et donc ils finiront par comprendre.

Et ils ont mieux réagi à ton départ qu'à celui de ta soeur et de ton frère, vu qu'eux étaient déjà partis ? Est-ce qu'ils ont eu la même réaction qu'avec eux ?

Avec ma soeur ça semblait un peu logique parce qu'elle devait rejoindre son mari, fonder une famille, lui il travaillait déjà en France depuis plusieurs années, et ils estimaient que c'était normal.

Ca a été un peu dur au départ parce que c'était la seule fille de la maison, donc ils avaient un petit peu de mal à la laisser partir, c'était beaucoup plus sentimental qu'autre chose. Mais pour mon frère ça a été une suite logique des événements vu qu'il avait eu son bac à l'école française, à l'époque on vivait en Arabie Saoudite, il avait pas beaucoup de choix à l'époque, c'était soit aller au Maroc, soit aller en France soit aller au Canada, il a choisi d'aller en France, pour faire ses études supérieures. Une fois qu'il a fini il est rentré au Maroc.

A part tes parents, il y a eu de la résistance à ton départ dans ton entourage ?

Pas de résistance mais peut-être une incompréhension, pourquoi est-ce que je voulais quitter le Maroc pour aller en France.

Parce que tu avais une situation plus établie au Maroc qu'en France ?

Voilà.

Tu as fait tes premières années d'études au Maroc ?

Mes premières années d'études étaient au Maroc. J'ai fait un master 1 par correspondance en France, et un master 1 et 2 au Maroc. Et ma licence au Maroc, toujours dans le droit. Et mon baccalauréat aussi au Maroc.

Ton frère est passé en Arabie Saoudite, entre temps vous étiez retourné au Maroc ? C'est une famille qui bouge beaucoup ?

On a pas mal bougé, on a bougé pendant à peu près dix ans.

Changer de pays n'est pas quelque chose qui vous effraie ?

Non pas du tout on s'est habitués. Mon père était diplomate, donc il a été envoyé dans plusieurs pays, il a plutôt fait les pays arabes, donc il s'est un peu spécialisé là-dedans. On a été en Algérie, en Egypte, et en Arabie Saoudite.

Tes parents sont Marocains ?

Oui, mes parents sont Marocains. On est Marocain sur plusieurs générations.

Tout à l'heure tu disais que tu ne pouvais pas forcément retourner souvent au Maroc parce que ça coûtait cher. Comment as-tu financé ton départ ? Et dans quelles conditions s'est opéré ton départ ?

Disons que, en 2012 je travaillais j'étais cadre, et j'ai pu économiser.

Et tu faisais quoi comme travail ?

J'étais conseiller juridique à la CNOPS, Caisse Nationale des Organismes de Prévoyance Sociale, c'est une caisse qui gère l'assurance maladie obligatoire pour tous les employés, disons plutôt les fonctionnaires, de la fonction publique. Ya à peu près 3,5 millions de fonctionnaires, d'assurés, et moi j'étais plutôt au service de documentation et d'études, et je donnais des conseils juridiques à toutes les entités de la CNOPS, donc j'y ai travaillé pendant neuf mois, j'ai démissionné parce que la fonction publique ne me convenait pas. Le salaire était plutôt agréable on va dire, je vivais chez mes parents donc j'avais pas beaucoup de dépenses à côté, j'ai pu financer mon voyage grâce à mes économies, mais aussi grâce à mes parents.

Ils t'ont aidé financièrement ?

Ils m'ont aidé financièrement.

Même s'ils n'étaient pas forcément d'accord avec ton choix ?

Voilà. J'ai réussi à les convaincre temporairement.

Et alors comment s'est passé ton départ du Maroc ?

J'ai commencé les procédures au mois de septembre 2012, je suis passée par Campus France, qui est une entité qui est reliée au Consulat de France au Maroc, et qui gère la relation entre les étudiants qui veulent aller faire leurs études en France, et les établissements universitaires en France. Et par la suite une fois que le dossier, tout le dossier universitaire pour pouvoir venir en France, donc les motivations, quelles études, est-ce que ça suit une logique dans les études, et par la suite une fois que c'est accepté par Campus France, y a une prise de rendez-vous au Consulat, c'est très encadré. D'habitude ça prend pas mal de temps, disons que j'ai pas fait du forcing mais j'ai été un peu persévérant, j'ai réussi à avoir mon rendez-vous Campus France, mon rendez-vous au Consulat et mon visa en un mois et quelque, une semaine à peu près.

C'est censé être le chemin classique ?

C'est le chemin classique, c'est le seul chemin pour pouvoir venir faire ses études en France.

Tu as un visa d'étudiant ?

J'ai un visa d'étudiant.

Que tu renouvelles tous les ans ?

Oui.

Quand tu es venu en France, tu as utilisé quel moyen de transport ?

En avion.

Tu es parti de Rabat et tu as atterri à Lyon?

Plutôt de Casablanca, c'est la plus grande ville du Maroc juste à côté de Rabat, à 90 kms, et c'est là qu'il y a le plus grand aéroport international. Les liaisons entre Rabat et Lyon sont peu fréquentes, y'en a pas d'ailleurs, donc on passe souvent par Casablanca. Donc j'ai fait Casablanca-Lyon.

Et tu as voyagé avec quelle compagnie ?

AirArabia.

Tu étais déjà venu en France avant ?

Oui pour les vacances, avec mes parents, plusieurs fois dans des villes, comme Paris, mais jamais à Lyon.

Rabat alors, c'est un milieu urbain ?

Oui.

A titre de comparaison, on pourrait la comparer à quelle ville en France ?

A Lyon. C'est une grande ville, c'est la capitale administrative, et c'est la deuxième plus grande ville du Maroc, la deuxième ville la plus importante en terme d'économie mais la première en titre d'administration.

Et tu habitais dans le centre, en périphérie ?

Pas dans le centre, mais plutôt dans des quartiers résidentiels.

Pour revenir sur les raisons de ta migration, quelque part elle a été motivée par des raisons sentimentales, puisque tu as dit être venue à cause de ta fiancée. Est-ce que tu serais venu sur Lyon si ta fiancée n'y était pas déjà ?

C'est vrai que si elle habitait dans une toute petite ville, je pense que ça m'aurait pas forcément motivé ni encouragé. Faut dire que c'est vraiment la motivation qu'il m'a fallu pour faire toute la paperasse, toute la procédure pour venir en France, même si la volonté de venir en France existait bien avant. Mais c'est vraiment cette motivation là, c'est elle qui a fait que je me suis dit, allez bon d'accord, je vais le faire.

Du coup, tu t'es inscrit sur Lyon parce qu'elle était à Lyon ? Si elle était, par exemple à Paris, tu serais allé à Paris ?

A contre-coeur mais oui.

En ce qui concerne la structure qui t'a aidé, Campus France, à venir en France, est-ce que c'était purement administratif ou est-ce qu'ils t'ont aussi apporté une aide humaine, avec des conseils pour s'intégrer ou trouver un logement ?

Non. Ils sont pas là forcément pour nous donner des conseils ou nous aider, ils sont là pour remplir leurs dossiers, et c'est à nous de prouver nos moyens de subsistance, où est-ce qu'on va loger, comment est-ce qu'on va faire pour y aller, est-ce qu'on a assez de garanties financières, c'est à l'étudiant de faire son propre dossier. C'est purement administratif, même s'il y a des gens très sympathiques.

Et lors de ton arrivée en France, il y avait quelqu'un pour t'accueillir en France ?

Oui, ma copine, mais j'avais aussi pas mal d'amis en France, qui sont tous issus du même lycée français à Rabat, le lycée Descartes, donc ils étaient déjà là pour m'accueillir.

Donc tu avais déjà tout un réseau sur place pour t'accueillir ?

Oui, ils sont venus me chercher à l'aéroport, non j'ai été bien accueilli, j'ai pas eu de transition à faire.

Et lorsque tu es arrivé, comment t'es-tu logé ?

Je vis avec ma copine depuis que je suis arrivé.

C'est un appartement qu'elle avait déjà sur place, ou vous l'avez cherché ensemble ?

C'est un appartement qu'elle avait déjà sur place. Je suis venu pour construire ma vie avec elle, donc je me suis dit que c'était bête d'avoir chacun son loyer, son logement de son côté.

Et vous habitez où ?

A Villeurbanne, à Charpenne. C'est là qu'on vit depuis que je suis arrivé.

Ta vie, tu envisages de la construire en France ou au Maroc ?

J'envisage plutôt de la construire en France.

Donc te de marier en France, d'avoir des enfants en France, de trouver un travail en France ?

Tout en France. Disons que j'ai cette chance d'être Marocain donc j'aurais aussi le droit d'avoir un cabinet ou de pouvoir travailler en France et au Maroc en tant qu'avocat, donc j'aurais principalement mon travail qui sera en France, mais j'aurais très probablement quelques petites affaires au Maroc.

Ton ambition professionnelle, c'est d'ouvrir un cabinet qui serait basé en France, mais d'où tu pourrais également travailler au Maroc ?

Effectivement oui.

Ton concours sera reconnu au Maroc ?

Oui. En tant qu'avocat j'aurais le droit de plaider au Maroc. Il y a une convention judiciaire entre le Maroc et la France, qui date de 1957, qui permet à toutes les personnes qui exercent une profession juridique ou judiciaire, qui exercent dans les deux pays de pouvoir plaider, travailler dans l'autre (pays). C'est aussi pour des raisons personnelles, ma fiancée ne souhaite pas retourner au Maroc.

Elle y a vécu ?

Elle y a vécu pendant près de dix-huit ans.

Elle est venue en France pour ses études ?

Oui.

Et quel âge a-t-elle ?

Elle a 29 ans.

Donc ça fait onze ans qu'elle est en France ? Elle s'est bien intégrée en France ?

Oui, de toute façon même dans sa famille, là où elle a grandi, ça a toujours été une famille franco-marocaine, mais beaucoup plus française que marocaine.

Et en ce qui concerne la langue, vous parlez quelle langue dans ta famille ?

On parle près de 80% français.

Donc c'est la langue que vous utilisez au quotidien pour communiquer entre vous ?

Oui.

C'est quoi la langue principale au Maroc ?

C'est l'arabe, ou plutôt le marocain, un dialecte.

Q : Tu le parles ? Ta famille également ?

Oui, et oui. Ma mère est plutôt axée vers l'arabe, mon père plutôt francophone. Il parle les trois langues, arabe français anglais parfaitement bien, mais on parle beaucoup plus français parce que c'est la langue qu'on a presque toujours parlé.

Q : Et tu l'as appris à l'école ou au sein de ta famille, le français ?

R : Les deux, à l'école et au sein de ma famille.

Q : Quelque part, c'est une deuxième langue maternelle ?

R : Oui. Enfin en fait, à l'école maternelle j'étais en Egypte, et on parlait l'arabe égyptien et l'anglais, c'est quand ma famille est rentrée au Maroc que j'ai appris l'arabe marocain et le français.

Tu parles d'autres langues ?

Anglais et espagnol.

Tout à l'heure, tu as dit que ton père est diplomate. Est-ce que ta mère travaille également ?

Non, elle n'a jamais travaillé.

Elle n'a pas fait d'études ? Elle s'est directement mariée et a eu des enfants ?

C'est ça. Elle s'est occupée de nous et de son foyer. Elle n'est pas sans emploi mais elle a cent emplois.

Tu es venu en France pour rejoindre ta copine, est-ce que depuis il y a eu un changement dans ta situation matrimoniale, familiale ?

Pour l'instant, on est que fiancé avec ma copine, on n'a pas encore fixé la date du mariage, ni quand ni où, parce que j'ai plutôt mon examen en ce moment, je veux plutôt me concentrer dessus, et on verra ça par la suite.

Vous vous êtes rencontrés où ?

Au Maroc.

Il y a combien de temps ?

Deux ans et demi à peu près.

Donc tu l'as rejointe assez rapidement en France ? Vous vous êtes fiancés à ton arrivée en France, ou c'était déjà le cas avant ?

On est fiancé depuis le mois d'août.

C'est assez récent.

Oui.

Vous n'avez pas d'enfants ?

Non, pas que je sache.

Et ta soeur, qui a quitté le Maroc aussi, elle a des enfants ?

Elle en a trois, qui sont nés quand elle était en France.

On va aborder des questions à propos de ta sociabilité, et ça aura été assez rapide.

Je ne parle pas beaucoup... ?

Si tu as des choses à dire, dis-les, ne te restreins pas. A ton arrivée en France, est-ce que tu as retrouvé une communauté dans laquelle t'insérer, soit par rapport à ton pays d'origine, soit par rapport à la langue, mais en l'occurrence tu parles plus français que marocain, ou de ta religion d'origine si tu pratiques une religion ?

Je suis Marocain, donc je suis musulman d'office.

L'islam est religion d'Etat ?

C'est une religion d'Etat oui, qui se transmet de père en fils. On ne demande pas l'avis au nouveau-né.

C'est pareil avec le catholicisme ?

Le catholicisme il faut être baptisé, nous il faut être né de père musulman. Pour les garçons il y a juste la circoncision, bébé, mais sinon à part ça on est musulman de père en fils. Mais la religion est une chose plutôt personnelle et privée, qui à mon avis ne devrait pas ressortir dans la sphère publique. Je n'ai aucun problème avec la religion, chacun pratique la religion qu'il veut dans la mesure où il respecte, tant qu'il ne dépasse pas la sphère privée. Si on prend le principe même de la religion qui est une relation entre l'individu et Dieu, je vois pas pourquoi une tierce personne devrait intervenir là-dedans. Ou même essayer de rentrer dans cette relation qui est plutôt bilatérale, enfin plutôt unilatérale.

Et du coup est-ce que tu as retrouvé une communauté par rapport à l'Islam en France ?

Disons que je ne vais pas aux mosquées, je choisis pas mes amis par rapport à leurs orientations religieuses, d'autant plus que l'Islam exercé en France n'est pas l'Islam exercé au Maroc. Il y a de très fortes différences. Dans l'Islam il y a deux grandes familles, les chiites et les sunnites, et au Maroc on est sunnite. Et dans le sunnisme, y a plusieurs rites, le rite malikite, qui est exercé au Maroc, le wahhabite, plus extrême, qui est exercé en Arabie Saoudite par exemple. Après y a tout ce qui est hanafite et hanbalite, en Algérie ou en Egypte. Et faut dire qu'au Maroc le malikisme est assez tolérant, assez ouvert, contrairement aux autres rites, et quand on arrive en France, on retrouve un autre islam qui n'est pas du tout l'Islam tel que je l'ai connu au Maroc, mais un peu plus extrême, et un peu plus... intégriste ? Après si ça se trouve c'est juste la minorité qui s'exprime ? Malheureusement, à mon arrivée en France, j'ai été un peu choqué, parce que c'était pas du tout l'Islam que j'ai connu, et donc j'ai préféré plutôt m'éloigner de tous les milieux religieux, c'était un choc plutôt négatif, c'était pas ce que j'avais connu. J'ai vécu en Algérie, en Egypte, en Arabie Saoudite, donc j'ai vu les différents types de rites, et l'islam de France tend à devenir de plus en plus éloigné de la vraie religion. Y'a ça mais y a aussi tout ce qui s'est passé en

Algérie au niveau dans les années fin 80-début 90, ça a été exporté en France et donc on a un mélange entre méconnaissances de l'Islam et une sorte d'extremisation.

Si je comprends bien, tu n'as pas cherché à t'intégrer dans un réseau de sociabilité à cause de ta religion ?

Non. Parce que j'estime qu'on ne pratique pas forcément l'Islam de la même manière. Parfois même on se demande si c'est la même religion, on a des avis complètement contradictoire là-dessus, et surtout j'ai toujours été, à titre personnel, quelqu'un qui essaye de comprendre la religion plutôt que de l'apprendre bêtement.

En ce qui concerne ta fiancée, elle est musulmane également ? Est-ce qu'elle pratique différemment ou est-ce qu'elle a la même pratique que toi ?

Fille de père musulman donc elle est musulmane officiellement.

Et au quotidien, quelle est ta pratique de ta religion ?

Je la pratique peu.

Il n'y a pas de conflit par rapport à la religion au sein du couple ?

Non pas du tout. C'est purement intime donc personne n'empiète sur les convictions religieuses de l'autre.

Et par rapport à ton pays d'origine, est-ce que tu as retrouvé un groupe de sociabilité une fois arrivé en France ? Ou par rapport aux autres pays que tu as pu retrouvé dans ta jeunesse ?

Alors on a une toute petite communauté, ce sont toutes les personnes qui sont issus du lycée français à Rabat, mais ça c'est parce qu'on se connaît depuis le lycée, c'est de très bons amis que ce soit les miens ou ceux de ma copine, qui elle aussi est issue du même lycée, on se connaît tous depuis 10, 15 ans donc c'est beaucoup plus de la connaissance qu'une communauté, c'est à dire qu'on va pas vers l'autre personne juste parce que elle est marocaine, juste parce que elle est de Rabat. C'est vrai que ça peut être un sujet de début de conversation, mais c'est pas forcément pour ça qu'on se verra tous les jours.

Donc tu ne t'es pas intégré dans un groupe parce les gens venaient de tel endroit ou pratiquaient telle religion ?

Non, ah non, ça a toujours été par, bah comme tout le monde, des affinités, qu'ils soient français, juifs, musulmans ou autre, ou même pas religieux.

Est-ce que tu as eu un sentiment de solitude lorsque tu es arrivé, ou est-ce qu'au contraire tu t'es de suite senti accueilli, intégré ? Est-ce que tu as eu un coup de blues après ton départ du Maroc ?

Non pas forcément, parce que déjà à la base je suis quelqu'un qui a vécu dans plusieurs pays, donc j'ai l'habitude, je vais vers l'autre lorsque j'arrive, d'autant plus que lorsqu'on arrive dans un pays qui n'est pas le nôtre, faut tout de même pas s'attendre à ce que les gens viennent nous voir, même si parfois c'est juste par curiosité, mais sinon il faut aller vers l'autre. Et j'ai très rarement été rejeté, ça se compte sur les doigts d'une seule main, mais sinon à part ça les gens sont très accueillants. Je n'ai jamais eu de souci là-dessus.

Tu ne t'es pas senti rejeté par les administrations ou par ton établissement scolaire ou par tes voisins aussi par exemple ?

Non, que ce soit l'université ou la préfecture pour faire mon titre de séjour chaque année, il n'y a jamais eu aucun souci, les gens sont très accueillants, et pour certains très sympathiques, ça fait du bien d'aller déposer sa demande de renouvellement de titre de séjour et que la personne qui traite votre dossier vous souhaite bon courage, qui croise les doigts pour nous, parce qu'on a un grand oral qui est très difficile.

Parce que là tu viens de déposer ton dossier pour l'année en cours ?

Oui.

Tu savais déjà que tu allais passer ton grand oral ?

Oui

Pas trop stressé ?

J'essaye de ne pas laisser le stress prendre le dessus.

Comment s'organise ton réseau social au quotidien, tes amis, tes connaissances ?

Mes amis et connaissances, j'ai des amis marocains, chacun s'est fait un réseau donc on a intégré pas mal de personnes dans notre petit réseau, entre petits marocains, mais ya aussi les personnes que je fréquente à la fac, à la prépa. Sinon je joue au foot après, une fois par semaine avec des gens, c'est sympa.

Tu joues en club ?

Pas en club, en amateur, entre nous, enfin on vient, on est là, on essaye d'appeler quelques petites personnes par ci par là, on a fondé un groupe sur Facebook, et on essaye de rassembler les gens et pour l'instant ça marche très bien.

Ta fiancée est franco-marocaine, elle a cet aspect français dans sa culture, comment se sont fait les liens entre cette culture et toi ?

La culture française ?

Oui.

J'ai toujours été scolarisé dans une école française, j'ai suivi le même parcours, le même brevet, le même baccalauréat général que les français de France...

Tu as passé quel bac ?

Un bac scientifique, spécialité mathématique, en 2006. [... il évoque convergences entre droit et maths]

Donc la culture française, c'est quelque chose que tu connais depuis longtemps ? Ca n'était pas quelque chose de nouveau lorsque tu es arrivé en France ?

Non absolument pas. J'ai toujours eu comme amis Pierre Paul Jacques Edouard.

Et pas de Léa ou de Marion ?

Si, si si, j'ai dit ça à cause de l'expression, mais aussi des Philippine, enfin bref...

Depuis que tu vis en France, est-ce que cette culture française fait partie de ton quotidien, est-ce qu'une grande importance est laissée à la culture marocaine ?

Vu que je vis en France, je côtoie principalement des Français, ma copine est beaucoup plus Française que Marocaine, même si on garde toujours notre identité marocaine, je sais pas si c'est une originalité ou une identité, on la garde quand même, et c'est un plus, qu'on apporte à notre culture française.

Et est-ce que tu envisages de demander la nationalité française ?

C'est à une chose à laquelle je n'ai pas encore pensé... Je sais que en tant que Marocain je n'aurais aucun problème, enfin pas beaucoup de problème, à exercer en France, mais si je devais demander la naturalisation, ce serait beaucoup plus pour m'éviter la paperasse, pour éviter toute la procédure administrative qui peut être longue. Faut savoir que pour demander un titre de séjour lorsqu'on est pas étudiant, il faut aller à la préfecture à 4h du matin pour faire la queue, pour arriver à 9h, donc si jamais notre titre de séjour expire au mois de mai, jusqu'au mois d'août, je pense qu'il n'y a pas de souci, mais si c'est au mois de janvier à 4h du matin, les conditions d'attente ne sont forcément très adéquates. Mais après, je sais pas. Pour l'instant c'est pas forcément la chose à laquelle je pense en priorité.

Si tu la demandes, ce serait plus pour des questions pratiques ?

Oui.

Le fait de te marier avec ta fiancée te permettrait d'obtenir cette nationalité française ?

Il faut selon la loi 4 ans de vie commune après le mariage. Le problème c'est que si le mariage cesse, par la suite les conditions d'attributions... Enfin ça c'est plutôt pour le titre de séjour de dix

ans, de vie privée familiale. Je préfère plutôt obtenir la nationalité, si le cas y éché, s'il s'agit de ma propre personne, non pas de ma situation familiale.

Tu ne veux pas la demander en lien avec ta fiancée, ton mariage ? Ce serait une demande propre ?

Absolument, oui.

Précédemment on a évoqué la culture française dans ton quotidien, comment ça se passe au sein du foyer ? En ce qui concerne les habitudes alimentaires et vestimentaires ?

On mange un peu de tout, on mange pas mal de français, pas beaucoup mais pas mal de marocain, on fait quelques petits tajines par ci par là. Faut savoir que la cuisine marocaine est une cuisine très raffinée, il faut beaucoup de travail, il suffit pas de, sans vouloir offenser tous mes amis italiens, il suffit pas de mettre des spaghettis dans de l'eau et de faire une sauce bolognaise, c'est vraiment énormément de travail.

Au quotidien, les habitudes culinaires c'est plutôt un mélange, ou vous réservez les plats marocains pour quand vous avez beaucoup de temps, ou que vous fêtez quelque chose ?

Voilà. Lorsque par exemple c'est l'Aïd, lorsqu'on a des amis Marocains ou même parfois, très souvent c'est lorsqu'on a des amis Français, on veut leur faire découvrir la vraie cuisine marocaine. Parce que, dans la cuisine marocaine, un tajine ne se mange absolument pas avec de la semoule, et c'est quelque chose qui, je dirais même qui m'énerve parfois, parce que la cuisine marocaine est tellement raffinée, tellement riche, qui a été, qui tend à être en fait, comment dire ça, elle perd un peu de son originalité lorsque y a la cuisine algérienne, tunisienne ou même certaines personnes qui n'ont connu que la cuisine algérienne, il y a une influence, pas forcément positive selon moi. Parce que le couscous marocain n'est pas le couscous royal avec des merguez. Faut savoir aussi que je viens d'une famille marocaine assez traditionnelle, une très vieille famille, et le côté culinaire, la famille de ma mère est l'une des meilleures familles marocaines côté cuisine.

Parce que c'est là qu'on mange le mieux, ou c'est une reconnaissance ?

C'est une reconnaissance oui, une reconnaissance marocaine.

Explique-moi ça.

En fait, le Maroc c'est plusieurs régions, comme partout, les autres régions du monde, et certaines régions sont connues plus que d'autres pour leur cuisine, ou certaines grandes familles pour leur cuisine, ou la qualité de leur cuisine.

Et grande famille, ça veut dire quoi ?

Une grande famille, en nombre mais aussi en, je dirais, statut social.

Donc ça témoigne d'une hiérarchie sociale avec les familles ?

Au Maroc y a une sorte de hiérarchie sociale, y a certaines familles qui historiquement ont été plutôt au pouvoir mais c'est beaucoup plus tribal qu'autre chose. Le chef de tribu ou le chef de la région, et donc cette culture a été, entre autre, sauvegardée au Maroc.

Et ta mère fait partie de ces grandes familles ? Elle vient d'une famille qui est reconnue ?

Oui.

Comment tu le sais ça ? Comment ça se transmet ? Oralement, ou vous avez des documents ?

Ca se transmet oralement, mais il y a certaines personnes qui ont leur titre, il y en a encore au Maroc. Je n'ai pas encore le mien.

C'est vrai ?

Oui, de la part de mon père et de ma mère j'ai droit à une sorte de, pas de titre de noblesse mais un titre.

Comme ce qui pouvait exister en France à une certaine époque ? Qui aujourd'hui se transmettent de générations en générations ?

Au Maroc aussi, ça se transmettait de générations en générations, sauf que depuis 1986, le roi a décidé que, parce que certaines personnes en abusaient, on ne pouvait demander son titre qu'en suivant une certaine procédure.

Qui est ?

Il faut remonter au chef-lieu de la tribu, pour demander à une personne spéciale une attestation comme quoi cette personne est bien le descendant de cette personne. C'est toute la lignée qui est retracée, et ça se fait par dahir, par actes royaux, donc c'est le roi qui désigne cette personne ayant ce titre là.

C'est quelque chose que tu vas demander ?

C'est vrai qu'au Maroc c'est quelque chose qui pourrait éventuellement ouvrir certains privilèges, mais des petits privilèges, c'est pas grand chose. Mais j'avoue que je me suis jamais senti supérieur aux autres. Même si je devais demander ce titre là, j'en ferais pas forcément usage.

D'accord. On a parlé de tes habitudes culinaires. Et en ce qui concerne tes habitudes vestimentaires ? Est-ce qu'il y a des habitudes vestimentaires différentes de l'Occident au Maroc ?

Non, pas forcément. On met parfois la djellaba parce que c'est l'Aïd, lors d'une grande fête, et encore lorsqu'il y a des mariages on met beaucoup plus le costume cravate. Mais sinon on a adopté les mêmes habitudes vestimentaires que la France.

Déjà au Maroc ? Ce n'est pas quelque chose que tu as intégré lorsque tu es venu en France ?

Absolument pas.

On va maintenant aborder ton parcours professionnel, est-ce que tu peux le présenter depuis le début ?

Un parcours professionnel alors que je suis encore étudiant ?

Oui, on en a tous un.

Est-ce qu'on parle des petits boulots ou plutôt des grands boulots ?

De tout, on va dire de tout.

Alors j'ai commencé à travailler pour la première fois à l'âge de 19 ans, juste après mon bac, c'était dans un centre d'appel, j'ai travaillé pendant quelques semaines, après les études ont repris, j'ai retenté l'expérience l'été de la même année, à la fin de ma première année de fac. C'était toujours dans un centre d'appel, très souvent c'était pour de la vente directe. Par la suite, une fois que j'ai eu ma licence, j'ai commencé un stage chez des notaires, au Maroc, en parallèle avec mes deux masters, j'y ai travaillé pendant deux ans, deux ans et demi à peu près. J'ai arrêté mon stage, j'ai travaillé à la CNOPS, par la suite j'ai démissionné. J'ai travaillé au Crous il y a deux ans, je faisais à peu près quinze heures par semaine, j'étais au service du midi, donc je préparais les frites, les steak, les sandwichs que je servais directement aux clients, aux étudiants du Crous. Et durant les vacances, à partir de l'été 2013, je suis auxiliaire de vacances au service recouvrement amiable à la BNP.

C'est ton parcours professionnel depuis le début ? Pas de petits boulots quand tu étais lycéen ?

Non.

Lorsque tu es arrivé en France tu as quitté un travail qui était à priori bien rémunéré, tu as repris tes études et tu as pris un petit boulot au Crous ?

Oui.

Beau décalage.

C'est pas une question d'ego, mais lorsqu'il s'agit de travailler pour gagner de l'argent, d'autant plus que c'est temporaire, on prend sur soi et on finit par aimer ce qu'on fait. D'autant plus quand on connaît des personnes très sympas avec qui on travaille, et ça se passe généralement très bien, on se sent pas rabaissé ou quoi que ce soit.

Ce petit boulot au Crous, tu l'as commencé dès ton arrivée en France ?

Non non, je suis arrivé au mois d'octobre (2012), j'ai commencé au mois de mars (2013), j'ai fait mars avril, et une semaine au mois de mai. C'était juste passager.

Comment tu fais pour vivre pendant tes études ? Est-ce que tes parents t'envoient de l'argent du Maroc ? Comment t'organises-tu financièrement ?

Mes parents m'envoient une partie de mes moyens de subsistance, mais j'estime qu'à l'âge de 27 ans, j'estime que je suis capable de me prendre en charge moi-même. J'ai essayé de travailler à droite à gauche pour pouvoir renflouer les caisses, même si je suis un peu dépensier, c'est pas toujours facile de garder l'argent à la banque. Si je me retrouve dans certaines situations, c'est là que j'appelle mes parents pour une petite aide financière.

Et ta fiancée, elle travaille ?

Oui, elle est assistante-ingénieure au CNRS.

Donc elle apporte un salaire régulier au sein du couple ?

Oui. Disons qu'on essaye de se partager les charges, on partage les charges en deux.

Ca fait maintenant deux ans que tu es en France, est-ce que tu as eu des désillusions, des déceptions par rapport à ce à quoi tu t'attendais ? De la vie culturelle, politique, sociale ? De la vie quotidienne ?

Pour l'instant non, ça va, j'apprécie ma nouvelle vie on va dire. Au niveau de la vie culturelle en France, on a pas de soucis à se faire, avec pleins de manifestations culturelles toute l'année. Sinon, tout le reste... Je n'ai pas vraiment eu de désillusions pour l'instant, après faudra attendre que je mette les pieds dans le barreau, pour voir si vraiment ce que j'imaginai du métier d'avocat existe réellement ou pas.

Tu es venu en France dans l'idée de devenir avocat ?

Oui.

Ca n'était pas possible de le faire au Maroc ?

Si, mais dans ce cas là je devais rester au Maroc, et comme on sait, tous les problèmes d'indépendance de la justice, de corruption, parfois d'incompétences, je parle pas que des juges je parle de plusieurs institutions, de la mentalité qui, faut dire, est parfois très différente, par rapport à celle que j'ai connu, au sein de laquelle j'ai grandi, ya énormément de différences entre la mentalité française et la mentalité marocaine, la pure et dure. C'est facile de dire les marocains sont très sympas, enfin ce que je côtoie sont très sympas, mais souvent ce sont des marocains de la même classe sociale que nous, et quand on commence à travailler sur toutes les classes sociales qu'on confronte, et faut dire que vu que j'ai travaillé au Maroc pendant plusieurs mois, voire plusieurs années, c'est parce que j'ai été déçu que j'ai quitté le Maroc. J'ai eu des désillusions au Maroc, pas en France.

Si tu as fait le choix de la France, c'est aussi pour éviter des choses que tu juges négatives au Maroc ?

Oui.

Et tu vois une réelle différence entre le Maroc et la France ?

Au Maroc, ya pas vraiment de politique, c'est une démocratie qui n'est pas la même que la démocratie française, ou toute autre démocratie. On a une autre façon de pratiquer la politique au Maroc, qui ne donne pas forcément de très bons résultats, c'est beaucoup plus du poujadisme qu'autre chose parfois, et si on devait comparer la pratique de la politique française avec la politique marocaine, je pense que toutes les deux ont des choses à se reprocher. Mais bon je compte pas faire de politique.

Ce que je voulais dire, c'est qu'il y avait peut-être une idée politique qui sous-tendait ton choix de la France ?

Oui c'est ça, une idée de démocratie, d'égalité des chances, si je peux dire d'égalité devant la loi parce que des fois au Maroc, on est surpris de l'inégalité devant la loi, qui est quelque chose avec lequel je ne pourrais pas vivre, j'ai du mal à travailler dans des circonstances pareilles.

Tu souhaites rajouter quelque chose d'autre ?

Non, je crois que j'ai tout dit.

Entre-temps, Driss B.a réussi son concours d'entrée à l'école des avocats, il intégrera l'école en janvier 2015 pour un cursus de trois ans.

El Hadji Omar Cissé (Sénégalais, arrivé en 2012, 28 ans)

El Hadji Omar Cissé est appelé « El Hadj » par les membres de sa famille et « Cissé » par ses amis (dont notamment ceux du club de football de Bourg-lès-Valence dont je fais partie, par souci de facilité), Cissé est un Sénégalais de 28 ans d'origine « sossé », nom donné par les Wolofs pour désigner les Mandingues au Sénégal. Marié à une française et père d'un petit « Noah » de 6 mois, il réside actuellement dans un appartement à Valence dans la Drôme.

L'entretien a eu lieu à sa demande dans son modeste appartement le mardi 28 octobre 2014 dans l'après-midi pendant un peu plus de deux heures, après que Cissé m'ait invité à déguster un plat typiquement sénégalais qu'il a préparé pour sa femme et moi. Je précise que l'entretien s'est déroulée uniquement entre lui et moi, sa femme encore étudiante n'était là que pour le déjeuner. Je suis entré en contact avec Cissé par l'intermédiaire du réseau social Facebook pour lui demander si cela lui dérangerait que je réalise avec lui cet entretien oral. Sans hésitation, il a répondu favorablement à ma demande. L'entretien s'est déroulé trois jours après cette demande en ligne. Je connais Cissé depuis maintenant plus d'un an à travers mon club de football où il a joué dans mon équipe. L'enclichage avec mon interlocuteur est le réseau amical.

J'ai décidé de réaliser cet entretien avec cette personne-là pour trois raisons : la première raison est qu'il s'agit d'un ami à moi qui est très serviable, accueillant, toujours souriant et prêt à aider en cas de besoin ; la deuxième raison est son âge proche du mien (22 ans) ce qui me permet d'avoir le contact plus facile qu'avec une personne plus âgée et avec qui j'aurais pris davantage de distance, la troisième raison enfin est qu'il parle bien français, sa deuxième langue avec le wolof. Je voulais m'assurer qu'il comprenne et puisse répondre précisément à mes questions.

Au cours de l'entretien, j'ai pu constater trois grandes difficultés que je vais énumérer. La première d'entre elles concernent les noms des très nombreux membres de sa famille et les noms de lieux où il a habité jusqu'à son départ en France. Cissé a des frères, beaucoup de sœurs, des demi-frères et demi-sœurs car son père, désormais décédé, était polygame (2 femmes). Parfois, il arrivait qu'il fasse référence à sa sœur. Mais laquelle ? Ses grandes sœurs, sa sœur jumelle, sa petite sœur voire ses demi-sœurs.³³ Par ailleurs, le nom des villages, quartiers et villes où il a résidé dont la consonance m'était étrangère me poussait à lui demander d'épeler le nom.³⁴ La deuxième difficulté concerne également les dates. Cissé était très évasif, doutait et cela lui est arrivé de les confondre. Ainsi, j'ai bien dû faire attention et revenir sur la chronologie à plusieurs reprises pour que son récit soit cohérent.³⁵ La troisième difficulté est que Cissé n'est pas très bavard. Dès lors qu'il a commencé, pour ne pas l'interrompre dans ses réponses, je prenais bien le temps qu'il termine avant de continuer la conversation ou insister sur un point que j'estimais plus important qu'un autre.

³³ Francisca SIRNA, *L'enquête biographique*, p.10 : Francisca SIRNA note un peu dans la même logique que l'enquête introduit des personnes sans préciser si ce sont des amis ou des parents.

³⁴ Francisca SIRNA, *op.cit.*, p.9 : Francisca SIRNA évoque la même idée avec la distance et le nom des villages piémontais ou siciliens.

³⁵ Francisca SIRNA, *op.cit.*, p.10 : Francisca SIRNA parle des erreurs de datation et des difficultés pour l'individu de se rappeler précisément des événements passés. Par recoupement entre la date de naissance de l'individu et d'un événement en question, l'enquêteur arrive à déceler certaines incohérences. Il est alors nécessaire de reposer la question à l'individu sur le moment ou lors d'une prochaine enquête.

En ce qui concerne les facilités, je peux en noter deux. La première est qu'il a accepté de répondre à toutes mes questions sans rechigner, sans un zèle de mécontentement pendant plus de deux heures, y compris sur des sujets qui peuvent être parfois difficiles à évoquer (les sources de financement de sa migration, les « petits boulots » qu'il a fait ou encore la période durant laquelle il était immigré clandestin sur le territoire français et susceptible d'être renvoyé à n'importe quel moment). La seconde facilité est qu'il était capable de se souvenir de détails très précis sur des faits qui l'ont marqué : sur un montant, une date, une personne, un lieu etc.

Cissé, l'entretien va se dérouler en trois parties. Dans la première, on va commencer par parler de ta famille et de ton enfance au Sénégal, pour ensuite continuer sur les raisons et modalités de ton départ en France, et enfin finir par ton arrivée en France jusqu'à ta situation présente.

Pour débiter, donne-moi ta date et lieu de naissance ?

« Le 3 octobre 1986 à Ndiago, un petit village au centre du Sénégal, à 300 km de Dakar, vers Kaolack. »

Parle-moi un peu de ton papa, son année et lieu de naissance, sa famille, sa profession ?

« Mon papa s'appelait Aly C., il devait être né dans les années 1940. Je n'ai pas la date comme il n'y avait pas de registre administratif. Il est décédé en 2006 vers l'âge de 60 ans, oui donc il doit être né vers 1946, quelque chose comme ça. C'était un fils unique, le premier de son village de Malem (« Malem-Hodar ») à faire des études. Il a obtenu un certificat d'étude avec lequel il est devenu instituteur à l'école élémentaire. Il avait deux femmes : ma « tante » (à comprendre la première femme de son père) et ma mère. Pendant toute sa carrière, il va souvent être muté et nous, on se déplaçait avec lui. »

Et ta maman ? Et ta « tante » ?

Ma mère s'appelle Ngone Dao, elle a 58 ans, elle est née vers 1956/1957. C'était une mère au foyer, elle s'occupait de mes frères et sœurs, comme ma tante qui a environ 65-66 ans. »

D'accord. Tu as combien de frères, sœurs, de demi-frères et de demi-sœurs ?

« Alors j'ai deux frères, six ou sept sœurs [... après décomptage au bout de plusieurs secondes, il finit par dire sept], deux demi-frères et deux demi-sœurs ».

Et ben, ça en fait du monde ça [Rire d' El Hadji]. Tu connais leurs dates de naissance ?

[...El Hadji ne les connaît pas tous par cœur et donne parfois des approximations. Cela dure un certain temps, plusieurs minutes. Cette séquence me permet de comprendre de quelle sœur ou frère

il parlait et faisait référence par la suite. C'est également à ce moment-là que j'ai appris qu'il avait une sœur jumelle].

Tes grands-parents, tu les as connus ? Tu savais ce qu'ils faisaient ?

« Non, je ne les ai pas connus. Je crois du côté de mon père et de ma mère, ils étaient cultivateurs d'arachide et de mil. » [Origine modeste de la famille]

Après avoir vu rapidement ta famille proche, on va plus s'intéresser à là où tu as vécu au Sénégal, ce que tu y as fait jusqu'à ton départ en France. Donc tu es né à Ndiago, tu y as vécu pendant combien de temps ?

« Oui à Ndiago jusqu'à mes 6 ans environ. On habitait tous ensemble ... » [Après un calcul rapide, il y a vécu de 1986 à 1992]

Excuse-moi, à propos du logement, vous habitiez dans une maison ? Comment elle était organisée ?

« Oui oui, une grande maison. Ben tu as une grande pièce en entrant dans la maison, c'est là où tout le monde se réunit. Après tu as une chambre pour les filles, une chambre pour les garçons, une chambre pour la mère et une chambre pour la tante. »

Attend, ça veut dire que tu as tes sept sœurs qui sont dans la même chambre ?

« Non non car pendant mon père allait chez ma tante, certaines de mes sœurs allaient dormir avec ma mère. Du coup, ma mère n'était jamais seule quoi. »

C'était bruyant dans la maison alors, y'avait de l'ambiance ?

« Oui oui, on s'ennuyait pas, il y avait toujours du monde. [Rires] »

D'accord. Et pourquoi vous avez quitté Ndiago ?

« Ben mon père a été muté à Kaffrine, à 50km de Kaolack. Là, c'est plus le village, c'est la ville. On y est resté deux ans. » [1992-1994]

C'est à Ndiago où tu as commencé l'école ? Une école publique, une école religieuse ? C'est là où tu as appris le français ?

« Oui, voilà j'ai commencé l'école primaire dans une école publique. J'ai commencé à apprendre le français à l'école parce qu'à la maison, on parlait wolof. L'école religieuse, j'y ai été mais très peu longtemps. C'était juste pendant une année, pendant les vacances. C'était pour éviter que les enfants du quartier se dispersent, un homme du quartier donnait des cours pour enseigner un peu l'islam. Ça ne dure pas longtemps. »

Et après Kaffrine, vous est allé où ?

« Là, on est allé à Kaolack, la grande ville de la région. A 16 ans, j'ai obtenu mon brevet à la fin du collège. J'ai continué en seconde puis en première. J'étais à Kaolack de 1994 à 2007. »

Et quand as-tu commencé le football ?

« C'est à partir de cette époque, du collège et j'ai continué au lycée. Le foot est devenu une passion débordante. Avec le club du quartier à Kaolack, on avait un assez bon niveau mais pas assez pour devenir professionnel. A partir du lycée, je pensais qu'au foot. Et j'ai laissé un peu les études. »

Tu ne pouvais pas être à la fois à l'école et un peu au foot ?

« Le truc, c'est qu'avec le club et les copains, on faisait de grands déplacements à travers tout le pays la semaine. Et ça m'a gêné dans la poursuite de mes études. J'ai arrêté l'école en première à cause de mauvais résultats quoi. »

Tu as des regrets sur cette époque ?

« J'ai vécu de super moments avec mes amis avec qui je suis toujours en contact par Facebook pour certains d'entre eux. Mais oui, je regrette maintenant de ne pas avoir fait des études, d'avoir arrêté si tôt. » [Il y avait déjà évoqué cet aspect pendant le repas avec sa femme et moi]

Pendant ces années à Kaolack, vous étiez toujours ensemble tes frères et sœurs, du moins dans la région ?

« Oula non. Mes plus grandes sœurs se sont mariés et ont rejoint leur mari. Deux sont partis à Ndangane [un village côtier], et ma demi-sœur [la plus grande] à Mbour. » [Une autre ville côtière plus proche de Dakar]. »

Et de là, vous êtes parti ensuite à Dakar ? [Je savais qu'il avait vécu à Dakar]

« Voilà. On est parti à Parcelles Assainies [Un arrondissement de Dakar. Il me montre alors sa carte d'identité où est marqué cet arrondissement] après le décès de mon papa en 2006. On a tous décidé d'aller à Dakar pour se rapprocher des frères et sœurs partis étudier ou vivre là-bas. »

[Au fur et à mesure, beaucoup de membres de la famille ont quitté le foyer familial. Pendant plusieurs minutes, El Hadji me dit ce qu'ils sont devenus. Certains sont restés au Sénégal : deux frères ont pris un appartement à Dakar, l'un pour le travail, l'autre pour ses études ; une sœur dormait chez un ami de son père pour ses études, une autre s'est mariée à Dakar. Les autres membres de sa famille sont partis pour la France. Une grande sœur a rencontré un Français à Dakar et l'a rejoint à Cannes. Plus tard, trois de ses sœurs dont sa sœur jumelle sont partis la rejoindre à Cannes pour leurs études (une comme ingénieur dans l'électricité, une pour des études d'esthétique, une autre comme commercial). Enfin, un frère à lui, à l'invitation d'un ami sénégalais, est parti à Paris où il travaille désormais dans la sécurité du RTAP. Cette longue séquence m'a permis de comprendre un peu plus les motivations d'El Hadji pour son départ à savoir qu'il était le dernier élément de la famille, à ne pas avoir bougé pour des raisons professionnelles ou familiales (mariage).]

Du coup, au fur et à mesure que tu voyais tes frères et sœurs partir, tu te sentais comment ? Tu faisais quoi à Dakar, vous viviez de quoi ?

« Ben, mes sœurs et mes frères, je les voyais partir. Et j'ai fini par être seul avec ma mère et un neveu à la maison à Dakar. J'étais souvent avec des amis à Dakar mais c'est vrai que je sentais un peu de solitude quand j'étais à la maison. J'accompagnais ma mère pour faire les papiers, pour aller au marché. On vivait de la pension de mon père et de l'argent que nous envoyaient mes frères et sœurs. De temps en temps, je travaillais au Port Autonome [Port Autonome de Dakar] où je déchargeais les conteneurs de sel, de coton, de riz, d'oignons et de patates. J'étais payé en liquide le soir, une fois que c'était terminé par le patron qui m'appelait selon les besoins. Ensuite, j'ai commencé une formation de 1 an de CAP dessins industriels / bâtiments à l'âge de 24 ans payé par une sœur qui habitait à Cannes. Mais j'ai arrêté. »

Pourquoi tu as arrêté ?

« Ben il n'y a pas d'espoir au Sénégal. Même si c'est dur en France avec la crise, ce n'est rien contrairement à ce qui se passe au Sénégal. Là-bas, ça marche au bouche à oreilles, c'est le piston plutôt que les compétences. C'est très difficile d'avoir un emploi. J'aurais pu continuer par un BEP de 2 ans mais je voulais venir en France. »

Pourquoi tu voulais venir en France ?

« Depuis tout petit, je voulais venir en France parce que je voulais y vivre et après aussi, c'était pour rejoindre mes sœurs. »

Tu n'as pas été retenu par ta mère, retenu de la laisser tout seul à Dakar ?

« Non non non, j'ai jamais été forcé, ma mère voulait que ses enfants réussissent. Et puis il y avait encore des frères et sœurs qui étaient restés à Dakar qui la voyaient souvent. Je leur avais dit à mes frères et sœurs que je voulais partir. Ils le savaient, ce n'était pas une surprise. Et puis, comme il y avait déjà mes sœurs à Cannes, je voulais les rejoindre. »

Comment tu as procédé ?

« Avec de l'argent gagné au Port Autonome, j'ai demandé à une personne à Dakar de m'obtenir un visa pour la France. Comme c'est très difficile à obtenir, on est obligé de passer par des intermédiaires, des gens qui connaissent le personnel, qui savent comment faire. Et donc ce type, je lui ai donné environ 250€ mais au bout d'un certain temps, il me donnait plus de nouvelles. »

Tu t'es fait arnaquer quoi ?

« Oui. J'ai gardé ce secret pour moi. Je ne l'ai dit à personne dans ma famille, car je voulais retenter à nouveau. Il faut faire attention car il y a des passeurs qui te filent des faux papiers en plus. Tu crois que c'est des bons et puis tu arrives à l'aéroport, et là on se rencontre que c'est des faux et la police vient t'interpeller. »

Comment as-tu fait alors la deuxième fois ? Tu as été plus vigilant je suppose ?

« Oui évidemment, la seconde fois, je suis plus méfiant, j'ai donné l'argent uniquement quand j'avais les papiers. C'était vers décembre 2011-janvier 2012, une collègue à moi du CAP m'a présenté un homme d'affaires, un intermédiaire qui pouvait m'obtenir un visa légal. Je lui ai transmis mon passeport et quatre photos d'identité. »

Et après tu as obtenu un rendez-vous ?

« Oui. Il m'a appelé pour un rendez-vous à l'ambassade [de France à Dakar]. C'était un certain vendredi, il fallait que j'amène 80€ pour les frais de documents. Je rentre, je prends mon ticket, je donne les dossiers pour le visa au guichet. On m'a demandé où je vais aller me rendre et qu'est-ce que j'allais y faire. J'ai dit voir mes sœurs à Cannes. »

Et après ils t'ont donné ton visa ?

« Non, de là j'ai eu un deuxième rendez-vous trois jours plus tard. Lundi à 16h, ils délivrent les visas, je m'en rappelle. J'y vais donc, on me tamponne un visa de touriste de 15 jours. A la sortie, le passeur me confisque mon passeport. »

C'était une sorte de gage pour que tu lui paies en quelque sorte. Tu l'as payé combien ?

« Oui voilà, un gage. Je l'ai payé 4000€ en liquide. C'est très cher, c'est mes sœurs qui vivent en France qui ont payé l'intermédiaire. Une fois sorti de l'ambassade, j'ai filé lui donner l'argent, il m'accompagnait. Et à partir de ce moment-là, il faut faire très vite. Le lendemain, je pars avec l'intermédiaire acheter un billet vers Paris dans une agence de voyage à 11€. Je paye 600€ le billet, le passeur avait négocié en amont avec un gars dans l'agence. C'était Ibéria avec une escale à Madrid. Dakar, Madrid, Paris. »

On est donc en février 2012, tu as payé 4600€ en tout et tu pars seul pour la France ?

« Oui voilà, je pars le soir même à 23h. Je pars une petite valise avec peu d'habits. L'intermédiaire m'accompagne à l'aéroport, enregistre mes bagages et je pars seul. »

Tu arrives à Paris, il y a ton frère qui t'attend ou de la famille ?

« Non, à Paris-Orly, je suis seul. Je prends un taxi-moto jusqu'à la gare de Lyon où je prends un train pour Cannes, grâce à de l'argent de poche économisé. A Cannes, je suis hébergé par ma sœur mariée à un Français dans une maison. »

Combien de temps es-tu resté chez ta sœur ?

J'y suis resté presque un an.

Ça veut dire que ton visa avait expiré et que tu étais en situation irrégulière ? Tu avais peur d'être envoyé ?

« Oui, forcément. »

Ça n'a pas dérangé ton beau-frère de t'accueillir dans la maison ? Parce que tu faisais quoi chez eux ?

« Non, mon beau-frère a toujours été gentil, ça ne lui posait pas de problème. Ben comme je n'étais pas en situation régularisé, je n'avais pas envie de sortir de la maison car la police pouvait m'interpeller. Je restais enfermé pour ne pas avoir de problème, je ne sortais qu'avec mes sœurs. Pendant les deux premiers mois, je n'ai pas travaillé. Après, par des contacts, j'ai travaillé au noir.

Tu faisais quels types de boulots ?

« Je faisais de la plonge dans les restaurants, un peu de maçonnerie avec des étrangers, des Polonais et des Portugais. L'été, je lavais des catamarans pour des riches. »

Et t'as pas été surpris par le décalage entre la France et le Sénégal ? Comment ressens-tu cette époque, c'était difficile ?

« A l'arrivée, j'arrive en hiver, je suis un peu dépaysé par le froid et l'environnement. De cette époque, c'était un peu dur mais je ne me plains pas. »

A Cannes, as-tu fréquenté la communauté sénégalaise ? Ou une mosquée ? Un centre de personnes en situation irrégulière ? Un syndicat ?

« J'ai vu une fois des Sénégalais. Mais la communauté sénégalaise est basée à Nice et je n'avais pas envie de les voir. »

A oui c'est intéressant, pourquoi tu ne voulais pas les voir ?

« D'une part, j'avais pas les moyens d'y aller. Et d'autre part, je ne voyais pas d'intérêts. Les autres Sénégalais cherchent à savoir si tu as eu les papiers pour être réglo, ou sinon pour savoir si tu travailles. Ce n'est pas un terrible, un peu malsain. Et une fois, j'ai vu un Sénégalais de la CGT qui m'a donné des informations pour avoir des papiers. Mais c'est impossible. Il demandait des bulletins de paie alors que je travaillais au black et il demandait des papiers en règle alors que mon visa avait expiré. »

Comment s'est fait le déclic alors ?

« Ma petite sœur s'est également marié à un Français qui faisait des navettes pour des raisons professionnelles entre le Sénégal et Cannes. Il a été muté à Beauchastel [un petit village ardéchois proche de Valence en Drôme] où il travaillait avec une femme, Esther [la femme actuel d' El Hadji]. Il m'a présenté en photo et elle voulait me rencontrer. Au départ, j'étais un peu réticent du fait de la distance. Mais au fil du temps, je l'ai rencontré et c'est comme ça que ça s'est fait. Je faisais des allers-retours et en février 2013, on a emménagé à Bourg-lès-Valence puis après à Valence.

Et puis est venu le mariage et le garçon ?

Oui, je me suis marié en octobre 2013, Esther était déjà enceinte de 4 mois.

Et quand tu t'es marié, tu étais donc encore en situation irrégulière, ça n'a pas posé trop de problème ?

« Non, il y avait des personnes de mairie qui ont regardé si on vivait bien ensemble et il n'y a pas eu de problème. Et après il y a Noah est qui est né le 28 avril 2014. »

Actuellement, as-tu demandé la nationalité française ? De quoi tu vis en ce moment ? Tu travailles un peu ?

« Non j'ai pas encore demandé la nationalité française. Je ne sais pas si je le ferais encore. Pour l'instant, j'accumule les récépissés de 2 mois que je dois demander à la préfecture. J'ai travaillé à nouveau dans des restaurants pour faire la plonge et j'ai fait des vendanges aussi. J'ai également demandé à Pôle Emploi une formation en bâtiments, en BTP conducteur d'engins. Pour l'instant je n'ai pas eu de réponse. »

A ton arrivée, tu ne connaissais personne ?

« Non, absolument personne. C'est pour ça que je suis allé par hasard au club de football à Bourg-lès-Valence où après je vous ai rencontré vous tous. Après, j'ai rencontré un ami sénégalais à Portes-lès-Valence avec qui je suis souvent. »

Et concernant tes liens avec ta famille ici en France et au Sénégal, tu les vois de temps en temps ? Tu les contactes ?

« Oui je vois régulièrement ma sœur à Portes-lès-Valence et de temps en temps mes sœurs de Cannes. Je ne vois pas trop mon frère de Paris. Sinon, je communique avec ma mère, mes frères et sœurs et mes amis par Facebook, Skype ou par téléphone. Je ne suis pas encore retourné au Sénégal, je préfère attendre que Noah ait grandi et qu'Esther ait terminé ses études. »

D'accord. Et pour finir, à la maison, toi tu t'occupes un peu de la cuisine ou c'était exceptionnel aujourd'hui [Rires] ?

[Rires] « Non, alors moi je cuisine sénégalais car je suis un chef, Esther sait pas faire [rires]. Esther s'occupe de la cuisine française. »

Je te remercie El Hadji pour tes réponses, c'était très gentil de ta part vraiment.

« T'inquiète pas, c'était rien mon ami ».

Fehrid J (Mauricien, arrivé en 2010, 24 ans)

L'entretien a été réalisé le samedi 25 novembre 2014 à Lyon (durée 40 minutes). Fehid K. est un ami très proche, que j'ai rencontré en 2012 au cours de ma deuxième année de licence de Physique à l'Université Claude Bernard Lyon 1. Depuis, mon parcours universitaire s'est éloigné de la Physique pour se consacrer exclusivement à l'Histoire, mais cela ne m'a pas empêché de conserver des liens très forts d'amitié avec lui.

J'ai donc rencontré Fehid à l'Université Lyon 1, où il termine actuellement une licence d'Électronique. C'est pour ses études qu'il a quitté son pays natal, l'Île Maurice et qu'il est venu vivre à Lyon en France. Je n'avais jamais vraiment eu l'occasion de discuter en détails avec lui de son départ et en particulier de son installation en France, car je l'ai rencontré plus tard. C'est pourquoi ce travail d'enquête sur les migrants m'a beaucoup intéressé, et c'est pour cela que j'ai choisi de réaliser cet entretien avec lui. Nous nous sommes donc retrouvés chez lui, un samedi après midi.

Réaliser un entretien avec une personne de son propre entourage pose des problèmes à l'enquêteur, mais également quelques facilités. Cela a été assez simple de lui proposer cet exercice, et de l'organiser avec lui. J'avais également quelques notions sur son parcours de vie, et donc déjà quelques questions à l'esprit. Mais cela n'a pas été très évident pendant l'entretien, en effet j'ai eu le sentiment qu'il était difficile pour nous deux d'entrer réellement dans les détails de son parcours, car certains éléments de son installation en France nous paraissaient à tous les deux « déjà discutés », et donc cela a été difficile d'aller chercher des questions, ou des réponses, il fallait faire comme si nous en discutions pour la première fois. De plus, j'ai eu le sentiment qu'il était parfois difficile pour lui d'entrer dans les détails, et surtout d'être spontané dans la narration de son récit. Mais finalement, cet exercice n'a pas présenté de trop grandes difficultés méthodologiques, et s'est plutôt bien déroulé.

Alors, tu es Mauricien, tu as 24 ans, tu fais des études à l'université Lyon 1 depuis 4 ans, peux tu me dire comment tu t'es retrouvé en France et pourquoi es tu venu vivre ici ?

Et bien, je suis venu de l'Île Maurice en avion il y a 4 ans. J'étudie l'électronique et la physique à l'université Claude Bernard Lyon 1 et c'est pour mes études que je me suis décidé à quitter mon pays.

Peux tu me raconter comment s'est passé le voyage en avion il y a quatre ans, tu es venu seul ou accompagné ?

J'ai été accompagné par ma mère, elle est restée trois semaines, pour m'aider à trouver un appartement.

Tu es arrivé directement à Lyon ?

Non pas du tout, en fait j'ai d'abord habité chez mon oncle en Ardèche avec ma mère, on se rendait sur Lyon de temps en temps pour faire des visites d'appartement, déposer des dossiers.

D'accord. Tu es donc arrivé en France après avoir passé ton Bac, enfin l'équivalent à l'île Maurice, c'est bien ça ?

C'est cela, après mon Bac j'ai postulé à Campus France, c'est une boîte présente dans toutes les universités françaises qui permet de partir faire ses études en France. Dans n'importe quel pays étranger tu vas passer par eux, c'est géré par l'ambassade française. Ils m'ont fait passer des examens spécifiques par exemple, de langue française.

Du coup il y a un test de français pour pouvoir participer ?

Oui. D'abord tu prépares un dossier. Par contre tu as droit seulement de postuler pour des universités, ça ne marche pas avec les grandes écoles françaises.

Quels étaient tes choix possibles après le Bac ?

J'avais beaucoup de choix en fait, mais il fallait un minimum de résultat au bac pour pouvoir postuler dans certaines universités. Ça dépend où tu veux aller, pour postuler en Angleterre par exemple, il y a un truc ça s'appelle UCAS, pareil tu poses ton CV, ton dossier, lettre de motivation, tous tes trucs, tu as 5 choix, c'est bien strict. En France c'est pareil, tu as un choix de trois universités à faire. Moi j'ai mis Grenoble, Montpellier et Lyon. J'ai fait pareil pour l'Angleterre, j'ai mis Manchester, UCL et une autre fac. J'ai eu Manchester. Mais j'ai postulé aussi en Australie par exemple. Après j'ai réfléchi c'était quoi le mieux, j'ai eu les trois destinations positives en France, j'ai eu à faire un choix. Et à ce moment là, il y a mon Oncle qui m'a dit : « vient en France, c'est bien, la France, et Lyon c'est une super ville ». Du coup j'ai choisi Lyon, et là j'ai dû faire encore un test pour mon niveau de langue, j'ai eu 76,5 sur 100 ce qui est vraiment bien sachant que pendant tout mon bac j'ai jamais fait de français.

Où as tu appris le français alors ?

En maternelle.

Tu parlais français à l'île Maurice ?

Non, dans ma famille je parlais le Créole. Après à l'école on apprenait le français, mais seulement en maternelle. Sinon j'ai fait ma scolarité en anglais.

Et du coup tu as des frères et sœurs qui sont partis étudier à l'étranger aussi ?

Oui c'est ça, j'ai mon petit frère qui est parti étudier à Sheffield. Il devait partir un an après moi, quand j'étais en France lui passait son Bac et a réussi. Il était bien classé, il voulait aller en Angleterre. Comme ses résultats étaient excellents, il a été admis pour une bourse d'étude dans 5 universités anglaises, au choix. Il a choisi Sheffield, c'est super cher l'Angleterre, mais au moins il sera riche après.

Mais toi, qu'est-ce qui t'a décidé à partir de l'Île Maurice, il n'y avait pas d'université sur place ?

Cela dépend, en fait pour de nombreuses familles mauriciennes, l'enfant doit quitter l'île pour faire ses études à l'étranger, c'est un passeport pour la vie. Mais ça dépend des cultures, et des gens, il y en a qui sont bien chez eux sur l'île, leurs parents ont une boutique par exemple ils vont travailler chez eux après. Ça dépend aussi financièrement, mais par contre il y a pas mal de bourses mise en place avec des pays partenaires de l'île Maurice. La France il y en a pas beaucoup, c'est normal, en Angleterre il y en a beaucoup, mais la fac c'est très cher là bas.

Est-ce que tes parents étaient d'accord avec ça ?

Oui c'est normal pour mes parents, c'est important. Ils voulaient que j'ai une éducation reconnue, que je sois dépaysé, c'est aussi une forme de confiance de leur part, et un apprentissage de l'indépendance pour moi. C'est le fait de prendre son envol. Mais au début ils voulaient plutôt que je parte en Angleterre, mais en France il y avait quand même beaucoup de choses à découvrir.

C'est donc ton oncle qui t'as accueilli en France ?

Oui c'est ça, il m'a dit que j'avais bien fait de choisir Lyon, que c'est une bonne ville étudiante. En fait il avait deux filles qui habitaient à Lyon pour leurs études, lui habite en Ardèche. À ce moment là, c'était vraiment tout nouveau pour moi, il a fallu ouvrir un compte en banque, faire les papiers à la préfecture, voir un médecin, etc.

Tu connaissais beaucoup de Mauriciens en arrivant à Lyon ?

Je connaissais que mon Oncle à Lyon, mais en fait j'ai aussi de la famille à Paris, Marseille. L'Île Maurice c'est petit, tu connais facilement les gens qui sont venus en France.

Ton réseau social, comment est-ce qu'il s'est construit à Lyon ?

Au début j'étais ami avec personne à la Fac. La langue c'était quand même un peu une barrière pour moi. Puis je me suis familiarisé avec les étudiants qui habitaient dans mon quartier, il y en avait beaucoup. J'ai eu un appartement dans une résidence étudiante à côté de l'université Lyon 1, vers la Doua. J'étais un peu déçu, je me suis dis quand même, ça pour 400 euros par mois, 17 m², j'avais jamais vu ça. Mon Oncle me disais que c'était pire pour lui à l'époque. Mais bon on fini par s'y habituer.

Il y a eu beaucoup de désillusions par rapport à ce que tu attendais en arrivant en France ?

En fait au début j'étais surtout perdu, le campus de la Doua était compliqué, il y a trois universités à Lyon : Lyon 1- Lyon 2- Lyon 3, je comprenais rien.. Mais je m'attendais à un choc en arrivant en France, bien sûr je savais que cela allait être très différent de l'Île Maurice. J'étais déjà allé à Paris une fois. Je savais que ça allait être bien. Que j'allais m'habituer, au métro, au tram etc.

Qu'est-ce que tu as conservé de l'Île Maurice en arrivant en France ?

Pour te dire, j'avais une valise entière pleine de nourriture de l'Île Maurice. De la nourriture de secours pour les étudiants. Je faisais souvent de la cuisine mauricienne, du riz, du curry, après j'ai changé. J'ai commencé à manger des trucs français, pâtes – thon – mayonnaise par exemple.

Tu t'es vite habitué à la cuisine française ? Du moins aux produits qu'on trouve en France ?

En fait je connaissais très mal les produits français. C'est mon voisin et ami, Robin qui m'a montré les pâtes au thon. J'ai voulu le refaire chez moi mais c'était pas du thon que j'avais acheté, c'était des maquereaux, c'était pas bon en fait. Je connaissais pas bien encore la différence. Après j'ai découvert le fromage, le fromage c'est un truc de fou. J'aurais jamais pensé que j'aimerais le fromage.. Quand tu goûte c'est très étrange au début, après tu essaye pleins de fromages différents. Mais j'aurais jamais pensé que je mangerais ça un jour, si mes parents me voyait manger du fromage ils seraient choqués. Il me demanderait comment je fais pour manger ça, ils me diraient t'es fou, fais pas ça. Chez nous c'est gênant le fromage, on ne connaît que le cheddar anglais.

Quels sont tes objectifs en France aujourd'hui ?

Mes objectifs c'est de finir ma licence, commencer un master, et surtout voyager, trouver un job qui bouge.

Tu comptes demander la naturalisation en France ?

Je sais pas, ça fait 4 ans que je suis ici, si ça peut se tenter bientôt pourquoi pas.

Est-ce que tu as un projet de retour à l'Île Maurice ?

Oui, bien sûr, retourner aux sources et y rester. Faire ma vie, bâtir ma maison, participer dans mon pays. Remonter le PIB.

Tu te vois plus faire ta vie à l'Île Maurice ou en France ?

Tu m'aurais posé cette question il y a un an, je t'aurais dis, bah non bien sûr que je veux retourner chez moi. Là je sais pas, j'ai des doutes. Ça me tente de rester des fois. Rester en Europe par contre, voyager et découvrir. Mais si dans un an je trouve une fille sérieuse, peut être je resterais.

Tous tes frères vont partir faire leurs études à l'étranger ou pas ?

J'ai que deux frères. Il y en déjà un en Angleterre, et l'autre je sais pas, pour le moment il galère. Du coup voilà, mes parents veulent qu'on s'occupe de lui. Mais qu'est-ce qu'il veut faire ?

C'est pas sûr qu'il parte du coup ?

Du coup c'est le dernier, le plus petit, il est plus attaché aux parents tu vois.

Tu retournes régulièrement voir tes parents ?

Avant j'y retournais tous les étés, mais cette année je suis resté pour travailler en France. Mais du coup l'été prochain je vais y retourner.

Pour finir, une dernière question, c'est quoi ton parcours professionnel en France ?

J'ai fait des petits boulots, chez Carrefour à Vénissieux en particulier. Je suis maraîcher chez eux, c'est un petit job pour m'aider à payer mes études quoi, mais j'aime pas trop ça, je vais bientôt arrêter je pense. Sinon j'ai fait aussi un peu d'interim les années précédentes avec mes colocs, on faisait des inventaires dans des grands magasins.

Et bien merci Fehid pour toutes ces réponses. Bonne continuation à Lyon et à bientôt.

Héraldo B. (Chilien, arrivé en 1979, 67 ans)

Homme de 67 ans, né au Chili, en France depuis 35 ans, marié. L'entretien s'est déroulé le lundi 3 novembre 2014 à 15 h dans une brasserie du centre de Villeurbanne et a duré 1 h 15.

J'ai rencontré Héraldo par l'intermédiaire de l'AFAL (l'Association France Amérique Latine) située à Villeurbanne. Je suis allé au local de l'AFAL pour formuler ma demande lors d'une réunion du bureau. Héraldo qui était présent lors de la réunion et qui fait partie de l'AFAL depuis de nombreuses années m'a rappelé quelques jours après pour me donner plusieurs noms de Chiliens, il m'a dit qu'il était lui-même disposé à répondre à mes questions. Après quelques échanges de mails, nous avons convenu d'un rendez-vous au local de l'AFAL. Celui-ci était fermé lors du rendez-vous, nous sommes donc allés prendre un café dans une brasserie à proximité. Héraldo a l'habitude de témoigner de son parcours, il m'a donné les références d'un film documentaire réalisé par un de ses amis qui interroge plusieurs exilés sur « leur » 11 septembre 1973, et auquel il a participé. Je l'ai visionné avant l'entretien (Fue un martes 11, de Rafael Gutierrez). Je l'avais prévenu qu'il s'agirait de parler de son parcours migratoire, mais je n'ai précisé la thématique de la famille que quelques minutes avant le début de l'entretien (je ne l'avais pas omis volontairement avant). Au moment d'enregistrer, je lui ai présenté la trame générale de l'entretien et lui ai dit que je lui poserais des questions sur sa situation avant le départ, sur son voyage et sa situation depuis son arrivée en France.

J'avais choisi d'aller voir l'AFAL, car j'avais déjà connaissance de cette association et que l'immigration chilienne à Lyon m'était familière. Ma mère a côtoyé plusieurs Chiliens, je connaissais l'histoire chilienne des années Allende et du coup d'État, j'avais entendu des récits d'exilés, ce qui m'a permis de comprendre les allusions aux lieux, aux dates, aux idéaux présents dans l'entretien. Je n'avais pas mentionné les liens de ma mère avec les Chiliens avant l'entretien, mais Héraldo savait que je parlais espagnol et que je m'intéressais à cette histoire ce qui a facilité les échanges. Ici, la confiance s'est établie par un intérêt commun pour une histoire collective et sa diffusion. Notre échange fut très amical, j'ai presque l'âge de sa fille ainée.

J'ai parfois pu noter un écart entre la compréhension que j'avais d'une réponse « sur le coup » et ce que j'en ai compris à la retranscription, après avoir entendu l'intégralité des réponses. F. Sirna l'a remarqué lors d'entretiens successifs « ce qui avait d'abord "échappé" à la compréhension a pris du sens par la suite. »³⁶ Cela m'a empêché de « rebondir » au bon moment, par exemple pour lui demander dans quoi travaillait sa femme avant leur départ. Sur le moment, j'essayais de ne pas perdre le fil de ce qu'il me disait, tout en essayant de ne pas dériver, de garder la ligne de l'entretien. À plusieurs moments, j'ai hésité à le couper, ne sachant pas sur le moment discerner ce qui était relié au sujet et ce qui ne l'était pas. Il me semblait par exemple que ses difficultés à repasser sa thèse faisaient partie de l'histoire de sa migration, et je n'ai pas voulu le couper à ce moment-là. Ceci explique la grande place accordée à « l'avant » migration dans l'entretien. Étant habitué à témoigner sur le coup d'État, il était également plus à l'aise pour détailler ces temps-là que les moments, plus difficiles sur le plan familial, de son arrivée en

³⁶ Fransisca SIRNA, « L'enquête biographique : réflexion sur la méthode », in *Enquêter auprès des migrants, le chercheur et son terrain*, Paris, l'Harmattan, 2009, p. 15.

*France*³⁷. Je n'ai pas osé lui demander plus que ce qu'il souhaitait me dire sur les passages douloureux de son parcours ; vraisemblablement parce qu'étant une jeune femme, je ne me sentais ni légitime ni « à l'aise » pour le faire. En revanche, à d'autres moments de l'entretien, la proximité de nos parcours universitaires (il était géographe), et donc la proximité sociale a pu m'aider à creuser certaines questions sur son parcours professionnel.

Où est-ce que vous êtes né ?

À Valparaiso en 1947

Vous avez grandi en ville, à Valparaiso même ?

Compte tenu de l'importance de la conurbation et la situation du prix du loyer, mes parents ont bougé plusieurs fois dans l'agglomération, donc je suis né à Valparaiso, mes parents habitaient à Valparaiso et après j'ai déménagé dans une autre ville qui s'appelle Villa Alemana à 22 kilomètres de Valparaiso. J'ai fait mes études à Villa Alemana et je suis retourné à Valparaiso pour continuer mes études universitaires, en 1967. Et puis, je me suis installé à Valparaiso, à Viña del Mar, qui était la ville d'à côté jusqu'en, 1976, 79, donc j'ai enchaîné l'université et après le travail, jusqu'au moment où j'ai dû partir.

Vous êtes parti en 73 ou en 79 ?

Non, je suis parti en 79, tout simplement parce qu'on a eu pas mal d'inconvénients juste après le coup d'État, à cause de la militance. Il y avait toute une jeunesse qui était embarquée dans un espoir de vie différente, j'avais une militance assez forte, assez prégnante dans la vie quotidienne et j'ai été remarqué parce que j'étais président des élèves de l'université. J'étudiais à la faculté de géographie à Valparaiso, et quand on commence à devenir un peu connu, c'est une étiquette qui est difficile à coller dans les moments cruciaux, et en très peu de temps j'étais fiché comme un soi-disant extrémiste dangereux pour le gouvernement, la dictature de Pinochet, et donc j'ai été emprisonné en octobre 1973 la première fois et j'ai pu sortir en liberté fin novembre.

J'ai essayé de me réinsérer dans l'université parce qu'il me restait que la thèse à passer, j'avais fini tous les cours, mais pour faire cette thèse, j'ai découvert que la plupart des élèves de gauche, soi-disant extrémistes, ils avaient été rayés de l'université et il a fallu faire des démarches très particulières pour se réinscrire. Ils m'ont dit, il faut montrer patte blanche et montrer un certificat d'honorabilité pour avoir la possibilité de poursuivre ses études, cette attestation était délivrée par le commandement de la région donc, c'est tout paradoxal, c'est tout incroyable, mais il a fallu se montrer volontairement à la caserne de Valparaiso pour obtenir cette attestation.

³⁷ Au delà du rapport enquêteur – enquêté et de la situation particulière ici explicitée, F. Sirna note comme une constante que les migrants cachent ou livrent avec plus de difficultés leurs premières expériences dans le pays d'accueil. *Ibid.*, p. 19.

Alors c'était pas une simple démarche administrative parce que quand on ouvrait la porte, on te mettait une cagoule et puis à nouveau les interrogatoires. Cette fois-ci ça a duré un petit peu moins de temps, environ une semaine, les questions étaient les mêmes bien sûr. Avec un peu de ras-le-bol, d'énerverment, je répondais aux questions, mais il fallait pas être trop méchant, plus on répond, plus dur ça retombe. Mais le fait d'avoir déjà été interrogé et d'avoir vécu une autre expérience d'emprisonnement en octobre et novembre m'a permis d'argumenter « allez chercher les questions, allez chercher les réponses, ne perdez pas de temps avec moi », bon, je sais pas si ça a joué ou pas, mais en une semaine je suis sorti avec ce fameux papier, l'attestation d'honorabilité, et j'ai pu passer ma thèse. J'ai dû faire tout à nouveau en décembre 1974, et au début 1975 j'ai commencé à travailler toujours à Valparaiso.

Et, avant de partir, c'était quoi votre situation familiale ?

Alors, juste après le coup d'État, il y a des situations, pas de dépressions, mais quand même d'angoisse, de solitude, d'interrogation sur ce qu'on va devenir. Alors ça joue beaucoup dans les références, dans l'attachement aux références qu'on a. Et, dans les années 1971, 72, j'avais une compagne, on était amoureux, elle appartenait au même parti politique que moi, et on n'avait pas pensé à se marier de suite, c'était pas choisi, mais ces circonstances-là ont, je pense, précipitées la décision qui m'a permis, et à elle aussi je pense, de réussir à garder un certain équilibre, le fait de se mettre ensemble et commencer à faire face à une vie ensemble, en couple, et on s'est marié en mars 1974. Et j'étais avec elle à Valparaiso jusqu'à ce que je doive partir en 1979 et on est venu en France ensemble en juin 1979.

Et vous viviez juste tous les deux à Valparaiso ou avec votre famille ?

Tout au début, les premiers mois, on avait pu être dans la famille de ma femme, histoire de se mettre d'aplomb, j'avais pas de travail, à l'époque, je faisais des petits boulots, pour le transport, la nourriture, et à partir de 1978 j'ai commencé à travailler, non, pardon, 75, janvier 1975 j'ai commencé à travailler et ça nous a permis d'avoir une certaine indépendance financière, et on s'est installé chez nous, on avait un chez nous. Et de fil en aiguille, la vie se succède et j'ai eu un fils qui est né en janvier 1978, qui aujourd'hui est au Chili et il a 37 ans. Et donc quand on est venu en France en juin 1979 il avait à peine un an et trois mois, un an et cinq mois, il était tout petit.

Donc vous êtes venu avec votre femme et votre fils ?

Oui tous les trois, on est arrivé en France tous les trois.

Et vous avez pris quand, ou plutôt comment et quand la décision de partir ?

Et bien, de façon un peu hasardeuse, tout naturellement, on a jamais voulu partir volontairement du Chili et le fait d'avoir vécu déjà une expérience d'emprisonnement et ensuite tous les soucis d'inscription à la fac, qui ont provoqué des chocs émotionnels, qui ont fait qu'on s'est posé des questions, on s'est dit, moi je me suis dit, le pire est passé, on a déjà été emprisonné, on a déjà été mis en liberté, voire avec une attestation d'honorabilité (*rises*), à quoi bon quitter le pays. Et je pensais qu'on pouvait continuer ici, l'essentiel c'était de pouvoir continuer à travailler pour ce que

j'aimais bien faire en terme de métier et en même temps, essayer de reconstituer sur le plan des idéaux cette dimension sociale et politique que je souhaitais.

Pour tout te dire, en toute confiance, j'étais en clandestinité, d'un côté j'avais mon boulot, ma famille, tout en ordre comme il se doit, et en même temps j'avais un travail clandestin politique. C'était pas méchant, on trafiquait ni d'armes ni de finances, ni de choses bizarres, de drogues ou autres, c'était tout simplement essayer de reconstituer les équipes de Parti, des cellules, qui nous permettaient la discussion, d'envisager l'avenir, comment agir et de faire l'estimation de combien de temps cela devait durer. On se disait, bon, dans trois ans Pinochet sera tombé et on sera tranquille, c'était pas le cas.

Et vous travailliez en lien avec la thèse de géographie ?

J'ai eu cette chance et j'avoue que c'était un coup de bol, c'était pas pour tout le monde pareil, compte tenu des contraintes politiques déjà, des contraintes de liberté et les éliminations en tant qu'universitaires ou autre, plusieurs de mes collègues n'ont pas eu cette chance-là. C'était vraiment un coup de bol, j'ai pu proposer une candidature au ministère des plans, à la région de Valparaiso où il n'y avait pas de géographes, et ils m'ont accepté à cause de ça, parce que j'étais géographe, sans chercher plus loin, je sais pas s'ils l'ont fait exprès ou pas, mais depuis 1975 jusqu'en 1979 j'ai pu travailler relativement tranquillement sans trop de soucis. Mine de rien, le ministère où je travaillais, c'était le ministère des plans, une entité de conseil, puisqu'il s'agissait de toute la planification territoriale et de la définition de précisions sur les investissements, les infrastructures, les ressources naturelles et donc on considérait que le fonctionnaire qui était au ministère devait être de la confiance de la présidence de la République. Cela dit, le ministère, toutes les administrations au Chili étaient surveillées par le personnel d'investigation, militaire ou civil, pour éviter n'importe quel dysfonctionnement à un moment ou à un autre.

Et en 1978, les bureaux où j'ai travaillé ont embauché deux ou trois personnes qui étaient certainement pas fonctionnaires du métier, mais leur mission était de faire une fiche d'investigation sur chacun des membres du siège du ministère. De ce fait, il y a eu trois personnes qui sont parties, il y a eu un collègue qui était communiste, parti quelques mois avant moi, ensuite c'était moi et j'ai appris par la suite qu'il y avait un troisième, je sais pas quelle militance il avait, qui a dû lui aussi quitter ses fonctions au mois de mai après.

En quelle année ?

En 1979, donc à ce moment-là j'ai été licencié, ou remercié comme on dit en avril 1979. Et à partir de là, par le conseil de mon chef lui-même, mon option de partir a commencé à devenir une réalité parce que les gars ils savaient tout. Ils savaient tous de ma situation civile, l'existence de mon fils, mon passé, mon parcours, en tant qu'étudiant, mes responsabilités politiques, y compris ma militance clandestine, ils la connaissaient, ils étaient au courant. C'était efficace. Quatre ans, cinq ans plus tard, ils commençaient déjà à avoir un panorama plus clair de..., ils avaient fusillé je sais pas combien de Chiliens déjà et des millions d'emprisonnés donc ils devaient avec une cartographie relativement large des réseaux.

Et ce directeur, il m'a suggéré « dans ton cas, même si on n'a rien à te dire du point de vue professionnel, tu n'as plus aucune chance au Chili, sincèrement si tu peux partir, file, je sais que t'as des copains en France, des copains au Canada, ton frère est en France, essaie de trouver une voie pour partir parce que tu risques, même si tu travailles plus chez nous, ton curriculum est dur, donc ».

Et il avait raison parce qu'au mois de mai 1979 la maison où j'ai habité a été visitée par la police. Cela dit, bon, après qu'ils m'ont évincé de mon poste, pour des raisons de sécurité, j'avais dit que les choses tournaient mal, qu'on allait essayer de prendre des mesures de sécurité, on avait laissé la maison. On avait résilié le bail tout ça et on était parti chez des copains, après chez ma famille, chez mes parents, et après on a été chez d'autres copains qui nous avaient laissé un appartement disponible. Donc on a échappé de cette façon à la visite des militaires qui sont venus à notre résidence officielle. Sinon ça aurait été encore la prison. C'est ce jour-là, dans la semaine de cette visite des militaires, que j'ai écrit à mon frère qui était en France, qui était déjà à Paris.

Il était parti quand lui ?

Il était parti en 1977 lui, il était parti dans les mêmes circonstances pratiquement. Il habitait à Santiago lui, et c'est lui qui m'a aidé avec le réseau de Chiliens à Paris avec une aide d'Amnistie Internationale, qui m'a permis de partir vite parce qu'ils m'ont envoyé un billet tout simplement.

C'est eux qui ont financé le voyage ?

Oui, c'est eux qui ont financé le voyage, mon billet, et nous, on avait de l'argent pour ma femme et pour mon fils donc on a pu argumenter et puis coordonner tout ça de telle manière qu'on est parti tous les trois ensemble, il y avait un grand point d'interrogation, c'était le passeport. Faire faire le passeport par le service d'état civil. Et c'était pas évident parce que quand il y avait une difficulté, le passeport de sortie était bloqué, on pouvait pas sortir. Là encore, c'est par le réseau d'amis, des militants, parmi d'autres, travaillaient au service d'identification que j'ai obtenu un passeport, par la porte à côté, tout à fait légal, mais avec ça je pouvais sortir et aller en France en condition de touriste.

Dès qu'on a mis les pieds à Paris, puisqu'on avait l'aval d'Amnistie Internationale, on a pu immédiatement faire une demande de statut de réfugié politique, qui a été acceptée dans les 48 h, et ensuite, ça a été un peu long pour obtenir la documentation officielle parce qu'il y avait un récépissé qui se succédait tous les trois mois, cela dit, je pense que si [incompréhensible] en fin 1979 j'avais déjà ma carte de réfugié qui me permettait de circuler et de travailler en France et de rester à Paris.

Et donc c'est vous qui avez décidé, à partir du moment où votre maison a été visitée, de partir ?

Oui, c'est nous.

Et votre femme aussi ?

Oui bien sûr, ma femme et moi, on était bien d'accord pour partir.

Et le reste de votre famille, vous parliez de votre frère, y en a d'autres qui étaient partis aussi ?

On était que deux frères.

Et après vous, il y en a qui sont venus en France ou vous êtes les seuls à être venus.

On n'était que deux, donc il ne restait plus de petits Bocaz au Chili, mais j'ai eu des cousins de ma famille qui ont dû quitter le Chili aussi, il y en a un qui est parti au Brésil et l'autre en Bolivie. Au total de la famille, il y a eu quatre personnes qui sont parties, et un oncle qui est décédé, suite aux tortures, à Santiago.

Et vous aviez des amis aussi qui étaient partis, c'est ça ?

Ah oui, des amis qui sont partis très tôt, lors du coup d'État, et le réseau de solidarité a bien bougé notamment par le biais des ambassades, les ambassades ont ouvert la porte à des demandeurs d'asile, ambassade de Suède, France, Allemagne, Espagne, et même au-delà, Canada et j'en oublie, qui ont permis à des personnes d'entrer [*digression sur la course aux ambassades, répression et conditions de vie dans les ambassades, 2 min.*] je suis pas passé par l'ambassade, mais par Amnistie Internationale.

Et pourquoi la France ? Pour votre frère ou il y avait d'autres raisons ?

Voilà exactement, tu mets le doigt juste parce que c'était le contact qui m'a permis de partir. Sinon si ça avait été de mon choix, j'aurais fait des choix plus rationnels peut-être : chercher un avenir plus rassurant du point de vue professionnel, du point de vue technique, du point de vue de l'apprentissage, faire un doctorat ailleurs, j'avais pensé au Venezuela, à la Belgique. Mais rien de cela n'a pu être fait dans la mesure, dans la bonne manière, dans le calme, parce que tout simplement, l'urgence était telle qu'il fallait faire vite.

Et qui vous a accueilli une fois en France ?

Alors, en arrivant à Paris, le côté pratique, l'immédiat est solutionné par les personnes que l'on connaît. De ce fait, il y a eu mon frère tout de suite qui m'a facilité l'accueil chez lui pendant quelques semaines et pour commencer la démarche de demande de statut de réfugié politique, et ensuite, deux autres semaines j'ai été hébergé chez un autre ami chilien aussi, toujours à Paris, banlieue parisienne. Ça a dû tourner tout ça pendant un mois si ma mémoire est bonne, quatre, cinq semaines. Et France Terre d'Asile, Amnistie et France Terre d'Asile qui travaillaient ensemble y compris la CIMADE qui faisait un traitement de l'accueil, l'hébergement, la langue, le travail, etc. et c'était France Terre d'Asile qui m'a offert un hébergement dans un foyer pour des réfugiés politiques, latino-américains à Fontenay-sous-Bois. Et je me suis installé dans ce foyer de juillet 1979 jusqu'en janvier 1980. Et là j'ai pu, on avait un délai de six mois pour recréer notre

indépendance, se débrouiller pour la langue et louer un appartement pour recréer une vie nouvelle. Et en février 1980, j'ai pu louer un appartement à Fontenay-sous-Bois.

C'était quoi vos premières impressions quand vous êtes arrivés en France ?

Mmm, première chose très anodine, mais très humaine en même temps, on quittait le Chili en plein hiver, juin, et on arrivait en plein été en France avec des chaleurs étouffantes, même déjà à l'aéroport on avait deux pulls, un manteau, un imperméable parce qu'il pleuvait à Santiago quand on est parti et cette chaleur étuve de l'été parisien, on avait perdu le nord, on n'était pas très à l'aise. À part ça, les premières impressions c'est la mixité de la population, question à laquelle on n'est pas habitué en Amérique du Sud, en Amérique du Sud, on parle tous la même langue, à l'exception du Brésil, on a tous une racine mixée des populations autochtones et européennes, notamment espagnoles, et donc cette mixité m'a tellement impressionné, dans ma curiosité d'ailleurs, le multi-langage que j'entendais autour de moi et les visages multiples, multicolores que je pouvais trouver autour de moi. Et une certaine froideur de l'accueil, sauf les personnes qui travaillaient dans la solidarité dans les associations que j'ai nommées qui là s'occupaient des familles des Chiliens, pour le reste et ben on passait presque inaperçu, bon c'est pas qu'on veut faire la victime, mais...

Ça surprenait ?

Voilà, et puis aussi simple de dire que beaucoup de personnes avec qui j'ai discuté pendant mes premières semaines de séjour ne savaient même pas où était le Chili, et je suis certain que c'est pas la grande majorité, notamment une fois que les années sont passées et que j'ai travaillé dans la solidarité, j'ai travaillé dans le milieu associatif et j'ai vu comment la solidarité française a agi vis-à-vis des pays d'Amérique du Sud, du Chili, et de l'Argentine, c'est quelque chose d'impressionnant, de merveilleux, et cela dit, cette hétérogénéité de la connaissance m'a beaucoup impressionné.

Et vous parliez français avant d'arriver en France ?

Non, pas vraiment, on avait des connaissances de la langue française du lycée parce qu'on l'avait en deuxième langue et puis oui, aussi à l'université on avait un accès à la langue française par le biais des cours de géographie, il y a pas mal de textes, de livres, traités, de précis qui ont été rédigés par des professionnels de la géographie française. J'arrivais à lire, à comprendre, mais pour parler, écouter à la vitesse du langage oral, c'est galère.

Et vous avez appris comment ?

C'est le travail finalement, mon premier travail, c'était donc quand j'étais au foyer encore, je travaillais comme aide-soignant dans un hôpital et ça a duré trois ou quatre mois, et en janvier 1980, j'ai trouvé, par piston cette fois-ci, par le réseau latino, un architecte qui travaillait dans un cabinet d'étude qui faisait des études d'impacts environnementaux. Il avait besoin d'un cartographe, et ils m'ont demandé, tu te débrouilles dans les plans, les cartes, bien sûr ça fait partie du métier, et c'est comme ça que j'ai pu avoir un boulot là, en janvier 1980, et j'ai travaillé là pendant trois ans, parce

que la boîte a déposé son bilan, et c'était mon école de la langue, les collègues parlaient français tout le temps et puis c'est là sur le tas que j'ai appris.

D'accord, et du coup, vous avez trouvé un logement sur Paris, et comment a évolué votre famille à partir de là ?

Drôle de changement, parce que j'ai eu des résultats suite à la langue, au travail qui ont fait que je me suis vite intégré, mais, ma femme a fait un blocage, elle ne s'est pas insérée, elle n'a pas trouvé d'emploi, elle n'a pas pu apprendre le français et a décidé de rentrer au Chili. Elle est partie avec notre fils, à ce moment-là, il était petit, c'était naturel que la maman reste avec son fils, ou plutôt que le fils reste avec sa mère. Le 23 ou 24 décembre 1980, elle est repartie.

Elle est restée combien de temps en France ?

Un an et demi.

(À ce moment-là, mon dictaphone s'est arrêté, je n'ai pas voulu l'interrompre, la suite du texte est la retranscription écrite au crayon pendant l'entretien, j'ai tenté au mieux de noter tous les détails, de reprendre ses propres expressions.)

Elle a refait sa vie, s'est remariée en 1984. Au début, il y avait espoir de se revoir, en même temps ils savaient que c'était fini, qu'ils étaient trop loin. Elle ne voulait pas rester, elle pouvait rentrer au Chili, retrouver un emploi, elle n'était pas « fichée » comme lui au Chili. Ils ont entamé une démarche de divorce.

Il est revenu au Chili en janvier 1991 pour la première fois, 11 ans après.

Il a pu revoir son fils plusieurs fois avant. Il a gardé une bonne relation avec son ex-femme. Il cotisait avec elle pour que le fils puisse faire le voyage. Une première fois avec la mère d'Heraldo en 1984, puis en 1988, en 1990. Ils se voient encore, son fils s'est marié, il a eu une petite fille le 6 décembre 2013.

En 1998, Heraldo s'est marié avec une Française, née à Lyon. Ils sont allés ensemble trois fois au Chili en 2001, 2003 et 2004. En 2004, ils sont restés quatre mois, pour une démarche d'adoption : ils voulaient adopter un pupille de la nation en France, mais c'était trop long, on leur a proposé d'aller adopter dans un autre pays. Ils se sont regardés avec sa femme et ont tout de suite pensé au Chili. Ils voulaient adopter dans une tranche d'âge, il y avait une fille de 10 ans, mais elle était avec sa sœur de 7 ans à la DASS chilienne. Ils ont accepté de prendre les deux. H. avait 55 ans, sa femme 44 ans. Ses filles ont aujourd'hui 21 et 18 ans, la plus grande travaille dans une maison de retraite.

Il avait repris ses études en France pour avoir un diplôme français, pour que ce soit plus facile, il a passé son doctorat français. En 1983, il est allé vivre à Valence, en 1988 il est venu travailler à Lyon, ça faisait près de 10 ans qu'il était en France, il a fait une demande de naturalisation acceptée en 1990. Il était déjà naturalisé quand il a rencontré sa femme française.

Quelle langue parlez-vous à la maison ?

Le français, au début Herlado parlait espagnol avec sa plus jeune fille adoptée à son arrivée en France, elle avait sept ans et avait du mal à parler français, alors quand il lui a posé la question, elle lui a demandé de parler français. Aujourd'hui, il parle parfois espagnol « par jeu » avec sa fille la plus grande. Sa femme adore la cuisine chilienne, ils cuisinent français et latino-américain.

Quels étaient les moyens de communication avec la famille restée au Chili ?

Ils ont évolué, au début il écrivait beaucoup à sa mère et à ses amis, mais beaucoup de lettres ne sont jamais arrivées, sa mère lui a montré les lettres arrivées dans des sacs en plastique marqués d'une censure révisée. Les colis étaient ouverts. Ils privilégiaient le téléphone et appelaient une fois par mois. Puis internet a facilité les choses.

Son père est mort en 1978 avant son départ, il était paralysé d'un côté, et sa mère en 1994. Ils étaient de droite, lui commissaire de police, elle enseignante. Ils n'ont jamais souhaité partir, pour eux, le coup d'État était une bonne chose.

Son frère est plus jeune, il a quatre ans de moins, il était plus révolté, il est parti de la maison avant, a eu son mariage et sa fille avant. Aujourd'hui, il tient une galerie d'art à Paris, il a un parcours similaire au sien, il a divorcé de sa première femme avec qui il avait deux enfants et s'est remarié à une Allemande avec qui il a eu trois enfants. Ils se voient toujours beaucoup.

Avez-vous pensé au retour ?

À la fin des années 1990, mais c'était trop tard. Ils avaient ouvert les frontières après le referendum, il pouvait rentrer. Héraldo a eu l'espoir de revenir de 1990 à 1994. Il était célibataire et espérait trouver du travail au Chili, il a même commencé à chercher là-bas. Mais, en 1994, sa mère est morte et il était déjà avec sa future femme. Il a rêvé du retour, mais ça ne s'est jamais concrétisé réellement. Il a des amis qui sont rentrés, certains sont restés au Chili, pour d'autres, ça a été un échec, notamment professionnel, et ils sont retournés en France.

À Lyon, il a travaillé à Egis Rail, à l'étude des transports, puis au Conseil Régional chargé des transports, puis, après une période de chômage, il a fait une formation de cartographie SIG et il est devenu agent du développement local à Saint-Fons en 1999. Pendant six ans, il est resté aux politiques de la ville avant d'être titularisé. Il a pris sa retraite fin 2012. Il ne pense pas qu'il aurait pu faire une meilleure carrière au Chili.

Est-ce que pour lui, il y a eu un rôle de la communauté ?

Oui, le réseau associatif latino-américain. Pour lui, le réseau associatif a été très important, lien avec son pays, en faisant de la solidarité, cela lui a permis de garder le lien, c'était important, car cela permettait « de ne pas être perdu ». D'autres, moins politisés au Chili, ont complètement rompu avec le Chili à leur arrivée, mais pas lui. L'engagement associatif permettait d'avoir des aides financières pour l'Amérique du Sud, de dénoncer ce qui s'y passait. Il a rencontré l'AFAL quand il était à Valence et organisait la venue de la veuve d'Allende. Il suit toujours l'actualité chilienne et latino-américaine avec intérêt.

Hristina S. (Bulgare, arrivée en 2008, 25 ans)

Cet entretien a été réalisé avec Hristina S., célibataire, née le 20 Décembre 1989 à Sofia. Hristina a quitté la Bulgarie en août 2008 pour Villeurbanne, où elle réside depuis plus de 6 ans. L'entretien a eu lieu à mon domicile, mardi 28 octobre 2014, à 20h et a duré 1h15.

Hristina a immigré en France, d'abord pour ses études. Dans ce projet, l'apprentissage d'une langue étrangère fut l'objectif initial. Le choix du français s'est effectué à cause/grâce à des raisons familiales. En effet, le grand-père de Hristina, Tzonev Stoyan, a traduit de nombreux textes bulgares en français. Il a ainsi résidé en France plusieurs années. La mère de Hristina, souhaitant le rejoindre à Paris pour faire ces études, n'a pas été dans la mesure de réaliser ce projet à cause des contraintes liées à la Guerre Froide et aux déplacements difficiles des personnes entre l'Est et l'Ouest. Ainsi, Hristina a « baigné » dans un univers où le français tenait une place importante, ce qui peut expliquer son choix de destination.

Pour cet entretien, j'ai choisi une personne que je connaissais par ailleurs. J'ai rencontré Hristina lors de mon intégration dans l'association Genepi (anciennement Groupement Etudiant National pour l'Enseignement aux Personnes Incarcérées), en octobre 2013. Hristina était alors responsable des actions d'information et de sensibilisation du public.

Le fait, de connaître la personne interrogée, d'avoir une proximité à la fois sociale et générationnelle³⁸, a permis de réduire d'emblée la distance enquêteur-enquêté. La parole est dès lors plus libre surtout du fait des expériences en commun (expérience militante ou le fait d'être deux étudiantes de Lyon 2 notamment). Par ailleurs, une connaissance du terrain, dans le sens où je connaissais la situation matrimoniale, les grandes lignes du parcours de l'enquêtée, m'ont permis d'orienter quelque peu les questions. Dans le cadre de cet entretien, il m'était impossible d'attendre de la personne interrogée qu'elle développe beaucoup ses relations familiales/matrimoniales, dans le pays d'accueil, sachant qu'elle était célibataire. En revanche, je connaissais l'engagement associatif de Hristina. Une grande partie de notre entretien développe donc cette intégration dans le tissu associatif français et donc des liens plus « communautaires ».

Par ailleurs, même si Hristina est née en 1989, l'époque communiste a marqué sa famille mais aussi sa culture, ce que l'on retrouve dans l'entretien. De manière plus personnelle, Hristina m'a confié, en dehors de l'entretien, qu'elle était trop jeune pour se souvenir de cette époque. Le seul souvenir fort qu'elle garde se centre au niveau du passage entre économie communiste et économie fermée. Elle se souvient notamment de devoir parcourir les rues de Sofia avec sa mère pour trouver du lait en poudre, à la suite d'une pénurie. Mais, le contexte est important dans sa décision de partir pour la France. En me racontant des moments clefs de l'histoire de son grand-père ou de sa mère, Hristina se présente en quelque sorte comme porteuse de la mémoire familiale. Une nouvelle fois, je rejoins Sirna sur ce point³⁹.

³⁸ SIRNA Francesca, « L'enquête biographique : réflexions sur la méthode » in Enquêter auprès des migrants : le chercheur et son terrain AGGOUN A. (dir. de), 2009. p. 21

³⁹ Ibid. p. 17

Néanmoins, je lui objecterai le souci d'une trop grande proximité avec l'enquêté. Même si le « un parmi les siens » [a un] rôle fondamental dans le jeu de dévoilement »⁴⁰, j'estime qu'il faut que l'enquêteur réussisse à maintenir une certaine distance. Connaître trop bien son enquêté peut nous prémunir de poser des questions qui ne nous paraissent pas essentielles, parce que nous avons un contexte, un arrière-plan ; arrière-plan qui n'est pas accessible aux personnes qui liront l'entretien.

Avant le départ, vivais-tu avec tes parents ? Quelle était la situation familiale ?

Oui, j'habitais encore avec mes parents. J'allais au lycée. J'ai un frère plus âgé que moi qui habitait avec nous. Il avait envisagé de partir du domicile familial ; mais quand je suis partie, nous étions encore tous ensemble et nous vivions sous le même toit à Sofia.

Es-tu née à Sofia ?

Oui et j'ai toujours vécu là-bas avant mon départ.

Qu'est-ce qui a motivé ton départ pour la France ?

C'est un peu long comme histoire. A la base, je voulais apprendre une langue étrangère, parce que la Bulgarie est un petit pays donc les élèves apprennent beaucoup les langues étrangères. J'aurai pu en apprendre une autre et pas nécessaire le français ; mais j'avais une proximité particulière avec cette langue. A l'époque mon grand-père était en France. Il a fait une thèse en France et il avait ramené beaucoup de livres en français chez nous. A l'époque, c'était très difficile de faire passer de la littérature de l'Ouest à l'Est ; et donc ça aurait été un gâchis si je n'avais pas pris le français comme langue étrangère au lycée. Ceci m'a motivé à apprendre cette langue-ci et pas une autre. Et, quand j'étais au lycée, je me débrouillais bien en français. Donc finalement, c'était en quelque sorte une évidence de choisir la France pour partir. En fait, je ne me suis jamais posée la question parce que c'était une évidence pour tout le monde que j'allais partir en France.

Ça s'est fait comme ça ; mais après, je n'étais pas sûre que ça allait me plaire. J'avais aussi postulé chez moi parce que pour toutes les facs on a des concours à passer après le lycée et j'avais tout de même été admise dans une université bulgare au cas où la France ne me plaisait pas et que je voulais revenir. Mais finalement, vu que ça m'a plu, je suis restée. Mais j'aurais pu rentrer à la fin du premier semestre.

Donc tu dirais que tu as été motivée plus par la langue que par le pays en lui-même?

Oui, c'est la langue qui a joué un rôle important dans mon choix. Après c'était aussi un peu familial parce que ma mère aurait dû partir faire des études en France quand elle était jeune. Mais, elle ne l'a pas fait, parce qu'à l'époque communiste, il était très difficile de passer à l'Ouest pour faire des études. Cela pouvait arriver, mais c'était souvent pour les enfants des dirigeants du parti

⁴⁰ Ibid. p. 29

communiste. A ce moment-là, mon grand-père était retenu en France car il devait récupérer un prix qu'il avait gagné là-bas, mais ils n'ont pas permis à ma mère de le rejoindre.

[Le grand-père de Hristina, Tzonev Stoyan a reçu la médaille d'agent du Prix Broquette-Gonin pour son ouvrage (voir ci-dessous) en 1978]

Je pense que j'étais un peu influencée par le fait qu'elle n'ait pas pu partir.

Mais c'est surtout la langue, je pense ; parce que si j'avais appris une autre langue, peut-être que je serais partie ailleurs.

Quelle était la profession de ton grand-père ?

Il était écrivain, il était traducteur. Il avait traduit des livres très importants pour la première fois ; des livres bulgares qu'il a traduit en français. En France, il a fait une thèse sur le financier dans la comédie française sous l'Ancien Régime. C'est un ouvrage très technique. Maintenant, on peut le trouver en bibliothèque.

Sais-tu en quelle année c'était ?

Pas exactement, mais c'était à l'époque de Simone de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre, parce qu'il les connaît. Ils faisaient tous partis du même cercle littéraire. Cela devait être aux alentours des années 1950-1960.

Dans ta décision de partir, ta famille l'a bien reçu ?

Je leur manquais, mais tout le monde était conscient que l'on n'était pas si loin que cela. Je pouvais toujours revenir si jamais je voulais. En plus, on avait prévu que j'allais rentrer pour les vacances de Noël, donc nous n'avions pas vraiment la sensation d'éloignement. Ça a tout de même fait un peu de mal à tout le monde que l'on soit séparé ; ce qui est normal. Mais il n'y a pas eu de réticence particulière. C'était plutôt positif. Après, c'était différent aussi parce que c'était pour les études. Ensuite, je pense que mon père a un peu mal pris le fait que je poursuive ici et que je ne rentre pas ...

Après tes études ?

Oui. Je pense que c'est plutôt là que j'ai ressenti une résistance. Mais j'étais aussi plus âgée, plus mature, plus consciente de ces choses-là tout simplement. En sortant du lycée, j'étais jeune et je ne me rendais pas trop compte. Je ne rendais pas compte de ce que j'allais faire, que je partais vraiment. C'était un peu ... comme ça !

Un coup de tête ?

Oui, je n'étais pas encore très mature à l'époque.

Et ton frère, a-t-il toujours vécu en Bulgarie ou il est également parti ?

Lui, il est juste parti pour des vacances, pour travailler et gagner plus d'argent l'été. Mais sinon, il n'est jamais parti comme moi, pour des années. Il est parti voyager, il est parti travailler un été en Norvège, dans le Nord. Il a fait toutes ses études là-bas (en Bulgarie), et il travaille là-bas aujourd'hui. Je pense qu'à la base il n'aimait pas trop le français. Ça n'a pas trop marché ...

Et pourquoi pas ailleurs ?

Il avait commencé à apprendre le français, quand il était plus jeune. Je ne sais pas ce qui s'est passé, si c'est sa prof, mais cela l'a un peu dégoûté. Au final, il n'a jamais voulu faire des choses avec le français, il n'a jamais voulu apprendre la langue. Il n'avait pas l'envie.

Pour arriver en France, tu as fait une demande aux universités ?

Oui, c'est ça. Ce n'est pas très difficile parce que c'était en 2008 donc la Bulgarie était déjà entrée dans l'Union Européenne, en 2007. C'était un peu fouillis parce qu'ils venaient de mettre en place la procédure post-bac en France. Donc le système n'était pas très clair. En fait, on a des personnes qui sont référentes dans le pays, à qui tu peux poser des questions pour faire des études à l'étranger ; et même ces personnes-là n'étaient pas très au courant parce que c'était nouveau pour tout le monde. Oui, effectivement, j'ai fait les démarches avec la procédure post-bac, mais avant j'avais tenté une grande école. En fait, je ne connaissais pas ce système parce qu'il n'existe pas chez moi. Pour moi, c'était pareil, une université ou une grande école. Je ne savais qu'il y avait une différence.

Tu pensais que c'était le même niveau de prestige ?

Exactement. Je pensais que c'était pareil. Du coup j'ai été prise en entretien, mais là j'ai raté parce que j'ai eu un sujet que je n'avais pas préparé. A la base, je voulais aller à Sciences Po Paris, mais du coup je me suis inscrite en université. Pour moi, une grande école, je savais que c'était réservé aux meilleurs étudiants, que seuls les meilleurs étudiants pouvaient aller à l'entretien, mais je ne savais rien de plus, l'offre de cours, etc.

Pour Sciences Po, tu avais envoyé un dossier avant l'entretien ?

Alors, pour Sciences Po Paris, ils demandaient tous ce que tu avais fait avant, tous les diplômes (école, sport, ...) que tu avais passés. En revanche, c'est vrai que si tu n'étais pas un bon élève au lycée, tu n'étais pas sélectionné à l'entretien. Moi, c'est vrai que j'avais vraiment de très bonnes notes au lycée, donc il ne pouvait pas me refuser. Mais, quelqu'un d'autre qui n'avait peut-être pas de si bonnes notes que cela, je ne pense pas qu'ils l'auraient retenu.

Et à l'entretien, comment ça se passait ?

C'était un texte imposé.

En français ?

Oui.

Tout était en français ?

Tout en français. Par contre, la personne qui faisait l'entretien était à la présidence de Sciences Po Paris changeait. A cette époque-là c'était un Tchèque. Il y avait également une enseignante et une troisième personne qui était en charge de l'Institut français à Sofia. Ces trois personnes faisaient l'entretien. Ils te donnaient un texte, tu te mettais dans une chambre avec juste un stylo. Il fallait commenter le texte, et finalement, tu n'as pas encore le niveau nécessaire en français pour le faire. Ça s'est un détail. Mais le sujet était tout de même difficile. J'ai eu un sujet sur les relations entre la Chine et les Etats-Unis. A l'époque, je ne connaissais strictement rien à cela, donc j'ai dit n'importe quoi.

Où se déroulait cet entretien ? A Paris ?

Non, à l'Institut français de Sofia. Il y avait une personne de Sciences Po Paris qui se déplaçait. En fait, avait d'aller à Paris, il y a quatre autres villes qui accueillent des élèves de Sciences Po Paris : Dijon était réservé juste aux personnes de l'Europe de l'Est. Et ce n'est que pour le Master que tout le monde est à Paris. Nous, on était censé aller à Dijon les deux premières années, pour pouvoir s'intégrer dans une plus petite ville et d'aller à Paris étape par étape.

Après l'entretien, tu as fait ton dossier post-bac : quels avaient été tes choix ?

Comme je ne savais pas qu'il y avait une différence entre les sciences politiques en université et à Paris, je me suis rendue compte qu'il n'y avait pas beaucoup de facultés qui proposaient les sciences politiques dès la première année. J'ai donc mis Lyon 2, une autre université hors de Lyon, mais je ne me souviens plus où, mais elle proposait Histoire et Sciences Po. Moi, c'était droit et sciences po ; donc c'était plus juridique comme programme. J'avais aussi choisi Lyon 3, parce que je ne savais pas qu'il y avait des différences idéologiques entre Lyon 2 et Lyon 3. Je pense que c'était mes trois choix : Lyon 2, Lyon 3 et l'autre.

Après une réponse positive de Lyon 2, est-ce que tu as eu des aides financières ?

En fait, ce n'était pas si simple que cela la réponse. Lyon 3 m'a fait beaucoup mariner parce qu'apparemment, je ne sais pas si c'est vrai, c'est ce que l'on m'a dit, Lyon 2 et Lyon 3 ont un quota pour les bulgares, et peut-être que ce n'est pas que pour les bulgares ; mais une année, c'est une qui reçoit plus et une autre année, c'est l'autre.

Donc, au début j'ai reçu un avis favorable de la part de Lyon 3, et pour moi un avis favorable signifiait que j'étais acceptée. Sauf que non, et l'administration n'était pas très à l'écoute, donc je n'arrivais pas à comprendre ce qui n'allait pas dans mon admission. Donc, au final, j'ai pu avoir par hasard un professeur au téléphone et qui devait m'envoyer les documents que je devais remplir

aussi pour essayer d'être vraiment admise. Mais à ce moment-là, on s'était déjà trop pris la tête donc on a choisi Lyon 2.

Quand tu dis « on », tu parles de qui ?

Ma mère qui m'aidait dans mes démarches.

Ta mère parle très bien français ?

Oui. En fait, elle travaille à l'université technique à Sofia. Elle donne des cours de français et elle travaille aussi avec l'administration où elle aide beaucoup de personnes qui viennent d'autres pays francophones. Elle fait plus que ce qu'elle est sensée faire. Elle les aide beaucoup pour les logements par exemple, même si elle n'est pas censée le faire.

Une fois que tu es inscrite à Lyon, comment s'est passé ton départ de Sofia ? Est-ce que tu as eu des aides particulières ? Y-avait-il quelqu'un pour t'accueillir en France ?

Quand je suis arrivée (seule), on avait le droit aux aides qu'à partir de la deuxième année. Je pense aux aides du CROUS par exemple, parce que même si dans ton pays, tu as une bonne situation financière, quand tu viens en France, comme c'est l'euro, ça double les prix, donc les revenus des parents sont tout de suite classer dans les moins riches. Donc, tu as droit aux aides, mais c'est uniquement parce que la Bulgarie fait partie de l'Union Européenne ; c'est réservé aux Européens. Donc avant 2007, les gens n'avaient pas le droit aux aides. Pas la première année, que la deuxième. C'était pareil pour le logement, la deuxième année, tu pouvais demander un logement CROUS. Au niveau des associations, j'ai eu de la chance de tomber sur une association bulgare qui m'a trouvé un logement. J'ai rencontré le président qui était à l'époque champion de basket-ball à Villeurbanne et il m'a trouvé un appartement où il n'y avait que des bulgares. Il était le garant de cet appartement.

Tu as le nom de cette association ?

Oui, j'ai rendu leur dossier de demande de subventions hier. C'est « Echange Rhône-Alpes – Bulgarie ».

Donc tu es encore en lien avec cette association ?

Oui. C'est un retour sur ce qu'ils m'ont apporté. En fait, ils organisent des fêtes nationales bulgares à Villeurbanne. C'est sympa, parce que quand tu viens de l'étranger, cela fait du bien de se retrouver avec des gens de ton pays pour fêter les choses que tu fêtes d'habitude chez toi.

Quelles sont ces fêtes ?

Le 3 Mars, c'est la fête nationale, donc c'est la libération de la Bulgarie du joug des Ottomans. Et le 24 Mai, c'est l'alphabet cyrillique. C'est en l'honneur de ses inventeurs.

Pourquoi ces fêtes ont lieu à Villeurbanne ?

Parce que la personne en charge a les réductions pour les salles dans lesquelles nous organisons ces évènements. Cela fait des années que son association existe.

C'est toujours le même président que quand toi tu es arrivée ?

Oui. Il y a d'autres associations bulgares aussi, mais lui, son association, c'est vraiment une association qui est présente depuis très longtemps. Il est le référent. Mais c'est un peu informel comme fonctionnement, il n'y a pas d'assemblée générale. C'est une personne assez âgée et il avait fait gagner la coupe de France de basket à l'ASVEL.

Tu as déjà participé à ces fêtes ?

Oui, toutes les années.

Combien de personnes y participent ?

Je ne peux pas vraiment te dire. La salle peut contenir plus de 300 personnes. Il y a des personnes d'origine bulgare ou non. Moi, j'invite des amis chaque année. C'est gratuit. Il y a de la danse. C'est une belle occasion de se retrouver mais aussi pour les personnes qui ne sont pas bulgares pour comprendre la culture, les danses traditionnelles.

Qu'est-ce qui est organisé ?

Comme c'est « Echange Rhône-Alpes Bulgarie », on fait venir un groupe de danse traditionnel de Sofia et des bénévoles se proposent pour les accueillir. Les personnes qui souhaitent aider le peuvent. Souvent il y a de la danse, et il y a aussi une association de danse à Villeurbanne qui fait une petite présentation.

Il y a aussi de la nourriture traditionnelle ; mais chacun amène quelque chose donc beaucoup amène un plat traditionnel mais d'autres prennent des salades, etc.

Ces derniers temps, nous avons aussi organisé une tombola avec des prix libres. Des bénévoles avaient mis à disposition des objets de Bulgarie qui faisaient office de lots. C'était vraiment des objets venaient de Bulgarie. Ca a très bien marché.

Il y a aussi l'association « Ecoles bulgares ». C'est une association qui est ouverte le week-end, le samedi ; et les samedis, les enfants ont des cours de bulgare.

Ils sont réservés aux enfants de Bulgares ?

Il y a aussi des enfants issus de couples mixtes. C'est une de mes meilleures amies qui l'a fondé. Après il y a aussi, une association des étudiants bulgares que nous avons fondée avec une fille ; mais je n'en fait plus partie, parce que nous n'étions pas vraiment sur la même longueur d'onde.

Quel était son but ?

Le but était de les aider dans leurs démarches administratives, de répondre à leurs questions. On était une sorte de référence.

Avec « Echange Rhône-Alpes Bulgarie », hormis les deux gros évènements, vous organisez d'autres activités ?

Non. En fait, cela demande beaucoup d'organisation et il faut s'y prendre longtemps à l'avance pour prendre en charge les personnes qui viennent, pour savoir où ils vont loger. C'est une sacrée organisation avec la programmation, la logistique, le technique. C'est une grande salle, donc il faut tout organiser. C'est un très gros investissement de la part de certaines personnes pour que cela fonctionne ; surtout qu'ils ne sont pas payer. La chose qui les réunit, c'est la nationalité, ce qu'il ne faut pas oublier. Ce n'est pas comme au Genepi. Ce n'est pas parce que vous êtes Français, que vous êtes dans l'association, c'est parce que vous avez des valeurs communes. Nous, on est réunis par la nationalité, donc tu n'es pas forcément en face de personnes qui ont les mêmes intérêts que toi. Mais on essaie tout de même de faire des choses ensemble. C'est encore plus difficile pour cadrer les choses. Donc cela demande un réel investissement.

A ton arrivée en France, tu es logée par le président dans un logement pendant un an ...

Non cinq ans.

Tu as fait toutes tes études dans ce logement ?

Oui, je ne payais pas beaucoup. C'était un logement social, et cela m'arrangeait où il était situé même si on était que des Bulgares et que nous n'avions rien en commun à part cela. Mais, franchement, cela n'était pas important à l'époque, pour moi. Je ne me posais pas beaucoup de questions.

Combien étiez-vous ?

On était 4, dans un appartement pour 3. Quelqu'un vivait dans le salon. Moi, j'avais ma chambre, et j'étais contente. On avait une grande cuisine. C'était un grand appartement quand même. On avait deux grands placards, c'était quand même grand.

Pendant ces 5 ans, tu as toujours vécu avec les mêmes personnes ?

Il y a deux personnes qui sont restées ; une qui a changé 3 fois.

Des étudiants ?

Non et c'est de cela que venait la différence. L'un deux n'avait jamais fait d'études donc il ne pouvait pas se mettre à notre place. Il était très sympa mais il n'avait pas le même mode de vie que nous. Si j'ai un partiel demain, il faut que je travaille ; mais lui, il peut faire une fête ou inviter des gens sans demander. Tu vois ? C'était une question de rythme différent. Un autre a été étudiant mais n'arrivait pas à trouver un travail. Il n'était pas très sociable. Il restait dans sa chambre, isolé.

Ce n'était pas très facile pour s'intégrer. Le troisième était étudiant, puis il a trouvé du boulot. Sa copine était aussi ici.

Au quotidien vous parliez bulgare ?

Oui. Juste avant lui, il y avait un autre Bulgare qui est reparti en Bulgarie. J'y pense parce que j'ai eu des nouvelles il n'y a pas longtemps. On n'était pas une vraie colocation. On ne mangeait pas ensemble. C'était plus une commodité de logement qu'une vraie colocation. C'était un peu l'occasion si on se croisait. Mais, il y avait aussi des points positifs, c'est que l'on avait de comptes à rendre à personne donc je pouvais faire ce que je voulais. J'étais vraiment indépendante pour un logement partagé avec d'autres personnes. Mon colocataire préparait des repas bulgares, mais sinon, je ne faisais pas que ça. Mais pour la communication, tout se faisait en bulgare.

Tu as déménagé quand ?

J'ai déménagé l'année dernière quand j'ai trouvé du boulot.

Maintenant où vis-tu ?

Pas très loin, dans le même quartier, vers Charpennes.

Seule ?

Seule. Vers la fin, c'était devenu difficile, il fallait que je parte [Hristina m'a livré par ailleurs les difficultés qu'elle avait rencontrées dans sa collocation: vivre avec des personnes qui ne partagent pas grand-chose avec vous sinon une langue ; des conditions sanitaires parfois difficiles avec une infection de punaises notamment]

Comment as-tu vécu ton intégration dans le système universitaire français ? Pour l'apprentissage du français ?

Comme je ne connaissais pas l'université, je me suis vite habituée au système français. Au début, j'avais des difficultés avec la langue de tous les jours, parce que même si j'avais un bon niveau à l'école, ce n'est pas la même chose quand tu parles avec les gens.

J'étais en groupe avec des françaises qui n'étaient jamais parties de chez elles, donc elles n'étaient pas très à l'écoute de mes problèmes ou de mes difficultés. Elles me considéraient peut-être comme inférieure, parce que quand tu es en face de quelqu'un qui ne parle pas beaucoup la langue, tu as l'impression qu'elle ne comprend pas. Et donc, tu as l'impression qu'elle est un peu bête, loufoque, sans le faire exprès. Du coup, elles me considéraient un peu comme ça. Après, j'ai vu que ça ne marchait pas trop donc j'ai trouvés d'autres amis.

Qui t'ont plus aidé ?

En fait, je ne pense pas que ce soit les Français qui m'aient beaucoup aidé. C'était des gens qui avaient à peu près le même âge que moi, et je ne pense pas qu'ils arrivaient à se mettre à ma place.

C'était plus avec d'autres personnes qui étaient étrangères que je pouvais partager mes problèmes. On était confronté aux mêmes problèmes. Après, je me suis fait beaucoup d'amis Français depuis la première année. J'ai une très bonne amie française ; ce n'est que quand elle est partie en Belgique, qui est en plus un pays francophone, qu'elle m'a dit qu'elle comprenait comment je m'étais sentie. Mais ce n'est pas un reproche. Je pense que si j'avais eu quelqu'un qui était venu chez moi, j'aurais réagi de la même manière. C'est normal. Tu ne peux pas non plus comprendre une expérience que tu ne connais pas.

A l'université, y-avait-il des cours spéciaux pour les étrangers ?

Il a des cours de français pour les étrangers, mais c'est payant. Cela ressemble à des cours du soir, et ce n'est pas organisé par les universités. Soit tu ne suis que ça, soit tu fais des études, mais tu ne peux pas vraiment les mélanger je pense. En plus, moi je faisais du droit la première année. C'était une ambiance un peu particulière avec les professeurs. Cela dépendait un peu de s'ils t'aimaient bien ou pas. C'était comme ça. Mais non, il n'y avait rien de spécial.

J'ai aussi connu l'Afev en première année, parce que j'avais un ami qui m'avait demandé de faire une conférence, une présentation de mon pays.

Et tu as intégré l'Afev par la suite ...

Non. En fait, en Bulgarie, on n'a pas la culture de l'associatif. Et même si pendant tout mon cursus universitaire, j'ai fréquenté des personnes qui étaient dans des associations, moi, je n'ai commencé à intégrer des associations qu'à partir de mon master. Avant, je n'ai jamais été vraiment engagée, même si j'ai eu plusieurs fois l'occasion.

A la fin de la première année, j'ai rencontré des gens qui étaient politisés, parce que c'était à ce moment-là qu'il y a eu des manifestations très importantes à Lyon 2. C'était en 2009. C'était bloqué pendant des mois. Moi je me suis un peu intéressée à cela. Au début, j'étais en contact avec l'UNEF, parce qu'on les voyait partout. Je suis allée voter à leur congrès, même si je ne comprenais pas.

Pourtant tu faisais des sciences politiques ?

C'est ça. C'est pour cela que je me suis dit qu'il fallait que je m'intéresse un peu à ce qui se passait dans mon université ; que ce n'était pas normal de ne pas comprendre ce qui se passait. Je suis donc allée vers les syndicats étudiant pour les suivre. J'ai vu que l'UNEF, ce n'était pas vraiment mes idées, donc je suis allée encore plus à gauche. C'est là, que je me suis sentie intégrée, parce que les gens étaient à l'aise, ils aimaient bien les étrangers.

Est-ce que tu as ressenti un rejet de l'étranger, notamment à l'UNEF ?

Ce n'était pas un rejet de l'étranger. Ce que je n'ai pas aimé, c'est qu'une personne en question, s'est moquée de moi sur le fait que je ne comprenais pas. Elle n'a pas du tout pris en considération le fait que j'étais d'arriver en France, il y a peine un an. C'était normal que je ne comprenne pas grand-chose à la vie politique. En fait, il ne voulait pas que je comprenne, mais seulement que je vote.

Il n'a jamais pris le temps de m'expliquer. Donc, je me suis dit que ce n'était pas correct.

Concernant ton engagement au Genepi ?

Je l'ai intégré en 2010. C'est une amie qui m'en avait parlé. A l'époque, je n'avais pas cette culture associative donc je pensais que ce n'était pas pour moi. C'est en master que j'ai commencé à m'orienter vers des choses qui m'intéressaient plus. Jusqu'en troisième année, j'ai l'impression, que je suivais les cours comme au lycée. J'y allais parce que j'étais inscrite. Mais, à partir du master 1, j'ai commencé à faire des choses qui m'intéressaient moi. Donc j'étais aussi dans l'association Droit et Sciences Po à Lyon 2 ; et je participais aussi à l'association bulgare. Mais après, les gens avec qui j'étais après l'UNEF, c'était des gens très impliqués dans leur syndicat. Je ne l'ai jamais intégré, mais j'étais tout de même assez proche ; je participais aux réunions. Je donnais un coup de main.

Est-ce que ça t'a aidé à t'intégrer ?

Ça m'a beaucoup aidé. Mais ce qui m'a le plus aidé, c'est les gens du syndicat qui était très politisé. J'ai compris l'histoire de « gauche » et de « droite », parce qu'en Bulgarie, nous n'avons pas ce système, ce n'est pas la même configuration. C'est là que j'ai compris les choses. J'ai pu me faire mon propre avis, prendre du recul et recommencer sur des bases plus saines, sans me faire influencer par personne.

D'accord. Et finalement, toi, aujourd'hui, est-ce que tu es/veux te faire naturaliser ?

Non, je ne suis pas naturalisée.

Donc tu ne peux pas voter ?

Je peux voter pour les mairies, les municipales. Pas pour les autres. Non, je ne suis pas naturalisée. Ce n'est pas évident comme procédure.

Tu t'es donc renseignée ?

Oui. Tu ne trouves pas toutes les informations sur internet. Ce n'est pas si facile que cela pour trouver toutes les démarches.

Donc, quand tu as commencé la démarche tu es allée sur internet et après ...

Je suis allée à la préfecture, pour avoir des renseignements. J'ai fini par avoir les informations, mais ce n'était pas très clair. Les gens me donnaient de petits bouts d'information ; mais jamais en entier. Il y a des organismes qui font le relais entre la préfecture et ton dossier ; et ces organismes, quand tu vas les voir, ils ont le dossier complet, avec toutes les démarches à faire. Mais il faut d'abord récupérer le dossier ; tu ne le trouves pas sur internet.

Finalement, les démarchent te découragent ?

D'abord, il faut chercher pour trouver toutes les démarches. Ce n'est pas évident. Puis, ils te donnent rendez-vous pour que tu récupères tous les papiers. Le rendez-vous est donné pour dans 6 mois. Et après, la préfecture étudie ton dossier, pendant 12 mois, au maximum. Donc, tu n'es jamais sûre que tes démarches vont aboutir. Et tu ne peux faire une demande que lorsque tu as résidé en France pendant 5 ans. Il faut aussi avoir la déclaration d'impôts, ce genre de papiers. Donc, c'est vraiment compliqué.

Donc, c'est ce poids administratif qui ...

Je ne sais pas comment cela fonctionne exactement ; mais je pense qu'il doit y avoir des quotas par année. A mon avis, lorsque le quota est complet, tu ne peux pas être naturalisé.

Parce que toi, en tant que citoyenne européenne, tu peux rester sans limite de temps ?

Il y a deux ans, tu ne pouvais travailler en France seulement si tu avais obtenu un master en France. Pour moi, c'était bon vu que j'ai étudié en France. Mais ils ont passé pour l'Union Européenne. Donc maintenant, même les bulgares peuvent travailler en France sans Master 2.

Toi tu as eu ton Master en ...

2012.

Quel était le titre de ce master ?

Développement de projets artistiques et culturels internationaux.

D'accord. Et pour trouver du travail après, est-ce que tu as eu des difficultés.

J'ai eu beaucoup de chance. J'ai été embauché après mon stage. C'était par hasard.

Et aujourd'hui, tu travailles toujours au sein de cette entreprise ?

Oui.

Quel est ton rôle ?

Je suis médiatrice culturelle. Mais je ne fais pas que ça, puisque en ce moment, dans les métiers de la culture, il faut un peu tout faire. En fait, globalement, je gère les relations avec les parents dans les quartiers défavorisés dans lesquels nous travaillons. Ceux sont des familles de primo-arrivants. L'idée est que les enfants fassent du théâtre avec notre compagnie.

Qui s'appelle ?

Image Aigüe. En fait, cela consiste en des enfants, adolescents et adultes qui parlent sur scène leur langue d'origine. C'est entre l'artistique et le social.

Et du coup, ils font les pièces ensemble ; mais ils ne parlent pas tous la même langue ?

Voilà, c'est ça ! Déjà, il y a des comédiens professionnels : un congolais qui est sourd et muet qui s'exprime en langue des signes ; un autre, kurde ; et aussi un français. Puis il y a les enfants. En fait, les démarches commencent par des ateliers dans les écoles. Et à l'issue de ces ateliers, on propose aux enfants des ateliers extra-scolaires. Et c'est là que les enfants préparent le spectacle. Mais en ce moment, c'est un peu difficile avec les problèmes de subventions. C'est compliqué ; parce que nous, tout ce qu'on fait, c'est gratuit. Mais en ce moment, c'est très difficile d'obtenir de l'argent ; les subventions baissent. On a aussi le mécénat ; mais ici aussi, même pour le privé, il y a beaucoup de concurrence.

Aujourd'hui, tu n'envisages ta vie qu'en France ?

A vrai dire, je ne sais pas. Pour l'instant oui, parce que j'ai mon travail. Mais je ne sais pas pour plus tard. Je pense que cela va beaucoup dépendre de mon travail ; si je change de travail. Cela va déterminer mon lieu de vie.

Donc tu n'envisages pas dans l'immédiat un retour en Bulgarie ?

Non. Mais c'est vrai qu'avec le métier que je fais ; c'est compliqué de l'exercer chez moi parce que les professionnels de la culture commencent juste à se développer. Ce n'est pas vraiment un métier à part entière. Donc, pour apprendre, c'est mieux que je reste pour le moment, pour avoir plus d'expérience.

Tu m'as dit que ton père avait été déçu que tu ne reviennes pas en Bulgarie après tes études ; pourquoi ?

Ce n'est pas vraiment qu'il était déçu. C'est simplement que je lui manquais. Mais il comprend ma décision.

D'accord. Et pendant 6 ans, comment s'est perdurée la relation avec ta famille ? Est-ce que tu vas les voir ou vice versa ?

Par téléphone, par skype. On communique très souvent. Je suis restée en contact avec mes ami(e)s en Bulgarie aussi. Je suis toujours rentrée en hiver, pour les vacances de Noël, et en été ; toujours. Là, on va voir pour l'hiver.

Et tes parents ou ton frère sont venus déjà ?

Mon frère est venu me voir séparément. Ma mère est venue une fois qu'elle avait l'occasion. Son université a un partenariat avec une université à Marseille. Donc elle en a profité pour venir me voir à Lyon. Et mon père est venu pour la première fois au mois de Mai.

Et aujourd'hui ton frère vit toujours avec tes parents ?

En fait, il y a eu une période où il ne vivait plus avec mes parents. Et là, je pense qu'il y est retourné ; mais il risque de repartir. Je ne sais pas. Mais il est toujours à Sofia.

Très bien. Pour finir, si tu avais un bilan général à tirer de ton expérience en France : est-ce que tu as des désillusions ?

En fait, je n'ai pas de désillusions, parce que je n'avais pas d'attentes au départ. Donc je n'ai pas eu de déception. Après, les mentalités étaient différentes. L'état d'esprit n'était pas le même.

Est-ce que tu as ressenti une solitude par rapport à cela ?

Oui, c'est sûr. Même les gens de ma nationalité ; c'était plus des connaissances que des amis. Maintenant, j'ai de très bons amis bulgares ; mais au début, je ne pourrais pas dire cela. Ce n'était pas forcément des amis. Donc, oui, culturellement ce n'était pas pareil. Donc, ce n'est pas que j'ai eu des attentes ; mais quand tu vas dans le pays, tu te rends compte que ce n'est pas forcément pareil.

En partant, tu n'avais pas une certaine image de la France qui a peut-être été écornée ?

Non, parce que j'étais déjà venue en France, en vacances. Donc je pense, que c'est à ce moment-là que j'ai eu des désillusions, avant que je parte définitivement.

Tu étais allée où ?

Je suis allée en séjour à Paris. On est aussi passé par quelques villes dans le Sud et à Strasbourg. C'était 10 jours. Mais ce n'était pas qu'en France, c'était un grand voyage scolaire. On était à l'hôtel.

Et donc tu penses que c'est à ce moment-là que tu as eu une autre image de la France ?

Oui je pense. Par rapport aux gens je n'en ai pas connu à ce moment-là. Mais ce n'est pas pareil.

Qu'est ce qui est différent selon toi ?

Je ne base pas sur des constats scientifiques. Mais au bout de 7 ans, tu fais aussi les comptes. Je pense, que sur certains points, pour les bulgares, il y a quand même un héritage communiste. On vit ensemble, des choses comme cela. On peut aller boire un verre quelque part, et si on voit quelqu'un seul, on peut lui proposer de venir nous voir. Ici, j'ai l'impression soit tu fais partie du groupe, soit tu es en dehors. Ici, je parle même pour des gens français. Le contact est très difficile parfois. Le contact ne peut pas se faire avec tout le monde. C'était une grosse différence. Après, chez nous, on est plus du côté des sentiments ; alors qu'ici, c'est plus la raison, la rationalité des Lumières. C'est très superficiel comme analyse...

Et par rapport à ta vision de la famille, est-ce que des choses en changer ?

Par rapport à ma famille ?

Non, pas forcément, ta famille à toi, mais plutôt la famille dans un sens global ?

Oui. En France, j'ai découvert en faisant des entretiens pour des cours, que des gens de la même famille pouvaient se vouvoyer. Chez moi, on ne se vouvoie pas. Je te le dis.

C'est très rare aussi en France, c'est très minoritaire. Cela concerne surtout des familles de certains milieux.

Les grands-parents et le mari par exemple se vouvoie.

La belle-mère avec le gendre ? Oui cela arrive.

En Bulgarie non. Tu fais partie de la famille et il n'y a pas de distinction. Ça, ça m'a beaucoup choquée. Quand tu fais partie de la même famille, tu es censé être proche ... je ne sais pas !

Ma vision de la famille a changé ; oui. Quand je suis arrivée, je pense que je n'étais pas encore très ouverte parce que je pense que je le suis plus devenue en côtoyant des personnes de l'extrême gauche. J'ai l'impression que j'étais un peu coincée en arrivant. Je veux dire que je suis devenue plus ouverte pour accepter les personnes telles qu'elles sont sur tous les aspects. Avant, j'étais un peu plus fermée, je pense.

Tu m'as dit que dans ton association, tu côtoyais des couples mixtes ; est-ce que c'est quelque chose que tu envisagerais ?

Je ne sais pas. Je n'y ai pas réfléchi. Je ne sais pas si je vais me marier ou pas ... alors voilà !

Un dernier mot à ajouter ?

Je ne sais pas. Juste au niveau de la religion. On est orthodoxe en Bulgarie.

En France, par rapport à la communauté religieuse, y-a-t-il des choses d'organiser ?

Oui, on fait des choses pour Pâques par exemple. Ceux sont des Eglises russes.

Et donc tu y participes ?

Non, moi je n'ai jamais été très pratiquante. Chez nous, on a des icônes, dans les Eglises, qui représentent quelqu'un qui nous protège. C'est un peu comme les saints. Avec mon prénom, Hristina ; j'ai donc quelqu'un qui me protège. Ça reste quand même un peu religieux. Ma mère va aussi à l'Eglise, le jour de la mort de sa mère. C'est plus pour des grandes occasions comme celles-ci ; mais pas tous les week-ends.

Mais toi, est-ce que tu vas célébrer la Pâque par exemple ?

Je n'y suis jamais allée ; mais j'avais envie de la faire, pour se retrouver avec des Bulgares. Ce n'était pas vraiment le côté religieux qui comptait mais plutôt national. Comme nous, nous le fêtons

et pas les autres, c'est vrai que ça peut être une occasion de le faire tous ensemble. Se sentir chez soi un petit peu...

Merci beaucoup !

Merci à toi.

Ilda de C. (Portugaise, arrivée en 1977, 58 ans)

Entretien réalisé à Vénissieux, le 22/10/2014, ayant duré 1h, Portugaise naturalisée Française, âgée de 58 ans, arrivée en France en 1977.

L'enquêtée est née en 1956 au Portugal, dans un petit village. Pour subvenir aux besoins de sa famille, elle est obligée de « faire le travail des champs » dans la ferme familiale. C'est la pauvreté et la difficulté de la vie exclusivement qui l'amènent à immigrer en France. Elle est arrivée en France avec son mari en 1977 et n'est jamais repartie (sauf périodiquement lors de congés). Elle a exercé la profession de femme de ménage puis de gardienne d'immeuble. Elle réside actuellement seule dans un appartement à St-Fons. Elle est veuve et a deux filles et plusieurs petits-enfants. Cet entretien s'est déroulé dans mon appartement, situé rue Vaillant Couturier à Vénissieux (banlieue lyonnaise). Je connais bien l'enquêtée car je la côtoie presque quotidiennement. En effet, elle exerce la profession de gardienne et de femme de ménage dans mon immeuble, dans lequel je réside depuis ma naissance. J'ai immédiatement pensé à elle pour réaliser ce travail historique, car c'est probablement la personne étrangère primo-arrivante que je connais le mieux, et également parce que je connais sa gentillesse et que je me doutais qu'elle ne refuserait pas de m'aider. Nous nous sommes entretenus le mercredi 22 octobre, de 12h à 13h, au calme. En effet, l'enquêtée n'était accompagnée d'aucune personne de son entourage. L'entretien a duré environ une heure en prenant en compte les préliminaires de présentation et la conclusion.

Comme je l'avais pressenti, le contact entre nous fut cordial voire même chaleureux. Elle s'est très aisément et sans aucune retenue prêtée à cet exercice nouveau pour elle, m'a-t-elle dit, même si elle était un peu intimidée au départ. D'ailleurs, il était troublant pour moi que cet entretien se situe finalement, à certains moments du récit, à la frontière entre un témoignage historique délivré à un historien et une conversation amicale. En tout cas, il est bon de spécifier que cet entretien a été très bon enfant, souvent délivré sur un ton joyeux avec à plusieurs reprises des rires de part et d'autres (comme on peut s'en rendre compte à la lecture de la transcription suivante). L'enquêtée semblait vraiment heureuse de communiquer, ou en tout cas de m'aider dans mon travail. Elle s'est présentée plusieurs fois presque comme à mon service, enchantée de me faciliter la tâche dans mes études. Bref, la confiance s'est progressivement installée entre nous, ce qui est perceptible dans l'allongement des réponses au fur et à mesure de l'entretien. Toutefois, malgré cette apparente proximité, le vouvoiement utilisé de ma part au cours de cet échange oral s'explique par le décalage générationnel existant entre nous (elle a à ce jour 58 ans) ainsi que par le respect que je porte à cette personne. Cette différence d'âge n'a en revanche en aucun cas engendré une quelconque gêne, ni par ailleurs la différence de sexe ou la différence sociale et scolaire. À aucun moment elle n'a soulevé par exemple la différence de niveau d'étude existant entre nous.

De plus, l'entretien s'est avéré facilité par l'extrême précision, notamment chronologique, que l'enquêtée a fait preuve. Elle n'a pas été déstabilisée par la rigueur historique de l'exercice, même si je n'ai guère insisté sur les dates. Cela étant, son parcours a été plutôt simple puisqu'elle n'a émigré qu'une seule fois et est restée toute sa vie sur le lieu même de son arrivée (la région lyonnaise). Elle ne sépare également pas vraiment sa vie au Portugal et sa vie en France. Pour elle, sa vie a véritablement débuté à son arrivée en France, comme elle le dit elle-même. Et donc la

période après la migration est plus importante affectivement pour elle, puisqu'elle a fait toute sa vie dans ce pays d'immigration (elle y a travaillé, eu des enfants...). On s'en rend bien compte dans la lecture de la transcription de l'entretien. En conséquence, elle ne semble pas occulter les événements de sa vie post-migratoire et privilégier sa vie d'avant, ce qui va à l'encontre de la constatation de F. Sirna à propos de ses propres enquêtés : « Les migrants rencontrés lors de l'enquête ont révélé une richesse descriptive plus importante lors de l'évocation de leur vie avant la migration (peut-être mythifiée), explicitée par des récits détaillés concernant la famille, les activités exercées, les lieux, les noms⁴¹ ».

Cependant, j'ai rencontré quelques difficultés au cours de l'entretien proprement dit et surtout dans la transcription. Tout d'abord, au cours du dialogue, le principal écueil auquel je me suis heurté est la difficulté pour l'enquêté de parler de certains faits passés trop douloureux, non par volonté première de les cacher, mais par l'émotion qui envahit son esprit. Ces événements concernent notamment ses proches, puisqu'elle n'a pas été très chanceuse dans sa vie familiale : son mari est décédé en 2001 d'un suicide et sa fille est gravement malade. C'est pourquoi certaines fois, j'ai senti les larmes lui monter aux yeux, ce que j'ai essayé d'éviter en changeant de questions pour la guider vers des souvenirs moins pénibles à se remémorer. F. Sirna a plus ou moins rencontré ce problème avec ses enquêtés qui préféraient se taire sur l'évocation de mauvais souvenirs. « Quand les événements ont été humiliants, ils ont préféré les taire. [...] Les entretiens ont été l'occasion pour les acteurs de revenir sur des épisodes de leur vie quelquefois enfouis, souvent douloureux, mais également parfois joyeux⁴² ». Pour moi, elle ne cherchait pas tant à cacher ces souvenirs, d'autant plus que je les connaissais déjà, mais surtout à dissimuler sa douleur qui devenait importante et perceptible.

Mais la principale difficulté que j'ai rencontrée a été la question de la langue. Car il est flagrant que cette femme a gardé un accent portugais très prononcé encore aujourd'hui, ce qui a parfois rendu compliqué la compréhension précise du dialogue, et ensuite la transcription. Cela a notamment engendré quelques hésitations de ma part, en particulier pour la compréhension des noms de lieux (la recherche du nom de son village d'origine m'a pris un certain temps). Par exemple, à propos du départ de son village en bus et de la route qui l'a mené en France, elle m'a parlé de « l'echpègne », ce qui signifiait « l'Espagne » pour elle, mais que sur le moment, je n'ai pas identifié. Encore une fois, F. Sirna a rencontré le même problème lors de ses recherches puisqu'elle écrit que « la méconnaissance initiale des lieux d'origine des migrants ainsi que la région d'immigration [...] a souvent été une cause de malentendu⁴³ ». Il est sans conteste que ma profonde ignorance du Portugal et de sa géographie n'a pas aidé à la compréhension des lieux. Mais malgré ces quelques ennuis de compréhension, cela n'a quand même pas été un obstacle insurmontable. Le récit était très compréhensible dans l'ensemble.

Il faut spécifier enfin que le questionnaire était centré sur le thème de la famille de l'enquêtée. Mais je ne l'ai pas empêché de dévier parfois sur d'autres sujets qui ont découlé de mes questions. Voici donc la transcription de l'ensemble de cette discussion.

⁴¹ Francesca Sirna, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, p.17.

⁴² *Ibid.*, p. 19.

⁴³ *Ibid.*, p. 15.

-Pour commencer, je vais vous questionner sur votre identité. Quelle est votre nationalité ?

-Portugaise.

-Comment vous appelez-vous et quel âge avez-vous ?

- Ilda de C. J'ai 58 ans. *[Nom de famille volontairement anonymisé]*

-Et quand êtes-vous venue en France ?

-En '77, le 26 janvier 1977.

-Vous vous rappelez de la date exacte ?

-Ah oui, je sais le jour où je suis venue !

-C'est impressionnant cette précision. Et vous êtes originaire d'une région particulière du Portugal ?

-Oui. De Moimenta da Beira, dans le nord.

-S'agit-il d'une ville ou d'un village ?

-d'un petit village. On a la grande ville à côté mais c'est un petit village.

-D'accord, vous êtes donc venue en France en 1977, cela fait donc 37 ans que vous êtes en France, c'est bien cela ?

-Eh bien oui.

-Et vous n'êtes jamais reparti depuis ?

-Je suis parti pour les vacances, c'est tout. Mais pas définitivement. J'ai toujours habité en France.

-Très bien. Nous allons vraiment maintenant rentrer dans le vif du sujet et commencer par nous intéresser à votre vie au Portugal et votre départ. Tout d'abord, quelle était votre situation familiale au Portugal avant votre départ ? De combien de membres votre famille était-elle composée ? Combien de générations cohabitaient ?

-Alors ma situation c'était une vie avec mon papa, et avec mes grands-parents, parce que je n'avais pas ma maman. Ma maman est décédée alors que j'avais 6 ans. Je restais avec mes grands-parents et mon papa, qui s'est jamais marié *[elle sous-entend « remarié »]*. Je m'occupais de mes deux

frères qui étaient tous petits, ils avaient... 4 ans et l'autre 22 mois. On travaillait dans les champs. On vivait tous ensemble jusqu'au moment où j'ai connu mon mari. On s'est marié et on est venu en France. Mon mari était déjà en France.

-Votre mari était aussi portugais et originaire de la même région ?

-On est né dans le même village.

-Donc dans votre maison, vous viviez en famille avec votre père, vos grands-parents et vos frères, c'est bien cela ?

-Oui, avec mon père, mon grand-père, ma grand-mère et mes deux frères. C'est tout.

-Ensuite, quelle profession exerçaient vos parents ?

-Ils travaillaient dans les champs. Ils étaient agriculteurs, paysans. Mes parents comme mes grands-parents, pareils.

-Et c'est donc aussi ce que vous faisiez étant jeune ?

-Eh oui, c'est ce que je faisais. Jusqu'à ce que je parte.

-Vous êtes donc parti en 1977. Etes-vous venue seule ou accompagnée ? Si oui, avec qui ?

-Je suis venue avec mon mari. On s'est mariés là-bas, au Portugal, le 9 janvier. Et après je suis venue avec mon mari en France le 26 janvier. C'est pour ça que je connais la date précise. C'est le 26 janvier que je suis entrée en France.

-Vous avez laissé toute votre famille là-bas ?

-Oui. J'ai laissé toute ma famille. C'était dur, mais je savais que ma vie là-bas... Ce n'était pas la vie que moi je préférais quoi.

-Pourquoi avez-vous décidé de partir ?

-Je suis venue déjà parce que mon mari était là...je voulais le suivre. Et la deuxième raison c'est parce que c'était trop dur là-bas. Alors qu'ici je pouvais mieux travailler.

-Vous êtes donc partie pour des raisons professionnelles ?

-Voilà, pour des raisons de travail.

-Votre mari était parti un peu avant ?

-Mon mari était déjà parti deux ans avant. Moi je suis rentrée en '77, lui il était là depuis '75.

-Donc tous vos parents sont restés au Portugal. Sont-ils encore au Portugal ?

-Ils sont toujours là-bas. Mes grands-parents sont décédés bien sûr. Mon papa est toujours là-bas, toujours vivant. Il a 84 ans. Et mes frères... il y en a un qui travaille à Lisbonne et l'autre est en Suisse. Mais ils sont partis beaucoup plus tard, de nombreuses années après. Ils sont partis travailler ailleurs.

-Pourquoi avez-vous pris la décision de partir ?

-Parce que la vie était trop difficile. On avait que les champs là-bas, on travaillait dans la terre. Donc on ne gagnait pas beaucoup. Ce n'était pas tout le temps régulier. Une semaine on pouvait travailler deux ou trois jours ; alors que la semaine suivante on n'avait pas de travail... Voilà ce n'était pas vivable.

-Où viviez-vous exactement ?

-Dans une maison. On vivait tous dans la maison de mes grands-parents.

-Avant de partir, connaissiez-vous déjà quelqu'un en France ?

-Non, à part mon mari bien sûr qui était déjà parti. Mais sinon, je connaissais personne, je suis venue à l'aventure. C'était dur, mais je ne connaissais vraiment personne. Ni amis, ni famille, ni voisins, personne ! Je suis partie du Portugal, je suis arrivée à Vénissieux sans savoir, sans connaître les voisins. La seule personne que je connaissais était mon mari, qui était déjà installé à Vénissieux. C'est pour ça que je suis venue dans cette ville.

-Dans votre famille, qui a pris la décision de partir ?

-Mon mari a décidé, puisqu'il est venu avant moi. Il est venu pour des raisons de travail, des raisons économiques. Il est venu avec l'immigration. Il a demandé du travail au Portugal, parce que ça se faisait à l'époque à Porto, pour trouver du travail ailleurs. Et là il est venu pour l'immigration. Déjà il y avait un groupe ici qui cherchait du travail. Après ils faisaient passer une visite au Portugal,

pour voir s'ils étaient en pleine santé. Et après il est venu en France pour l'immigration de travail vraiment. Il est venu en train je crois. Il est arrivé un jour et il travaillait le lendemain.

-Durant ces deux années durant lesquelles il est en France et vous au Portugal, est-il revenu quelques fois au pays ?

-Oui. Il venait me voir une fois par an.

-Et en 1977, c'est donc vous qui avez pris la décision ?

-Mon mari m'a dit qu'on allait se marier. Parce qu'on n'était pas encore mariés. On s'est mariés le 9 janvier et je suis venue en France le 26. Et moi, franchement, je voulais venir. Mais j'avais de la peine pour mes grands-parents, pour mon papa et pour mes deux frères. Mais en même temps, je me suis dit que ma vie maintenant devait changer. C'était le moment de partir. Il y avait mon mari déjà sur place et il fallait que je le suive. C'était dur... *[À ce moment, on sent l'émotion qui monte et qu'elle est presque prête à fondre en larmes, c'est pour cela que j'engage une autre question rapidement].*

-Finalement, il y a seulement vous et votre mari qui partez ?

-Oui. A ce moment là, personne d'autre de ma famille ne part. Mes frères sont partis bien plus tard, il y a seulement quelques années, peut-être quatre ans en arrière. Mais mes frères ont fait toute une grande partie de leurs vies au Portugal.

-Y a-t-il eu des résistances à la décision du départ de la part de certains proches dans votre famille ?

-Ma grand-mère n'était pas contente que je parte. Quand je lui ai dit que je partais, elle n'était pas contente. Elle m'a dit que ce n'était pas la peine, que je pouvais trouver une petite maison et que je devais vivre avec eux. Elle voulait que mon mari parte et que moi je reste. Et moi j'ai dit non, que je partais. Elle m'a demandé ce que j'allais faire. J'ai répondu que j'allais travailler et suivre mon mari, parce qu'ici ce n'est pas une vie. Elle me dit : « Tu te rends compte, tu vas partir et tu connais personne !! Qu'est-ce que tu vas faire de ta vie ? ». Elle avait peur. Et moi je lui ai dit que de toute façon, si ça n'allait pas, je revenais. Mais je ne suis pas revenue... Elle était inquiète. Elle ne voulait pas que je parte. Elle plus que les autres. Mon papa était content que je parte, parce qu'il me disait que ce n'était pas une vie, qu'il fallait que je fasse ma vie ailleurs. Il comprenait. Mon grand-père lui, il ne disait pas grand-chose... Mais mon papa me disait quand même que ça allait être dur sans moi, parce que j'étais l'aînée. Il était habitué avec moi, parce qu'il était veuf, même s'il était quand même avec mes grands-parents. Mais c'était moi qui tenais la maison. C'est moi qui m'occupais de tout, de mes frères... Mais il m'a dit de faire ma vie. Mais ça a dû lui faire un vide.

-Qui a financé ce départ ? Comment a-t-il été financé ?

-C'est mon mari, parce que moi je n'avais pas de sous, vu que je ne travaillais pas. J'étais avec mes frères et mes grands-parents. J'allais un peu aider des gens, mais ce n'était pas payé. C'est donc mon mari qui a pris en charge mon déplacement, mon voyage.

-Parlons maintenant du départ proprement dit. Dans quel état d'esprit étiez-vous ?

-Je suis donc partie en 1977. J'avais 21 ans. J'étais partagée. J'étais contente de venir, mais j'étais triste de laisser ma famille. Trop triste. Ça me travaillait beaucoup dans la tête. Je repensais à ce que m'avait dit ma grand-mère, comme quoi je partais mais que je ne savais pas si mon mari avait déjà quelqu'un là-bas [*sous-entendu si son mari était déjà marié en France*], alors que moi je ne pensais même pas à ça ! Moi j'étais contente de venir. Je me disais que j'allais à l'aventure. Mais bon, ça s'est très bien passé.

-Quelle route, quel chemin de migration avez-vous emprunté jusqu'en France ? Quel moyen de transport ? Combien de temps a-t-il duré ?

- J'ai pris le bus, du Portugal jusqu'à Lyon. Le voyage a duré vingt-quatre heures, je m'en souviens. Maintenant on ne met que dix-huit heures, mais à l'époque c'était vingt-quatre heures ! Le bus nous a pris chez moi, dans mon village. Il nous posait à l'Espagne. On a passé la frontière. On a laissé le Portugal et on est rentré dans la frontière espagnole. Le bus nous a posé là-bas. On est resté quatre heures. Et après c'est des espagnols qui nous ont pris et qui nous ont emmené jusqu'à Lyon et nous ont déposés à Perrache. C'était très long. Comme je ne connaissais pas, je pensais que c'était plus près. Je me rappelle de toujours demander à mon mari combien de temps il restait à parcourir. Et lui qui me répondait qu'il restait encore beaucoup d'heures. Il m'expliquait par où on passait, la frontière, les villes, etc.... Parce que lui, il connaissait déjà. Mais moi, c'était vraiment trop long.

-Était-ce la première fois que vous voyagez ?

-Ah oui, c'était la première fois parce que moi je ne sortais jamais de chez moi. Jamais je n'ai quitté chez moi. Le plus grand voyage que j'ai fait, c'était de chez moi à Fatima, vers Lisbonne, ce qui faisait 250km. Sinon, je ne connaissais rien de plus.

-Vous êtes donc partie accompagnée de votre mari. Étiez-vous dans une structure spéciale, étiez-vous avec d'autres migrants ?

-Non, je suis partie seulement avec mon mari. Par contre, il y avait d'autres migrants avec nous dans le bus. Même qu'il n'y avait que ça. Il n'y avait que des migrants qui venaient au Portugal pour les vacances et qui repartaient en France. A cette époque, les migrants étaient venus pour les vacances de Noël. Mon mari en faisait partie d'ailleurs. Il est arrivé au Portugal, le 24 décembre, la

veille de Noël. On a passé Noël avec ses parents bien sûr, parce qu'on n'était pas marié. Et après on s'est marié le 9 janvier et on est parti ensemble. Mais c'est sûr, le bus était plein de migrants. Je m'en rappelle très bien parce qu'on ne parlait qu'en portugais. Je me souviens que mon mari m'avait parlé d'un homme qui avait voyagé avec lui jusqu'au Portugal et qui était reparti avec nous.

-Vous êtes donc arrivée en France le 26 janvier. Y avait-il quelqu'un pour vous accueillir à Lyon ?

-Personne. Mon mari était avec moi seulement.

-Où étiez-vous logés à l'arrivée dans un premier temps ?

-Mon mari avait un petit appartement à Vénissieux, dans la rue de l'Industrie, vers la grande usine où on fabriquait avant du savon. Je ne sais pas si ça se fait encore aujourd'hui. C'est là où il y avait de grandes cheminées, après Carrefour. On est arrivé là-bas, dans ce tout petit appartement avec mon mari. On vivait seulement à deux. Je voyais des voisins, mais je ne connaissais personne. Mon mari m'a présenté quelques voisins, même si lui non plus ne connaissait pas grand monde. Il avait trouvé ce petit appartement pour m'y installer, dans un petit immeuble, avec une cour, il n'y avait que deux étages. Mon mari en était locataire, mais depuis pas beaucoup de temps. Parce que quand il est venu pour l'immigration, le patron qui l'avait prit l'avait logé dans des bungalows à Corbas, où il travaillait. Et comme on devait se marier, il a essayé de trouver un petit appartement, parce qu'il n'allait pas m'amener au milieu d'un chantier ! C'est là qu'il a trouvé cet appartement. Ensuite, il faisait les voyages à son travail avec sa petite mobylette de Vénissieux à Corbas *[rires]*. C'était vraiment chez nous.

-Combien de temps êtes-vous resté dans cet appartement ?

-Je suis resté... trois ans. Après je suis tombée enceinte de ma fille. Et après je suis partie à Feyzin, dans un appartement toujours en location. Et ensuite j'ai encore déménagé. J'ai déménagé six fois jusqu'à aujourd'hui. Au début je travaillais et habitais à Vénissieux mais j'ai été obligé de quitter Vénissieux. Parce que quand je suis tombée enceinte, moi je n'avais pas encore ma carte de séjour. Et la carte de séjour, ils ne la donnaient pas sur Vénissieux parce qu'il y avait trop d'immigrés. Et le Consulat m'a dit qu'il fallait déménager. Et c'est là que mon mari a trouvé à Feyzin. On a donc changé de ville pour qu'après ils me fassent ma carte de séjour, parce que jusque là je ne l'avais pas.

-Entreteniez-vous des rapports, des contacts avec votre famille restée au pays ?

-Toujours. J'ai toujours gardé contact avec ma famille. J'y vais toutes les années. Avant, j'envoyais des lettres, maintenant j'utilise le téléphone. J'envoyais des lettres peut-être tous les quinze jours. Mes grands-parents ne savaient pas écrire, mon papa non plus. Ni le portugais ni le français. Ils ne

savaient pas du tout ni lire ni écrire. Ils n'étaient pas allés à l'école. C'était moi qui écrivais et mes frères me répondaient en écrivant ce que leur disait ma grand-mère. Moi au début, je n'écrivais que le portugais, je ne savais pas le français. Même aujourd'hui je ne sais pas bien écrire le français. Je sais écrire la façon que je parle, alors... *[rires]*. Donc je fais beaucoup de fautes.

-Vous n'avez donc jamais appris à écrire dans une association, ou un organisme ?

-Jamais. Je n'ai jamais été dans ces types d'organisations. Je regrette. Et on ne me l'a jamais proposé. Bon, il faut savoir que je n'ai jamais demandé non plus. Moi, je n'ai jamais travaillé en usine. Je travaillais le soir avec mon mari. Donc j'entendais les autres. Parce qu'à l'époque on n'avait même pas de télé ! C'est comme ça, par le bouche à oreille. Ensuite, ma fille a commencé à rentrer à l'école, et petit à petit j'ai commencé à me débrouiller. Ce n'était pas facile vous savez. Jamais d'école, jamais personne qui va vers vous et vous explique comment parler. Je me suis débrouillée, mais surtout grâce à mes enfants. Ils sont entrés à l'école. Petit à petit, ils parlaient avec nous. Quand ils me faisaient faire des dictées, ils m'expliquaient comment se disait tel ou tel mot ou telle ou telle phrase.

-Vous ne parliez donc pas un mot de français à votre arrivée ?

-Rien du tout. Par contre je parlais portugais. A la maison, on parlait portugais le temps que j'apprenne le français. Je parlais en portugais avec mon mari. Mon mari lui parlait le français, pas correct bien sûr mais il le parlait. Au travail, il ne parlait que portugais avec les autres immigrés. Ils parlaient tous en portugais. Mais il avait quand même un peu d'avance sur moi pour le français. Heureusement !

-Comment avez-vous appris à parler français ?

-Pas d'école, pas de cours, pas de voisins, rien du tout. Simplement le bouche à oreille. J'entendais. Et surtout par mes enfants. Et après par la télé.

-Et aujourd'hui, continuez-vous à parler portugais ?

-Pas beaucoup. Je connais encore le portugais. Quand je suis avec mes filles, on parle à peu près le portugais. Mais comme mes gendres sont français, mes petits-enfants ne savent pas parler le portugais. Donc je m'oblige tout le temps à parler le français. Par contre, quand je retourne au Portugal pour les vacances, je ne parle qu'en portugais.

-Vous m'avez dit que vous retourniez au pays ? Combien de fois ? Quelle était la fréquence de ces retours ?

-Toutes les années. Il y a quatorze ans, on y allait une fois par an. Mon mari prenait les cinq semaines. On restait cinq semaines là-bas et après on revenait pour travailler toute l'année. On partait tout le temps en août, quand c'était l'époque des vacances. C'était le moment où les enfants avaient les grandes vacances en fait.

-Quel a été votre parcours professionnel ?

-Depuis que je suis en France, j'ai fait tout le temps le même métier : les ménages, le nettoyage. Pas pour les mêmes patrons, mais toujours le même travail. Quand je suis rentrée en France, j'ai commencé tout de suite à remplacer des gens qui partaient en vacances ou qui étaient malades, en faisant les nettoyages dans les bureaux. J'ai fais ça pendant au moins vingt ans. Et après j'ai laissé les bureaux pour rentrer ici, dans cet immeuble, ça fait vingt-quatre ans, depuis que l'immeuble a été construit en fait. L'immeuble était pas fini que j'ai commencé à travailler ici. J'ai laissé les bureaux pour rentrer dans le gardiennage, là où je suis encore aujourd'hui. Finalement dans ma vie, je n'ai connu que deux patrons.

-Et je présume que vous avez remarqué une différence par rapport à votre vie au Portugal ?

-Ah oui. Beaucoup. Parce qu'autrement, ce n'était pas la peine de venir. Je ne regrette pas du tout d'être venu. Et si un jour je repars au Portugal, c'est parce que je ne peux plus travailler. Mais jamais je me suis dit que je regrettais d'être en France. Au contraire...

-Votre situation familiale a-t-elle changé en France ? Avez-vous eu des enfants et que sont-ils devenus ?

- J'ai eu deux filles, qui sont nées en France. La première deux ans après mon arrivée. Elles ont fait l'école jusqu'au bac, et après elles ont étudié. Elles ont fait deux ans de formation de BTS. L'une est commerciale, l'autre est dans la banque. Ma fille a commencé la fac parce qu'elle voulait devenir avocate. Après son bac, elle a commencé des études de droit, pendant deux ans. Mais ce n'était pas ça et elle a abandonné. Et c'est là qu'elle a fait un BTS banque au Crédit Lyonnais, où elle est restée jusqu'à aujourd'hui.

-Avez-vous pris l'habitude de retrouver des gens de votre communauté en France ? Ou au contraire avez-vous eu un sentiment de solitude ?

-Pas trop. Ça m'est arrivé de rencontrer des Portugais quand j'allais au marché. Mais autrement non, je n'ai pas tissé de liens avec des Portugais. Beaucoup plus avec des Français. J'ai des amis Français. J'ai mis un peu de temps à me faire des amis. J'ai attendu quelques temps pour avoir un contact, pour pouvoir parler. Moi ce n'était pas l'envie qui me manquait, mais je ne pouvais pas avoir un contact parce que je ne parlais pas français, je ne savais pas quoi dire. Je ne parlais dans ces premières années qu'avec mes deux voisines portugaises. Après mon déménagement à Feyzin,

je n'avais plus personne. Après, je suis partie sur St-Fons où je suis restée quatorze ans. Bon là je commençais à avoir des amis, moitié Français, moitié Portugais. Mais c'est vrai que j'ai eu plus de contacts avec les Français qu'avec des Portugais. Je voulais m'intégrer. Mes voisines françaises avaient des enfants du même âge que mes filles, donc on sortait ensemble. Je faisais plus d'activités avec les Français qu'avec les Portugais qui étaient souvent des hommes et d'un certain âge. Il y a beaucoup de Portugais, qui sont venus pour l'immigration, qui sont toujours ici. Mais y en a beaucoup qui ont laissé leurs femmes là-bas et leurs femmes sont jamais venues. Parce qu'ils sont venus alors qu'ils étaient déjà mariés, avec des enfants. Et ils ne pouvaient pas les enlever du Portugal. Leur vie était trop installée là-bas. Alors que moi, on n'avait pas d'enfants avec mon mari. Donc ma vie a vraiment démarré en France. Donc dès que j'ai su parler français, communiquer, j'ai tout de suite été en contact avec des gens, que j'adore [rires]... Et mes enfants ont fait l'école française, mais ils ont aussi fait l'école portugaise. Je leur ai appris ma langue pour qu'un jour si elles ont envie de partir là-bas, qu'elles trouvent du travail plus facilement. Elles ont eu les mêmes études en français et en portugais. Elles étaient dans une école. L'aînée faisait tout par correspondance, ça s'appelait le "cled" à l'époque. Je sais qu'on payait un prof particulier pour la corriger parce qu'il y avait des choses que je ne savais pas. Elle la corrigeait, elle lui apprenait mieux que moi. Et après, tous ces questionnaires partaient à Paris, où on les corrigeait et on nous envoyait les notes. C'est comme ça qu'elle a eu son bac. Et la plus jeune, je l'ai mis directement dans une école bilingue à Gerland pour suivre des études en portugais. Elle y allait une fois par semaine, le samedi matin, et à côté elle suivait l'école française tous les jours.

-Et votre mari avait également gardé des liens avec sa famille au Portugal ?

-Oui, on était du même village. Encore aujourd'hui, j'ai mes beaux-frères, mes belles-sœurs, et mon beau-père qui a 98 ans. On est bien liés, bien ensemble.

-Abordons maintenant la question de la nationalité ? Avez-vous été naturalisée ?

-Oui, aujourd'hui je suis naturalisée. Au début, après mon premier déménagement, j'ai eu la carte de séjour, avec laquelle je pouvais tout faire. Et j'ai fait ma nationalité française en 2001, après la mort de mon mari. Je l'ai demandée parce que c'était plus pratique pour faire les papiers en France. C'était plus pour une raison administrative. Et je l'ai obtenue. Parce que ça ne m'apporte pas grand-chose d'être naturalisée, puisqu'on est dans la communauté européenne. On a besoin de pas grand-chose pour partir là-bas, alors qu'avant il fallait passer les frontières, les passeports, etc.... Depuis que le Portugal est rentré dans l'Europe, on a besoin de rien. Les frontières sont ouvertes. Mais moi depuis que j'ai perdu mon mari, j'avais trop de papiers à faire. Donc je me suis dit que j'allais me faire naturaliser comme ça se serait plus facile. Avant on était obligé de passer par le consulat, c'était infini, ils nous demandaient trop de papiers à droite à gauche. Au moins, après la naturalisation, je passe par la mairie et c'est vite fait. C'était très dur de se faire naturaliser, parce qu'ils font trop de recherches, depuis ma rentrée en France jusqu'au moment où j'ai demandé. Des recherches au niveau du travail et au niveau criminel, si on a un casier judiciaire. Ils font une

enquête avec la police pour savoir si on a un dossier. Et donc c'est pour ça que ça m'a pris presque deux ans, le temps que les papiers se fassent.

-Avant de partir, quelle vision aviez-vous de la France ?

-Eh bien, je la voyais bien. En plus j'avais des échos car mon mari y travaillait. Je voyais aussi d'autres gens de mon village qui étaient déjà en France, dont ma marraine, qui était à Paris. Je voyais quand ils arrivaient là-bas que ce n'était pas la même vie que nous. Ça voulait quand même dire qu'on était mieux en France. Ça se voyait qu'il y avait une autre vie, très différente. C'était plus facile. Ils avaient une meilleure vie. Alors je me suis dit « pourquoi pas moi ? ». Et donc je suis partie à l'aventure. Mais j'ai hésité longtemps ! Me marier avec mon mari, ça signifiait que je partais. En plus, j'avais peu de connaissances. On était du même village, mais on ne se fréquentait pas beaucoup. Après j'ai su qu'il était en France. Il m'a écrit. Je me disais « je réponds ou je ne réponds pas ? » *[rires]*. Mais j'ai réfléchi et j'ai décidé de me lancer. J'ai eu de la chance, je suis bien tombée, parce qu'on ne se connaissait pas beaucoup. Et puis, j'ai eu de la chance aussi parce que j'ai toujours travaillé. J'ai eu un mari formidable.

-Et cette vision a-t-elle évolué après ? Correspondait-elle à la réalité ? Bref, avez-vous eu des désillusions par rapport à vos attentes ?

-Ah non. Je me trouvais dans le bonheur, c'était plus facile. Je me disais dans ma tête « pourquoi tu l'as pas fait avant » *[rires]* ! Je n'ai aucuns regrets, pas du tout. Au contraire. Lorsque parfois ma grand-mère me répondait à mes lettres, où je disais que j'étais bien, elle me disait « tu me dis ça pour me soulager ou c'est la vérité ? ». Et moi je lui disais « non mamie, moi je suis vraiment bien ». Parce que j'ai laissé une vie compliquée quand même. C'est peut-être un peu fort, mais c'était presque une vie d'esclaves qu'on avait là-bas ! Travailler toute la journée, on était beaucoup à la maison, ma maman qui n'était pas là, ma grand-mère avait déjà presque 60 ans... C'était moi qui m'occupais de tout. Alors qu'en France, c'était bien. La seule tristesse c'était que ma famille me manquait. C'est tout. Je pensais beaucoup à mes petits-frères. Mais le reste non. Rien ne me manquait. Je vivais ma vie. Malgré toutes les difficultés en France. Mai pour moi, ce qui était le plus difficile, ce n'était pas tant le fait de venir en France toute seule, ce n'était pas le fait d'avoir des voisins que je ne connaissais pas, c'était la langue. Parce que des fois, je voulais aller au marché, eh bien heureusement que j'avais mon mari. Quand j'allais au marché, si je n'avais pas mon mari à côté de moi, je parlais avec les mains, je montrais avec le doigt, je ne savais pas dire un mot. Ça vraiment c'était dur. Quand j'allais chez le médecin, mon mari était tout le temps obligé de m'accompagner. Pour ça, Carrefour c'était bien, parce que je pouvais y aller toute seule *[rires]* ! Le problème c'est quand il fallait demander. Tiens, le pain ! Eh bien c'était toujours mon mari qui y allait parce que moi je ne savais pas demander.

-Justement, vos habitudes culturelles au Portugal ont-elles changé en France ? Je pense notamment à vos habitudes vestimentaires, culinaires ?

-Au début, je mangeais presque ce que je mangeais là-bas. Pendant pas mal de temps. D'abord parce qu'il y avait des choses que je ne savais pas faire. Je ne savais pas faire de recettes françaises. Ensuite, parce qu'on trouvait bien les mêmes produits. On ne trouvait pas tout à fait les mêmes produits, mais autrement, il y avait un magasin portugais à Lyon, qui existe toujours d'ailleurs. A l'époque, c'était plus dur qu'aujourd'hui de trouver les mêmes produits. On allait à Bellecour et à Perrache. J'ai donc suivi pas mal de temps ma cuisine portugaise. Et après, petit à petit, quand j'ai eu les enfants, je changeais un peu. Et j'ai commencé à apprendre et à manger français. Par contre, les habits c'était toujours pareil. Juste un petit peu mieux. Par exemple, si là-bas on avait une paire de chaussure, ici on se retrouvait avec deux ou trois. Mais sinon, c'était la même chose.

-Avez-vous eu un jour la volonté de repartir ?

-Non, pas encore. Mais je n'exclus pas de repartir un jour. Si un jour j'arrive à la retraite, je repartirai mais pas définitivement. En sachant que mes enfants sont là. S'il n'y avait pas mes enfants, à la retraite, j'ai ma maison là-bas, donc je repars au Portugal. Mais comme j'ai mes enfants ici, qui font leurs vies, qui sont mariés, qui ont leurs propres enfants, je ne pense pas faire toute ma vie là-bas. Donc quand je serai à la retraite, je partirai là-bas par exemple trois ou quatre mois à la belle saison, et je reviendrai passer l'hiver chez moi ici en France.

-Merci beaucoup. Merci d'avoir bien voulu répondre à mes questions.

-De rien, je vous en prie. C'était ça ma vie. Je ne peux pas vous parler plus de moi. Mais surtout, je vous dis que jamais je n'aurai de regret de la France, jamais. Au contraire. C'est là que j'ai fais ma vie, que j'ai travaillé, que j'ai eu mes enfants. Je ne peux pas dire le contraire. C'est des gens chaleureux. On est bien, on vit comme les Français. Il n'y a pas de raison de dire que je ne suis pas bien en France. J'ai fais un choix à un moment de ma vie, c'était un peu dur, risqué. Mais c'était le bon choix, et je ne le regrette pas. Et je continue...C'est comme ça.

Janina G. (Polonaise, arrivée en 1976, 51 ans)

Janina G. est née le 16 avril 1963 à Boguszow-Gorce en Pologne. Séparée et vivant avec son fils de 22 ans, l'entretien que j'ai réalisé avec elle évoque sa migration et se concentre sur son environnement familial. Il a été réalisé le 28 octobre 2014 à 17h30 à son domicile à Hautmont. J'ai pensé à cette personne pour l'entretien car j'étais dans la même classe que son fils et nous sommes amis depuis l'école primaire. Je n'ai jamais ignoré sa situation de migrante et je la connais depuis des années. Je l'ai choisie car je pensais déjà connaître son histoire de migrante. De plus, étant donné que je la connais depuis des années et que j'ai toujours eu de bons rapports avec elle, je me suis dit que cela serait plus facile. Aussi, je me suis dit qu'avoir un enfant qui fait aussi des études permettrait à l'enquête de mieux comprendre ma démarche auprès d'elle. Curieusement, j'ai été assez surprise, car je ne m'attendais pas à de telles réponses. Je savais que le père de son fils était français, alors j'avais cet a priori qu'elle était venue en France une fois adulte pour se marier. Aussi, son fils m'avait fait part que sa mère avait connu les heures sombres du communisme en Pologne et j'espérais avoir des renseignements sur son vécu de cette triste période pour la Pologne.

Certains éléments de l'article de Francesca Sirna m'ont permis de confronter mon expérience avec la sienne pour réfléchir sur ce premier entretien oral que j'ai réalisé. Sirna énonce que son objectif « a été de remettre en question la conception de l'immigration italienne classique ». Or, pour ma part, ce n'était pas du tout l'objectif et pourtant j'ai abouti à remettre en cause toute ma conception de l'immigration polonaise classique. En effet, dans le Nord-Pas-de-Calais, les polonais étaient venus en masse dans les mines et la sidérurgie. Ce qui a été omniprésent pendant l'entretien, c'est que j'aurais eu besoin, pour savoir toute l'histoire, de rencontrer ses parents et sa sœur car « le destin des uns dépendait des autres ». Je trouve que j'ai rencontré peu de difficultés de la part de l'enquêteur excepté sur le fait que « le récit biographique a un caractère fragmentaire, déformé par la reconstruction a posteriori que l'enquêteur en fait ». Car il a été difficile pour elle de retrouver l'âge de ses parents au moment de la migration. En revanche, quand Sirna indique que « les enquêteurs [...] introduisaient des personnes, sans préciser s'il s'agissait des parents ou d'amis », elle évoque une situation que je n'ai pas rencontrée car à chaque fois qu'elle me parlait d'un de ses grands parents, elle précisait s'il s'agissait d'un grand-parent maternel ou paternel. Francesca Sirna insiste sur le fait que les italiens avaient tendance à beaucoup plus parler de leur vie avant la migration et peu sur leur arrivée car ils avaient vécu beaucoup de moments humiliants. Ici j'ai rencontré la situation inverse car elle a tendance à passer sous silence la vie en Pologne, où elle connaissait la misère et parle plus volontiers de son arrivée. Vers la fin de l'entretien, elle s'ouvre et donne quelques anecdotes sur la vie en Pologne avant la migration. Comme on s'en doutait avant la réalisation des entretiens, « la cohérence de ce travail de recherche a été « construite » après coup » car en relisant, les grands moments qui ont marqué la migration se distinguent et on arrive à mieux comprendre les décisions des gens.

Je conclusais donc en disant que j'ai appris beaucoup de choses, j'ai corrigé des préjugés sur l'immigration et j'estime avoir eu de la chance d'avoir un témoin aussi volontaire, en comparaison avec les difficultés de Sirna.

Alors, pour commencer, la première question, est ce que vous êtes venue seule ou accompagnée ? Quand vous êtes venue en France.

Accompagnée de ma maman.

Vu que mon père était déjà en France. Il était venu en vacances.

Et il avait décidé de rester en France vu qu'il était né en France, c'est son pays natal. Donc voilà, on avait dû attendre trois ans pour pouvoir le rejoindre. Donc je l'ai rejoins avec ma maman. Ma sœur, qui était majeure, elle avait 18 ans, n'a pas pu venir avec nous, en même temps que nous, elle est venue par la suite.

Alors, justement, quelle était du coup la situation familiale, donc vous étiez avec vos parents, comment se composait le foyer ? Combien y avait-il de membres qui vivaient avec vous quand vous viviez en Pologne ?

En Pologne ?

Oui. Avant de partir.

Avant de partir donc il y avait mes parents, ma sœur et moi.

Et donc votre père est parti quelques mois avant vous ?

Il est parti en vacances chez ma marraine qui est là sur Douai. Donc il a trouvé un travail et il a décidé de rester mais à l'époque ce n'était pas évident de rester comme on peut rester maintenant facilement. Donc il nous a demandé si on voulait venir en France mais vu que ma maman voulait suivre son époux, j'ai été obligée de venir avec. Du coup je suis venue.

Où se situait à ce moment-là votre famille géographiquement ? Vous veniez plutôt de la ville, de la campagne ?

C'était une petite ville. C'était une petite ville qui se trouve dans le sud de la Pologne, à côté de Wro... je ne sais pas comment vous prononcez ça en français, Wroclaw, une petite ville de je ne sais pas combien d'habitants. Mais bon c'était une petite ville.

Et donc combien de frères et sœurs avez-vous ? Combien sont partis ?

Je n'ai qu'une sœur. Une sœur qui est plus âgée que moi.

Donc vous êtes la cadette alors.

Voilà.

Et elle est partie avant vous ? Après ?

Après parce qu'elle avait dû rester là-bas vu qu'elle était majeure, elle n'a pas pu venir avec moi et entre temps elle s'est mariée.

Elle s'est mariée là-bas ?

Elle s'est mariée là-bas, mais vu que son couple n'allait pas, donc elle est venue nous rejoindre avec sa petite fille.

Donc elle est restée au pays combien de temps alors ?

Elle est restée quatre ans. Quatre ans là-bas, seule avec son époux et sa petite fille.

D'accord, vous m'avez dit la décision de partir, qu'est ce qui a motivé le fait de partir ? Votre père est parti parce qu'il se plaisait en France et vous, vous avez suivi ?

Voilà. J'étais obligée de suivre, j'avais 14 ans.

Et qui d'autre de votre famille est restée là-bas ? Des oncles, tantes ?

Il y avait ma grand-mère, mes grands-parents. Enfin ma grand-mère maternelle et mes grands parents paternels et il y avait mon oncle qui est le frère de ma maman qui sont restés là-bas.

Et est-ce que vous savez pourquoi ils souhaitaient rester ?

Avant à l'époque, ce n'était pas évident de venir en France mais de toute façon mes grands parents étaient âgés donc ils n'auraient pas pu venir.

Donc actuellement, aujourd'hui, il n'y a pas de membre de votre famille en Pologne qui ait envie de venir vivre en France ?

Non. Vu que maintenant la Pologne a beaucoup changé.

Je ne l'ai peut-être pas demandé c'est vrai mais quand est-ce que vous êtes arrivée en France ?

En France ? En 1976. Donc j'avais 14 ans.

Vous aviez 14 ans.

Oui c'est ça.

Est-ce que vous faites encore des visites fréquentes dans votre famille en Pologne, est-ce que vous y retournez ?

J'y suis retournée là au mois d'avril, justement avec mon fils, mais je n'ai plus beaucoup de famille parce que les grands-parents sont décédés, mon oncle est décédé, après il reste une famille lointaine, mais un peu partout en Pologne, donc vu que je suis partie peu de temps je n'ai pas pu...

C'est toujours vous qui vous déplacez ? Ou parfois c'est la famille qui vient ?

Non c'est moi qui me déplace.

Est-ce que il y a eu des résistances par rapport au proches, peut-être les grands-parents quand vous êtes partis, est-ce que ils étaient inquiets pour vous, ils ne voulaient pas que vous partiez ?

Non, ce n'était pas de l'inquiétude parce qu'en sachant que la France c'était un pays déjà développé par rapport à la Pologne à l'époque. Donc c'était vraiment parce qu'on serait loin, qu'on se verrait pas régulièrement, c'était une fois par an.

C'était le manque.

Voilà.

Et par rapport au départ, comment a-t-il été financé en fait ? C'était des économies lointaines... ?

C'était des économies à nous, mon papa est parti en vacances, donc après il nous envoyait de l'argent donc c'est avec cet argent là qu'on a pu partir et puis ma maman elle travaillait, elle faisait des petits boulots par-ci, par-là en Pologne.

Et dans quelle conditions du coup vous êtes partis, ça s'est passé comment en fait ? Rapidement ?

Non c'était très très long. C'était très long. Même qu'on a dû écrire au président de la République pour demander si on pouvait rejoindre mon papa. Parce qu'on est resté séparés quand même trois ou quatre ans.

Et donc la décision de partir, c'est votre maman qui a décidé de partir ou c'est votre papa une fois en France qui a décidé de vous faire venir ?

C'est mon papa qui a décidé de nous faire venir.

C'est lui qui vous a fait venir ?

Oui oui oui. Pour nous c'était même très très difficile.

Bon eh bien je pense que pour ce qui concerne la question du rapprochement familial j'ai ma réponse .

Voilà.

Ensuite, quel était le chemin, si vous vous en souvenez, de la migration ? Par où êtes-vous passés pour venir en France ? Est-ce que vous avez fait plusieurs étapes ? Est-ce que vous avez été encadré par une structure ou un organisme, quel était votre parcours géographique ?

Alors c'était très, très, très long, c'était en train, et des trains qu'on ne connaît pas ici par ce que c'était un train où on a mis deux-trois jours.

Donc vous avez fait le voyage d'une traite ?

Voilà , on est passé par l'Allemagne, la Belgique et puis la France. Mais c'était des trains avec encore des sièges en bois.

Des trains de nuit ?

C'était des trains de jour et de nuit.

Et donc pour vous accueillir il y avait qui en France ?

Il y avait mon papa qui était déjà là sur Maubeuge mais il y avait aussi de la famille, ma marraine, donc la sœur de ma maman qui est sur Douai.

Vous avez été logée où à votre arrivée ?

Mon papa a pris un appartement. Déjà en travaillant par ici, il avait pu prendre un appartement pour nous accueillir mais il n'y avait rien dedans. Il n'y avait qu'un lit, une gazinière, le nécessaire. Bon après on a dû attendre une semaine pour pouvoir acheter quatre meubles.

Et est-ce que un jour vous envisagez de retourner vivre là-bas ?

Quand je suis rentrée de Pologne là au mois d'avril, je l'envisageai en effet, oui. Parce que maintenant il y a le confort, il y a tout, et ce n'est pas ce que j'ai connu à l'époque.

Mais bon je n'ai plus de famille là-bas donc je ne sais pas. J'ai mon fils qui pense peut-être partir en Pologne donc là je vais peut-être le suivre.

Et du coup, quel est votre rapport à la langue française ? Est-ce que vous l'avez apprise depuis toujours ou est-ce que vous l'avez apprise à votre arrivée en France ?

A mon arrivée en France, à l'âge de 14 ans je me suis retrouvée à l'école maternelle avec les enfants qui apprenaient à parler. Et après j'ai passé des étapes comme je commençais à parler plus ou moins, donc on m'a mis à l'école primaire. Là je me débrouillais bien, j'apprenais assez bien donc on m'a mis le matin à l'école primaire et l'après midi au collège pour que je puisse m'habituer avec les enfants de mon âge, parce que sinon j'étais tout le temps avec les enfants de six ans. A l'âge de 14-15 ans j'étais à l'école primaire, on croyait même que j'étais une nouvelle institutrice.

Et chez vous, vous parlez quelle langue ?

J'ai parlé toujours polonais. Vu que maman ne savait pas parler français non plus.

Aujourd'hui aussi ?

Maintenant c'est le français. Maintenant je me force de parler polonais avec mon fils qui fait ses études de polonais.

Et du coup la nature de votre famille en France, vous étiez enfant et avez-vous eu des changements de statuts matrimoniaux ? Autrement dit, est-ce que vous vous êtes mariée ?

Non, j'ai connu quelqu'un.

Vous avez eu un conjoint ?

Un conjoint voilà et puis j'ai eu un garçon et puis après on s'est séparés.

Donc vous avez eu un enfant, un enfant qui est né après la migration.

Oui.

Et donc la question c'est : Que sont-ils devenus, vos enfants ?

Mon fils fait ses études justement de polonais, un master de polonais, vu qu'il a toujours aimé cette langue là, enfin ce pays, et je regrette maintenant de ne pas pouvoir lui parler tout le temps en polonais. Parce qu'il a dû apprendre. En étant petit si je lui avais parlé polonais, ça aurait été plus facile pour ses études.

Est-ce que vous faites partie d'une communauté liée au pays d'origine en France, est-ce que vous fréquentez des gens de cette communauté-là exprès, ou est-ce que vous vous sentez un peu isolée par rapport aux autres immigrés polonais ?

Non je fréquente quand même des gens qui viennent de Pologne, qui parlent polonais. J'essaie de voir quand j'entends la langue, j'essaie de leur poser la question d'où ils viennent donc c'est comme ça que je connais pas mal de polonais par ici.

Est-ce que votre couple était ce qu'on pourrait dire un couple mixte ? C'est-à-dire une personne d'une communauté autochtone, c'est-à-dire vivant en France ?

Mon conjoint était français.

Voilà. Et comment ça s'est passé, les liens avec son groupe, sa communauté en fait, les gens... ?

Ça a été. Non ça s'est bien passé, enfin je veux dire que je n'ai pas eu des problèmes là-dessus.

Et donc aujourd'hui vous en êtes où par rapport à la nationalité française ? Vous êtes naturalisée ?

Oui oui parce que bah avant, pour avoir les papiers et tout ça. Donc on s'est fait naturaliser donc je suis, par papier on va dire, je suis française.

D'accord. Une petite question pour revenir sur la langue française, quel est votre rapport à la langue française ? Vous êtes habituée, très habituée ?

Je suis habituée mais il y a encore des mots qui m'échappent. Il y a encore des mots qui m'échappent et que je cherche parce que malgré tout je suis allée à l'école c'est sûr, mais pour pouvoir aider mes parents j'ai commencé à travailler à dix-huit ans. Et même que mon papa n'était pas content que j'abandonne.

Justement la question suivante c'est quel est votre parcours professionnel en fait ?

En fait, je me suis habituée à l'école, je travaillais quand même bien à l'école, j'ai eu mon BEPC, j'aurais pu aller plus loin, même aller très loin. C'est ce que voulaient mes parents. Mais je voyais que papa travaillait tout seul donc il avait du mal, du mal d'acheter des meubles ou de m'habiller. En travaillant tout seul, c'était pas évident donc un jour j'ai décidé de demander à Flunch entre autres s'ils avaient besoin de quelqu'un, on m'a dit oui et je suis partie travailler. A 18 ans, je suis rentrée chez moi en disant voilà je commence mon travail. Mes parents n'ont pas été contents car mon papa voulait que j'aille plus loin à l'école mais comme ça j'ai pu les aider financièrement donc j'ai arrêté malheureusement l'école à 18 ans. Donc j'ai travaillé pendant 7 ans au Flunch et après j'ai poursuivi des formations, des concours pour la comptabilité et là je suis employée de bureau donc j'ai quand même su monter petit à petit.

Donc votre situation familiale, vous avez quitté quand le foyer des parents ?

A l'âge de 22 ans.

Et vous vous êtes mise en ménage tout de suite ?

Non j'étais toute seule mais j'ai décidé de prendre un appartement, de prendre mon indépendance.

Et donc après vous avez eu votre enfant et vous êtes redevenue seule ?

Voilà. Tout à fait.

Par rapport à vos habitudes de tous les jours quelles sont vos habitudes culinaires et vestimentaires ? Quand vous êtes chez vous. Est-ce que vous gardez des liens avec votre pays d'origine ?

Surtout pour la cuisine. Je cuisine beaucoup polonais. Vestimentaire peut-être pas parce que maintenant ils s'habillent comme ici, ça c'est même mieux.

Est-ce qu'il vous est arrivé d'avoir des désillusions quand vous êtes arrivée ? Est-ce qu'il vous est arrivé d'avoir des attentes des espérances pour la France et que vous ayez été déçue de certaines choses ?

J'ai été un peu déçue. J'étais quand même jeune, je laissais tout mes amis là-bas donc pour moi je voulais rester en Pologne. Mais malheureusement en étant mineure il fallait suivre les parents. Bon en France, ça se passait bien mais au départ on me disait « Elle est venue... » je ne sais pas comment on disait, « Elle vient manger le pain des français ». Enfin j'ai eu quand même pas mal de petits pics en disant que... enfin j'étais quand même une étrangère quoi. Alors que maintenant on ne voit pas trop la différence. Parce que là on ne dit plus rien mais avant une polonaise c'était une étrangère, mais c'était rare qu'il y avait des maghrébins mais bon pas autant. Une polonaise ça se voyait tout de suite donc on disait qu'on venait manger le pain des français mais j'ai eu quand même des petits, petits pics mais auxquels je ne faisais pas vraiment attention. Ou bien quand je montais de grade au boulot.

Oui, j'ai oublié une question : par rapport à votre famille que vous avez laissé quand vous êtes partie, comment avez-vous fait pour communiquer avec eux ? Vous communiquiez avec eux souvent ?

C'était par lettres. Parce que le téléphone en Pologne ça existait mais bon peu de gens l'avait. On s'écrivait et puis mes parents y allaient deux fois par ans sinon moi j'y allais une fois par an.

Et pour ce qui est de la nationalité de votre enfant, elle est pleine et acquise, elle est double ?

Elle est française. Il pensait prendre la double nationalité pour avoir aussi mon nom polonais mais bon pour l'instant il ne m'en parle plus donc voilà il est français.

Dans votre famille, dans votre foyer ou vous viviez avant de partir, il y avait combien de générations ? Il y avait juste les parents et les enfants ou est-ce qu'il y avait un grand-parent ou quelqu'un d'autre vraiment dans la maison où vous viviez ?

Non c'était ma grand-mère maternelle, elle habitait au deuxième étage. Nous on était au premier, elle était au deuxième étage donc. Dans le même immeuble, donc, mais elle ne vivait pas avec nous.

Bon, je pense que toutes les questions ont été épuisées. Pour ce qui concerne la décision de partir, vous avez rejoint votre père donc ?

Oui parce qu'en fait mes parents sont nés tous les deux en France .

J'aimerais bien que vous me racontiez les péripéties que vous avez rencontrées, vous m'avez dit que c'était très long pour pouvoir faire le voyage en France. Comment ça s'est passé ?

Par ce que bon les gares et les trains, ce n'est pas pareil qu'ici, maintenant c'est amélioré. Mais c'était un pays très, très pauvre en fait.

Mais vous dites que vous avez fait une lettre au président.

Ah oui pour venir. Oui parce que bon on ne pouvait pas venir facilement. Donc le temps de faire les papiers et tout ça. Maman était désespérée parce qu'être séparé trois ans, ce n'est pas évident, du coup elle a même écrit au président. Donc on nous a répondu qu'on n'irait jamais en France en fait. Et pour en finir, on avait toujours de l'espoir. Maman se battait pour pouvoir venir. On a attendu les papiers et on a pu venir.

Le problème venait d'où ? C'est la France qui ne vous accueillait pas ou c'était la Pologne qui ne voulait pas vous laisser partir ?

C'était la France qui n'acceptait pas les étrangers à l'époque.

C'est à quel moment de l'année que vous êtes arrivée ?

C'était au mois d'octobre. Le premier octobre 1976.

Donc pas très loin de la rentrée scolaire au final.

Oui donc mon père m'a quand même laissé le temps de m'habituer un peu. Déjà les magasins. Parce que quand je suis allée à Auchan j'étais malade, je n'avais jamais vu un magasin comme ça. Je n'avais pas connu une baguette, ni le chocolat, les yaourts et tout ce qui s'ensuit. Parce que là-bas il fallait que je me lève à quatre heures du matin, une fois c'était ma sœur, une fois c'était moi, je faisais la queue à quatre heures du matin à 14 ans pour pouvoir acheter un pain, parce que si on y allait à six heures du matin, il n'y avait plus de pain, donc on n'avait plus rien à manger. La viande, c'était une fois par semaine avec des tickets, parce qu'on avait encore à l'époque des tickets. Donc les fruits, il n'y en avait que pour Noël, une orange et une banane. Avec ma sœur on partageait une banane pour déjeuner. Les bonbons, on n'en avait pas non plus.

Donc quand je suis arrivée ici, déjà le Auchan qui était beaucoup plus petit à l'époque que maintenant, j'en étais malade. Donc mon papa m'a laissé le temps de m'habituer un peu puis il a dit qu'il fallait que je commence à parler en français donc il est allé, on était encore dans les grandes tours dans les immeubles, en face à l'école du Fort. Et il a expliqué, parce que papa parlait français, donc il a expliqué mon cas, donc on m'a bien accueilli, ça pour ce qui est des instituteurs, ils étaient géniaux avec moi. Il y avait même une institutrice qui avait une fille de mon âge, on est devenues amies et on est toujours amies. Je poursuivais mes étapes avec elle. Elle me promenait chez elle le mercredi et les week-ends pour pouvoir parler que le français. Pour que je ne parle pas du tout polonais pour que j'apprenne rapidement, le plus vite possible.

Par rapport à votre naturalisation, comment ça s'est fait ? Par quel moyen vous avez-pu être naturalisée ?

Bah il fallait faire tout un tas de papiers qu'il fallait envoyer.

Vous avez eu droit à la naturalisation grâce à quoi en fait ?

Ce qui nous a facilité la tâche, c'est que mes parents sont nés en France tous les deux.

Vos deux parents ?

Oui. Mais après la guerre ils sont partis en Pologne avec leur parents, ils ont suivis leur parents qui sont partis en Pologne. Et c'est pour ça que pour mon papa, pour lui c'était toujours son pays natal quelque part, donc il a voulu venir en France. Et maman elle était petite donc elle ne se souvenait plus, elle ne parlait pas français, c'est comme ça qu'elle a perdu la langue.

Donc en fait c'est un retour ?

Quelque part oui. Cela nous a facilité la tâche quand même. Parce que pour un Polonais pur je pense que ça ne pouvait pas être possible. C'était un parcours qui n'était pas évident pour moi. On va dire que c'était quand même assez difficile, même pour ma maman qui ne parlait pas du tout français et qui était quand même plus âgée, donc se retrouver comme ça et sa famille est restée là-bas en Pologne donc elle s'ennuyait .

Et quand vous êtes arrivés en France, vous aviez 14 ans et vos parents, ils avaient quel âge ?

Ma maman avait 36 ans et papa en avait 44.

Du coup vous avez fait le voyage seule avec votre mère ?

Oui avec ma maman.

Quand vous avez fait vos études, vous avez mis combien de temps avant d'avoir votre petit chez vous ?

J'avais 22 ans quand j'ai pris un appartement.

Très bien. Je pense qu'on a terminé. Merci beaucoup en tout cas.

Bah de rien. Si tu as d'autres questions n'hésites pas.

Kirsten M. (Anglo-Canadienne, arrivée en 1984, 48 ans)

L'entretien qui suit a été réalisé avec Kirsten M. le 3 novembre à 11 heures et a duré environ 45 minutes. L'interviewée m'a accueilli chez elle à Lyon, son enfant de 3 ans était à l'école et l'entretien s'est déroulé dans son salon, autour d'une tasse de thé. Kirsten M. est célibataire. Nous nous étions déjà rencontrés quelques semaines plus tôt par le biais de relations communes (une de ses anciennes élèves) mais nous ne nous étions pas réellement parlé. Le peu de choses que je savais d'elle, c'est à dire sa profession, le fait qu'elle ait immigré et qu'elle ait un enfant de trois ans, m'étaient parvenu par le hasard des discussions. Quant à elle, elle savait juste que j'étais étudiant mais ne savait pas dans quelle spécialité.

Si j'ai fait appel à cette personne pour réaliser l'interview c'est parce que j'avais entendu son accent anglophone et vu qu'elle parlait bien français, je me suis dit que ça serait un avantage pour l'entretien. Je l'ai donc appelée pour savoir si elle était disponible pour un entretien portant sur son parcours migratoire, ce qu'elle a accepté.

Kirsten M. est née en 1966 en Angleterre mais n'y est restée que six semaines avant de repartir au Canada où habitaient ses parents. De double nationalité anglaise et canadienne, elle est venue en France en 1984 pour y faire ses études d'art, elle avait évidemment la possibilité de les faire au Canada mais l'attraction française dans ce domaine fut déterminante. D'autre part, elle avait déjà eu l'occasion dans son enfance de venir en France avec son père mais dans le but de relier l'Irlande à l'Espagne là où habitait sa belle-mère.

Arrivée en France en 1984, elle habita d'abord à Paris, puis Valenciennes pour enfin s'installer à Lyon où elle vit actuellement avec son enfant depuis trois ans.

L'entretien a d'abord pris la tournure d'une « histoire de vie » (44) par mes premières questions qui suivirent « un raisonnement chronologique qui est aussi un raisonnement logique » (45) avant de se recentrer sur le cadre de la famille et du ressenti. Je n'ai pas ressenti de méfiance de la part de Kirsten M. vis-à-vis de l'enquête ou de mon statut qui peut sûrement s'expliquer par son travail (professeur aux écoles des Beaux-arts de Lyon) qui fait qu'elle est quotidiennement confrontée à des étudiants. Cette situation d'ailleurs de l'enquêteur étudiant et de l'enquêtée enseignante m'a en quelque sorte faire ressentir ce sentiment d'« asymétrie » évoqué par Sylvain Laurens même si ici il n'était pas question d'asymétrie social comme dans son article⁴⁶. D'autres éléments comme l'écart générationnel, le fait qu'elle est vécue plus longtemps que moi en France ou son statut d'immigré qui fait qu'elle ait un regard sur les événements politiques français en ce domaine plus étendu que moi m'ont mis dans une position de « dominé ». Pour reprendre Francisca

⁴⁴ Bourdieu Pierre. L'illusion biographique. In : Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 62-63, juin 1986. p 69.

⁴⁵ Ibid., p 69.

⁴⁶ Sylvain Laurens. « « Pourquoi » et « comment » poser les questions qui fâchent ? Réflexions sur les dilemmes récurrents que posent les entretiens avec des « imposants » ». p, 112

Sirna, ces éléments ajoutés à d'autres qui me seront dévoilés au cours de l'entretien (comme sur le fonctionnement du système scolaire canadien ou les lieux administratifs parisiens pour pouvoir avoir des papiers) m'ont fait part d'une certaine méconnaissance du terrain de ma part⁴⁷.

Il est vrai que dans mon cas, l'arrivée de Kirsten M. à Paris pour faire ses études coïncidait avec la présence de son père dans la capitale pour un an, cela dit, contrairement à l'étude de Francisca Sirna où « le destin des uns dépendait des autres » (48), Kirsten M. y est venue par et pour des intérêts personnels avant tout

Hormis ça, l'entretien s'est révélé relativement aisé notamment puisqu'il n'y avait pas la barrière de la langue et ni comme je l'ai dit, de méfiance manifeste.

Je vais vous poser des questions sur votre parcours migratoire, la première, quand êtes-vous arrivée en France

En 1984.

C'était la première fois ?

Non, j'avais fait quelques voyages avec mon père, pendant mon enfance, pas pour visiter la France en fait mais parce que mon père a de la famille en Irlande et sa femme a de la famille en Espagne donc il avait l'habitude tous les étés, il est enseignant à l'université au Canada donc il est en vacances l'été, de faire un trajet en voiture d'Irlande jusqu'en Espagne. Moi je vivais avec ma mère et je passais les étés avec mon père donc on m'envoyait en Europe et une ou deux fois, je crois peut-être juste une fois, on a fait ce trajet, on a traversé la France en voiture.

Du coup vous aviez quel âge quand vous faisiez ces voyages ?

Pour ces voyages là ? Ah oui et puis lui il avait vécu une année quand j'avais dix ans en France avec sa femme et mes demi-frères et demi-sœurs mais nous on vivait au Canada avec ma mère donc on avait juste passé les vacances de Noël, donc oui je dirais quand j'avais dix ans, une autre fois peut-être plus tôt.

Quand est-ce que vous avez décidé de venir en France ?

J'avais 18 ans, mon père faisait une autre année sabbatique, les enseignants dans les universités ont des années sabbatiques tous les sept ans et du coup deux fois il a vécu en France avec sa femme pendant une année donc la deuxième fois j'avais 18 ans.

Je quittais le lycée et je voulais faire des études d'art et j'avais été acceptée dans des écoles d'art canadiennes mais je pensais que ce serait plus intéressant de faire ces études en France et je suis arrivée donc en août 1984, j'avais passé un concours dans une école qui se trouve à Cergy en septembre, c'était la seule école en région parisienne qui avait un concours en septembre, j'étais prise puis voilà je suis restée.

⁴⁷ Sirna Francisca. « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, 164 pages, p 14.

⁴⁸ Sirna Francisca, *ibid.*, p 10.

Donc quand vous êtes venue, vous n'étiez pas accompagnée ?

Ah non, il était là pour cette année là, la deuxième année ils sont repartis moi je suis restée.

Du coup où vit le reste de votre famille, elle est restée au Canada ?

En fait elle est un peu dispersée maintenant par rapport à cette époque là, mais oui ma mère est sur la côte est canadienne, en nouvelle Écosse et le reste de ma famille est dans l'Ontario, plutôt à Toronto ou à la campagne.

En venant vous étiez célibataire je présume ?

Oui

Au Canada vous viviez avec vos parents ?

Avec ma mère et ma sœur.

Votre père était donc enseignant à l'université, votre mère ?

Elle était institutrice, elle est à la retraite maintenant.

A propos de votre sœur, elle est restée au Canada ?

Oui.

Sœur aînée ou cadette ?

Sœur cadette.

Vous avez d'autres membres de la famille qui sont partis vivre ailleurs ?

Alors, oui , ce sont mes demi-frères et sœurs donc ce n'est pas des liens de sang. J'ai un demi-frère en Suisse et une demi-sœur à Londres.

Vous savez pourquoi ils ont décidé de partir ?

Eux, leurs deux parents sont espagnols et un peu comme mon père, ils ne se sont jamais vraiment installés de plein cœur au Canada, ils passaient quand même beaucoup de temps en Espagne tous les ans et du coup mes demi-frères et sœurs ont passé énormément de temps en Europe.

Puis en ce qui concerne ma demi-sœur qui est à Londres, elle travaille dans la finance donc il faut être à Londres. Et mon frère qui est à Genève est à l'Organisation Mondiale de la Santé.

Apparemment ils n'ont pas l'intention de s'établir en France ?

Non.

Pour parler des liens avec votre famille, comment vous les contactez ? À quelle fréquence ?

Le téléphone, le mail. Je les vois deux fois par ans pour mes parents.

Est-ce que c'est vous qui vous déplacez ?

C'est surtout moi mais ils viennent quand même . C'est surtout ma mère qui est venue en France, mon père ne vient plus en France, il est vieux.

En ce qui concerne la décision de partir, ma question est pourquoi et comment ? Vous m'avez parlé des études, y avait-il d'autres raisons ?

C'est une décision un peu progressive car après les études je suis restée et il n'y a pas eu de moment où j'ai pris la décision nette, ça c'est un peu fait petit à petit. Il y a eu peut être des moments où je pensais retourner au Canada.

Vous avez ressenti des résistances de la part de vos proches face à votre décision de départ?

Ouais, ma mère était pas très contente.

Ce départ, vous l'avez financé comment ?

J'ai travaillé ici, dès la première année quand j'étais étudiante, je travaillais à mi-temps et après j'ai commencé à faire des cours d'anglais, je travaillais comme vendeuse... Je travaillais surtout les cours d'anglais et puis mes parents m'ont aidé pour les études mais ils l'auraient fait au Canada aussi.

Du coup, vous avez pris la décision de partir, il n'y a pas eu de volonté de rapprochement familial puisqu'il n'y avait personne en France. A votre arrivée, vous êtes passée par une structure ?

Non, une structure ?

Oui, du genre structure d'accueil.

Non, moi ça j'y crois pas. Je pense qu'en France, c'est quand même extrêmement pauvre ce qu'on propose et surtout pas des immigrations de... comme moi quoi, des immigrants , enfin surtout pas dans les années 1980.

Ah non, je me souviens j'étais la seule étrangère à l'école d'art où j'étais, je me souviens du secrétariat hystérique parce que je n'avais pas de numéro de sécurité sociale, ça leur était inconcevable.

Ce n'était pas du tout en place les choses comme ça mais je pense que ça ne l'est toujours pas. D'ailleurs je vois là où j'enseigne combien l'accueil est mal adapté et sommaire pour les étudiants en échange, on ne leur explique rien. Ils cherchent des logements, ils ont pas les papiers alors qu'on aurait pu les prévenir un peu à l'avance comment ça aurait pu se passer pour ça et du coup parfois ils vivent très mal leur période d'échange parce qu'ils passent six mois à se trouver une petite chambre et l'école, malgré le fait qu'on ai une personne responsable d'organiser ces échanges, et que ça se répète d'année en année, ne fait rien de vraiment intéressant.

Vous êtes professeur à l'école des Beaux-arts de Lyon c'est bien ça ?

Voilà, c'est ça.

Et vous quand vous êtes arrivée à Paris, comment vous vous logiez ?

J'étais dans un appartement avec ma famille la première année qu'ils avaient loué et après j'ai trouvé comme tout les étudiants une chambre de bonne

Vous avez un projet de retour au Canada ?

Maintenant que j'ai un fils, si je peux le faire, si je peux trouver un poste correct là-bas ouais je pense que je le ferais.

Vous parliez français à votre arrivée ?

Ah non. J'ai fait des vagues études. Au Canada tout le monde apprend le français à l'école. Moi j'étais en milieu de parcours scolaire élémentaire avant qu'il y ait l'enseignement du français alors il y avait une grande pénurie de francophones alors j'ai juste eu les bases au lycée, pas plus que ça.

D'accord, du coup au chez vous au Canada vous parlez anglais ?

Oui.

C'était dur d'apprendre le français ?

Dans un sens j'ai eu de la chance parce que comme il y avait très peu d'étrangers dans mon école, j'ai été obligé d'apprendre le français. A l'époque le téléphone coûtait très cher, moi j'appelais ma famille tout les trois mois et encore je ne l'avais pas le téléphone la première année que j'ai passé seule. Je me souviens le premier été où je suis retournée au Canada j'avais un peu un accent anglais, je trouve que c'est très flottant le rapport entre les langues.

Vous avez suivi des cours en France ?

Ici, non.

Vous avez appris sur le tas en fait ?

Oui mais j'avais des bases en grammaire, je pense que du coup, les temps des verbes et tout, c'est ce qu'il faut, les structures, la grammaire c'est vachement important. Mais les gens ne veulent pas apprendre ça dans les langues étrangères car c'est technique mais ça suffit.

Vous avez eu un enfant en France. Il a quel âge ?

Il a trois ans.

Il y a eu un changement de statut matrimonial ?

Non non, je ne suis pas mariée.

A votre arrivée, avez-vous retrouvé comme une communauté canadienne ?

En fait en arrivant, j'ai surtout fréquenté des étrangers, et c'est vrai que si je fais le bilan de toutes mes relations proches, il y a quand même énormément d'étrangers.

Mais depuis la naissance de Jasper j'ai déménagé à Lyon donc ça ça fait une deuxième rupture car mes amis proches sont restés en région parisienne, mais il n'y a pas vraiment l'équivalent d'une famille et je ne me sens pas spécialement isolée non plus. A part c'est vrai pour Jasper, ne pas avoir la famille ici, c'est un peu lourd. Par exemple aux vacances, tous les autres enfants partent, lui il est là, si moi je tombe malade, je ne sais pas quoi faire donc c'est sûr que ce n'est pas sécurisant, un réseau d'amis ne remplace pas ça.

Oui, vous êtes arrivée à Lyon il y a trois ans ?

Oui.

Et vous étiez professeure à Paris avant déjà.

Non, j'ai enseigné à Lyon mais je faisais les allers-retours comme beaucoup de mes collègues entre la région parisienne et ici comme ce sont des postes juste sur deux jours par semaine.

A votre arrivée, vous avez senti de la solitude ?

Ah oui ! C'était horrible, les débuts, je me demande pourquoi je suis restée. Je suis restée car il y a des choses très fortes à Paris sur le plan culturel ou sur le plan des amitiés mais surtout je pense sur le plan culturel.

Je suis venue d'un tout petit village du Canada, du coup j'ai connu des gens qui avaient déjà fait quatre années de philo ici à Paris, qui étaient des gens très sophistiqués et je vivais juste à côté de la cinémathèque française donc la première année j'ai vu tout le cinéma japonais et j'étais devenue un peu accro mais c'était le martyr comme pour beaucoup d'immigrés et surtout en région parisienne. La région parisienne c'est monstrueux pour les immigrés.

Maintenant on sépare les immigrés d'origine européenne, on a pas les mêmes papiers à faire, on a même plus besoin de cartes de séjour, je n'ai aucun papiers français et c'est vrai que ça fait une

catégorie un peu privilégiée parce que la plupart des immigrés ont besoin d'une carte de séjour mais les premières années on était comme tout le monde, on allait faire la queue et c'est vrai que... je ne te dis pas la violence de tout ça quoi, et encore moi je ne viens pas du Cameroun.

Par exemple quand je cherchais un appartement on me disait « ah vous êtes étrangère vous venez d'où ? ». Mais même en dehors de ça, je pense que ça a beaucoup changé car à l'époque le Canada ça n'attirait personne en France donc quand je croisais les gens, ils me disaient « ah oui vous devez être très content d'être là », les gens étaient très sûr que c'était le centre de la terre et que toute l'Amérique du nord c'était la vulgarité, il y avait vraiment un chauvinisme très fort je crois qui a complètement changé depuis trente ans.

Je pense que pour n'importe qui qui arrive d'ailleurs et qui s'installe à Paris, que ça soit d'ailleurs en France ou pas, c'est dur mais c'est d'autant plus dur quand on arrive de l'étranger, quand on parle mal la langue et c'est vrai que c'est pas très lié.

Je vois que mes propres étudiants ne font pas masse d'efforts envers les gens qui parlent pas bien le français, ils ne sont pas hyper curieux et je pense que c'est beaucoup plus fort à Paris. Ma meilleure amie est iranienne et si je ne l'avais pas connu c'est sûr que je serais repartie.

Oui donc vous n'avez eu de sentiment d'accueil de la part des français.

Zéro, je n'étais invitée nul part, ça été assez violent. A part les enseignants à l'école et je pense qu'ils ont été très attentif à mon travail. C'était une école d'art avec des enseignants un peu génération 68 et les écoles d'art dans les années 80 n'étaient pas bien équipées, il n'y avait pas un bon enseignement mais c'était des gens ouverts et c'est vrai que j'ai toujours senti de la bienveillance.

Vous n'avez que le passeport ?

Oui, pendant une dizaine d'années je faisais le renouvellement de ma carte de séjour tous les ans et après j'ai eu une carte de dix ans etc et ça je me souviens à l'époque par exemple, ils arrêtaient pas de changer en région parisienne l'endroit où il fallait aller pour les cartes de séjour. C'est trois arrondissements regroupés puis l'année d'après c'était tous les étudiants devaient le faire au fin fond du XIXe et il fallait y arriver avant le premier métro pour passer dans la journée.

La carte se renouvelait en février un truc comme ça du coup j'y arrivais pas, je suis sûr que c'est toujours comme ça, on faisait la queue toute la journée et arrivé au guichet il manquait toujours quelque chose. C'est un peu un symptôme de beaucoup d'ambiguïtés par rapport à l'émigration, personne ne comprend l'intérêt de ça.

Moi ma perception de la chose c'est que tous ces discours sur l'intégration, regardes, moi je n'ai même pas envie que mon fils devienne français, ça m'a dégoûté, cette arrivée et l'accueil. Il n'y a pas de structures d'accueil à part la préfecture, ça envoie des signaux violents. Au Canada ça se fait en amont, avant que les gens arrivent il faut déjà des dossiers, je connais ça aussi car j'essaie de faire des papiers canadiens pour mon fils donc je vois tout à fait ce que c'est et les douanes canadiens sont terribles, il y a des espèces de contrôles à la douane, même quelqu'un comme moi, canadienne qui vit à l'étranger parfois en rentrant au Canada on m'emmerde, ils sont vraiment terribles.

Moi avec mon fils maintenant c'est vraiment compliqué parfois de rentrer là-bas mais une fois qu'on y est on y est, et du coup je trouve qu'en France la façon dont on maintient les gens dans

des situations comme ça très précaires quand même, le fait de ne jamais être sûr. Et puis il y a des histoires terribles, moi ma copine iranienne elle me racontait tout le temps des gens qui étaient rentrés en Iran. En fait si on passe plus de trois mois à l'étranger, par exemple pour un deuil ou juste parce que c'est difficile de ressortir d'Iran, toutes les années passées en France ne comptent plus pour rien. Elle connaissait quelqu'un qui était un père de famille ici, qui avait des enfants français et qui était rentré trop longtemps en Iran du coup il est revenu comme s'il débarquait juste.

Et elle, je me souviens quand elle a eu sa nationalité alors qu'elle s'était mariée deux fois avec des français, elle a eu deux enfants français, et elle n'y arrivait pas, du coup elle a du prendre un avocat très cher pour gérer ses problèmes de papiers et ça je trouve que c'est terriblement contre-productif parce que les gens finissent quand même avec des gros complexes, comme des chômeurs longue durée et ça fait quelque chose dans la tête de très peu sain.

C'est une drôle de notion l'intégration, en France on se fait toujours renvoyer au fait qu'on est étranger, mais c'est normal parce que c'est une population très homogène qui voyage peu, enfin maintenant ça change un peu, c'est ni bien ni mal mais c'est vrai que mes voisins dans cet immeuble ils sont là depuis la construction de l'immeuble. Tu vois en Irlande, mon père est irlandais et dans toutes les familles les plus populaires qui soient il y a des gens qui sont partis, en Australie, en Amérique latine, c'est un pays qui a toujours... Il paraît qu'il y a 8 millions d'irlandais à l'étranger et que trois millions en Irlande.

C'est vrai que sur la question de l'arrivée ça a été compliqué.

Vous n'êtes donc pas naturalisée ?

Non. A cause du passeport britannique je n'en ai pas vraiment besoin. Avec l'Europe du coup on peut enseigner dans des écoles françaises sans être français donc il n'y a pas ce besoin, à part pour voter mais ça fait quand même des démarches lourdes pour pouvoir voter.

Et mon fils en fait, la seule nationalité qu'il a eu d'office c'était la britannique alors que mon père n'est pas anglais il est irlandais, ma mère est canadienne, je suis restée six semaines en Angleterre et mon fils n'a jamais foutu les pieds en Angleterre. Qu'est ce qu'il se serait passé si je n'avais pas eu la nationalité anglaise ? Je pense qu'il aurait quand même eu la canadienne.

Depuis Sarkozy, il a passé une loi comme quoi mon fils n'a pas eu la nationalité française parce que son père est étranger aussi et du coup il faut attendre dix-huit ans maintenant et faire la demande quand on est né de deux parents étrangers donc il n'a pas la nationalité française.

Ok donc pour me rafraîchir la mémoire, vous avez passé six semaines en Angleterre à votre naissance et c'est tout.

Oui.

Vous n'êtes pas mariée ?

Non

Le père de Jasper est un migrant aussi, à propos des liens avec sa famille ?

Il est camerounais. Jasper n'a pas vraiment rencontré sa famille, il a rencontré sa demi-sœur à deux reprises, moi je ne suis pas contre mais je ne pense pas que ce soit à moi de mettre ça en place du coup je n'ai rien fait pour faciliter la chose si tu veux, je n'ai pas fait de voyages exprès en région parisienne.

Jasper comme il ne connaît pas très bien son père non plus, il risque d'être un peu perdu s'il y avait toute la grande famille. Mais de toute façon le père de Jasper a perdu ses deux parents donc il y a les frères et sœurs qui sont en région parisienne, lui il est en région parisienne, pour l'instant il est venu une fois à Lyon avec sa fille, donc Jasper a pu voir sa demi-sœur donc c'est bien mais il a vu son père une fois par an depuis sa naissance.

Donc par rapport à votre vie ici, gardez-vous des habitudes canadiennes ?

Je mange du beurre de cacahuètes, oui. Mais pas plus que ça, je pense qu'on peut quand même dire qu'on mange très bien ici. Il paraît qu'il y a des anglais qui se font livrer par des super-marchés anglais dans le sud de la France, moi je ne fais pas ça quand même, je vais au marché comme tout le monde.

Vous pouvez me raconter votre parcours professionnel ?

Oui, en sortant de l'école d'art j'ai eu cette possibilité de donner des cours d'anglais, ce n'était pas mal parce que c'était mieux payé et ça m'arrangeait pas mal parce que ça me dégageait. Comme on est payé à l'heure et que c'est bien payé par rapport à un boulot à plein temps ça me permettait de réduire mon temps de travail et d'avoir le temps de travailler en atelier et de continuer mon travail artistique et c'est comme ça que j'ai continué longtemps mais c'est devenu un peu un piège évidemment parce que ça ne menait nul part ces cours d'anglais et ce n'était pas du tout mon domaine.

Du coup heureusement j'ai une amie qui enseignait aux Beaux-arts de Valenciennes et il y avait le poste de professeur d'anglais qui se libérait dans cette école, il commençait à avoir l'obligation de faire des cours de langues étrangères dans les Beaux-arts, ce qui n'était pas le cas avant, je dirais que ça date d'une quinzaine d'années, un peu plus.

Moi je remplaçais un gars qui partait de Valenciennes et j'ai eu un trois-quarts de temps et puis dans cette école le directeur qui était chilien, avait embauché plein d'étrangers et il m'a bien intégré à l'équipe donc il me faisait intervenir un peu en atelier lors des bilans, après il m'a donné quelques heures en atelier en première année, ce qui était bien et après un collègue à moi est parti enseigner ici aux Beaux-arts de Lyon et il a convaincu le directeur d'ici de m'embaucher sur un demi-poste anglais, un demi-poste peinture parce qu'il voulait une femme pour les cours de peinture en première année et il n'en trouvait pas.

Il y avait une autre femme dans l'équipe mais voilà, c'est un peu comme ça que j'ai eu ma place. L'année d'après on m'a mit plein temps peinture et quelqu'un d'autre a repris les cours d'anglais. En fait à l'époque où j'ai commencé à enseigner dans les écoles d'arts je ne me serais pas du tout présentée pour des postes parce que ça me paraissait impossible d'avoir un poste par concours donc je suis entrée par la petite porte. C'est vrai que là, le moment où j'ai eu le poste ici c'était il y a treize ans, c'était l'année où je me disais heum, Valenciennes c'était quand même assez déprimant et du

coup cette année là, si je n'avais pas eu le poste aux Beaux-arts de Lyon je serais repartie au Canada je pense, j'étais décidée d'y retourner.

Donc l'idée du retour vous a traversé plusieurs fois depuis votre installation en France.

Ouais.

Par curiosité, le milieu de l'art est un milieu plutôt masculin ou féminin ?

Ça change maintenant, je trouve que c'est cool pour les gens qui ont la trentaine, là où j'enseigne, il y a de plus en plus de femmes, nous les coordinateurs ou coordinatrices sont souvent des jeunes femmes donc du coup je trouve qu'il y a une espèce de révolution dans ce milieu, il y a beaucoup de jeunes artistes femmes très importantes sur la scène française, alors qu'avant, je ne te dis pas. J'ai retrouvé le catalogue d'une ancienne biennale et c'était que des hommes. Et les écoles d'arts, il y a eu plein d'écoles où il y avait pas d'enseignants femme, à Valenciennes la seule femme c'était la femme du directeur.

Je ne sais pas ce qui a changé, et il était interdit de parler de ces questions, le féminisme c'était vraiment les vieilles questions des années 70. Si on évoquait le problème c'est qu'on était revancharde, on ne pouvait pas en parler, alors que maintenant c'est devenu une évidence pour tout le monde. C'est parce qu'il y a de nombreuses artistes dont les œuvres s'imposent mais je ne sais pas ce qu'il s'est passé.

Avec votre fils vous parlez anglais ?

On se parle en anglais.

Dans le but de retourner au Canada ?

Non mais parce que c'est ma langue. Peut être que si j'étais en couple avec un francophone, la langue de la famille serait le français mais puisque je me retrouve toute seule, c'est sûr que pour moi c'est plus naturel. C'est plus naturel mais en même temps il y a plein de domaines dans ma vie où c'est plus naturel pour moi de parler le français. Par exemple dans tout ce qui concerne l'art, à partir de mes dix-huit ans j'ai fait tout ce chemin là en français donc là je me retrouve dans la position de devoir retraduire des idées, des notions dans ma langue maternelle quand je parle avec des anglophones.

C'est sûr que même avec Jasper par exemple quand je voulais le gronder, j'essayais de faire comme les français parce que je trouve qu'ils le font très bien donc du coup, je peux quand même basculer en français malgré moi quand je veux m'imposer. Mais lui pour l'instant il n'utilise pas beaucoup de mots français avec moi donc je ne sais pas comment il se débrouille à l'école. Comme le langage ça arrive juste maintenant, je sais que quand les gens lui parlent en français en général il ne répond pas, je pense qu'il est juste en train d'absorber.

Vous m'avez parlé des désillusions à votre arrivée par rapport à l'accueil des Français.

Je ne sais pas si j'avais des illusions, je pense que j'étais totalement dans ma bulle, je n'avais pas trop d'idées. J'avais préparé mon arrivée en France car je savais que mon père allait passer cette année là donc j'ai essayé d'apprendre le français mais je pensais peut-être passé juste une année.

Je dirais que dans chaque arrivée dans une grande ville, que ce soit Londres, New-York c'est la dureté même de l'expérience qui fait que l'on reste, ça devient un peu un impératif. C'est tellement dur de faire sa petite place qu'après on ne lâche plus, on s'accroche, c'est curieux quand même comme mécanisme. Et puis c'est tellement loin de ce qu'on a vécu avant. Il y a un espèce de gouffre qui sépare de la famille.

Je sais que j'avais un ami marocain et c'était comme ça pour lui aussi, il était sans-papiers et on se demandait « il va où là comme ça ? ». C'était tellement impossible pour lui-même de raconter ce qu'il vivait là, sa famille au Maroc qui attendait qu'en France il gagne de l'argent parce que pour les marocains il nous disait que la génération de ces parents, qui étaient arrivés en France, avait fait des fortunes du coup il devait faire semblant que tout allait bien alors que ça n'allait pas du tout. Ça faisait une espèce d'impossibilité de retour.

Je n'ai pas du tout vécu ça et je ne peux pas me comparer à quelqu'un dans cette situation là mais je pense que quand on arrive dans une grande ville c'est souvent un espèce de truc étrange, un espèce de microcosme et Paris c'est très fort pour ça. Et même à l'époque on allait pas dans les banlieues. Donc c'est étrange car c'est cosmopolite, c'est sophistiqué et en même temps on se rend compte qu'il y a plein de gens dans ces kilomètres carrés où c'est leur planète, tout vient vers eux.

En écoutant votre parcours, j'ai plutôt l'impression que votre évolution professionnelle, elle ne s'est pas forcément faite par le biais de concours ou de moyens créés par l'État mais plus par rapport à des personnes rencontrées et qui vous-ont aidées.

Oui, j'ai été titularisée, mais j'étais déjà en poste depuis longtemps donc j'ai passé le concours. J'avais déjà onze années d'ancienneté dans l'école, ils ne pouvaient presque pas me le refuser.

Lasya J. (Tibétaine, arrivée en 2003, à 11 ans)

Lasya est une jeune tibétaine de 22 ans, elle vit en France depuis 11 ans (arrivée en Saône et Loire en 2003), elle est célibataire et elle n'a pas d'enfants. L'entretien s'est déroulé dans un café vers la place de l'étoile à Clermont Ferrand le 3 novembre à 18H. Le fait d'être dans un lieu public nous a permis de ne pas être dans notre relation amicale que l'on a habituellement. Lorsque je suis allée à l'entretien, je pense que je n'avais pas mesuré à quel point il était difficile pour elle de me parler de sa vie privée et de ses relations avec sa famille. Alors que je m'étais imaginé une longue discussion sur son périple du Tibet à la France, l'entretien n'a duré que trente minutes. Francisca Sirna dans son article « Enquête biographique : réflexion sur la méthode », explique que pendant les entretiens, il peut être difficile de « revenir sur son propre passé »⁴⁹.

Lorsque j'étais en Inde l'année de 2012 à 2013, j'ai voyagé au Népal et je me suis rendu compte de l'importance de la communauté tibétaine au Népal. Avant ce voyage je savais que le gouvernement en exil tibétain se trouvait à Dharamashala dans le nord de l'Inde (Etat de l'Himachal Pradesh), mais je ne pensais pas qu'on pouvait trouver cette communauté au Népal. Sur place je vivais avec une autre Française, étudiante à Lyon 2, en anthropologie, qui s'est beaucoup rapprochée de la communauté tibétaine. Lorsqu'elle est revenue en France, elle a voulu apprendre le tibétain, et a rencontré Lasya qui lui a donné des cours. C'est par le biais de mon amie étudiante que j'ai rencontrée Lasya.

Lorsqu'en cours nous avons abordé l'entretien à effectuer avec un primo-immigrant habitant en France, j'ai tout de suite pensé à elle. Pour moi faire l'entretien avec elle c'était un moyen d'aborder le Népal.

Pour réaliser cet entretien, j'ai pris contact avec elle après la première séance en lui envoyant un SMS. Ensuite la semaine suivante je l'ai vue à Clermont Ferrand on a bu un café ensemble et on a notamment discuté de l'entretien que je voudrais avoir avec elle. Après avoir approfondi le type des questions pour l'entretien en cours, j'ai fixé un rendez-vous avec elle par SMS encore une fois.

Le fait que Lasya soit une étudiante en sciences humaines (elle est en licence de psychologie) comme moi et qu'on soit de la même génération m'a permis de bien me faire comprendre sur la démarche universitaire de ce travail. Contrairement à Francisca Sirna dans son études auprès des migrants italien je n'ai pas eu à surmonter la « distance sociale et générationnelle entre l'enquêteur et les enquêtés »⁵⁰. Lasya étant elle-même étudiante, m'a tout de suite considérée comme une étudiante en master d'histoire et à très bien compris ma démarche. De plus, elle maîtrisait très bien la langue française. Le fait qu'elle soit mon amie a, je pense, facilité l'entretien, bien que comme pour Lysia que pour moi, il n'était pas toujours évident d'évoquer certains moments de son histoire personnelle. Je pense que cela peut s'expliquer par l'hypothèse de la « gêne d'évoquer un passé difficile ? »⁵¹ que Francisca Sirna évoque dans son article.

⁴⁹ Francisca SIRNA "L'enquête biographique : réflexion sur la méthode", in. Atmane AGGOUN (dir.), *Enquêter auprès des migrants : le chercheur et son terrain*, P 17

⁵⁰ Idem note 1, P21

⁵¹ Idem note 1, P 18

L'autre difficulté principale pendant l'entretien a été au niveau de l'analyse du départ et de l'arrivée pendant la migration, car elle a d'abord quitté le Tibet puis le Népal. J'ai eu aussi du mal à distinguer les relations avec sa famille, puisqu'elle a quitté sa famille tibétaine qui vivait au Tibet, pour aller dans une famille adoptive en France. J'ai l'impression que sa vie correspond à une double situation, une situation ambiguë, qui finalement correspond à la situation ambiguë du Tibet. Le Tibet, envahi par la Chine dès 1949, se retrouve sous la domination chinoise. A partir de ce moment-là, la Chine a voulu s'accaparer l'ensemble du Tibet et en faire une province totalement chinoise. Mais sur la scène internationale le Tibet continue de revendiquer son indépendance.

A chaque fois que j'ai été en contact avec la communauté tibétaine j'ai éprouvé un ressenti général sur l'invasion du Tibet par la Chine comme « un passé qui ne passe pas ».

On va commencer par des questions générales :

Tout d'abord quel âge as-tu ?

(a) 22 ans.

De quel pays es-tu originaire ?

I. Du Tibet.

Aujourd'hui dans la vie quelle est ton activité principale ?

(a) Je suis étudiante.

Depuis quand vis-tu en France ?

• Je suis arrivée en France en 2003 (ça fait donc 11 ans qu'elle est en France)

Par rapport à cette arrivée en France, tu es venue comment ? Seule ou accompagnée ?

I. Je suis venue accompagnée avec mes parents adoptifs.

D'accord, et, avant de venir en France tu étais célibataire ?

I. Oui, j'étais petite.

Avant de partir vivais-tu avec ta famille ?

I. Non.

Avec qui vivais-tu ?

I. Je vivais dans un orphelinat.

D'accord, au Tibet ?

Non au Népal.

Ah d'accord, tu es né au Népal ?

Non je suis née au Tibet.

Donc après le Tibet tu es allée vivre dans un orphelinat au Népal ?

Oui plus précisément à Banepa.

Comme endroit c'est plutôt la ville ou plutôt rural ?

- C'est rural.

Est-ce que dans cet orphelinat tu avais des frères ou des sœurs ?

- Non.

Du coup, est-ce que tu connais ta famille tibétaine ?

Oui

Tu es en contact avec eux ?

1. Non.

Où est-ce que tu les as connus ? Au Népal ?

2. Non pas au Népal. En fait j'ai grandi avec mes grands-parents maternels au Tibet, et c'est ma grand-mère qui m'a amenée au Népal et m'a confiée à l'orphelinat.

Tes grands-parents aujourd'hui où sont-ils ?

3. Ils sont en Chine, je veux dire, dans une zone du Tibet totalement annexée par la Chine, c'est donc vraiment une province chinoise, et pas une région autonome administrée comme l'est la capitale du Tibet.

Tu n'es plus en contact avec eux ?

4. Non.

Je suppose que tu n'es jamais retournée au Tibet

5. Non, je ne suis jamais retourné au Tibet, ni au Népal.

Est que ce serait possible pour ta famille tibétaine, notamment tes grands parents, de venir te voir en France ?

6. Non.

Ok, alors comme tu as fait deux départs, je vais partir du fait que tu as grandi au Népal à l'orphelinat

7. D'accord.

Du coup on est d'accord que ce sont tes grands parents qui ont décidé de t'amener au Népal?

8. Oui.

OK, ensuite, du Népal, comment est venue la décision de venir en France ?

9. Moi je n'ai rien décidé, on a décidé pour moi.

Et comment cette décision s'est-elle prise exactement ?

10. C'est l'orphelinat qui était en contact avec un couple franco-tibétain qui voulait adopter. Ils se sont arrangés entre eux.

Est qu'il y a eu des financements particuliers pour ton départ ?

11. Non.

Du coup comment s'est financé ton départ ?

12. C'est mes parents adoptifs qui l'ont financé.

Comment ton départ s'est-il effectué concrètement ?

13. Ce sont mes parents adoptifs qui ont fait les démarches administratives, les papiers et tout ça, et ensuite je suis partie en avion de Katmandou pour Paris.

Comment ça s'est passé dans ta tête l'idée du départ ?

14. Moi, dans ma tête, c'était l'Occident. C'était des kit-kat à foison, des dessins animés qui tombaient du ciel, et une vie trop bien, un avenir radieux, avec de bonnes conditions pour étudier.

Quel âge avais tu quand tu as quitté le Népal ?

15. 11 ans

Est que tu sais où sont tes parents biologiques ?

16. Je ne connais pas mon père, mais je sais que ma mère est en Chine.

Pour ton accueil en France se sont tes parents adoptifs qui sont venus te chercher?

17. Oui, ils sont venus me chercher à l'orphelinat.

Ah donc tu n'étais pas toute seule pendant ton voyage du Népal à la France ?

18. Non j'étais avec eux.

J'imagine que tu as tout de suite logé chez eux

19. Oui.

À quel endroit de la France ?

20. En Saône et Loire.

Avec ta famille adoptive, quelle langue était parlée dans le foyer ?

21. Le français.

Donc tu as appris le français avec eux ?

22. Avec eux, et à l'école primaire j'ai eu des cours intensifs de français avec un instituteur et j'ai aussi eu des cours de soutien. Ensuite, je suis directement rentrée en 6^e avec un niveau à peu près correct par rapport aux autres. Mais j'ai eu la sensation réelle de parler français couramment vers la seconde.

Sinon par rapport à ta vie à l'orphelinat quels ont été les gros changements avec ton arrivée en France dans une famille adoptive ?

23. Au Népal, l'orphelinat était composé de maisons numérotées. Chaque maison avait une mère qui s'occupait des enfants. Par exemple dans ma maison nous étions environ une trentaine d'enfants, et il y avait une maman pour tout le monde, donc il n'y avait pas vraiment de cellule familiale.

Et tu n'es jamais restée en contact avec cette personne ? Cette « maman » ?

24. Non, je n'ai pas pu, j'aurai bien aimé. Et donc en France, c'était le schéma d'une famille avec un papa et une maman et la maison.

En France dans cette famille tu as des frères et sœurs ?

25. Oui un frère qui est tibétain. Il a été adopté en même temps que moi, mais il n'est pas mon frère biologique.

En France est qu'il a une communauté tibétaine ou bouddhiste importante ?

26. Oui il y a surtout une communauté tibétaine importante à Paris, mais dans la ville où j'étais on était vraiment isolé.

Donc tu ne la fréquentes pas ?

27. Non.

Et est que tu t'es sentie seule ?

28. Oui beaucoup, pendant plusieurs mois je me suis sentie seule. J'étais petite... et je crois que même encore aujourd'hui je n'ai pas vraiment digéré, en tout cas pris conscience du déroulement de ce changement. C'était brutal.

Aujourd'hui encore tu as l'impression de te sentir seule ?

29. Oui oui

Ton réseau social aujourd'hui il se constitue comment ?

30. Il est très hétérogène. Toute origine, tout âge et entre guillemets toute origine sociaux, vraiment [...]

Au niveau de tes relations de couple avec les Français ça se passe comment ?

31. Ben comme j'ai passé mon adolescence ici, je me suis bien intégrée, j'ai beaucoup de points en communs avec les français de ma génération. Après ça reste compliqué mais ça c'est un peu comme tout le monde.

Et les liens que tu as pu avoir avec les proches de tes petits amis par exemple ?

32. Ben y a plusieurs réactions, soit il y a l'émerveillement, soit une espèce de pudeur, de peur, une peur d'aborder des sujets sensibles, donc ce n'est pas toujours évident.

D'accord. Pour ce qui en est de ta famille adoptive, tu m'as dit qu'elle était franco-tibétaine, ça m'intéresse de savoir qui était français et qui était tibétain ?

33. Alors mon père adoptif est tibétain et ma mère adoptive française.

Et donc au niveau des habitudes culturelles, des vêtements et de la nourriture c'était comment avec eux ?

34. Les habits très à la française et la nourriture mélangées, à la fois de la nourriture française et à la fois de la nourriture tibétaine et un peu népalaise.

Ton père adoptif il a vécu au Népal ?

35. Oui au Népal et au Tibet.

Ton parcours scolaire il s'est déroulé comment ?

36. Fin primaire normale, ensuite tout le collège normal, au même endroit, tout se passait bien, je n'ai pas redoublé. Après arrivée au lycée j'ai eu quelques problèmes familiaux, j'ai dû changer plusieurs fois de lycée. En première, j'ai arrêté une première fois les cours. J'ai vraiment eu de graves problèmes familiaux donc ma scolarité a été fortement perturbée. J'ai donc changé plusieurs fois de lycées et au final j'ai passé mon bac en 2010.

Après ton bac ?

37. J'ai commencé une prépa littéraire que j'ai abandonnée au bout de quelques mois. Ensuite, j'ai travaillé le reste de l'année dans la restauration pour gagner ma vie. Après ça, je suis venue sur Clermont Ferrand, car j'ai rencontré quelqu'un, un français avec qui je suis venue m'installer. C'est ici que j'ai commencé des études de droit, puis finalement le droit ne m'a pas tant plus que ça et je me suis inscrite en psycho.

Je vais revenir sur ton arrivée en France, quand tu es venue est que tu avais des attentes ?

38. Comme j'étais très jeune, je ne pouvais pas vraiment avoir des attentes, sachant que je ne savais pas du tout à quoi cela correspondait. En tout cas, le peu que j'avais vu des touristes occidentaux qui venaient au Népal me donnait une idée. Je m'attendais donc à voir des gens comme eux, des blonds aux yeux bleus, j'ai été surprise de voir des Français bruns avec des yeux marron.

Malgré le fait que tu n'avais pas vraiment d'attente, est que tu as eu des déceptions ?

39. Oui sur un point, car dans l'orphelinat, j'avais eu des cours d'anglais et on m'a enseigné ce « mythe » des « *human right* », et donc depuis toute petite j'ai voulu faire du droit pour approfondir cette notion. Lorsque je suis arrivée en droit à Lyon je me suis retrouvée en face de beaucoup de pessimisme. La Déclaration des droits de l'homme est universelle, mais il y a d'autres principes, comme celui de la souveraineté étatique qui fait que l'on ne peut pas intervenir, et donc les droits de l'homme ne sont pas appliqués universellement. Mon histoire découle de cela et j'ai cru qu'en France, notamment avec des études de droit je trouverai les ressources pour intervenir pour mon pays, mais pas du tout au contraire.

Aujourd'hui ta relation avec ta famille adoptive elle est comment ?

40. Inexistante

Même avec ton frère ?

41. Si je continue à voir mon frère, mais il vit en Saône et Loire et il est assez solitaire donc on ne se voit pas tant que ça.

Et tu n'es pas en contact avec d'autres familles tibétaines n'importe où dans le monde ?

42. Non.

Pour entretenir la langue tibétaine comment as-tu fait ?

43. Avec mon frère et aussi avec la radio, la musique et internet.

Et par rapport à ta famille au Tibet aujourd'hui ?

44. Je sais où ils sont, où ils habitent et j'espère pouvoir un jour les revoir, mais c'est compliqué.

Laura P. (Chilienne, arrivée en 2010, 32 ans)

Laura est une femme chilienne de trente-deux ans. Elle vit en couple avec Peter, le patron de mon compagnon. Il s'agit donc d'un enclichage amical au sein d'une relation de travail. Pour une première interview, je trouvais en effet plus simple de faire appel à quelqu'un de mon entourage plutôt qu'à une parfaite inconnue pour éviter un refus. Le fait qu'il s'agisse d'une jeune mère de famille m'a également rassuré sur sa probable patience, bienveillance et indulgence face à mon manque d'expérience. Par ailleurs, ce statut laissait présager un échange verbal intéressant. Ses bonnes connaissances de la langue française étaient un atout supplémentaire évident.

Puisque je connais bien Peter, je me suis adressée à lui pour obtenir un entretien avec Laura. Le dimanche 26 octobre alors que je rejoignais mon compagnon pour la fin de son service, j'ai donc demandé à Peter de me donner les coordonnées de sa concubine afin de la contacter. Une demi-heure plus tard, Laura me rejoignait au restaurant, accompagnée de ses deux enfants, Pablo, 10 ans et Léontine 11 mois.

L'entretien a duré cinquante-cinq minutes. Il a commencé tout naturellement par la recherche de points communs comme n'importe quelle conversation entamée avec une personne inconnue. Laura a durant tout l'entretien cherché à mettre en évidence ces points communs qui nous unissaient en voulant absolument lier nos deux histoires. Elle a ainsi fait des comparaisons systématiques entre elle et moi que je n'ai pas retranscrit ici mais qui confirme ce qu'explique Francesca Sirna : « le rapport de confiance nécessaire au déroulement et au récit se construit petit à petit et dans l'échange réciproque »⁵². Laura s'est immédiatement adressée à moi de la façon suivante : « puisque toi aussi tu es une immigrée italienne, tu dois pouvoir me comprendre » alors qu'elle savait que je n'avais pas vécu moi-même l'immigration. L'instauration d'un sentiment de confiance passe donc bien par une « proximité sociale vraie ou supposée, perçue en tant que telle par les enquêtés »⁵³. Laura a enchaîné par la suite en disant : « nous sommes toutes les deux des filles de Sud, nous avons toutes les deux du caractère et nous savons exactement où nous voulons aller ». L'interview a donc commencé entre deux éclats de rire alors que Léontine était sur mes genoux et que Pablo jouait avec sa sœur.

Les points positifs que je retiens de cette expérience ont été la facilité avec laquelle Laura s'est exprimée. Elle semblait fière de son parcours et avait envie de le partager de manière spontanée. Elle m'a mise à l'aise et m'a ôté les craintes de lui poser des questions trop indiscretes sur sa vie privée. La confiance qu'elle m'a accordée a facilité l'enchaînement de questions. Grâce à une volonté de la part de l'enquêtée de mettre en place un réel dialogue, je ne pense pas qu'il y ait eu ce « décalage entre ce que l'enquêté essaye de transmettre et ce que l'enquêteur perçoit » contre lequel nous met en garde Francesca Sirna⁵⁴.

⁵² Francesca SIRNA, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, 164 pages, p. 19

⁵³ *Idem*, p. 29

⁵⁴ *Idem*, p. 14

Son arrivée récente en France a certainement évité à Laura une trop grande réécriture des faits et des problèmes de remémoration de dates et d'événements souvent trop nombreux et décrits par ce même auteur⁵⁵. La chronologie et les événements semblaient cohérents et non surfaits comme le critique Pierre Bourdieu dans un de ses articles⁵⁶. Cela peut s'expliquer aussi par la « mémoire plus pragmatique des femmes » qu'évoque Francesca Sirna⁵⁷.

Avec le recul, je me rends compte aujourd'hui que j'aurais dû refuser une date si proche pour avoir plus de temps pour préparer cet entretien et ainsi mieux mener le débat. Je n'avais eu qu'une demi-heure pour ordonner toutes mes idées et la tournure prise par la conversation m'a amenée à improviser certaines questions. Par ailleurs, l'envie spontanée de parler de mon interlocutrice lui faisait faire de grands monologues. Ce flot de paroles qui répondait en partie à une question que j'avais prévu de lui poser par la suite. Cette question aurait été alors redondante même si la réponse alors obtenue aurait pu être plus précise. L'interrompre me paraissait inenvisageable, je craignais qu'elle ou moi ne perdions le fil de notre histoire⁵⁸.

Le tabou du père a rendu l'élaboration de l'entretien difficile. Si Laura n'a pas caché l'implication de ce dernier dans sa vie, il n'a pas été cité spontanément dans la description de la cellule familiale de son enfance alors qu'elle garde toujours contact avec lui et que ses parents ne sont pas divorcés. Il est possible que Laura ait ressenti une certaine gêne à évoquer un passé difficile⁵⁹. Dans ces moments là, je perdais un peu de ma contenance : j'étais tiraillée entre l'envie d'en savoir le plus possible et l'impression de m'immiscer dans une histoire qui n'est pas la mienne. Comment garder mes distances pour recueillir au mieux une histoire fiable ? Malgré le ton de la confiance employé tout au long de l'entretien, je suis d'accord avec Francesca Sirna pour affirmer que l'entretien « n'a pas eu la fonction de soulager une douleur morale »⁶⁰.

La dernière difficulté rencontrée a été celle de jongler entre les différentes omissions. J'ai cru comprendre que Laura ne détaillait volontairement pas les prénoms de ses frères et sœurs, alors que cette information aurait facilité ma compréhension. Ne pouvant pas les connaître, elle ne m'a pas jugée assez intime avec sa famille pour me les révéler. À l'inverse, elle introduisait dans son récit des personnes, des lieux et des événements sans plus d'explication, comme si j'avais une parfaite connaissance de son passé⁶¹. Nous avons ainsi pu mettre en évidence une mauvaise compréhension de ma part sur son passé de mère : je n'ai jamais pu envisager que Pablo ne soit pas à ses côtés dans son arrivée en France alors que pour Laura, il était évident que son fils reste au pays chez la grand-mère le temps qu'elle trouve une certaine stabilité dans sa nouvelle existence et qu'elle puisse lui offrir un logement décent.

⁵⁵ *Idem*, p. 9

⁵⁶ Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63/1986, p. 69

⁵⁷ Francesca SIRNA, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, 164 pages, p. 17

⁵⁸ Francesca SIRNA, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, 164 pages, p. 16

⁵⁹ *Idem*, p. 18

⁶⁰ *Idem*, p. 19

⁶¹ *Idem*, p. 16

Laura, peux-tu me parler de toi rapidement ?

Je m'appelle Laura, j'ai trente-deux ans et je suis originaire de Santiago du Chili au Chili. Je vis en France depuis quatre ans.

Pourquoi as-tu choisi de quitter le Chili à ce moment là de ton existence ?

Je suis venue en France pour travailler. Après m'être séparée de mon mari, je suis retournée vivre chez ma mère avec mon fils Pablo pendant deux ans. Je voulais retrouver mon indépendance et « récupérer » mon enfant pour l'élever seule. Je pense qu'il était temps de partir.

Parle moi de ta famille au Chili.

Je suis l'aînée de quatre enfants. J'ai deux petites sœurs et un petit frère. Nous vivons ensemble avec ma mère dans une belle villa.

Tes parents avaient-ils une bonne situation ?

Mon père n'a jamais vécu avec nous mais nous n'avons jamais manqué de rien [la question semble gênante, je suis obligée de ne pas m'appesantir sur le sujet]

Étais-tu mariée avec le père de Pablo ?

Je ne connais pas le père de Pablo. Mais quand il a eu un an, je me suis mariée avec un ingénieur chimiste. Nous sommes restés mariés trois ans avant de divorcer. Je vivais chez lui à l'époque. Ça a été difficile de se retrouver sans rien. J'enchaînais les petits boulots, c'était lui qui ramenait l'argent.

Pourquoi as-tu choisi de venir en Europe et surtout, pourquoi en France ?

J'ai des origines italiennes alors l'Europe m'est apparue comme une évidence. Depuis toute petite, j'avais envie de vivre dans un pays méditerranéen. Ma langue natale est l'espagnol mais quand j'étais dans une école privée catholique, j'avais aussi appris l'italien et le français. Comme tu dois le savoir, nous, Chiliens, n'aimons pas beaucoup les Espagnols. Le passé de la colonisation est très présent au Chili. Et je ne connais pas beaucoup ma grand-mère paternelle en Italie. De toute façon, je n'avais plus envie de dépendre de personne. Je suis donc venue en France grâce à mes petites connaissances de la langue.

Tu ne connaissais donc personne à ton arrivée en France ?

Lorsque je vivais au Chili, lors d'une soirée, j'avais rencontré un Français qui faisait un Erasmus à Santiago du Chili. Nous avons gardé contact et comme il vivait à Lyon, lorsqu'il a entendu parlé de mon projet de venir en France, il m'a proposé de m'héberger.

[digression sur ses petits boulots au Chili qui font que Laura n'avait pas peur de partir à l'aventure]

Comment ta famille a-t-elle vécu ton départ ?

Plutôt bien. Mon père n'a pas hésité à financer mon départ [nouvelle gène]. Son métier fait de voyages nous a toujours un peu fasciné. J'ai seulement franchi le pas la première. Mais mes frères et sœurs, comme moi, avons ça dans le sang.

Parce qu'aujourd'hui tes frères et sœurs ne vivent plus au Chili ?

Ma plus petite sœur est partie juste après moi pour faire ses études d'abord en Italie puis en Autriche. Mon frère et mon père l'ont ensuite rejointe à Vienne pour monter un projet de cirque. Depuis ma sœur est retournée vivre chez ma mère. Elle aime le confort que nous avons là-bas. Entre temps, ma sœur du milieu, Florie, m'a rejointe à Lyon. Nous avons travaillé ensemble parce que je pouvais l'aider à avoir un travail mais nous vivons séparément.

Tu vis toujours chez ton ami ?

[Rires] Non. En quatre ans, ma vie a beaucoup évolué. Grâce à mon ami, j'ai rencontré il y a trois ans Peter dans une soirée poker. À l'époque nous avons simplement sympathisé. Je travaillais dans une brasserie lyonnaise tenue par un chilien, mais le travail était très macho. Même si j'y étais habituée grâce à mes expériences au Chili, c'était dur. Peter en tant que patron du restaurant m'a trouvé un poste et plus tard, à ma sœur. Si nous ne sommes pas mariés, nous vivons ensemble depuis deux ans et demi maintenant. La stabilité que Peter m'apporte dans ma vie sentimentale comme dans ma vie professionnelle m'a permis de faire venir Pablo en France il y a deux ans.

Pablo n'était donc pas avec toi quand tu es partie il y a quatre ans ?

Non. Je venais tenter ma chance en France, mais je voulais être certaine de réussir comme je le souhaitais pour mettre mon fils à l'abri. Il était plus en sécurité chez ma mère là où sa vie était déjà installée. Je ne voulais pas le déraciner sans être certaine de pouvoir lui offrir mieux. Je n'ai aucun regret. Au début, je n'avais même pas les moyens d'envoyer de l'argent pour aider ma mère à l'élever. Je n'ai pas vu mon fils pendant un an et demi. Nous utilisions régulièrement skype pour communiquer. Ce n'était pas facile, mais à vrai dire, à l'époque, je ne savais même pas si j'allais finir ma vie en France. J'imaginai que j'en profiterai pour voyager.

Parce qu'aujourd'hui, tu es sûre de vivre toute ta vie en France ?

Oui, ma vie est ici. La naissance de Léontine a changé beaucoup de choses. Son père est français. Quoi qu'il arrive, ses racines seront ici. Et par définition, les miennes aussi. En tout cas, je ne retournerai jamais au Chili. Peut être pour les vacances, pour faire connaître mon pays d'origine à ma fille, à Peter. Pour que Pablo puissent revoir ses amis et les lieux qu'il aimait. Mais les billets d'avion sont chers et pour l'instant ce n'est pas d'actualité.

Es-tu toujours en contact avec ta famille restée au Chili ?

Bien sûr. Pablo a créé des liens particuliers avec sa grand-mère et il est important qu'il les conserve. Je skype ma mère régulièrement pour lui donner des nouvelles. D'ailleurs, ma mère et mes frères et sœurs sont tous venus en France pour la naissance de Léontine.

Ta famille parle-t-elle le français ?

Non. À la maison, nous avons conservés les deux langues. Peter a appris l'espagnol pour moi, pour ma famille et finalement, il parle aussi bien l'espagnol que je parle le français. Je n'arrive pas à gommer le réflexe de l'espagnol quand je dispute les enfants, même dans la rue, surtout que Pablo a encore quelques réflexes espagnols également. Il est difficile quand nous ne sommes que tous les deux d'avoir le réflexe de parler en français. Quand Pablo est arrivé en France, il ne parlait pas un mot de français. Aujourd'hui, il cherche encore ses mots mais ses phrases sont plus correctes que les miennes. Il apprend beaucoup à l'école. Par leur histoire, les enfants ont une famille paternelle française et une famille maternelle espagnole : il est donc important qu'ils sachent communiquer dans les deux langues.

Actuellement, quel est donc ton rapport avec la culture chilienne ?

Pablo est malléable. Il rêve en français depuis peu. Il va finir par oublier sa culture d'origine. À part avec Florie qui est de la même génération que moi, je n'ai plus aucun contact avec la culture chilienne. Sauf si Peter et moi décidons de nous marier ou d'avoir un autre enfant, ma famille ne reviendra sûrement jamais en France. Et même moi, même si je n'ai pas la nationalité, je me comporte comme une vraie française [Rires].

Myriam C. (Algérienne, arrivée en 1998, 23 ans)

L'entretien avec Myriam s'est déroulé chez l'enquêtée le dimanche 2 novembre vers 14h. Il a duré environ 40 minutes. Myriam est étudiante, sans enfants, et réside dans un appartement situé dans le 9e arrondissement de Lyon. Nous n'étions que tous les deux et avons réalisé l'entretien dans son salon. Myriam réside de façon permanente en France depuis 1998. Elle est née à Mostaganem en Algérie en 1991.

Le choix de cette personne s'est fait essentiellement car c'est une amie que j'ai rencontrée à la l'université il y a quelques années et cela a donc facilité la démarche d'approche. C'est en quelque sorte le choix de la facilité qui l'a emporté.

L'enquêtée maîtrise de plus parfaitement le français permettant ainsi une compréhension aisée des questions et réponses. Il me semble néanmoins avoir rencontré plus de difficultés que de facilités au cours de l'entretien, ce que j'ai pu percevoir encore d'avantage en le retranscrivant.

Tout d'abord, l'âge de l'enquêtée lors de son arrivée en France amène une vision assez particulière. C'est une mémoire qui se constitue à la fois autour des souvenirs d'enfance mais également autour de l'expérience et des récits des parents. Par exemple, lorsque Sirna mentionne les erreurs de datation, elle évoque notamment des « incohérences » dans les récits⁶², j'ai pour ma part constaté une volonté d'exactitude, faisant appel justement à la mémoire d'autrui, notamment par le biais d'un appel de l'enquêtée à sa mère. La mémoire issue de l'enfance possède néanmoins de l'intérêt car elle permet d'avoir un autre regard, peut être moins structuré et qui traduit une perception autre des événements, moins analytique.

Sirna évoque également la confiance qu'elle s'est efforcée d'établir avec l'enquêté et les difficultés rencontrées alors qu'elle n'avait pas encore réussi établir ce climat propice aux « confessions ». Dans mon propre cas, le choix d'une personne familière, d'une amie, permet d'avoir directement une certaine intimité. Pour autant, l'enquêté ne développe une confiance totale, au contraire, et trouve dans la proximité avec l'enquêteur une certaine gêne. Il peut être plus facile comme Sirna le mentionne de se livrer auprès d'une personne neutre, garante du secret plutôt qu'à sa famille ou à ses amis. Ainsi, si les difficultés ne sont pas comparables, le recours à une personne proche implique également la création de barrières et d'obstacles. Il me semble que certaines choses auraient pu être d'avantage expliciter ou amener d'avantages de réponses mais j'ai senti parfois une gêne que je ne pense pas avoir été en mesure de contourner pour ma part. On peut considérer cela comme dommageable mais il m'a semblé impossible de m'inscrire dans une certaine insistance.

Enfin, je pense qu'en ce qui concerne la mémoire et de la remémoration comme l'indique Sirna, les enquêtés considèrent certaines choses communicables d'autres non, il m'a semblé au cours de mon entretien que l'enquêté s'inquiète et établit une classification dans l'importance de son témoignage, taisant certains faits ou aspects par la peur du manque d'intérêt qu'il pense susciter. On est par exemple revenu bien après l'entretien, quelques jours même, sur certains points comme sa perception de l'Algérie d'aujourd'hui mais dont elle ne voyait pas l'intérêt de me parler dans le cadre formel de l'entretien.

⁶² SIRNA Francisca, « L'enquête biographique : réflexions sur la méthode » dans Aggoun Atmane (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009.

Quel âge avais-tu lors de ta venue en France ?

C'était au cours de l'année 1998, au mois de juin, j'avais huit ans.

Tu étais jeune, du coup avec qui es-tu venue ?

Je suis venue avec mes parents, mon petit frère et ma sœur.

Vous avez donc effectué le voyage tous ensemble ?

Non, en fait, pour être précise mon père était parti quelques mois avant nous, un ou deux, je me rappelle plus combien exactement.

Quel âge avait tes frères et sœurs en 1998 ?

Ma sœur 11 ans et mon frère était encore bébé.

Comment était votre situation familiale en Algérie ? Vous habitez tous les cinq ensemble ou il y avait d'autres membres de la famille ?

Oui, nous étions uniquement tous les cinq.

Où habitez vous en Algérie ?

A Mostaganem, pas très loin d'Oran.

C'est une grande ville ?

Oui assez, c'est le chef lieu de son département je crois.

Du coup, vous résidiez dans la ville ? Dans quel genre de quartier ?

Oui, nous habitions un appartement dans un quartier résidentiel.

Avec ton frère et ta sœur vous êtes donc arrivés ensemble mais, est-ce que les frères et sœurs de tes parents sont également venus en France ?

Oui une partie, mais pas au même moment.

Par exemple du côté de ta mère, qui est venu et qui est resté ?

Une seule de mes tantes est restée en Algérie. Les deux autres sont venues en France ainsi que mon oncle. Mais ils sont arrivés bien avant car ils étaient déjà là pour leurs études.

Et pour ton père ?

Ils sont nombreux, la plupart sont venus en France, mais trois de ses sœurs sont restées en Algérie. Pour ceux qui sont venus en France, je pourrais pas te dire quand exactement, mais avant que nous arrivions.

Et en ce qui concerne tes grands-parents ?

Des deux côtés ils sont restés en Algérie. Mais mes grands parents maternels avaient déjà vécu en France.

Quand est-ce qu'ils sont venus en France?

Attends, je vais appeler ma mère pour te dire ça exactement. [Petite interruption suite à l'appel]
Donc, mon grand père en 1954 pour travailler, ma grand mère l'a rejoint vers 1968 ou 1969.

Où sont-ils arrivés en France ?

Mon grand-père à Perpignan, puis quand ma grand-mère est venue, ils sont allés à Viry-Châtillon, puis à Ris-Orangis je crois.

Qu'est ce que ton grand-père a fait comme travail en France ?

Ouvrier agricole, puis dans le bâtiment. Ma grand-mère travaillait aussi mais au noir, elle était couturière en Algérie, et du coup elle a continuée en France mais pas légalement.

Mais ils sont finalement repartis en Algérie ?

Oui, en 1981 il me semble. Ma grand mère devait renouveler sa demande de régularisation mais de peur qu'elle ne soit pas acceptée, ils ont préféré repartir, mais c'était déjà dans leur projet. Ils avaient un terrain en Algérie et voulaient construire leur maison.

En plus de tes grands parents, tu m'as dit qu'une seule des sœurs de ta mère était restée, pourquoi ?

Parce qu'elle est installée avec son mari en Algérie.

Ceux qui sont restés n'ont pas l'intention de venir ?

Non, parce que c'est compliqué.

Par peur de ne pas être régularisés ?

Non, mais il y a d'autres choses qui rentrent en jeu.

D'accord, du coup, comment vous communiquez avec ta famille restée en Algérie ?

Par téléphone et internet, skype, facebook.

Assez fréquemment ?

Oui, souvent avec mes cousins par internet, et ma grand-mère deux ou trois fois par mois au téléphone.

Est-ce que tu rentres souvent en Algérie ?

Non, j'y suis retournée pour la première fois il y a deux ans.

Et alors, quelle impression as tu eu par rapport aux souvenirs que tu en avais gardé ?

Ça avait beaucoup changé. Ça m'a paru moins bien. Les gens étaient plus sauvages, moins respectueux.

Pourquoi y retourner si peu ?

Parce que ma famille avait pris l'habitude de venir nous voir.

Ils viennent souvent ?

Ma grand-mère doit venir tous les deux ou trois ans à peu près.

Revenons un peu sur le passé. Pourquoi cette décision, dans ton cas, celle de tes parents, de venir en France ?

L'Algérie était un pays vraiment dangereux, et nos parents craignaient pour notre sécurité.

Vous étiez menacés ?

Oui, mes parents étaient menacés.

Vous avez été pris pour cible ?

Oui, mes parents étaient victimes de menaces et nous aussi. Du coup mes parents et surtout ma mère ne pouvaient même plus aller au travail. Ma mère travaillait pour une entreprise européenne, en plus elle ne portait pas le foulard, c'est essentiellement pour ça qu'elle était prise pour cible.

Tu te rappelles bien de ce climat de guerre civile qui régnait en Algérie ?

Oui, mais je n'aime pas trop en parler.

D'accord, du coup, on comprend bien la nécessité de partir, mais certains de vos proches ont-ils essayé de vous retenir néanmoins ?

Ma grand-mère paternelle a dit à mon père de rester. Mais la plupart de la famille a compris notre départ, ils pensaient aussi à notre sécurité.

Qui a financé votre départ ?

Mes parents, ils travaillaient tous les deux.

Comment êtes vous arrivés en France ? Dans quelle ville ?

En avion, on est arrivés à l'aéroport de Lyon.

Il y avait quelqu'un pour vous accueillir ?

Oui, mon père qui était venu quelques temps avant.

Où avez-vous logé à votre arrivée ?

On est restés une semaine chez le frère de mon père, puis on a emménagé à Clermont-Ferrand, mon père avait trouvé un appartement.

Pourquoi Clermont-Ferrand ? Ton père avait trouvé du travail là bas ?

Parce que mon oncle habitait à Clermont, et mon père a trouvé du travail dans une entreprise de BTP.

Quel métier faisait ou fait toujours ton père ?

Technicien en quelque chose, je me rappelle plus le terme exact, mais il a une formation d'architecte.

Le passage de Mostaganem à Clermont ne t'as pas trop déboussolée ?

Si, ça m'a fait bizarre. On quittait tous ceux que je connaissais.

Tu avais quel genre d'attentes en venant ?

J'avais pas vraiment d'attente, sauf peut être voir la neige, mais ça m'a vite passé.

Quelle image avais-tu justement de la France avant d'arriver ?

Je me souviens pas. Mais ça faisait envie, tout avait l'air plus moderne.

Quels ressentiments as tu eu en quittant l'Algérie ?

J'étais triste. Surtout de laisser ma famille, je ne voulais pas quitter mes grands parents, en Algérie ils s'occupaient beaucoup de nous et là du jour au lendemain on ne les voyait plus.

Et à l'école, tu t'es bien adaptée ?

Oui, sans problèmes.

Qu'est-ce qui diffère entre l'école en Algérie et en France ?

Plein de choses, mais j'ai pas été très longtemps à l'école en Algérie, j'ai eu des cours à domicile.

Pourquoi tu as pris des cours à domicile ?

Ma mère comptait venir en France, et du coup elle voulait qu'on suive le programme scolaire français. Puis c'était plus sécurisant aussi pour mes parents qu'on reste à la maison.

En France, tu as suivi quel parcours scolaire ?

Un parcours classique. Primaire, collège, puis lycée en section L et enfin la Fac en Histoire de l'art jusqu'à aujourd'hui.

Tu t'es donc adaptée rapidement dès ton arrivée ?

Oui, le fait de parler déjà français a permis de vite s'intégrer surtout à l'école.

Tu t'es rapidement fait des amis en France ?

Oui à l'école quand tu es petite ça va vite.

Et tes parents, est-ce que vous vous êtes sentis un peu isolés à votre arrivée ?

Très vite mes parents se sont fait des amis avec qui on partait en week-end, je n'ai pas eue le sentiment qu'on soit isolés.

L'Algérie t'a t-elle manqué au début ?

Oui beaucoup. Surtout ma famille.

Est-ce que tu envisagerais de repartir en Algérie pour t'y installer ?

Non pas du tout, ma vie est en France.

Et tes parents, un retour les tente ?

Je pense pas, peut être qu'à la retraite ils iront passer de temps en temps l'hiver en Algérie, c'est quand même plus agréable.

Au niveau culinaire, chez toi ou chez tes parents, vous avez assimilé facilement la cuisine française et même auvergnate ?

Oh oui, sans problème. On a vite prit l'habitude de la truffade et du saint nectaire [rires]. Mais on fait aussi de la cuisine algérienne parfois.

En ce qui concerne la langue française, quand l'as tu apprise ?

Dès la naissance on pourrait dire. Ma mère a toujours fait l'effort de nous parler français dès petite, c'était vraiment une volonté de sa part. Et mon père nous parlait plus arabe.

A l'école en Algérie, c'était essentiellement de l'arabe ou également du français ?

C'était de l'arabe. Mais ma mère voulait justement que nous ayons des cours de français.

Et aujourd'hui quand tu es avec tes parents et frères et sœurs ?

On se parle presque toujours en français. Après il y a des fois où on emploie des termes arabe car il n'existe pas d'équivalent en français.

Et avec ta famille restée en Algérie, vous employez quelle langue ?

Un peu des deux, parfois dans une même phrase on utilise de l'arabe et du français.

Qu'est-ce que t'apporte et t'as apporté cette double culture ?

Déjà une ouverture d'esprit. Je trouve ça important, c'est une richesse personnelle d'avoir deux cultures. Au niveau de la langue par exemple.

En arrivant en France, vous n'avez pas eu de problèmes pour être régularisés ?

Non, ma mère avait sa double nationalité et elle s'était débrouillée pour que nous ayons nos papiers français avant d'arriver.

Ton père aussi ?

Mon père les a eus une fois en France, il n'a pas eu de problèmes, il avait une situation stable vu qu'il avait du travail et une femme franco-algérienne.

Y-t-il des choses importantes qui te viennent à l'esprit et que nous n'avons pas abordé ?

Non je crois pas, on a parlé de pas mal de choses je pense.

Paulina V. (Tchèque, arrivée en 1991, 46 ans)

Entretien réalisé le vendredi 24 octobre à 17h. Durée : 1h. Nous sommes dans sa maison à Lyon dans le 8ème arrondissement. L'interviewée est née en 1968, en ancienne Tchécoslovaquie, à Brno dans l'Est de ce qui est aujourd'hui la République Tchèque. Elle est mariée à Luc Vincent, un français avec qui elle a eu 3 filles qui ont 11, 8 et 6 ans. C'est la première fois que nous nous rencontrons, j'ai eu son contact par l'intermédiaire de ma belle-mère qui est une bonne amie de Pauline.

Lors de l'entretien il y a ses 3 jeunes filles qui jouent dans le jardin. Son père est assis dans le salon derrière nous, car il est en France pour une quinzaine de jours. Il nous écoute mais se fait très discret, d'autant plus que nous parlons vite et qu'il avoue ne pas tout comprendre.

Déjà au téléphone lors de la prise du rendez-vous elle insiste pour que je la tutoie, et réitère sa demande lorsque j'arrive. D'où l'utilisation du pronom 'tu' dans cet entretien.

Les difficultés que j'ai pu rencontrer lors de cet entretien relèvent plutôt du problème que j'avais à concentrer l'enquêtée sur la question posée. Elle fait en effet beaucoup de digressions, mais je ne pouvais pas l'interrompre, par gêne mais surtout parce que ce qu'elle me racontait faisait l'objet de questions que j'allais lui poser. À la retranscription, il est difficile de voir où est la réponse à certaines questions, car elle est noyée par d'autres récits. D'où parfois la répétition d'une même question, afin d'obtenir une réponse correspondante. C'est ce que pointe F Sirna : l'enquêté peut orienter ses réponses selon ce qu'il a envie de dire, ce sur ce quoi il veut insister. J'ai précisé que l'enquête s'intéressait à la famille, l'enquêtée m'a finalement beaucoup parlé de son ressenti personnel à sa situation d'immigrée et de sa vision de la France et des Français. Comme le dit Sirna : « Le récit biographique a un caractère fragmentaire, déformé par la reconstruction à posteriori que l'enquêté en fait, par ce qu'il estime être 'communicable' ou 'socialement déterminant' » (p14), et « Le récit biographique demande à l'enquêté de réorganiser ses souvenirs à la fois chronologiquement et selon le degré d'importance qu'ils ont pour le sujet. Cette dernière ne coïncide pas toujours ou pas complètement avec ce qui intéresse le chercheur et qu'il essaie de relever » (p16).

De plus, il m'était difficile de ne pas transformer cet entretien en conversation. N'en ayant jamais fait, le ton de la discussion me semblait plus facile et j'avais alors du mal à ne pas rebondir sur ce qu'elle me racontait ni parler de ma propre expérience lorsqu'elle se rapprochait de la sienne, puisque j'ai moi aussi réalisé une année d'échange à l'étranger.

Toutefois, et c'était à la fois une facilité et une difficulté, l'enquêtée s'est livrée sans retenue particulière, a été très exhaustive, j'ai recueilli un bon nombre d'informations biographiques, mais cela donne un peu un caractère décousu et disparate à l'entretien. De plus, malgré le fait qu'elle eu l'air d'avoir confiance en moi et qu'elle fut très disposée à tout me raconter, j'ai senti qu'il y avait quelques passages éludés, ou qu'elle donnait un ton plus léger ou évasif à certains événements. L'entretien fut toutefois très agréable car elle était précise dans son vocabulaire et n'avait aucune hésitation d'ordre linguistique. Ce qui m'a donné un entretien plutôt aisé à retranscrire.

Parlons de ton départ d'abord : tu es venue toute seule ou avec d'autres personnes ?

Je suis venue toute seule, pour la Toussaint 1991, en tant que boursière du gouvernement français. À l'époque pour 6 mois. Et ça dure toujours.

Donc tu n'es pas rentrée depuis ?

Si si, je reviens régulièrement pour les vacances, par exemple. Mais les circonstances et la vie ont fait que j'ai enchaîné année après année.

Tu avais quel âge ?

J'avais 23 ans et c'était pour ma dernière année d'études supérieures, c'est à dire l'équivalent d'un master aujourd'hui.

Donc tu es venue dans la faculté de Lyon ?

Oui, je suis venue pour intégrer un DEA de sciences du langage à Lyon 2.

Comment s'est organisé le départ depuis la Tchécoslovaquie ?

Le départ depuis chez moi, il était planifié parce que, je me répète, mais j'étais boursière du gouvernement français. C'était tout prévu, seulement à l'époque je suis venue en France avec un mois de retard parce que j'avais eu des ennuis de santé, j'avais subi une intervention chirurgicale au tibia, donc au lieu d'arriver pour le 1er octobre, je suis arrivée pour la Toussaint. Ce qui a tout de suite marqué mon arrivée parce qu'arriver dans des cours qui battaient déjà leur plein, voilà... j'y suis allée avec naïveté et les habitudes de chez moi, donc j'ai demandé à mes collègues, et bizarrement personne ne voulait me prêter ses notes, et c'est avec le temps que j'ai compris que ça se faisait pas ici. Que même à Lyon 2 visiblement il y avait un esprit de concurrence, pourtant on était pas en première année de médecine hein, on était en sciences du langage de Lyon 2, mais pour obtenir des notes de mes collègues c'était pas facile. Donc finalement c'est un Japonais qui est venu vers moi et qui m'a dit « tiens, de quoi tu as besoin ? Tiens, voilà mes notes ». Moi je pensais que c'était naturel, mais c'était étonnant, le premier contact avec le milieu étudiant français, c'était un peu surprenant pour moi effectivement.

Je reviens un peu sur le départ : c'était une décision prise de ta part ?

Oui bien sûr parce que chez moi j'avais fait des études de tchèque et de français pour devenir prof, donc ce départ pour la France s'inscrivait dans le cadre de mes études.

C'était prévu dans le cursus ?

Oui, enfin en tant que bonne élève j'ai pu avoir cette bourse là. Mais ça devait durer que 6 mois.

Quant à ta famille en Tchécoslovaquie, ils étaient pour ce départ ?

Ah oui oui absolument, d'autant plus que c'était dans l'enthousiasme de la chute du mur, enfin dans le changement du régime. Parce que c'était en 91 et la révolution de velours, enfin tous ces changements de régimes ont eu lieu fin 89, donc c'était vraiment une première vraie ouverture, donc ça c'était chouette. Et je partais pour 6 moi surtout ! Pas plus...

Et comment ce compose cette famille ? As-tu des frères et sœurs ?

J'ai un petit frère qui a 3 ans de moins que moi donc à l'époque il était en fac. Et il avait une vingtaine d'années.

Suite à ton départ, est-ce que d'autres personnes de ta famille t'ont suivi ?

Non non, j'ai toute ma famille là-bas, et les premières années effectivement, comme j'avais le statut étudiant, j'étais seule en France. J'avais une sorte de famille d'adoption, parce que j'avais déjà eu des contacts à Lyon auparavant, avec un ami. Et donc sa sœur vivait et vit toujours à Lyon. Donc j'étais accueillie. Sinon *a posteriori* je reconnais que ça aurait été pas facile du tout.

Donc à ton arrivée il y avait quelqu'un pour t'accueillir ?

Absolument et je passais par le réseau du CROUS, donc comme ça c'était tout à fait facilité.

Et tu es restée dans cette famille d'accueil pendant les 6 mois de ton séjour ?

Non non quand je dis famille d'accueil c'est quelqu'un qui m'a facilité les premières démarches. Par exemple, mon premier chèque, je l'ai signé ici en France parce que c'est un système de paiement qui n'est pas pratiqué en Tchécoslovaquie. Enfin, ou en République Tchèque d'aujourd'hui. C'était plus par carte bancaire. Mais sinon, comme je passais par le réseau du CROUS, pour ces 6 mois j'avais une résidence universitaire. Donc j'étais dans ce milieu d'étudiants étrangers. Et d'ailleurs, surtout la première année de mon séjour ici, j'ai eu beaucoup d'amis non français, des amis étudiants non français, mais... - j'aime pas le mot 'intégration' – mais l'inclusion ne serait-ce qu'avec des étudiants français, ça c'était une autre affaire. On m'a toujours dit que c'était Lyon, je ne sais pas...

Tu étais dans quelle résidence du CROUS ?

Alors ça c'était tout mignon, ça ressemble à un vieux château, on dirait une résidence de jeunes filles, mais c'est une résidence de jeunes filles d'ailleurs, enfin à l'époque ça l'a été : c'était une résidence non mixte quand j'y étais. J'étais d'abord affectée à Allix je crois, que j'ai trouvé complètement déprimante et très très sale donc on m'a proposé ce petit château et j'étais bien, c'était tout un monde que j'ai beaucoup aimé et j'y suis restée 2 ans je pense.

Comment est arrivée la décision de rester, à la fin des 6 mois ?

Alors déjà, à la fin des 6 mois on était fin avril, donc normalement j'aurais du rentrer, mais je me suis dit quand même, j'ai de la chance, j'ai une bourse, je ne vais pas quitter les cours avant la fin de l'année. Donc je suis restée jusqu'à la fin de l'année scolaire, d'autant plus que mes ennuis de santé ont ressurgi, donc il faut reconnaître que j'étais énormément aidée par le système de santé français, même si j'avais pas du tout cherché à en profiter ! Mais en effet j'ai eu des soins appropriés. Donc pour ces raisons là je reconnais que je cherchais un moyen pour rester une deuxième année. Je n'ai aucun scrupule d'être restée là la deuxième année pour des raisons de santé, parce que premièrement, j'ai pu gagner ma vie, dans un marché de travail où je n'ai piqué le travail de personne : en tant qu'enseignante de tchèque. Et deuxièmement je pense comme tout immigré, que c'est pas un mérite d'être né dans un pays où le système de santé est bien développé. C'est une richesse qu'on a à partager. Donc aujourd'hui, (à l'époque c'était différent) mais aujourd'hui je n'ai aucun scrupule d'avoir pu bénéficier (pas profiter) du système de santé français, et grâce à ça j'ai pu garder mes deux jambes en état.

Tu as ensuite eu un travail en France, c'est ça ?

Oui en fait on m'a proposé de faire lectrice de tchèque, d'abord à la fac catho.

Après avoir obtenu ton diplôme ?

En fait je ne sais pas si c'était lié à mon diplôme, sans doute. Mais là c'est pareil c'était un monde assez restreint parce que peu de gens cherchent un prof de tchèque en France ! Donc du coup c'était alimentaire. Et puis j'avais une très grande aide de la famille pour cette deuxième année, c'est à dire en 1992.

De ta famille Tchèque ?

Oui. C'était énorme pour eux alors qu'ici je n'avais que le minimum vital. Mais effectivement ça m'a permis de poursuivre mes études tout en travaillant, puis de soigner ma jambe.

Tu passais l'été en France aussi ou tu rentrais en Tchécoslovaquie ?

L'été je rentrais toujours à la maison !

D'accord, alors j'essaie de retrouver des étapes : il y a donc eu les 6 mois prévus d'étude, puis...

Oui voilà il y a eu les 6 mois jusqu'en avril, après je suis restée jusqu'à fin juin en résidence universitaire il n'y avait pas de problèmes. Ensuite j'ai passé l'été en Tchécoslovaquie, et je suis revenue en Septembre 1991 pour poursuivre mes études, bénéficier d'un traitement, et gagner ma vie et ainsi de suite mais pour la troisième année c'était encore différent. Chaque année était différente.

Sans parler forcément d'intégration, comment as-tu réussi à prendre contact avec des français ?

J'ai un très vague souvenir... Je crois que déjà à l'époque il y avait quelque chose comme 'Lyon International', et ils organisaient des repas pour les étudiants étrangers, avec des dames âgées de bonne famille, et ça se passait très bien. J'en ai un bon souvenir, enfin ça me fait sourire. C'étaient alors mes premiers contacts avec la population française, avec la population lyonnaise. C'était pas des jeunes du coup ! Les seuls contacts avec les étudiants français c'était pendant les cours mais ça ne dépassait jamais les contacts au niveau des cours... Il était alors beaucoup plus facile d'avoir des liens avec des étudiants étrangers, parce que nous étions sur le même bateau. Et en plus avec la résidence Crous, en tout cas la première année. J'aurais bien voulu avoir des amis lyonnais mais comme ça ne venait pas facilement j'en ai profité pour avoir des collègues syriens, africains, des japonais, des allemands... Enfin c'était très cosmopolite !

La deuxième année, tu vivais toujours dans cette résidence Crous ?

Non, car je n'étais plus boursière donc c'était normal. Du coup c'est ma famille d'adoption - comme j'aime bien les appeler – qui m'a logé, enfin qui s'est portée garant. D'ailleurs je me demande toujours comment font les étudiants étrangers, parce que j'ai été marquée par des humiliations côté préfecture. Rien que l'employé de préfecture qui était assis plus haut que celui qui vient demander sa carte de séjour, les deux étant séparés d'un grand bureau massif. Pourtant je suis blanche et catholique, comme j'aime bien être présentée, et bien élevée... Mais oui c'est quelque chose qui m'est resté et que nous avons beaucoup partagé entre les étudiants étrangers. Toujours ce sentiment de quémander quelque chose à quoi nous n'avons pas le droit. Et je trouvais ça humiliant et scandaleux à l'époque où on parle de l'Europe...

Du coup tu as fait des demandes pour avoir la nationalité française ?

Absolument pas. Et je pense que c'est à cause de ça aussi que je garde ma petite fierté : jusqu'à aujourd'hui je n'ai pas demandé la nationalité française. J'aime beaucoup ce pays, je pense que c'est un des plus beaux pays de l'Europe, du monde peut être, mais je n'ai pas l'âme d'une française. Et je ne pense pas que ce soit un défaut, parce que c'est dans la diversité qu'il y a une richesse. Et ce que je peux apporter à ce pays vient surtout de ma différence. Ce qui m'ennuie en tant que non-française

c'est qu'aujourd'hui je ne peux pas participer à la vie politique locale alors que je peux voter aux élections européennes...

J'aurais pu avoir la nationalité française après mon mariage avec mon mari savoyard mais pareil, pour cela il fallait qu'on aille tous les deux, un an après notre mariage, prouver qu'on vivait bien ensemble... Alors dans ces conditions, non merci.

Alors ce n'est pas handicapant de vivre ici sans la nationalité française ?

Non, pas dans le milieu professionnel où je suis, qui ne me réclame pas la nationalité française. Je travaille dans l'enseignement catholique, dans un type de poste où la nationalité ne joue pas un grand rôle.

Quel est ce poste ?

Je suis animatrice en pastorale scolaire (APES) donc je m'occupe de tout ce qui est aumônerie et formation humaine dans l'établissement où je travaille.

Donc tu ne donnes plus de cours de Tchèque ?

Les cours de tchèque j'en ai fait pendant 10 ans. Et avec l'ouverture des frontières et des marchés, et des différences de prix toujours existantes entre les pays occidentaux et les pays de l'ex bloc soviétique, eh bien j'aurais beaucoup de mal à vivre ici en tant que traductrice interprète... Et deuxièmement les cours de tchèque ne se font pratiquement plus. Et administrativement je ne pouvais plus continuer car j'étais en CDD, et il y a une fin certaine à tous les CDD. Donc j'ai eu des postes à l'université Lyon 3 d'abord, à Grenoble ensuite.

Tu as arrêté ces cours il y a combien de temps ?

J'étais prof de langue jusqu'en 2004, en 2003 il y a eu la naissance de notre première fille et en 2005 de notre deuxième. Et comme à l'époque je travaillais à Grenoble j'ai dit : 'stop, il y a des choses plus importantes que le boulot, tant pis on va trouver des solutions mais je refuse de faire la navette trois fois par semaine'.

Alors tu as toujours vécu à Lyon ?

Oui oui, je suis tombée amoureuse de cette ville, déjà la première fois que je l'ai visitée en 91, lors d'un petit voyage linguistique d'un mois à Grenoble, nous avons passé un week end à Lyon. Je me suis retrouvée dans cette ville dont Forman s'est servi pour le tournage d'*Amadeus*, la ville aussi de *L'insoutenable légèreté de l'être*... Enfin voilà je suis très bien ici !

J'aimerais parler de la famille que tu as construit en France maintenant... (elle me coupe)

Le plus difficile pour moi - bon bien évidemment je souhaite que tu puisses le vivre toi aussi plus tard... Pour beaucoup on devient femme quand on devient maman, et je me demande si c'est pas doublement vrai pour les femmes immigrées. Il y a énormément de choses qui changent - là je crois que je vais être émue.

[*elle change de sujet* : Tu vois tout le côté interculturel, c'est très amusant parce que quand j'étais prof j'essayais de transmettre ma culture aux français, à des gens très intéressants parce que c'est pas banal les gens qui apprennent le tchèque ! C'est pire que le chinois ! Autre chose, c'est qu'il faut aussi adopter la culture française, pour une meilleure inclusion – plutôt qu'intégration – c'est comme le handicap, et je dis ça volontairement parce qu'être immigrée c'est un handicap. Mais les personnes handicapées ce ne sont pas des personnes qui ont quelque chose en moins, c'est des personnes qui ont quelque chose en plus, c'est dans l'étymologie du mot. Effectivement toute personne immigrée doit prouver qu'elle 'mérite' - là je suis un peu ironique et grinçante - d'être là, que ce soit sur le plan professionnel ou tout autre.]

Pour revenir sur cette question de famille, déjà la décision bah oui il y a un savoyard qui m'a croisé la route ! Comme par hasard c'était au moment où toutes mes affaires étaient en Tchéquie, j'allais repartir et on m'a proposé un travail très intéressant à Lyon 3, pour faire lectrice de Tchéquie, en 96. Les premières années en France donc c'était vraiment les études et les petits cours de Tchéquie et les traductions/interprétariat ici ou là. Mais là Lyon 3 est venu avec l'idée de vraiment m'embaucher, j'ai trouvé ça chouette, et en plus j'aime vraiment le monde universitaire. Qui est très protégé hein, c'est pas la vraie vie ! Et du coup, il y a un savoyard qui me croise la route, que je n'ai pas calculé pendant longtemps, et ensuite j'ai mis 4 ans à me décider pour savoir si je restais avec lui ou pas. Je l'ai rencontré quand j'avais 28 ans, et quand je venais dans ce pays je me disais : 'tout, sauf un petit copain français !' parce que sinon j'aurais eu du mal à repartir alors que je voulais absolument pas quitter mon pays. Les choix personnels étaient extrêmement difficiles à faire parce que – et encore je ne mesurais pas tout – deux personnes qui se rencontrent, déjà quand ils sont du même pays, de la même culture, de la même langue c'est deux histoires différentes mais alors quand il y a deux cultures différentes c'est d'autant plus complexe, pas forcément compliqué mais complexe à vivre. Et puis ensuite j'ai dit oui, et les enfants sont venus, et là j'y arrive, il y a l'émotion qui monte... C'est toutes les petites choses : par exemple elles ont tendance à m'appeler 'maman' et non pas le petit 'maminka'...

On a beau chanter les chansons en tchèque, le français revient au galop. Moi qui suis linguiste je sais très bien comment il aurait fallu faire : il aurait fallu que le tchèque soit la langue de la maison et le français la langue de l'extérieur, ou bien que le tchèque soit la langue de la maman et le français celle du papa. J'avoue que ça c'était extrêmement difficile et fatigant à vivre parce qu'elles sont venues, trois comme ça très rapidement l'une après l'autre. Et je devais travailler à l'époque. Le français et le tchèque ont deux structures très différentes. Et je sais que si j'avais été à 100% à la maison avec elles, j'aurais pris le temps pour faire les petites phrases, transmettre tout ce qui est ma langue. Parce que ça c'est une sacré chance de pouvoir transmettre sa langue donc sa culture donc une autre façon de penser et d'être. C'est quelque chose d'enrichissant, pour ses enfants. Bon, aujourd'hui elles comprennent à peu près le tchèque, mais elles ne le parlent pas, car ces deux dernières années j'ai beaucoup parlé le français à la maison, tout bêtement par fatigue. Sachant que les enfants de toute manière me répondent en français. Mais je ne désespère pas !

[le papa de Pavlina intervient pour dire que sa maman à lui était belge et qu'elle lui parlait tout le temps français mais lui il répondait en Tchèque, jusqu'à ses 20 ans, alors qu'aujourd'hui il parle bien le français. Pavlina ne savait pas ceci et dit alors être rassurée]

En fait la langue peut être juste un outil de communication, ou alors elle peut aussi servir à faire passer une culture et de l'affectif. Aujourd'hui pour moi c'est les deux vu que je suis maman et que mes enfants parlent français. Mais avec ma fille aînée de 11 ans, quand il y a un échange affectif qui à la limite se passerait des mots – ouh la la je vais encore pleurer mais tant pis -, quand mes filles veulent me dire vraiment 'maman je t'aime', elles me le disent en tchèque... Ça c'est super...

C'est aussi très intéressant - et ça c'est la linguiste qui parle – de voir ce qui passe par la langue, à quoi ça sert. Allez je m'arrête et je te laisse parler...

Alors, comment Luc et toi vous êtes-vous rencontrés ?

On s'est rencontrés dans un lieu complètement improbable, et je t'ai dit j'ai mis quatre ans pour décider si je restais avec lui ou pas, puis la situation affectivement s'est posée. Et puis je me suis fait un peu avoir parce qu'il m'a dit : 'mon plus grand rêve c'est de vivre en République Tchèque'... Mais il y a deux catégories de gens, il y en a s'ils ont un rêve il font tout pour le réaliser et d'autres qui aiment tellement leur rêve qu'ils ne peuvent pas aller au bout parce que ça deviendrait la réalité. Et mon mari fait partie de la deuxième catégorie et moi de la première mais ça je l'ai réalisé après... La plaisanterie à part, aujourd'hui je sais qu'il aurait été très difficile de vivre en République Tchèque pour des raisons de santé encore, mon mari étant malentendant, avec un handicap auditif qui évolue, il est probablement plus simple pour lui de vivre ici, avec les chances d'avoir un implant cochléaire au moment voulu, plutôt que là bas. Même s'il aurait appris le Tchèque, étant très doué pour ça !

Enfin pour moi c'est toujours un choix de cœur très très difficile à vivre. Donc aujourd'hui, même si j'aime beaucoup ce pays, même si j'ai un très bon entourage, que je suis entourée de façon à vivre heureuse, il reste toujours ces choses là. À la maison, mais je crois que c'est quelque chose de très féminin finalement, je suis entourée de la poterie de chez moi. Quand quelqu'un me dit : 'tiens je passe à Lyon, qu'est-ce que tu veux que je te ramène ?' Je leur demande de me ramener du pain. Le pain me semble-t-il, je veux pas que ça sonne trop catho ou tradi ou quoi que ce soit, mais chaque pays a son pain. Ici j'adore une baguette bien croustillante le dimanche matin mais c'est pas LE pain pour moi. Et aussi l'humour, c'est quelque chose qui est très national, regarde entre la France et la Grande Bretagne ! On ne rit pas des mêmes choses d'un pays à l'autre. En République Tchèque l'humour est beaucoup plus grinçant, c'est la même différence entre l'humour noir anglais et les plaisanteries très franchouillardes parfois en France. Les forêts n'ont pas la même odeur, la végétation est différente.

Je dois sembler très nostalgique mais tu vois je me dis parfois que je me sens comme une plante replantée, c'est pas une question d'arrachement des racines, je me suis bien enracinée ici mais la petite racine tout au fond elle est restée là bas. Je me suis adaptée au terreau d'ici et j'ai intérêt parce que je veux que mes enfants aient la double culture, mais c'est vrai que je fais partie de la première génération d'immigrés. Après ce qui est chouette, c'est qu'à la maison on cuisine les deux. À Noël, cette fête très 'famille', on a trouvé une solution aussi : le 24 au soir, parce que pour un Tchèque Noël c'est vraiment le 24 au soir, donc on est en petite famille, à la Tchèque, et puis le 25

c'est le Noël français. C'est pas deux fois les cadeaux ! Le plus délicat en fait c'est d'apprendre, de vivre réellement et pas de survivre seulement, une double culture, et pas de survivre les fesses entre les deux chaises. Et à partir du moment où on a du plaisir à passer d'une culture à l'autre tout en gardant son intégrité d'origine et s'enrichir de la nouvelle culture, c'est bon. Je suis dans le milieu catho et on dit parfois qu'un immigré continue à compter et à prier dans sa langue maternelle. Je prie dans les deux. Ou autrement. Mais j'avoue que jusqu'à aujourd'hui je compte en tchèque ! Parce qu'avec les 'quatre vingt dix-sept' je n'y arrive pas ! Si c'était 'nonante sept' ça irait ! Ça fait toujours rire mes lycéens quand je compte en tchèque.

(nous faisons une petite pause car ses enfants demandent son attention)

J'aimerais revenir sur la façon dont ton mari, qui est français, et toi, vous êtes rencontrés ?

Je crois qu'on s'est retrouvés sur quelque chose qu'on pourrait qualifier d'universel, en dehors d'une telle ou telle culture. Nous sommes tous les deux chrétiens, croyants, et nous nous sommes rencontrés dans une formation d'animateurs d'un mouvement chrétien. Et il paraît que j'étais, comme on dit, 'son genre de fille', alors il a eu paraît-il, un coup de cœur. Moi non ! Pas du tout du tout. Mais il le sait ! Mais j'ai appris à le connaître et comme je t'ai dit je n'avais aucune envie d'avoir un petit copain justement, non non, parce qu'après comment j'allais faire si je tombais amoureuse ? Il y avait une grosse retenue de ma part. Peut être d'autant plus parce que ma tante paternelle, elle a quitté avec sa famille le pays en 69, après l'invasion de la Tchécoslovaquie par l'armée soviétique. Et donc on a vécu déjà, le départ d'une partie de la famille au sein de ma famille d'origine. Et je sais combien c'est douloureux d'avoir quelqu'un de très loin et de ne pas pouvoir se revoir. Là ma tante elle vit en Australie donc elle pouvait difficilement trouver plus loin !

Tu pensais alors à ta famille qui allait peut être vivre un départ une nouvelle fois ?

Oui c'est vrai que j'ai pensé aussi à mes parents. Parce que si aujourd'hui je me sens bien intégrée ici, si je me dis que tant pis si mes filles ne parlent pas correctement le tchèque encore mais que ça viendra, aujourd'hui il y a un souci important qui reste pour moi, c'est mes parents vieillissants. Je viens d'un pays et d'une culture, où la roue tourne, et si mes parents ont pu, mon frère et moi-même, nous élever et nous éduquer, c'est pas qu'on leur doit quelque chose pour leurs vieux jours mais il me semble normal, dans la mesure du possible, d'être présent quand les parents sont vieux. Nous on est grands on est autonomes, mais ça dans mon cas ça ne pourra pas se faire. Même si la distance aujourd'hui en 2014, elle est toute petite, c'est 1h30 de vol, 1300km, mais la présence réelle elle ne peut pas se faire dans la vie de tous les jours. Donc je suis très heureuse d'avoir mon petit frère qui est sur place. Et il y a des histoires à inventer et peut être mes quatre ans pour me décider entre le oui ou le non, mon homme ou mon pays, mon homme mon pays ma famille, au très profond de moi c'était ça aussi. Comment m'occuper par la suite de mes parents. Et en même temps, je pense que le but de la vie, ce pour quoi nous sommes faits, c'est de construire notre vie, une famille à son tour.

Tu me dis que ton petit frère vit vers chez tes parents, c'est ça ?

Tout à fait, la vie a fait qu'ils vivent dans la même ville.

Tout le reste de ta famille vit donc en République Tchèque ? Ils sont nombreux ?

Oui on est une famille normale avec les oncles les tantes les cousins cousines etc. et donc quand on retourne chaque année au pays, pour faire nos quatre semaines de vacances là bas, pour parler la langue aussi, c'est pour voir du monde. Je sais pas si eux ils en ont besoin mais nous on en a besoin, de discuter, d'échanger etc.

Donc chaque année tu rentres au pays?

Oui chaque année ! Là les enfants commencent à être grandes et on se dit qu'il faudrait aussi qu'elles connaissent leur pays de naissance, celui qui est le leur ! Donc il faut trouver un compromis entre ce bain linguistique chaque été en République Tchèque, et la possibilité de faire ici ou là des petites escapades dans les différentes régions de France. Parce qu'on n'aime que ce qu'on connaît.

Et sinon, tu communique beaucoup avec ta famille Tchèque ?

Oui oui on a toutes les facilités du monde aujourd'hui ! Il y a Skype, le téléphone gratuit, donc c'est extrêmement facilité. Donc après c'est juste les contraintes professionnelles de notre côté, ou du côté de mon frère, ou l'état de santé de mes parents qui empêchent des échanges plus fréquents. Mais si aujourd'hui j'ai besoin de partir, ne serait-ce que pour le week-end là bas, là ce n'est qu'un problème de finance, si problème il y a. Enfin voilà, on est pas des Rothschild ! Mais je ne suis pas malgache, ni australienne, ni uruguayenne, je suis que tchèque ! Par exemple la distance entre Paris et Prague est inférieure à la distance entre Paris et Nice ! C'est juste de l'autre côté de l'Allemagne. Et Brno, d'où je viens, est juste au dessus de Vienne, la capitale autrichienne.

Est-ce qu'un jour la question s'est posée, pour ta famille tchèque, de venir te rejoindre ?

Jamais jamais, et ça ne risque pas je pense. Pour les séjours oui ! C' était important pour nous, par exemple lorsqu'on cherchait un appartement après la naissance de notre première fille – parce que à ce moment là on vivait dans un T2 – et on voulait avoir un deuxième enfant mais à ce moment là on cherchait un T4, pour avoir une chambre de plus pour accueillir des membres de ma famille ou de ma belle-famille pour un week-end ou plus. Donc quand on a une famille loin, je pense que ça aussi ça entre en ligne de compte. Si ma famille venait de Chambéry à la limite on aurait juste pu déplier le canapé mais là on a besoin d'une pièce à part si possible. Parce que vu le niveau de vie et les revenus tchèques, et même moi, je ne voudrais pas qu'ils aillent à l'hôtel ! Parce qu'on est dans une culture d'accueil aussi.

As-tu un projet de retour ?

On en a parlé avec mon mari quand les enfants étaient plus jeunes. Mais lui étant dans la catégorie de ceux qui veulent garder leurs rêves, il m'a dit 'oh mais ce serait chouette d'y vivre pour la retraite !'. Il était comme les retraités français qui disent qu'ils iront vivre à Marrakech ou qu'ils retourneront dans leur région... Je ne sais pas combien le font vraiment. Ceci dit, une fois les enfants autonomes, ce qui m'intéresserait énormément, ce serait de pouvoir travailler dans mon pays. Et encore une fois, je dois avoir ça dans le sang je pense, pour ces raisons interculturelles. Tu as peut être compris, ce côté interculturel je le tiens sans doute de ma grand mère paternelle. C'est marrant parce que j'ai l'impression de faire un parcours en miroir par rapport à elle. Sans l'avoir vraiment voulu ! Après il faudrait aller chercher du côté de monsieur Freud peut être mais on va pas le faire...

Est-ce que du coup tu as senti une évolution des liens entre toi et ta famille tchèque ? Est-ce qu'il y a eu des moments de rupture même si aujourd'hui vous avez l'air d'être proches ?

Oui bien sûr, parce que je suis tout à fait consciente du fait d'avoir changé, mais je dirais plutôt évolué. On me traite parfois de française, et pardon mais pour moi ce n'est pas franchement un compliment... Je pense que je me suis affranchie de mon milieu familial et de ma culture. Mais il y a des choses, et je le souhaite, mes racines elles resteront toujours les mêmes. En fait je parle de toutes ces choses là d'une façon affective, je crois que si j'ai pas la nationalité française, c'est aussi parce qu'il y a une signification, une perception de ce qu'est la nationalité qui est différente entre la France et la Tchécoslovaquie. Pendant mes études supérieures en linguistique, on a fait un travail en sémantique extrêmement intéressant entre 'état, peuple et pays'. Et tu peux voir dans le dictionnaire comment ça se décline. Et ça a évolué depuis 20 ans avec un certain mouvement bleu marine et compagnie, passons. Si tu veux je le vivrais extrêmement mal si je devais perdre ma nationalité tchèque. Parce que c'est l'équivalent de l'appartenance à son petit pays d'origine en France. Si tu disais à un savoyard qu'il n'est plus savoyard c'est pas possible, un breton il se sent très breton. Donc c'est affectif de dire 'je suis tchèque'. Tandis qu'avoir la nationalité française c'est presque comme avoir la citoyenneté française, c'est beaucoup plus administratif, délogé de l'affectif, de l'aspect personnel tu vois ? Je ne sais pas si je me fais comprendre... Mais je me sens profondément européenne. (digression sur la position géographique de la République Tchèque)

J'ai toujours trouvé dommage que dans ce beau pays qu'est la France, avec ses belles personnes, il y a ce qu'on appelle une arrogance française, sûrement lié à ce sentiment d'individualisme dont on imprègne les petits français depuis toujours. Encore une fois, ce n'est pas une chance mais un mérite de faire partie d'un grand peuple, d'une grande nation comme la France, avec toutes les richesses culturelles que vous avez. Heureusement qu'il y a la France, d'ailleurs, pour les droits de l'Homme ! Mais à voir avec d'un autre côté ce qui se fait au quotidien... L'accueil ou le non-accueil que les français font à tous ceux qui arrivent, mais là on est tout de suite dans la politique... Comment peut-on fermer les yeux sur la situation à Calais par exemple ? Comment peut-on dans un pays aussi grandiose, aussi superbe, aussi riche, fermer les yeux sur cette misère là, laisser gérer ça à des associations ? C'est pas seulement et surtout par rapport à cette misère humaine qui arrive de tous les côtés, mais on crée la misère de ses propres citoyens ! Parce que les français qui ne peuvent pas fermer les yeux là dessus par exemple eh bien ils s'épuisent à la tâche. Et c'est par là qu'on nourrit le découragement, la déception, voir le dégoût. Comment veux-tu que les

gens aient encore envie de participer à la construction de ce pays quand on est pas honnête avec les siens ? C'est ça que je ne comprend pas. Je trouve qu'on vit dans une hypocrisie au sein de sa propre famille nationale. Et c'est pour ça j'ai du mal à devenir française. Mais je suis comme une belle-fille effectivement, et j'aime bien qu'on dise que les belles-filles sont des valeurs ajoutées et pas des pièces rapportées !

Une autre petite question qui me vient, est-ce que tu parles tout le temps en tchèque à tes enfants, car aujourd'hui c'est ce que tu faisais ?

Malheureusement plus maintenant, plus tout le temps. Mais c'est moi qui l'ai décidé, ça n'a rien à voir avec un concours de circonstances ou quoi. Mais mon mari étant malentendant, je ne peux parler que français avec lui forcément. Il a des bases de vocabulaire alimentaire et affectif en tchèque, en fait tant qu'il peut entendre, il comprend, mais tout est lié à cette difficulté là. Avec les enfants, il faut que je prépare un peu le terrain, le tchèque étant une langue à déclinaisons, comme le latin, donc c'est une langue très difficile à parler.

Et une dernière chose : est-ce que tu as créé des liens avec des personnes tchèques ici en France ?

Alors là, c'est très différent d'un pays à l'autre. S'il y a des quartiers chinois, si les Polonais sont très 'communauté', je trouve que les Tchèques ne le sont pas tellement. Pendant des années j'étais en lien, mais plutôt occasionnel, avec l'association franco-tchèque qui existe ici, mais très franchement je ne crée pas des liens avec des personnes parce qu'elles sont tchèques. Dans mon travail par contre j'ai pu rencontrer des dizaines et des dizaines de tchèques, ce qui est très intéressant aussi en tant qu'interprète occasionnel, surtout dans les domaines techniques, c'est de rencontrer les entreprises. On est encore une fois dans le côté interculturel de voir la mentalité française d'entreprise et la mentalité tchèque. C'est super amusant de devoir saisir les tenants et les aboutissements ! Le rapport au temps, le rapport à la nourriture.

Je crois que j'ai tout, merci à toi !

Merci beaucoup, ça fait du bien !

Kadache H. (Algérien, arrivé en 2002)

Kadache H. (désignée sous ses initiales afin de conserver son anonymat) est un collaborateur du poste que j'exerce actuellement au sein de la société de transport TNT express à Pierre-Bénite, situé au sud-est de Lyon. Mon entretien s'est déroulé le mardi 25 novembre en début d'après-midi à 14H30 (durée : 1H30) à son domicile qui n'est qu'à quelques kilomètres de son lieu de travail. Après avoir par trois fois repoussées notre entretien en raison de ses obligations liées à son rôle de délégués du personnel et membre du comité d'établissement, en tant que trésorier, nous avons pu discuter longuement. En effet, en cette période d'élection, il était souvent en déplacement sur les différents sites de l'entreprise de la région. Nous nous sommes donc installées dans le salon afin de réaliser l'entretien. Nous n'étions que tous les deux car sa femme travaillait et ses enfants étaient à l'école. Lina, l'aîné, est âgée de 08 ans, alors que Sabrina, la plus jeune a 06 ans.

Kadache H. est né à Annaba (Algérie) en 1974; il réside en France de manière continue depuis 2002 et s'est marié avec une collaboratrice de l'entreprise TNT express travaillant au sein du service courrier. Son mariage avec Florence M. a eu lieu en 2008. Ensemble, ils ont eu deux filles.

Je connais ce témoin car l'on travaille ensemble au sein de la même structure depuis environ six mois. Ce choix est lié aux relations de confiance que j'entretiens avec cette personne. En effet, cette dernière m'a formée au sein du poste de travail vers lequel on m'a affecté. De plus, nos origines convergent car mes parents sont nés en Algérie. Ainsi, le rapport à la famille, la langue et les coutumes de mon témoin m'étaient familières. Néanmoins, malgré mes origines, étant français d'origine algérienne et ayant grandi en France, je ne connais pas toutes les réalités d'un migrant né et ayant vécu en Algérie.

Ainsi, notre entretien s'est révélé aisé au point de vue linguistique ainsi qu'au niveau de la compréhension mutuelle. L'interrogé a appris le français durant ses études en Algérie. De plus résidant en France depuis de nombreuses années et ayant fait des études universitaires à Alger dans le domaine des Sciences économiques et de gestion, qu'il n'a malheureusement pas terminé, il possède un excellent niveau tant dans la maîtrise que la compréhension de la langue française.

J'appréhendais un peu la façon dont cet entretien allait se dérouler en raison de la relation professionnelle que j'entretiens avec le témoin. Néanmoins, ce dernier m'a très vite mis à l'aise car il était ouvert à répondre à toutes les questions même les plus personnels. En effet, je lui ai fait part de ma démarche insistant notamment sur la légitimité, l'importance et la valeur pédagogique de cet entretien. De fait, à partir du rendu des enquêtes menées individuellement ajouté à l'élaboration collective d'un questionnaire permettent ainsi une synthèse entourant la thématique de l'immigration.

En outre Francesca Sirna, affirme dans son article « Durant l'enquête, j'ai pu constater qu'effectivement il y avait plusieurs ordres de problèmes qui seront analysés dans les pages suivantes : le rôle de la connaissance du terrain dans la compréhension du récit biographique ; la datation de certains événements (départs, changements d'activité professionnelle, achats de logement, etc.), la difficulté en général, de parler du passé et le rapport enquêteur/enquêté au cours des récits. »

Ainsi, à travers la relation enquêteur/ enquêté et les difficultés de retranscrire les émotions à travers la langue, les parcours migratoires diffèrent les uns des autres et sont liés en partie aux différences structurelles de chaque pays. Dès lors, la France qui a une grande histoire coloniale

accueille beaucoup de ressortissants venant de ses anciennes colonies. De nombreux liens se sont créés à l'intérieur des différentes communautés en raison d'une grande proximité géographique. Enfin, la valeur du témoignage de Kadache H. démontre que les motivations économiques sont toujours présentes malgré que cette enquête de terrain soit limitée et étroitement circonscrite dans le temps et l'espace. Le statut de ce témoin est marqué par sa grande évolution et les nombreux changements qui se sont opérés tant dans sa vie professionnelle que personnelle dans un temps assez court d'une dizaine d'années.

Tu es d'origine algérienne, alors dans quelle ville et quelle région es-tu né ?

Bon et bien oui, je suis d'origine algérienne. Je suis né à Annaba, le 22 septembre 1974. Durant la période de la colonisation française, cette ville se prénomme Bône. C'est une ville magnifique à l'est d'Alger et à l'ouest de la frontière tunisienne, le long du littoral.

Où as-tu grandi ?

Alors, j'ai grandi à Annaba qui est une grande ville en Algérie. J'y ai fait mes études jusqu'au bac puis je suis parti à Alger afin d'intégrer l'université Benyoucef BENKHEDDA pour étudier les sciences économiques et de gestion. Malheureusement, j'ai abandonné au bout d'un an après avoir échoué aux examens. Je travaillais cette année-là afin de financer les frais d'inscription et le logement. Dès lors, il m'a été difficile de concilier mes études à une activité salariale. Après cet échec, je suis retourné à Annaba et j'ai ainsi exercé plusieurs emplois.

Pourrais-tu m'en dire plus sur cette période où tu as multiplié plusieurs activités ?

J'ai commencé à travailler dans la sidérurgie mais ce genre d'activité ne me correspondait pas. Annaba est une ville réputée commune touristique en Algérie toutefois elle reste principalement fréquentée par les algériens durant la période estivale. J'ai ensuite travaillé essentiellement dans le tourisme et principalement l'hôtellerie.

Parles-tu plusieurs langues ?

Je parle bien sûr l'arabe littéraire et son dialecte. Aussi de par mes études, j'ai appris le français.

Quel était ta situation familiale au moment du départ pour la France ?

Je vivais chez mes parents avec ma petite sœur, qui a six ans de moins que moi, au sein de la maison familiale. Mon père en a hérité après la mort de mon grand-père. J'étais jeune et célibataire. Je souhaitais principalement travailler dans un domaine qui me corresponde et où il m'était possible d'évoluer tant socialement que professionnellement.

Est-ce que toute ta famille habitait à Annaba ?

Quasiment toute ma famille habite à Annaba. Néanmoins, j'ai de la famille qui vit à Constantine, notamment ma tante, la sœur de ma mère. Quant à mon oncle, le frère de mon père habite désormais Oran car il a demandé une mutation là-bas.

Donc tu as une sœur et réside-t-elle encore en Algérie ?

Oui, tout comme mes parents, ma sœur qui est âgée aujourd'hui de 34 ans, vivent toujours à Annaba. Ma sœur s'est mariée il y a six ans et elle vit désormais chez son mari.

Quels étaient tes principales motivations et les raisons du départ vers la France ?

Au vu des difficultés à conserver un emploi en Algérie, j'ai toujours pensé aller en Europe. De plus, en Algérie, l'accès à la propriété est plus difficile et l'administration est plus longue, bien souvent, il manque toujours un papier.

Étais-tu le seul représentant de ta famille qui souhaitait partir d'Algérie ?

Oui, car ma famille est très traditionnelle, et est attachée à la terre d'Annaba, où avait vécu plusieurs générations de ma famille.

As-tu souvent des nouvelles de ta famille restée en Algérie ?

Oui, je les appelle assez souvent, en moyenne trois à quatre fois par mois, et je m'y rends au moins une fois par an en raison du prix du voyage car ma famille que j'ai construite en France m'accompagne souvent durant les vacances scolaires.

Pourquoi le choix de la France s'est-il imposé ?

Je parlais français, j'avais appris la culture et l'histoire de la France et de fait le choix de la France s'est vite imposé.

Ta volonté de quitter l'Algérie était-elle une décision individuelle ou en as-tu fait part à ta famille ou tes amis ?

Cette décision je l'ai prise seul. J'en ai bien sûr parlé à ma famille et mes amis qui n'ont pas été contre si je le souhaitais de pouvoir tenter ma chance ailleurs au vu des difficultés que je rencontrais dans ma recherche d'emploi.

Cette décision a-t-elle donc été prise suite à tes difficultés à trouver un emploi fixe en Algérie ?

Oui, tout à fait, le chômage des jeunes est important en Algérie et sans qualification, même parfois avec, il est très difficile de trouver un emploi stable. De plus, les conditions de vie, la démocratie et les facilités administratives comparées à l'Algérie où par exemple pour obtenir un papier on peut attendre une journée sans parfois l'obtenir sont mieux considérées en France.

Connaissais-tu des personnes qui vivaient en France ?

Oui, comme j'ai des amis proches de ma famille qui vivent en France à Lyon dans le 8^{ème} arrondissement, je les ai contactés. Ces amis sont proches car mon père est ami avec le père de cette famille. C'est un ami d'enfance, ils se sont connus à l'école primaire et ont grandi ensemble car leurs maisons étaient voisines. Puis, lui et sa femme sont partis vivre en France il y a 24 ans si je me souviens bien.

Et qu'ont-ils dit quand tu leur as parlé de ton projet ?

Ils ont compris ma démarche et était prêt à m'accueillir pour quelques mois. Je suis resté chez eux plus d'un an et je les remercie encore maintenant. Ils m'ont permis d'effectuer mes recherches d'emploi sans me soucier où j'allais dormir le lendemain.

Dans quels ont conditions as-tu quitté l'Algérie et rejoint la France ?

J'ai fait une demande au Consulat General de France à Annaba pour obtenir un visa Schengen et ainsi constituer un dossier. Celui-ci a été accepté environ trois mois après. Ce visa est valable sur plusieurs années et permet aux algériens comme moi de voyager, autant de fois qu'ils le veulent dans les pays faisant partie de l'espace Schengen. Enfin, suite à l'Accord entre le gouvernement de la République française et le gouvernement de la République algérienne démocratique et populaire, du 27 décembre 1968, relatif à la circulation, à l'emploi et au séjour des ressortissants algériens et de leurs familles, de nombreux algériens sont venus travailler en France. Puis, j'ai constitué un dossier et obtenu une carte de résidence à la préfecture de Lyon.

Peux-tu me parler de tes conditions d'arrivée en France ?

Même si j'étais motivé, ce ne fut pas facile de quitter mon pays où j'avais tant de souvenirs et énormément d'amis. De même quitter ma famille fut encore plus douloureux. Je suis arrivé à Lyon, en octobre 2002, si je me souviens bien car il faisait froid ce jour-là. L'ami de mon père m'attendait et nous sommes allés chez lui où une chambre avait été préparée.

Quels ont été les principales difficultés rencontrées sur place ?

Les principales difficultés ont été de m'acclimater à un nouveau mode de vie, à de nouvelles règles au sein de la maison car j'étais un invité et je devais me faire une place au sein de cette famille que je ne voyais que durant les vacances. Concernant la langue et l'administratif, j'ai eu du mal malgré le fait que je parlais la langue. Heureusement l'ami de mon père m'a envoyé vers une association qui s'occupe d'aider et d'orienter de jeunes migrants d'origine algérienne et d'autres. Ensuite, j'ai commencé à travailler en intérim.

Quel était la date et à quel âge es-tu arrivé en France ?

Comme je te l'ai dit auparavant, je suis arrivé à Lyon en octobre 2002 si ma mémoire ne me fait pas défaut. Il faisait très froid comparé à Annaba où même l'hiver il fait doux. Sur le chemin, je remarquai du jaune et du rouge avec les couleurs des feuilles, c'était l'automne. Enfin, j'avais fêté mes 28 ans à Annaba avant mon départ pour la France. Etant déjà âgé de 28 ans donc, j'étais déterminé à trouver un emploi stable.

Quel a été ton parcours professionnel ?

Mon parcours professionnel a été plutôt continu. J'ai souvent eu la possibilité de travailler dans la manutention notamment. J'ai été préparateur de commande, ouvrier, et travaillant à la chaîne dans le milieu automobile durant environ six mois. Puis, avec l'aide de la mission locale d'Oullins, j'ai appris qu'une grande entreprise de transport Jet Service qui venait d'être racheté par TNT effectuait une grande campagne de recrutement. J'ai donc passé un entretien, début mars 2003 qui s'est bien passé puis environ une semaine après on m'a proposé un contrat à durée indéterminé de 30 heures par semaine en effectuant des horaires journalier de 15H à 21H.

Quels ont été tes principales évolutions au sein de cette entreprise ?

J'ai d'abord été agent de tri des colis sur la chaîne. Puis progressivement, je me suis intéressé au fonctionnement du relais d'expulsion de l'après-midi. A partir de là, j'ai appris les différents axes de transport, le chargement des palettes dans le camion et le conditionnement du fret sécurisé. Ce dernier poste m'intéressait car c'est un poste à responsabilité et beaucoup plus intéressant. Aussi, le

lieu de production est au fond du dépôt et par conséquent le bruit y est moins important que sur la chaîne de production où quatre personnes y travaillent dont un chef d'équipe. J'ai alors demandé au responsable du relais avec qui j'avais sympathisé si je pouvais être formé pour ce poste afin d'effectuer des remplacements. Il a accepté et quelques mois plus tard, en novembre 2004, suite au départ d'un salarié à ce poste, je suis devenu agent d'exploitation ESP traitant le fret sécurisé. Enfin, en janvier 2006, le chef d'équipe de ce service est parti sur le nouveau site de Genas qui a été ouvert en raison d'un accroissement important du travail. Le poste s'est ainsi libéré et j'ai déposé ma candidature. Après un entretien avec le chef de centre et le responsable relais, le choix s'est porté sur moi. J'ai appris les différentes procédures et j'ai été formé au système informatique de l'entreprise.

De quel manière t-es-tu impliqué au sein de l'entreprise ?

Très tôt, je me suis syndiqué avec la CFDT car je savais que c'était important de le faire. Puis, souhaitant m'impliquer encore plus au côté des salariés, je me suis présenté en 2006 sur une liste pour l'élection des délégués du personnel en tant que suppléant. J'ai été élu et ensuite faisant partie du comité d'établissement, j'en suis devenu le trésorier après le départ à la retraite de la personne qui occupait ce poste.

Comment s'est faite la rencontre et les liens qui vous ont uni avec ta femme ?

(Il sourit, et je sens un peu de pudeur à parler de sa vie privée, toutefois, en insistant un peu et lui demandant de me parler seulement de la rencontre et de leurs liens avec sa femme, il consent à me parler de ce sujet)

Et bien c'est très simple, Florence M. ma femme, est responsable du service courrier qui est en face de mon service. Nous étions souvent en contact car beaucoup de courriers transitaient au sein du fret sécurisé. Nous avons appris à mieux nous connaître et à partir de 2005, nous avons commencé à avoir une relation. Tout a été très rapide car un an après nous avons eu une fille, Lina, en 2006, puis une deuxième, Sabrina en 2008, l'année où l'on s'est marié. Toute ma famille est venue d'Annaba et était heureux pour nous.

Où habites-tu actuellement ?

Actuellement, je vis ici comme tu le vois à Pierre-Bénite, tout proche de mon lieu de travail. Nous avons acheté cet appartement avec ma femme, en 2007, en raison du calme qu'il y a dans le quartier et la proximité qui existe avec mon employeur. Auparavant, après être parti de l'appartement où j'avais été accueilli par l'ami de mon père, j'étais locataire d'un studio à Oullins à partir de 2004.

Comment se sont fait les liens avec la communauté de la famille de ta femme car dans ton cas, il s'agit d'un mariage mixte ?

La rencontre avec la belle famille s'est faite simplement et sans problème. Ils sont ouverts et m'ont tout de suite accepté. D'ailleurs, beaucoup de membres de la famille à ma femme sont devenues des amis proches comme son cousin par exemple.

Quel rapport as-tu avec d'autres membres de la communauté algérienne ?

Très peu de rapport en fait, ne faisant pas la prière, je ne me rends jamais à la mosquée. J'ai des amis venant de plusieurs horizons. Par exemple, j'ai des amis d'origine algérienne essentiellement ceux travaillant à TNT, quelques-uns faisant partie de la famille de l'ami de mon père ; des

membres de la famille et des connaissances de ma femme que j'appris à connaître et apprécier ; et enfin, des personnes très différentes avec qui j'ai sympathisé depuis mon arrivée en France.

As-tu un projet de retour en Algérie ?

Pour le moment non, même si j'essaie d'y retourner au moins une fois par an afin que ma femme de même que mes filles connaissent le pays et la ville où j'ai grandi.

Donc, tu envisages ta vie en France désormais ?

Effectivement, ma vie professionnelle et personnelle se sont construites en France, ainsi que mes obligations syndicales et de trésorier du C.E. vis-à-vis des salariés de l'entreprise. En faisant le bilan, je me dis que j'ai eu de grandes opportunités et beaucoup de chance d'évoluer ainsi en si peu de temps.

Est-ce que l'ascension professionnelle que tu as vécue était importante à tes yeux ?

Pas nécessairement, j'ai eu des opportunités et étant de nature curieuse je me suis intéressé à la vie de l'entreprise rapidement à mon arrivée. J'y ai rencontré ma femme et ensuite devenant chef d'équipe, j'ai appris à prendre des décisions et à avoir de grandes responsabilités. Je m'entends très bien avec mes supérieurs hiérarchiques et mes différentes fonctions sont valorisantes car elles me permettent d'être très impliqué dans la vie professionnelle et sociale de l'entreprise.

Enfin, as-tu des désillusions par rapport aux attentes que tu pouvais avoir à ton arrivée en France ?

Non pas vraiment, j'ai eu un parcours incroyable depuis mon arrivée en France, il y a 12 ans. Maintenant, il est vrai que l'entreprise connaît des difficultés liées à la crise économique de ces dernières années et des restructurations sont à envisager. Aussi, je suis père à présent et j'essaie d'élever mes enfants au mieux accompagné de ma femme qui m'a toujours soutenue et m'apporte chaque jour beaucoup de bonheur.

L'entretien est terminé et je te remercie pour ton témoignage !

Merci à toi, ça m'a fait du bien de revenir sur mon parcours, à bientôt !

Rasika M. (Algérienne, arrivée en 1989, 49 ans)

Algérienne née à Guelma le 20 décembre 1965, arrivée en France en 1989, veuve.

L'entretien a été réalisé le 1^{er} novembre 2014 à 15h au Café de la mairie (Place Sathonay, Lyon 1^{er}) et a duré 1h40.

J'ai rencontré Razika par l'intermédiaire de sa fille, Inès, une amie rencontrée pendant mes années de classe préparatoire à Grenoble. J'ai eu l'idée de l'interroger d'abord parce que je ne l'avais jamais rencontrée, mais aussi parce qu'Inès m'avait énormément parlé d'elle. Elle me semblait être un personnage haut en couleur, avec un parcours particulier et j'étais curieuse de connaître un morceau de son histoire. D'autant plus que cette histoire rejoignait celle de mon amie. Finalement, c'était un moyen d'avoir un point de vue différent sur des questions qu'on avait déjà longuement abordé avec Inès. Le plus amusant pour moi, c'était de connaître enfin la mère de cette fille d'Algériens ne se considérant absolument pas « Arabe », ni algérienne, qui imite sa maman – qui parle parfaitement le français – en lui donnant un accent arabe prononcé et qui parle de ses parents comme des immigrés algériens. C'était un peu cette construction que j'avais envie de comprendre, car, c'est vrai, j'ai toujours été étonnée du discours d'Inès sur l'immigration et plus particulièrement sur l'Algérie.

Cet entretien s'est relativement bien passé. Rasika était très bavarde et ne semblait pas être impressionnée, ni par le micro, ni par mon écoute. Au contraire, c'est elle qui, parfois, m'a mise mal à l'aise en affirmant des opinions très personnelles auxquelles j'avais du mal à réagir. Opinions sur l'immigration, sur les musulmans de France, sur l'intégration, ou même des opinions politiques plus larges. J'ai essayé de prendre le moins parti possible, en m'effaçant le plus possible et en oubliant mon propre point de vue. Après tout, j'étais là pour l'entendre elle !

J'ai été d'abord très impressionnée par la clarté et la cohérence de son discours : elle a retracé son parcours migratoire de façon très linéaire et chronologique sans que j'ai besoin de la relancer ou de la faire préciser. Cette cohérence était pourtant une reconstruction du sens a posteriori, un piège qui m'arrangeait bien : ce fameux « postulat du sens de l'existence » dont parle Bourdieu dans « L'Illusion biographique »⁶³. Cette maîtrise a sûrement biaisé l'entretien puisque je n'ai pas ressenti le besoin de poser des questions précises et concrètes. Mais la vraie difficulté était plutôt de trier l'information, entre parcours personnel et opinion globale sur l'immigration maghrébine en France. Rasika m'a en effet longuement parlé des différences entre son propre parcours et celui des autres, illustrant alors parfaitement les propos de Francesca Sirna sur la comparaison comme constante chez le migrant⁶⁴. Ainsi, elle se définit complètement hors de la communauté algérienne et maghrébine – les « Arabes » dit-elle – tout en utilisant exactement les mêmes termes pour parler

⁶³ BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique » in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°62-63, juin 1986, p.69.

⁶⁴ SIRNA Francesca, « L'enquête biographique : réflexions sur la méthode » in AGGOUN Atmane (dir.), *Enquêter auprès des migrants, le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, Paris, 2009, p.11.

d'eux et pour parler d'elle et de sa famille. Ses relations familiales particulières expliquent sûrement, pour partie, cette prise de distance assez radicale vis-à-vis de sa communauté d'origine.

Razika M. : Mon nom d'épouse c'est M., mon prénom Razika, mon nom de jeune fille Anani et j'ai quitté l'Algérie de manière définitive en 1989 mais auparavant j'étais déjà venue en France à l'âge de neuf ans. Mon père m'avait confiée à des parents du côté de Martigues, dans la région Bouches du Rhône, parce qu'il y avait des différents personnels liés au divorce de mes parents. Mon père voulait me garder donc il a prétexté que je devais aller en France pour me soigner, en fait c'était juste pour que je puisse rester avec lui.

Et là j'ai dû apprendre le français en l'espace de deux mois, je suis arrivée en juin je crois ou en mai, je connaissais pas du tout, j'avais appris le français à l'école mais j'avais appris vraiment une année de français basique quoi, l'alphabet on va dire. Et il a fallu que j'apprenne le français en deux mois. Après je suis rentrée en CM1/CM2 et j'ai eu la chance entre guillemets d'être passionnée par la langue française et j'ai réussi mon CM1/CM2 normalement. Bon c'est vrai que en dehors de mes cours en Algérie, je lisais *Le Monde* parce que mon père il était abonné au *Monde*, il était un des rares à l'époque à voir *le Monde* qui était édité et vendu en Algérie – parce qu'aujourd'hui on le trouve plus. Et donc, du coup, ça m'a permis quand même de pas être perdue à l'école.

Et puis je suis rentrée à la fin du CM2 pour retourner en Algérie parce que mes parents me manquaient et j'ai pas voulu rester en France. Et quand je suis arrivée en Algérie, mon père m'avait mise dans une école normale, dans une école arabe. Sauf que j'avais pas le niveau pour entrer en 6^e, fallait que je demande des dérogations ou je ne sais quoi et des voisins ont demandé à mon père : « mais pourquoi tu la mets pas dans un lycée français tout simplement ? » Donc j'ai été dans un lycée français, j'ai été accepté parce que j'avais un bon dossier de mon CM2. J'ai fait ma 6^e, 5^e, 4^e, 3^e dans un lycée français là-bas. A l'époque avec la coopération française, il y avait beaucoup de Français en Algérie, il y avait beaucoup de coopérants, donc... Et puis après on renouvelait plus les contrats de coopérants, ou alors difficilement, puis l'Algérie commençait à connaître un peu ce qu'est devenue ensuite la guerre islamiste, mais ça commençait déjà. Donc les Français sont repartis chez eux. J'avais perdu toutes mes copines de classe qui étaient reparties en France, donc j'ai pas voulu continuer dans le lycée, je me suis dit : « je suis toute seule, je connais personne », et puis je me suis posé la question : « qu'est-ce que je vais faire en Algérie ? » Parce que si je continuais jusqu'au bac avec un diplôme français j'aurai pas eu la possibilité d'étudier en France parce que mon père voulait pas que je reparte en France, j'aurai été analphabète bilingue parce qu'il aurait fallu que je poursuive mes études à la fac et en français ça aurait été difficile. Bon je me suis dit « ben je vais arrêter, j'arrête ».

SA : Parce que vous ne parliez pas du tout l'arabe ?

R.M : si mais pas suffisamment pour aller à la fac. Et comme je voulais, à l'époque, faire du droit – parce que j'ai toujours voulu faire du droit pour changer le pays, changer les gens, changer tout et j'avais un frère qui était avocat – je me suis dit... Il faut quand même que je retourne dans un lycée arabe pour que je complète, enfin, pour que j'apprenne un peu l'arabe, pour que je puisse après aller à la fac. Sauf que ça c'est mal passé parce que retourner en seconde en lycée arabe, ben c'était difficile. Parce que en philo c'était impossible de comprendre la philo en arabe – déjà en français

c'est difficile alors la philo en arabe... Histoire géo en arabe, bon. Heureusement pour moi, les maths, la physique, les sciences, étaient restées en français parce qu'il y avait encore des profs, des irréductibles qui étaient là-bas en Algérie, qui voulaient pas partir, qui ont prolongé leur contrat de deux-trois ans. Donc j'ai pu finir la physique, la chimie, les maths, etc, en français, mais tout le reste c'était en arabe. Donc je suis restée dans ce lycée.

Après j'ai perdu mon père en terminale et là, je pouvais pas concevoir de rester en Algérie parce que, après mon père je n'avais pas d'autre famille puisque mes parents étaient divorcés. Je voulais pas retourner vivre chez ma mère parce que j'avais jamais vécu avec elle, en plus, bon, elle vivait dans une autre ville, ma mère était complètement arabisante, elle parlait pas du tout français, moi j'avais vécu un peu avec mon père donc je voulais pas retourner vivre chez elle, j'avais des frères et sœurs, mais mon père était remarié – enfin, il était marié avant de connaître ma mère – on s'entendait pas, je savais que c'était impossible que je compte sur eux.

Donc je suis retournée en France et comme mon père était ancien combattant, j'ai fouillé un peu dans ses papiers, j'ai trouvé qu'il avait écrit à des députés, à l'époque c'était un député de Valéry Giscard d'Estaing qui était intervenu pour lui faire sa carte d'ancien combattant, et j'ai été le voir, je lui ai raconté j'avais pas envie de mentir et puis je sais pas le faire, je lui ai dit : « voilà, mon père est décédé, je veux vivre en France mais j'ai pas l'ambition – parce que j'aimais mon pays et je voulais changer les choses de là-bas – voilà j'aimerais rester en France quelques années, pour pouvoir travailler, gagner un peu d'argent et après repartir chez moi et comme ça j'aurai un petit peu d'argent pour être autonome en Algérie. » Parce qu'il faut des années pour acheter un appartement, il faut peut-être vingt ou trente ans. Parce que le prix immobilier c'est pire que Paris hein, parce que les logements c'est des maisons, il n'y a pas assez d'effort de construction donc les logements c'est de génération en génération, si vous n'avez pas un héritage vous pouvez pas trouver un logement, pour pouvoir faire une demande de logement les délais d'attente c'est 20 ou 30 ans et encore il faut que vous ayez cinq-six enfants, que vraiment vous viviez dans un milieu insalubre pour revendiquer un appartement. Donc j'ai dit, ça va pas être possible. Donc je lui ai présenté la chose comme ça et puis il a décidé de m'aider, il a demandé à la préfecture de me faire une carte, donc je me suis inscrite dans une fac, je sais plus ce que j'ai voulu faire, mais j'ai passé des tests, à l'époque c'était des tests psychotechniques mais j'avais jamais vu ça de ma vie en Algérie, parce que même si on arrive plus ou moins à répondre à des tests psychotechniques, faut quand même avoir l'habitude. Moi la première fois que j'ai vu ça, j'ai rien compris, j'ai pas réussi les tests mais avec l'inscription – je me suis inscrite pour faire une BTS en informatique – j'ai pu avoir une carte d'étudiant.

S.A : Et ça c'était où, c'était dans quelle ville ?

R.M : C'était à Clermont Ferrand, parce que c'est la région de Giscard d'Estaing et mon père avait une carte, parce que mon frère vivait, j'ai un frère qui a été pilote qui a vécu et qui vit – enfin maintenant il est décédé – à Clermont Ferrand et sa femme c'est une Française, une infirmière et donc mon père a fait ses papiers chez lui.

Donc voilà, j'ai fait des papiers d'étudiants, mais sauf qu'avec les papiers d'étudiants c'était un an. Au bout d'un an si vous pouvez pas justifier que vous êtes encore étudiant vous devez repartir chez vous. Et moi ça me plaisait pas trop donc je suis retournée voir le député et je lui ai expliqué ça, et qu'est-ce qu'il a fait ? C'est pour ça que ça m'embête, enfin je le dit entre parenthèse, c'est pour ça

que quand on me dit les Français sont racistes ça m'emmerde énormément parce que moi j'ai été personnellement aidée par des Français. Lui, bon même si il connaissait mon père, pour lui mon père c'était un dossier, une personne, un ancien combattant, il n'avait pas de relation d'amitié on va dire, avec mon père. Il se souvenait de son nom parce qu'il était intervenu pour lui.

Et donc, il a demandé à un ami qu'il avait, ce député – c'était une boutique de vente de vêtements de luxe – il lui a dit : « faite lui une attestation d'embauche » et donc il m'a fait cette attestation d'embauche qui m'a permis de changer mon statut au niveau de la préfecture et j'ai pu avoir une carte de dix ans.

S.A : *Et vous n'avez jamais travaillé là-bas ?*

R.M : Non pas du tout. Ben il m'avait aidé à faire ça mais bon, il a cru en moi, j'ai été claire avec lui, je lui ai dit ce que j'allais faire donc il m'a donné au moins la possibilité de pouvoir rester. Mais en même temps à l'époque il y avait aussi le fait que mon père était ancien combattant, donc j'avais aussi des droits entre guillemets, mais bon, c'est lui qui m'a facilité ce droit. Parce que les anciens combattants et les Algériens, de par les accords d'Evian, quand ils ont un titre de séjour ils sont des résidents prioritaires on va dire, privilégiés ou prioritaires je sais pas quel terme employer... Et quand ils ont une carte de dix ans elle est renouvelée automatiquement sans conditions de ressources. C'est un accord qu'ils ont négocié, l'Algérie a négocié ça après l'indépendance, comme les Français ont négocié autre chose : en contrepartie les Français ils ont eu la possibilité d'exploiter le pétrole algérien jusqu'en 1976, de faire leurs essais nucléaires dans le Sahara... Enfin tout ça, ça fait partie des accords. Et donc j'ai eu cette carte qui m'a permis d'être en France.

J'ai travaillé comme ça, des petits boulots, je vendais... Je faisais du porte à porte, mais c'était pas viable. Mon objectif c'était quand même de repartir en Algérie, donc je travaillais, je faisais des petits trucs saisonniers, je vendais des brioches, je vendais des vêtements, etc. Et puis j'ai vu que chaque fois que j'ai travaillé, j'avais quand même des compétences, en tout cas du point de vue commerce, qui étaient biens parce que je faisais du bon chiffre, j'avais souvent des primes, etc. Dès que j'avais un peu d'argent, j'achetais des choses et dès que je descendais en Algérie, je les revendais, je faisais un peu d'argent là-bas. Bon, c'est comme tous les étudiants quoi, je bricolais un peu.

Et la dernière fois que je suis repartie, j'ai rencontré mon mari. Lui il avait pas de papier pour rester en France mais il voulait pas vivre en Algérie. Moi, je voulais vivre en Algérie, je voulais partir en France mais pas de manière définitive, donc on est parti ensemble et finalement on est resté. Quand on est arrivé ensemble en France, les lois devenaient plus compliquées, c'était difficile d'avoir des papiers, c'était à l'époque Pasqua, ou je sais plus... C'était compliqué. Donc il est arrivé en France avec un visa – je pense d'un mois – et après il fallait qu'il reparte. On voulait pas qu'il reparte parce que mon mari avait eu un sursis parce qu'il était étudiant, il avait un bac + 5, il avait un sursis militaire pour pouvoir étudier et il était à bout de son sursis donc pour lui si il restait pas en France il allait passer le service militaire en Algérie et c'est deux ans ou deux ans et demi, au Sahara, surtout quand vous avez fait des études, hein, ils vous mettent dans des endroits où vous allez pas... pour vous endurcir ou pour vous faire dégouter je sais pas...

Là encore, j'ai été voir... J'avais des cousins à moi qui habitent Bron, le mari travaillais aux usines Pasteur, mais c'était un ouvrier hein, et le soir pour arrondir – parce qu'il avait cinq enfants – il travaillait le soir à la préfecture de Lyon – ça n'a pas bougé – et donc il allait faire le ménage. Et en

faisant du ménage là-bas, il connaissait la cheffe de bureau de la préfecture. Quand mon mari, son visa venait d'être – enfin à l'époque on était pas marié donc j'ai dû magouiller parce que mes cousins c'étaient vraiment des pratiquants, je leur ai dit que c'était un ami... Mais enfin, j'avais la chance quand même d'avoir fait des fiançailles en Algérie, des fiançailles qui étaient musulmanes, mariage musulman, qui fait que je pouvais dire que j'étais mariée parce que sinon, non mariée, ça passe pas.

Donc il est parti à la préfecture, il a demandé à la cheffe de bureau, il lui a raconté, elle a dit d'accord et elle lui a prorogé son visa d'un mois. J'espère qu'elle aura pas de problème...

Et après, on est parti à la Réunion, parce qu'on s'est dit qu'à la Réunion ce serait plus facile parce qu'il y a moins d'Arabes, moins d'Algériens, en tout cas, moins de tout à la Réunion et que peut-être ce serait plus facile d'avoir des papiers. Et mon mari avait une sœur à la Réunion qui est prof, on est parti chez elle. Et on a été voir la préfecture, on s'est marié à la Réunion et on a fait un regroupement familial.

Quand on a voulu se marier en France on nous a dit que pour faire le regroupement familial il fallait que mon mari retourne en Algérie et que moi, d'ici, je demande son regroupement. C'est toujours d'actualité, mais à l'époque ça venait juste de changer et on savait pas qu'il fallait retourner en Algérie, pour nous c'était pas possible parce qu'il risquait de rester là-bas, et puis ça aurait été plus long. On s'est dit que si on partait à la Réunion, peut-être qu'on allait pas nous demander de repartir en Algérie, vue que c'est loin etc, et puis finalement ça a marché comme ça. On nous a demandé de repartir, sauf que là-bas aussi, des gens – parce que souvent on dit que les fonctionnaires ils sont bornés, ils ont pas de marge de manœuvre, mais parfois on tombe sur des fonctionnaires qui n'essayent pas de contourner la loi mais de faire avec – et là aussi on est tombé sur un garçon qui a compris, qui nous a pas demandé de repartir en Algérie et qui nous a permis d'avoir un titre de séjour pour mon mari et il a pu créer un entreprise.

Il a fait un stage à la chambre de commerce, il savait pas trop ce qu'il voulait mais comme il avait fait un peu d'imprimerie en Algérie, il a fait ce projet de créateur d'entreprise et il se trouve qu'en France quand vous avez un statut de créateur d'entreprise vous avez le droit d'avoir un titre de séjour mais toujours pareil que les étudiants : un an, renouvelable. Donc on allait avoir le même problème pour mon mari que celui que j'avais eu moi auparavant, en tant qu'étudiante. On a essayé de trouver une solution et on a vu que au niveau de l'ANPE s'il y avait des annonces d'emplois qui ne étaient pas pourvues sur le marché par rapport au gens qui ont déjà leurs papiers, Français ou autre, on pouvait faire appel à l'immigration. Donc qu'est-ce qu'on a fait, la Réunion c'est petit, il y a pas beaucoup de... on va dire, il y a pas tout. C'est difficile d'avoir des employés dans des métiers pointus. On a vu une annonce à l'ANPE comme quoi ils recherchaient, je sais plus, un {métier} ou autre dans l'imprimerie, et comme c'est resté plus de deux mois sans être pourvu, on a été à la préfecture on a dit « voilà, il y a cette offre, on voudrait postuler pour cette offre, on va peut-être trouver un travail mais il nous faut un statut de salarié ». On est tombé sur un jeune qui venait de commencer son service et il a pas bien compris, pour lui c'était pas possible de changer le statut mais je lui ai imprimé le texte qui disait que si au bout de deux mois l'annonce n'était pas pourvu, etc. Je me rappelle qu'il m'a dit : « et ben pour une fois c'est une administré qui m'apprend la loi » et il a pas regardé et finalement il lui a prorogé et il a eu un statut de dix ans. Peut-être qu'on est unique mais à chaque fois on a toujours eu des facilités, on nous a tout facilité.

Et on s'est installés à la Réunion, mon mari a monté sa boîte, finalement il a pas travaillé en tant que {métier}, il a monté sa boîte d'imprimerie. Le marché réunionnais est un marché très fermé

parce qu'il y a beaucoup de Chinois, beaucoup d'Indiens et donc ça c'est pas bien passé, on a dû fermer au bout de trois-quatre ans. Après on a continué, on a monté une autre boîte. Nos enfants sont nés là-bas à la Réunion.

S.A : *Les deux sont nés là-bas ?*

R.M : Ouais les deux sont nés là-bas, Samy et Inès. Et puis bon, ils étaient à l'école là-bas. Moi je savais que j'avais quitté l'Algérie mais pas pour vivre dans un... J'avais quitté l'Algérie, pour moi c'était une souffrance d'avoir quitté l'Algérie et je me voyais pas vivre à la Réunion. Je voulais bien sacrifier l'Algérie pour la France mais pas pour la Réunion, parce que c'est petit, on est tout de suite célèbre, le marché ne me plaisait pas, le pays non plus, c'est très fermé, c'est loin, c'est cher, la culture, on avait accès à aucune culture, il y avait rien : les cinémas, les films arrivaient trois-quatre ans après, tout était cher. La télé, à l'époque il y avait pas le câble donc les informations on les avait à onze heures du soir – fallait rester éveillé jusqu'à onze heures du soir. On était coupé du tout ! Enfin moi, en ce qui me concerne, j'ai pas du tout aimé.

Et après il y avait l'école, mes enfants travaillaient bien, ils étaient potentiellement éveillés mais moi ça m'embêtait de les laisser là-bas, parce que je savais que j'allais pas définitivement rester à la Réunion. Je me suis dit : « quand ils vont aller à la fac, comment je vais faire pour pouvoir les aider ? » parce que la Réunion c'est loin, les billets ça coûte très cher. Donc j'envisageais déjà le retour mais je savais pas comment il fallait faire parce qu'il fallait qu'on se réinstalle en France, qu'on quitte tout ce qu'on avait et qu'on avait pas de famille qui pouvait nous aider sur place. Et puis à l'école, les enfants, sur 20 ou 30 enfants il y en avait la moitié qui étaient créoles, ils maîtrisaient pas la langue française, donc ça avançait doucement. Et moi j'avais peur qu'après le bac mes enfants soient perdus en France. Parce que je voulais quand même qu'ils aient un niveau, de quoi pouvoir étudier dans les universités en France ou en Europe, mais pas à la Réunion. De toute façon il y avait pas de facs, ou alors une fac.

Donc, quand mes enfants ont eu 7 ans, on a tout quitté, enfin j'ai tout quitté parce que mon mari voulait pas. Lui il avait été victime entre guillemets de racisme en France. Moi j'avais jamais eu ça. C'est vrai que moi je sors pas le soir, mon mari lui il sort et c'est vrai que les contrôles de police... Il a pas été tant que ça contrôlé mais les rares fois où il a été contrôlé il a été déçu parce que le contrôle au faciès ça existe. Les deux ou trois contrôles qu'il a eu faisaient qu'il avait pas envie de vivre en France, il n'aimait pas la police, leur façon de tutoyer les gens... Mais moi ça me dérangeait pas ça, c'était soit ça, soit vivre à la Réunion et je préfèrai retourner en France donc je suis retournée en France en 1999.

S.A : *Et du coup, sans votre mari ?*

R.M : Sans mon mari. Mais je savais qu'il tiendrait pas le coup, sincèrement, je savais qu'il allait nous rejoindre, mais j'en avais pas la certitude, et je suis partie, en tout cas, officiellement j'étais séparée de lui et j'avais trouvé un logement à Marseille. Parce que là-bas, j'ai trouvé un médecin qui avait un logement à Marseille, qui nous a loué son appartement. Je suis arrivée avec les enfants, on avait rien, on est arrivé, l'appartement était vide, pas d'électricité, rien.

Donc on a tout recommencé là-bas. Samy et Inès ont été scolarisés dans les dix jours où on est arrivé, je les ai inscrits à l'école pour qu'ils s'adaptent quoi. Et puis, ils sont rentrés Samy en CE2 et

Inès en CE1. Et puis là-bas aussi à Marseille, on était dans un bon quartier mais alors, problèmes avec les enfants... Samy par exemple c'était le seul à pas insulter son prof ! Il y avait des problèmes, on avait l'impression qu'on était pas en France. Dehors c'était le bordel, les vitrines, partout c'était écrit « l'OM », « vive l'OM », c'était une religion... Les gens... Même mon fils me disait « ils parlent français mais on dirait de l'arabe ». Donc je me suis dit : « qu'est-ce que j'ai fait ? ». Je voulais pas du tout vivre à Marseille. Marseille c'était bien pour la plage parce que nous on est originaire d'Algérie, on a toujours vécu aux côtés de la mer, à la Réunion aussi, et Marseille... Mais j'ai pas supporté, toujours trop de délinquance à Marseille, en tout cas, trop de délinquance visible. On était à côté d'un commissariat, toute la soirée, toute la nuit des arrestations, des gens qui se tiraient dessus : on en a vu deux, mais suffisamment pour angoisser.

Et mon mari, après, lui, il nous a rejoints. Au bout d'une année, non, même pas, quelques mois après. Mais il voulait pas rester à Marseille. Il a dit : « moi, mes enfants, ils seront pas élevés à Marseille, ils vont devenir délinquants, je pourrais pas les contrôler... ». Et moi non plus je voulais pas. Comme j'avais déjà vécu à Lyon, j'aimais bien Lyon, parce que j'avais pas le souvenir de délinquances. En tout cas, comme ça dans les rues, ça faisait propre on va dire, mieux pour nous. Donc on avait envisagé de retourner sur Lyon. Moi, à l'époque, comme j'ai toujours voulu faire de la politique et que je me disais que Samy et Inès ils avaient l'air intelligents, j'avais envie qu'un jour ils puissent faire de la politique. Et pour plaisanter je me suis dit : « mais, si Samy et Inès restent à Marseille et commencent à parler avec l'accent marseillais... » Faire de la politique avec l'accent de Pasqua, le seul homme politique qu'on peut pas prendre au sérieux avec son accent. Même si il a beaucoup d'idées, le fait qu'il parle comme un voyou ça fait qu'il est pas crédible en tant qu'homme politique ! Je me suis dit : « il faut que je parte ». C'est une plaisanterie, mais en même temps...

Je me suis dit, on va repartir sur Lyon. Et de là-bas, on a cherché un logement. La crise du logement, je vous en parle pas. Alors je cherchais dans les annonces, et – à chaque fois la franchise, moi je trouve que ça m'a toujours réussi – j'ai trouvé une annonce sur les quais de Saône, donc j'appelle le propriétaire et il me demande mon nom. Il comprend pas trop mon nom et moi je le prends mal et je lui dis : « bon écoutez, on va pas aller par trente-six chemins, moi je suis Arabe, si vous voulez pas louer aux Arabes... ». Et lui, le pauvre, il était offensé, c'était quelqu'un de Mâcon, il me dit : « mais non, je suis pas raciste, pourquoi vous dites ça ? Moi, la personne qui habite sur place, c'est un noir de je sais pas quel pays, j'ai pas de problème avec ça... », et du coup à cause de ça, ou grâce à ça, il me loue son logement sans m'avoir vu !

Donc, je fais le déménagement et on se retrouve à Lyon. C'était un petit logement, un petit studio, enfin un T1 on va dire, mais on était bien, on était sur les quais de Saône. Samy et Inès ont fait leur CM1/CM2 dans une petite école quai Chauveau, ils ont même été en classe ensemble.

S.A : C'est du côté de Vaise ?

R.M : Oui, vers le Conservatoire de musique.

Une petite école familiale, pas de problème par rapport à Marseille, le prof c'était le directeur. Il était en même temps prof et directeur et il était en même temps prof de Samy et d'Inès... Voilà pour notre arrivée sur Lyon.

En Algérie j'ai laissé quelques frères et sœurs, même que des sœurs mais des demi-sœurs et une vraie sœur que j'avais du côté de ma mère et de mon père. Et, ayant perdu mon père quand j'étais

en terminale, que ma mère était morte quand on est arrivé à Lyon, j'avais plus de raison de repartir en Algérie.

Quand on est arrivé de la Réunion, on a été quinze jours en Algérie, pour que les enfants voient leur grand-mère, enfin la mère de mon mari, qui venait d'ailleurs chez nous, elle venait souvent à la Réunion parce qu'elle avait une pension, il fallait absolument qu'elle vienne tous les six mois en France pour pouvoir garder sa pension. Donc heureusement qu'on était pas isolé de ce point de vue. Quand j'étais à la Réunion, l'Algérie me manquait énormément parce qu'on était loin et que j'avais tout fait pour partir en France pour pouvoir revenir en Algérie. Parce que j'avais pas perdu de vue mon projet de m'investir dans mon pays, de faire un commerce avec l'Algérie et de la Réunion c'était trop compliqué. Et je me suis dit quand j'allais en France : « je vais pouvoir faire ça ». Et quand on est arrivé en France, j'ai fait un stage de créateur d'entreprise pour pouvoir faire ça, etc.

Mais le voyage que j'ai fait en Algérie en 99 pour que mes enfants puissent voir leur famille m'a dégoutée du pays : je me suis dit c'est pas possible, il y a rien qu'a changé là-bas, tout a été changé mais en pire, les routes sont devenues insalubres, les gens c'est le système D, ils se débrouillent comme ils peuvent, personne n'a d'ambitions politiques, personne n'a d'ambitions tout court, au moins de changer, je sais pas, les institutions, les gens n'écrivent pas, ne réclament pas, ils font que parler... Le contraste entre la France où les immigrés ils râlent, pour tout et pour rien, et là-bas, ils font rien. Je voulais travailler avec l'Algérie mais j'arrivais pas à commencer : j'ai été voir les banques, j'ai été voir la chambre de commerce, tous des incompetents. Ils étaient là : « oui, vas-y ! », moi je leur posais des questions concrètes : « comment faire pour ceci/cela ? », chacun y va à sa sauce, la loi elle dit ça, mais il n'y a pas de textes de loi, chacun l'interprète comme il veut, comme il peut – parce que les lois sont dans un journal officiel en français et après en arabe, alors personne ne comprend ni le français, ni l'arabe, donc...

Mon mari m'a dit : « moi je travaille pas avec ce pays, c'est pas la peine. ». On a pas fait de commerce avec l'Algérie et puis finalement, comme on avait été imprimeur on a commencé à vendre des machines à imprimerie. Mon mari s'est mis dans ce secteur et puis ça a marché pour nous, on est resté dans ce secteur de la vente de machines à imprimerie. On a travaillé avec beaucoup de pays, mais jamais avec l'Algérie, sauf là, il y a quelques mois. On a travaillé avec le Maroc, la Libye, l'Iran, l'Egypte, mais jamais avec l'Algérie, parce que tout est compliqué, ils veulent tous rendre ça compliqué. Les choses sont simples, mais les fonctionnaires, ou les amis des fonctionnaires, ou les intermédiaires avec qui vous allez parler, eux ils vous rendent tout compliqué pour vous empêcher d'agir. Parce qu'ils ont leur part du gâteau là-bas, dans tous les rouages de l'économie, il y a des importateurs, on va dire, mais c'est trois ou quatre importateurs, souvent des militaires, des généraux, et pour avoir la main mise sur tout, ils empêchent les autres d'émerger. Donc si vous demandez des renseignements, en théorie vous avez le droit de tout faire, sauf que vous pouvez pas faire parce qu'on vous donne pas l'information : il y a aucune information sur rien. Et, souvent c'est des opportunistes, ils ont eu la possibilité parce que leurs pères étaient bien placés ou qu'ils ont de l'argent de je ne sais où... Et ils se disent : « tiens celle-là elle est intelligente, elle a les compétences, si en plus on lui donne les tuyaux »...

Moi c'est comme ça que je l'ai vécu, hein, c'est pas de la mégalomanie. Je me disais, en fait ils veulent pas... Tout ce qu'ils te disent c'est faux. Tu fais une étude de marché pour un prix, tel truc, il y a pas de prix, il y a rien qu'est affiché, chacun vend comme il veut. A l'époque, je voulais faire de l'export... L'électroménager par exemple, tout était marqué français, européen, et les prix étaient moins chers qu'en France donc pour moi il y avait un problème. Mais c'était en fait de la

contrefaçon. Alors, enfin bref, j'ai révisé mes choix, je me suis dit : je vais pas travailler avec ce pays, en tout cas, pas pour l'instant. Mais je continue à vouloir faire quelque chose, mais... je sais pas quand est-ce que je vais pouvoir faire quelque chose.

S.A : *Vous aviez quand même de la famille qui était en France avant vous ? Vous parliez d'un cousin, ou d'un frère...*

R.M : J'ai mes trois frères en théorie – Nous c'est la diaspora : j'ai un frère en Hollande, j'ai une sœur en Italie... C'est des demi-frères et sœurs.

S.A : *En fait, vos vrais frères et sœurs...*

R.M : J'en ai qu'une.

S.A : *Ah, il y en a qu'une.*

R.M : Une, et elle est en Algérie, elle a été malade...

S.A : *Donc vous avez plus vraiment de contact avec elle en fait ?*

R.M : Si... J'ai eu... Pendant des années parce que j'étais à la Réunion, tout était cher, c'était compliqué de téléphoner, écrire c'était encore plus compliqué parce que les courriers se perdent là-bas, ils arrivent pas, ou alors ils savent pas lire, ou il y a pas de boîtes aux lettres, en tout cas, j'ai pas fait l'effort de garder ce lien. Et... On s'est perdu de vue.

Et puis je devais, de toutes les façons, je devais m'obliger à oublier cette famille parce que... J'ai réussi parce que j'avais mes enfants, mais ça aurait été trop compliqué pour moi du point de vue sentimental de penser aux autres. Il fallait que je devienne égoïste et que je pense qu'à moi. Ben oui c'était invivable. Penser à ma famille d'Algérie – parce que moi je ne sais pas faire les choses à moitié – ça aurait été leur venir en aide, aussi. Parce que, quand vous êtes en France, pour eux, vous êtes Crésus, vous avez de l'argent, vous arrivez à l'aéroport vous trouvez de l'argent : ils imaginent tous ça ! Ils savent pas comment les gens sont payés à rien faire, le chômage, le RMI, ils comprennent pas là-bas que vous soyez payé sans travailler et que vous soyez payé parce que vous avez des enfants. Donc ils s'imaginent que déjà, si vous travaillez pas, vous avez de l'argent donc si vous travaillez vous êtes riches ! Savoir que chaque frère et sœur que j'ai ils ont au moins sept ou huit enfants : comment pouvoir les aider ? La relation fait que quand on s'éloigne, c'est vrai il y a ce sentiment de vouloir voir la famille qui est restée mais quand je viens en Algérie, ils sont contents de me voir mais pendant deux jours et après c'est : « qu'est-ce que tu as ? » ; « tu nous as ramené ça ? » ou « ramène nous ça la prochaine fois »,... Et moi, je pouvais le faire... quand je pouvais le faire... Mais quand ça devenait une obligation, une dette, je pouvais pas. Comme on avait pas les moyens de satisfaire tout le monde, je devais...

Le choix était facile parce que ma mère et mon père et ma grand-mère entre guillemets qui était la sœur de mon père mais c'est elle qui nous avait éduqué, ils étaient morts. Donc pour le reste, je pouvais me passer d'eux. Sincèrement.

S.A : *Vous n'y êtes presque pas retournée ?*

R.M : J'y suis retournée en 1995 parce que mes enfants étaient nés à la Réunion, personne ne les avait vus. Je suis retournée de la Réunion, à l'époque c'était vraiment très très difficile parce qu'il y avait l'attentat du Boeing. Quand on est arrivé de la Réunion sur Paris, Air Algérie n'avait pas le droit de stationner comme tous les autres avions. Air Algérie était une compagnie pestiférée donc elle stationnait très très loin, il y avait des conditions de sécurité drastiques et donc c'était difficile pour moi d'aller en Algérie directement.

Quand je suis revenue de la Réunion je suis passée par Paris parce qu'il n'y avait pas de vol sur Lyon – et de toute façon j'avais pas de raison de venir sur Lyon, je connaissais pas plus de personne que ça, enfin la famille que j'avais c'était des musulmans, pratiquants, moi... Je pratique, je fais le ramadan, etc, mais je n'aime pas les pratiquants terroristes en fait et en France ils sont comme ça, là-bas encore ils sont tolérants, ici c'est la barbe, c'est le voile... Je respecte les religions mais de là à en faire un signe comme ça où tout le monde vous... Voilà, je voulais pas les fréquenter parce qu'ils étaient voilés et parce qu'en même temps... Les fréquenter alors qu'ils sont voilés, à la limite je pourrais accepter, mais eux me reprochaient de pas être voilée et pour aller chez eux il fallait être voilée, ou être bien pratiquant, faire la prière et tout... Je voulais pas leur rendre des comptes ! Et puis bon, il y avait aussi le fait que mes enfants, normalement à l'âge de la puberté ils doivent faire le ramadan, et puis moi j'ai pas voulu leur imposer ça : j'attendais que ça vienne d'eux. Sauf que dans l'Islam, le père et la mère sont responsables, nous devons les obliger, et moi je voulais pas donc... C'était, ou aller en Algérie et montrer ce que j'étais devenue entre guillemets, et c'était mal vu, ou me planquer d'une certaine façon. Et comme j'aime pas me planquer, ben j'allais pas les voir.

Donc en 1995 j'ai été de la Réunion voir ma famille, je suis passée par Paris et puis après j'ai pris Tunis Air parce que eux ils étaient pas pestiférés et puis après, de Tunis, j'ai pris un taxi pour l'Algérie, donc ça a vraiment été un voyage épouvantable.

S.A : ça c'était avec Inès et Samy ?

R.M : voilà, ils étaient bébés... Et là aussi, pareil, arrivés à la frontière tunisienne, ils vous fouillent pour vous obliger à leur donner de l'argent, ils vous le disent pas directement mais ils vous emmerdent pour que vous ayez peur et comme ça vous leur donnez une petite pièce. Comme moi c'est pas dans mes habitudes, j'ai été emmerdée mais ça a pas duré longtemps. En Algérie pareil.

Et après j'y suis retournée en 1999 quand on a fait notre déménagement de la Réunion, quand j'ai quitté la Réunion. Je me suis dit, maintenant j'ai un peu d'argent je vais en profiter pour aller en Algérie parce que si ça se trouve j'aurai plus les moyens d'y aller. Donc on y est allé en 1999, on a vu la famille aussi, bon après on est revenu mais... Autant on était content d'y aller, enfin pour les enfants moi je me souviens pas, certainement qu'ils étaient contents de voir leurs cousins, mais ils étaient petits.

Tout ce que je sais c'est qu'à l'arrivée ils étaient tous malades, la turista, la fièvre... J'ai été avec Samy à l'hôpital, il avait une angine, comme on avait voyagé de la Réunion j'avais oublié ses antibiotiques à l'hôtel de Paris, après à Tunis je les avais oubliés à l'hôtel, donc il est arrivé avec une angine rouge. On arrive à l'hôpital, le médecin on sait pas si c'est un médecin, il nous fait une ordonnance et après il demande de lui faire une injection, il y a l'infirmière qui arrive, une injection comme ça, elle prend la pique pour faire l'injection, pas de stérilisation, c'était pas, ni emballé, ni rien. Je lui fait : « attendez mais ça va pas, vous allez pas lui faire une injection comme ça ! » ; elle

me dit : « ben si, c'est stérilisé » et je lui dit : « ben non, regardez, vous l'avez sortie... ». Pour dire que l'hôpital, et ben voilà : sida, hépatite, ils en avaient rien à foutre !

On est parti et moi j'étais contente de revenir. Chaque fois que je suis en Algérie, je suis contente d'arriver mais alors qu'est-ce que je suis contente de revenir en France !

S.A : *Mais après 1999, vous n'y êtes plus retournée ?*

R.M : Après 1999, non j'y suis retournée... Toute seule parce que mes enfants n'ont jamais voulu y retourner.

Je suis partie en Tunisie, je pense il y a cinq-six ans, on a fait le tour de Tunisie dans un voyage organisé. Mais on a pas été en Algérie, non. Mes enfants ne voulaient pas y aller, ils ont une mauvaise image je pense de l'Algérie, des Algériens en tout cas, qui sont en France. Parfois j'essaye quand même, parce que je ne suis pas totalement insensible au fait que mes enfants n'aiment pas l'Algérie, je me dis qu'il faut pas qu'ils tombent dans le déni... Donc je les incite un petit peu, mais ils ont des arguments qui sont compréhensibles. Par exemple, mon fils je lui dit : « tu sais en Algérie il y a eu des philosophes... », enfin en Algérie, les Arabes... Enfin j'essaye, mais je trouve pas beaucoup. J'essaye de lui dire, voilà, il y a l'émir Abd El Kader, je parle de cette personne, je lui dit : « c'est un héros, renseigne toi ». Et il me dit : « ouai mais pour moi les Kader aujourd'hui ils brulent des voitures ».

Et donc, non, ils ont pas voulu retourner et j'y suis retournée moi, ça fait peut-être deux-trois ans que je vais en Algérie pendant la période de vacances. Depuis 2011. J'y ai été en 2011, deux semaines, 2012, une semaine. Et puis voilà, ça me suffit largement. Deux semaines, une semaine.

S.A : *d'accord. Et les personnes de votre famille, des fois elles viennent ici ?*

R.M : Pas ma famille, parce que c'est difficile pour eux d'avoir le visa et puis moi-même, j'ai pas de contact avec eux, parce que c'est des demi-frères et demi-sœurs, on a eu des problèmes... Disons qu'après la mort de mon père, moi comme j'étais la plus jeune et que j'avais été entre guillemet chouchoutée par mon père donc je l'ai payée pendant des années et je leur ai tenu rancœur et du coup j'avais pas envie de les voir.

S.A : *Mais alors, vous allez où quand vous allez en Algérie ?*

R.M : Chez la famille de mon mari.

S.A : *Tout le temps ?*

R.M : Tout le temps. Oui, en même temps, la sœur de mon mari elle est chercheuse au CNRS parce qu'elle est chercheuse en Algérie donc elle a des accords avec l'école vétérinaire de Lyon, avec quelques écoles, donc elle vient tous les six mois. A part ma belle sœur, ou alors ma belle-sœur de la Réunion qui vient nous voir, on a pas beaucoup de famille... Non. Et ici je connais pas beaucoup d'Arabes, d'Algériens je veux dire, Arabe c'est péjoratif... Ni Algérien, ni Tunisien, ni Marocain. J'en ai fréquenté deux ou trois, j'ai été déçue.

S.A : *Vous avez été déçue ?*

R.M : Parce que, pour certains, je leur ai trouvé un travail, ils n'ont pas été à la hauteur. Moi j'ai été comptable dans une entreprise, j'ai trouvé du travail pour une voisine parce qu'elle était au RMI, je lui ai proposé ce travail, elle avait la voiture et tout et elle a pas été sérieuse. Voilà, je vais pas plus noircir l'image... [...]

Mes enfants n'apprécient pas quand je généralise, c'est vrai, mais moi j'en ai connu dans les plateformes téléphoniques et c'est vrai qu'ils sont très sectaires eux-mêmes. Ils disent qu'ils sont victimes de racisme, mais eux-mêmes ils aiment être entre eux. Moi j'ai un frère, il est à Lyon – je le fréquente pas depuis trente ans – quand je l'ai revu après le décès de mon mari, ben il était jamais sorti de Vénissieux. Il aime bien, Vénissieux, Décines, Vaulx-en-Velin et au lieu de sortir de son ghetto là-bas, il me dit : « pourquoi tu déménages pas pour venir à Vaulx-en-Velin ? » Quand il va faire ses courses il va chez le boucher arabe, quand il va à l'épicerie, il va chez l'épicier arabe, ils font tout entre eux, ils vont au marché aux puces – et au marché aux puces c'est cher – et ils ont pas encore compris qu'ils pouvaient aller chez C&A – enfin si chez C&A ils y sont tous – mais dans des boutiques qui sont au même prix qu'au marché aux puces. [...]

S.A : Mais pour eux, c'est peut-être simplement un moyen de recréer ce qu'ils n'ont plus. Vous vous n'avez pas besoin de ça ?

R.M : Non, je n'ai pas eu ce besoin parce que je me sens bien en France. Je veux dire, il faut savoir à un moment donné ce qu'on veut. Moi j'aime le pays mais j'aime la France. Si on me demandait de choisir entre la France et l'Algérie, et d'ailleurs je me pose pas la question, parce que s'il y a pas quelqu'un qui me dit « toi t'es Arabe »... Un jour j'ai voulu aller en Angleterre, avec mon mari, on a tout préparé et on a oublié qu'on était Arabe et qu'il fallait le visa. Au dernier moment « ah mais merde, on peut pas y aller ! ». Moi je ne renie pas le fait que je suis Arabe. Je suis la seule Arabe, peut-être une des rares, à avoir un passeport arabe. J'ai jamais changé de nationalité, paradoxalement.

S.A : vous n'avez jamais voulu ?

R.M : C'est pas que je l'ai voulu ou pas. Quand j'étais jeune, j'ai rempli des papiers pour ma cousine, celle qui vit à Bron, je vous ai dit, celle qui est musulmane 'intégriste', entre guillemets. Elle voulait partir à la Mecque – partir à la Mecque pour avoir le plus de points possibles, parce qu'ils font tout pour avoir des points, et ça marche comme ça, c'est les points. Pour pouvoir aller à la Mecque et avoir le plus de point possible il faut souffrir sur la route. Comme ils peuvent plus y aller en chameau, alors ils y vont en bus. En même temps c'est aussi par économie, mais ça ils vous le diront pas... Et en même temps, en bus, ils seront ensemble.

J'ai rempli des demandes d'autorisation parce que le bus allait passer par le Benelux. Et dans la demande d'autorisation de passage par le Benelux, il y avait : le nom, la famille, etc, et puis après il y avait « nationalité », et eux ils étaient Français ! Et il y avait marqué, nationalité actuelle et nationalité d'origine. Et moi j'avais vingt ans et je me suis dit « mais, ça veut dire qu'en fait, on les considérera toujours comme des Arabes puisqu'il faut qu'ils disent de quelle origine ils sont ». Pour moi c'était une insulte : pourquoi tu me demandes d'où je viens si je suis Française ? Alors je me suis dit que je prendrai jamais la nationalité française parce que si je suis fausse, que je sois une vraie Arabe au moins. Donc je l'ai jamais demandé, mes enfants me le reprochent tout le temps

parce qu'ils me disent « maman, t'es engagée, tu pourrais voter... ». Et, mon seul regret, c'est au moment des votes, je me dis « oh, si j'avais la nationalité, je pourrais voter. ». [...]

Donc voilà, je n'ai pas pris la nationalité française, je suis Arabe, j'ai mon passeport arabe, j'ai ma carte de séjour et la France m'a toujours donnée les mêmes droits. Le seul droit que j'ai pas eu, et je le revendique même pas, je ferme ma gueule en plus, c'est le droit de vote. Donc à partir de là, je n'ai pas besoin d'être Française, je suis Arabe, je suis Arabe et c'est tout, et c'est pour ça que je suis bien dans ma peau.

S.A : Et votre titre de séjour de dix ans est renouvelé systématiquement ?

R.M : Oui, enfin, maintenant il est de moins en moins automatique mais bon, comme je travaille ça ne pose pas de problème. Je suis commerçante. Si un jour je suis plus commerçante, je sais pas... Moi, mes enfants ils paniquent, ils me disent, ouais Le Pen...

S.A : Et à la retraite ?

R.M : Mais je sais pas, je fais pas de plan. Moi je suis bien en France, je vais pas me dire qu'il y a la retraite et ceci, cela... Si je vivais en Algérie, ce serait pareil : il y a pas de retraite, on vit au jour le jour, c'est pire encore. Je sais pas, je sais pas. Et en plus maintenant avec le décès de mon mari, je vais encore moins faire de projets parce que ça se trouve à la retraite, on sera tous morts !

Mes enfants me disent, surtout mon fils : « mais maman, Le Pen elle va arriver au pouvoir, et des fois que » ; moi je sais que même si elle arrive au pouvoir elle pourra rien faire... Si elle veut enlever les Arabes d'ici ce sera la guerre civile, ce sera pas possible. Et puis en plus je sais que la France n'est pas raciste. Je pense et j'espère en tout cas. Parce que les lois françaises ne sont pas racistes. Un pays qui vous donne l'aide au logement, les allocations familiales, sans aucune autre condition que d'avoir un titre de séjour, qui vous donne la nationalité française sans aucune autre condition que d'être né en France, d'avoir séjourné en France, c'est pas un pays raciste. On a pas de lois racistes. On a tous les mêmes chances. Mes enfants, mon fils est en médecine, il est Arabe – enfin il est Français parce qu'il est né en France – mais on lui a jamais posé la question, il est rentré là-bas par ses compétences. Ma fille elle a fait une école prépa par ses compétences. Si elle avait pu faire polytechnique on l'aurait pas empêchée de le faire ! [...]

Je suis fière, non je suis pas fière, je suis pas nationaliste moi. Je suis Arabe, je n'ai pas choisi de l'être, ça aurait pu être pire, hein, ça aurait pu être un autre pays. Mais en tout cas, ça me pose pas de problème d'être algérienne, je trouve qu'on est ambassadeur de son pays. Et moi quand je fais quelque chose en France, je le fais pour moi, mais parfois je me plais à le faire parce que je suis Arabe : parce que je suis Arabe je vais faire mieux encore. Sans le vouloir ! Peut-être que c'est un complexe, j'en sais rien, mais j'essaye de ne pas donner l'occasion à la personne en face de dire « voilà, c'est parce que c'est une Arabe qu'elle est comme ça ». Je vais, au contraire, faire plus parce que je suis Arabe. Je suis contente, mes enfants ont eu des bacs avec mention alors qu'ils ont quand même des parents Arabes : mon mari et moi on est Arabe. Pour moi c'est une fierté. Eux ils se posent pas la question parce qu'ils sont nés en France...

S.A : Mais parce que vous leur avez pas donné les moyens de se poser cette question... ?

R.M : Non, voilà, je voulais pas qu'ils se posent cette question. Moi j'ai fait mon ramadan, ma prière, quand j'ai pu, quand j'ai voulu mais je leur imposait pas. Mon mari leur imposait pas, mais par exemple ils pouvaient pas dire devant mon mari qu'ils ne croyaient pas en Dieu. Moi je leur permettais ce dialogue. Ça me faisait chier entre guillemet qu'ils croient pas en Dieu, parce que je voulais quand même qu'ils croient *en* Dieu pas en Dieu musulman hein, *en* Dieu. Je me disais, franchement, de passer de croire en Dieu à pas croire du tout, ça m'embêtait. Et maintenant, ils croient un peu en Dieu mais... Par exemple je fêtais Noël ! Mais j'en avais rien à faire de Noël ! Je fêtais Noël pour pas que mes enfants se sentent diminués par rapport aux autres. Je fêtais même pas l'Aïd ! Parce que déjà j'aime pas l'Aïd, parce qu'il faut tuer le mouton – toutes nos fêtes à nous c'est que du sang !

Mes enfants ne se posent pas la question. Et peut-être qu'un jour si quelqu'un leur dit « vous êtes Arabes » peut-être qu'ils seront vexés, ou peut-être qu'ils le seront pas. En tout cas, pour eux ils sont pas Arabes. Mais moi je leur rappelle en disant « attention, quelqu'un se chargera de vous le dire, et ne soyez pas déçus, vous êtes Arabes et c'est tout, c'est pas une honte, c'est pas une fierté », on est tous, comme dirait Lavilliers – je sais pas qui sait qui chante ça – on est tous né quelque part en fait. La naissance c'est un hasard.

S.A : Et vous avez quand même des habitudes culturelles chez vous qui font que, vos enfants par exemple, sont... Je veux dire, même au niveau de la cuisine, de...

R. M : Oui alors la cuisine, on cuisine créole parce qu'on a beaucoup vécu à la Réunion, on cuisine chinois, le dimanche parfois on fait du couscous – encore que mon fils il me dit « j'en ai marre de manger du couscous » – on cuisine arabe souvent, on cuisine syrien, parce que la mère de mon mari c'était une syrienne, on cuisine chinois et créole, un peu français quand je fais du rôti... J'aime pas trop. A part manger dans un très bon restaurant français mais sinon mettre de la crème fraîche tout le temps, j'aime pas trop. On fait aussi des pâtes !

Mais c'est pas comme ça qu'on se définit étant Arabe ou Français. Par contre, les habitudes c'est les engueulades, parler à haute voix, intervenir, interrompre les gens, crier, me mêler de ce qui me regarde pas, quand je suis dans le métro que quelqu'un fout la merde je me lève et je dis « tu te prends pour qui ? »,... ça c'est mon attitude d'être Arabe : c'est que j'ai pas de limites. Si je fais de l'humour comme ça dehors, ma fille me dit « oh mais maman, ils vont pas comprendre ! ». C'est méditerranéen : gueuler, revendiquer, parler fort, avec les mains. C'est ça, c'est ça la culture qu'ils ont eu. C'est-à-dire pas de protocole ! Je déteste les protocoles, la courtoisie comme ça, les « s'il te plait » pour rien... C'est vrai que, quand on est dans une administration après, c'est différent parce que c'est des conventions. Mais dans la vie de tous les jours, on voit que je suis Arabe : comme il y a pas de protocole vous pouvez venir chez nous, vous pouvez entrer chez nous, enlever vos chaussures, ne pas enlever vos chaussures, manger dans le frigo, manger à table, manger par terre, faire ce que vous voulez, ça c'est notre côté méditerranéen, arabe. Mais pour le reste, il y a rien qui... Vous avez des livres, vous avez tout, il y a rien qui change !

S.A : Alors votre réseau social, votre communauté, c'est pas une communauté algérienne... ?

R.M : Non, je ne les choisis pas en fonction de ça. Ça c'est fait comme ça. C'est que je n'ai pas le caractère pour ça. J'aurai été en Algérie, peut-être que je ne les fréquenterais pas non plus, c'est que

j'ai un caractère, on va dire, même si je n'aime pas les protocoles, j'ai des cadres, je suis très exigeante, ma parole m'engage, j'aime bien être à l'heure même si je suis un peu en retard, j'aime bien qu'on honore les rendez-vous, quand je travaille je dois respecter ma parole, m'engager par exemple quand je vends une machine à ce qu'elle marche et si elle marche pas je la reprends,... La rigueur tout ça, je l'ai pas dans ma communauté : c'est des gens, même si ils ont un bac+20 ils vous donnent un rendez-vous ils viennent pas, ils s'excusent pas, ils téléphonent pas... Tout est remis à demain, « inch'allah » [...]

Donc on les a pas fréquentés mais c'était pas voulu ! Et puis après, il y a mes voisins. On les fréquente pas, enfin on leur dit bonjour, mais on partage rien en fait ! Je partage rien avec eux... Mais c'est pas pour ça que j'ai plus d'amis Français aussi ! J'ai une amie allemande, une amie syrienne qui vit au Canada, une amie créole – enfin canadienne qui vit à la Réunion – mais je choisis pas mes amis en fonction de la nationalité, je suis pas une personne de réseau. Si un jour je vais dans une famille, je vais manger un couscous et je vais passer un bon moment, c'est pas parce qu'il est Arabe ! Si il est bien, c'est pareil.

S.A : Pour vous, votre langue maternelle c'est quoi ?

R.M : C'est le français.

S.A : Vous n'avez jamais parlé l'arabe ici à Lyon, en France ?

R.M : Si, ma langue maternelle c'est l'arabe, mais...

S.A : Vous n'avez jamais parlé arabe à vos enfants par exemple ?

R.M : Non, parce que je déteste l'arabe, le dialecte algérien et arabe du Maghreb. J'ai toujours voulu que mes enfants apprennent l'arabe littéraire. Et ça pour moi c'était important parce que quand j'entends parler les syriens, les libanais, c'est beau, c'est harmonieux, ça chante et notre arabe à nous c'est dur, c'est violent... Je me suis dit : je vais apprendre l'arabe littéraire à mes enfants. Sauf que quand on était à la Réunion, il y avait pas d'école pour apprendre l'arabe, et moi j'ai pas la patience, et en plus, je sais pas leur apprendre.

Donc je les ai inscrits dans une école sauf que c'était une Mosquée qui faisait des cours d'arabe. Pour moi c'était des cours d'arabe, j'avais ramené des livres d'Algérie pour leur apprendre l'arabe. Et le premier cours, mes enfants sont revenus avec un truc sur la tête, ma fille ils lui ont mis un pantalon sous sa jupe et mon fils ils lui ont mis un truc sur la tête, pour couvrir la tête, et mes enfants qui aimaient dessiner – parce que nous on était dans l'imprimerie donc quand je faisais garder mes enfants après les heures, mes enfants dessinaient, on avait des feuilles, ils apprenaient à dessiner, ils adoraient dessiner ! – et à la Mosquée ils leur enlevaient les feuilles de dessin et ils les ont transformés en petites filles indo-pakistanaïses avec leurs vêtements. J'ai pas apprécié, du coup le lendemain ils sont pas repartis là-bas. Mes enfants ont raté la chance d'apprendre l'arabe parce que eux, ils ont glissé d'arabe vers islam. Et moi je voulais pas. Mes enfants le regrettent.

A un moment je les ai poussés à apprendre l'arabe et ils voulaient pas, bon, mon fils a appris le japonais même pendant un an ! Peut-être qu'à cause de nous il ne s'est pas senti Arabe, il a pas ressenti le besoin d'apprendre. Quand nous sommes partis en Tunisie, que mon fils a vu la famille de mon mari en Tunisie, il était content d'être Arabe, là. Il avait une autre mentalité, parce que bon,

c'est des gens qui ont fait des études, il a vu une autre face on va dire. Et là, il était content que je puisse parler, que les taxis me comprennent, dans l'avion... Il voulait apprendre l'arabe.

[...]

En même temps j'avais aussi peur, je me suis dit, peut-être qu'ils pourront pas assimiler les deux, apprendre l'arabe et le français, peut-être qu'ils vont pas pouvoir gérer les deux et pour moi si ils pouvaient pas gérer les deux, autant qu'ils gèrent le français. Parce que c'était le français le plus important. Moi je voulais un jour retourner en Algérie mais je savais, de par l'expérience, que mes enfants ne repartiraient pas, donc il fallait pas les handicaper. [...]

S.A : Vous n'avez jamais eu de désillusions vis-à-vis de la France, ou de ressentis, de solitude, de ne pas vous sentir à votre place... ?

R.M : Non ! La solitude que j'ai eu, c'était au début, parce que c'est normal vous quittez votre pays : comme dirait Enrico Macias, « j'ai quitté mon pays, j'ai quitté ma maison ». Mais ce pays ne m'a pas donné les moyens de l'aimer. Je l'aime mais je devrais plus l'aimer, c'est-à-dire il a pas été fidèle à son devoir. [...].

S.A : Vos désillusions, elles sont vis-à-vis de l'Algérie...

R.M : Qu'est-ce qu'on fait tous en France ? Si on n'aimait pas la France on serait resté en Algérie. Moi j'aime bien la France, j'aime bien leur discipline, j'aime bien l'esprit, la littérature, l'art, ...
[...Propos sur l'intégration...]

S.A : Et vous pourquoi vous êtes partie d'Algérie ? C'est parce qu'à un moment vous avez considéré que c'était plus possible pour vous de vivre en Algérie ? C'est pourquoi exactement ?

Non, au départ parce que j'avais perdu mon père, et mes frères c'étaient des demi-frères des demi-sœurs, je savais que je pouvais pas compter sur eux. Donc moi je suis partie pour travailler quelque temps et revenir et puis, quand je suis revenue j'ai rencontré mon mari et je suis venue en France pour rester quelque temps. Et ce temps a joué contre l'Algérie, ce temps a fait que j'ai adopté la France. Je suis algérienne, j'aime l'Algérie mais ça ne m'intéresse pas de vivre là-bas. Et j'ai essayé de m'en sortir ici, puisque j'aime ce pays, je vais pas constamment le comparer à l'Algérie. Je vais faire en sorte que je vive bien ici : alors ça passe par des formations. J'ai fait plein de formations : des formations en informatique, des formations en comptabilité, je me suis donnée les moyens, j'ai pas toujours été cheffe d'entreprise.

Ben c'est vrai que quand vous avez pas les moyens vous faites des choix. Moi mes enfants ils ont été dans les musées, je les ai emmenés au parc, je les ai inscrits à des activités qui ont fait qu'ils ont baigné dans la culture française. Et même si j'avais pas les moyens, c'était ça en priorité. C'est toujours une question de priorité. [...] Moi le peu d'argent que j'avais il fallait que ça serve à un livre, à un cinéma, à un voyage pour mes enfants. Depuis la sixième ils vont en Angleterre, en Allemagne, etc. J'ai fait ce choix-là. [...].

S.A : et au niveau de votre travail : à partir du moment où votre mari est arrivé en France vous avez toujours travaillé avec lui, en binôme ?

R.M : Oui, parce que mon mari était un grand créateur d'entreprise, il était capable de tout mais il savait pas 'gérer', entre guillemets.

S.A : Vous étiez l'administratrice ?

R.M : Voilà. Les papiers ça le gonflait – je pense que tous les hommes sont un peu comme ça – les papiers c'était pas classé, la banque, il aimait pas traiter avec les impôts, il faisait pas son courrier, donc il fallait que je sauvegarde ça, et donc je suis restée.

S.A : Vous avez jamais eu envie de reprendre des études de droits par exemple ?

R.M : Non, parce que quand j'étais jeune je voulais faire avocate mais je ne savais pas que ça existait en Algérie, je connaissais pas avocat de commerce. On connaissait que les bâtonniers, criminels, parce que là-bas ils parlent que des titres. Pour être avocat il fallait être bâtonniers, avant, pour moi, bâtonnier ça voulait dire avocat. Et moi je me voyais pas défendre un violeur d'enfant ou un criminel, je me suis dit « le droit c'est pas fait pour moi ».

Quand j'ai monté mon entreprise avec mon mari, j'ai vu qu'il y avait un autre droit, le droit du commerce, et ça, j'ai trouvé ça passionnant ! Mais j'ai pas eu le temps... Et puis maintenant, j'ai pas les moyens, je veux dire, je ne suis pas en mesure d'apprendre. Je suis saturée, je me sens pas de reprendre les études.

[...]

Rebeka B. (Béninoise, arrivée en 2010, 22 ans)

L'entretien a eu lieu le 16 novembre en fin d'après-midi au domicile de Rebeka, qui ne souhaite pas que son véritable nom soit utilisé. Elle habite près de la station de métro Garibaldi, 5 rue Nicolaï. L'entretien a duré 50 minutes. Rebeka est née au Bénin le 28 juin 1992. Elle a été mariée mais est maintenant divorcée.

Ce n'était pas la personne que je devais interviewer en premier lieu. L'acteur initialement envisagé m'ayant par deux fois fait faux bond, je me suis tourné vers mes colocataires. L'un d'eux fait parti du même groupe de musique que Rebeka et nous a mis en relation. La principale raison de ce choix est qu'il me fallait trouver un acteur à interroger au plus vite.

Rebeka est étudiante en Bac pro esthétique en alternance. Elle est arrivée en France il y a 4 ans, soit en 2010. La raison de sa mobilité réside dans la fuite face à un mariage forcé. Cette fuite a nécessité un mariage blanc avec un humanitaire français et lyonnais sur place pour permettre son arrivée légale sur le sol français.

J'ai connu Rebeka la veille de notre entretien lors d'une soirée organisée par mon colocataire. Du coup, je n'avais pas un statut d'étranger. Le tutoiement s'est imposé très naturellement d'autant plus qu'elle a le même âge que moi. Cela m'a évité le problème la distance générationnelle qu'a rencontré F. Sirna⁶⁵. Le fait que je sois un homme et elle une femme n'a pas posé de problème ou du moins, je ne l'ai pas ressenti pendant l'entretien.

Elle était très enjouée à l'idée de répondre à mes questions et agréablement surprise qu'on les lui pose. Toutefois elle avait un peu peur que cela soit rendu public d'où la nécessité pour elle d'emprunter un pseudonyme.

Son français est très correct, elle le pratiquait déjà au Bénin même s'il y a quelques expressions et tics de langages que j'ignorais et qui m'ont posé problème lors de la retranscription. Comment rester fidèle au témoignage en gommant certaines tournures maladroitement ? Quelques fois, j'avais peur de modifier le sens en changeant une tournure ou un mot par un autre.

Une de mes principales difficultés a été mon manque de connaissance sur le Bénin et l'Afrique en général. En effet, j'ai eu beaucoup de mal à situer ses déplacements au début et du coup je n'ai pas pu rebondir sur certains points. Ce manque de connaissance crée en décalage entre l'enquêteur et l'enquêtée que Sirna qualifie « d'incommensurable »⁶⁶.

Le fait d'être proche de l'enquêtée m'a permis d'accéder à un récit plus intime que si je ne l'avais que le jour de l'entretien. C'est cette proximité que met en valeur F. Sirna à la fin de son article⁶⁷. La différence est qu'elle l'acquiert en partageant la vie quotidienne de ses enquêtés.

Pour une meilleure compréhension du sujet, il faudrait, comme F. Sirna, répéter les entretiens. Cela permettrait à chaque intervenant d'être plus à l'aise et de créer une plus grande complicité et de la spontanéité dans l'échange. Je trouve que la spontanéité m'a fait un peu défaut

⁶⁵ SIRNA Franscesca, « L'enquête biographique: réflexions sur la méthode » in Enquêter auprès des migrants: le chercheur et son terrain AGGOUN A. (dir. de), 2009. p. 21

⁶⁶ SIRNA Franscesca, « L'enquête biographique: réflexions sur la méthode » p. 14-15

⁶⁷ SIRNA Franscesca, « L'enquête biographique: réflexions sur la méthode » p. 29

surtout au début de l'entretien où j'ai suivi les questions du guide point par point et du coup je me suis retrouvé avec des interrogations à la fin ce qui rend peut être mon entretien un peu confus.

Est-ce que tu peux te présenter, dire d'où tu viens et quand tu es arrivée en France?

Je m'appelle « Rebeka », j'ai 22 ans et ça fait bientôt 4 ans que je suis en France. Je suis venu ici à l'âge de 18 ans.

Est-tu venue ici seule ou accompagnée?

Je suis venue seule, au début.

Et tu as été rejointe ensuite?

Non, je suis venue toute seule.

Quelle était ta situation familiale sur place?

En France ou en Afrique?

En Afrique, dans quel pays vivais-tu d'ailleurs?

Je viens du Bénin, du Nord.

Du coup, tu y vivais dans quel cadre, seule avec tes parents?

Je vivais avec mes grands-parents.

As-tu des frères ou des soeurs?

Non, je suis fille unique. Je n'ai jamais connu mon père et ma mère et morte il y a très longtemps, donc je n'ai toujours vécu qu'avec mes grands-parents. Maternels, bien sûr.

Où tes grands-parents vivaient ils?

A la campagne. Et il ne savait pas ce que c'était que la France. Il ne pouvait même pas imaginer la France.

Tu avais déjà dans l'idée de partir en France?

Non, l'idée m'est venue quand j'ai appris que je devais me marier à 17 ans. Le mari a été choisi par la famille, j'avais 17 ans et demi et lui devait avoir 48 ans. Ils l'ont choisi en fonction de sa position sociale, il était riche. Ma famille était pauvre et ce mariage aurait été pour eux l'occasion de se relever au niveau social. Je n'étais pas contente de cette idée parce que ce n'étais pas celui que j'aimais et je ne voulais pas partir avec ce monsieur là, je ne me sentais pas en sécurité avec un mec

plus âgé. Je savais que si je ne partais pas de là, je n'aurais pas mon mot à dire, c'est la famille qui décide à la place des enfants, c'est eux qui savent le mari qui te convient, c'est un peu un mariage forcé. Et donc j'ai commencé à m'intéresser au français. Je parlais déjà un peu le français parce que c'est une langue qu'on parle un peu là-bas. Je me suis intéressé de près, j'ai commencé à mettre le plan en position, comment j'allais fuir, où est-ce qu'il fallait aller et pourquoi je devais aller à tel endroit. J'ai choisi la France parce que je parlais le français et ça m'aurait aidé plus facilement que si j'avais choisi les Etats-Unis par exemple. Je me suis fait une liste des pays et je devais choisir dans cette liste le pays qui me serait le plus avantageux et je me suis dit puisque je parle français que c'était mieux la France. C'est comme ça que j'ai choisi.

Le deuxième plan c'est que j'avais un pote français, c'était un jeune étudiant qui était en humanité avec une ONG et avec qui j'étais devenue très pote. Il connaissait ma situation parce qu'il travaillait dans le village. Lui aussi n'était pas d'accord qu'on me marie avec quelqu'un que je n'aimais pas. Il m'a aidé à mettre mon plan en marche, comment je devais partir. Il m'a dit qu'il avait confiance en moi et qu'il savait que j'allais réussir. Donc quelque part c'est lui qui m'a aidé à avoir confiance en moi, à vouloir prendre cette décision à vouloir aller loin de ma famille. Donc il m'a fait: « voila ce qu'on va faire ». J'ai été obligé de me marier avec ce pote mais je n'avais pas 18 ans. En Afrique tu peux augmenter ou diminuer ton âge, ici c'est pas possible. Donc j'étais obligé de me faire passer pour celle qui avait 18 ans et me marier avec ce Français mais c'était un mariage blanc parce que c'était mon pote. Il travaille toujours en Afrique et moi je suis ici. Il m'a dit: « voila on se marie une année pour que tout se passe bien et après il n'y a pas de soucis, ne t'inquiètes pas de toute façon je ne suis pas en France ». Il m'a fait cette proposition et je ne savais pas si je devais lui faire confiance parce que c'était un étranger. Je ne pouvais pas savoir ce que c'était que la France. Mais je me suis dit qu'il vaut mieux prendre des risques que ceux qui m'attendent là car je connaissais déjà les risques du genre le mariage forcé et tout ça. J'ai préféré prendre le risque de faire confiance à un inconnu. C'est comme ça que je me suis retrouvée avec des papiers parce que mon pote était marié avec moi et qu'il était Français. Et donc pour la loi française, je suis mariée à lui et j'ai eu tous mes papiers. Maintenant j'ai un truc de 10 ans, on est plus marié mais j'ai quand même mes papiers et j'ai refait ma vie et tout se passe très bien. Cela n'a pas été facile au début.

Du coup tu as dû divorcer ?

Oui après pour avoir le droit de rester en France.

Il y a t'il eu des résistances à ton départ de la part de tes grands-parents...?

Non, au début j'ai essayé de leur en parler mais je ne voulais pas les vexer parce que ils y tenaient à coeur, ils avaient trop confiance en moi et je savais que j'allais les décevoir. Mais j'ai essayé de les prévenir en leur disant « si vous me forcez à me marier, je vais m'en aller d'ici et vous ne me verrez jamais ». Mais ils ne connaissaient pas mon plan pour la France. Donc j'ai vu qu'ils insistaient alors je suis parti travailler au Sud du Bénin pendant une année et avec mon ami par téléphone on a mis le plan en marche.

Dans une grande ville?

Oui, je suis allée travailler dans une grande ville et j'en ai profité pour faire une formation en coiffure. Parce que je n'avais pas de diplôme et je me suis dit qu'il m'en faudrait un si je partais

dans un autre pays. Je suis entrée dans une école d'apprentissage et j'ai eu le diplôme. Je suis venu avec et j'ai fait l'équivalence donc je peux travailler en France avec.

C'était dans quelle ville que tu as passé ce diplôme, son nom?

C'était à côté du Bénin, au Togo.

Du coup, ta migration s'est passée en deux étapes, tu es allée d'abord au Sud, au Togo. Et après directement en France?

Oui.

Tu es arrivée directement à Lyon ou tu es passée par d'autres villes avant?

Non, je suis venue directement à Lyon justement parce que mon pote français avait déjà des connaissances ici. Il habitait ici, il m'a conseillé des amis, il a appelé ses amis pour les prévenir de mon arrivée et qu'ils prennent soin de moi. Il m'a laissée son appartement car c'est son appartement que je sous-loue parce qu'il n'habite plus là et si je devais le louer à mon nom ça serait plus cher donc il m'a dit de le payer directement.

Donc dès que tu es arrivée en France tu avais déjà un réseau avec des connaissances?

Oui c'est ça, grâce à mon pote.

As-tu tout de suite cherché du travail à ton arrivée en France?

Oui. Le seul truc que j'ai fait d'abord, je me suis inscrite à pole emploi et j'ai demandé les démarches à faire l'équivalence de mon diplôme. Ils m'ont orientée et donnée les marches à suivre. C'est ce que j'ai fait et j'ai eu mon premier travail dans un salon de coiffure. Pas loin de là où j'habite. J'ai travaillé pendant 6 mois là-bas. J'ai essayé de faire des petites formations « beauté des pieds » par exemple, des trucs d'esthétiques pour que mon cv soit plus lourd et de gauche à droite j'essaie de travailler un peu de partout pour avoir plus d'expérience.

Ton projet c'est de rester en France?

Pour l'instant je ne me suis pas posée la question. Je sais que je suis adulte et que j'ai désobéi un peu à ma famille et que de toute façon il ne s'occupe plus de moi. Maintenant j'ai mon mot à dire, c'est moi qui décide de ce que je fais. S'ils disent un truc qui ne me plaît pas je dirais non. Pour l'instant je vais travailler un peu. Ici je me sens bien parce que j'ai rencontré des amis. Ici un peu les amis c'est ma famille. Quand je rentre en Afrique je suis reçu un peu comme l'enfant désobéissant, l'enfant qui n'a pas obéi à sa famille. Mes grands-parents ne sont pas contents de me voir moi mais de voir ce que j'ai ramené de la France. Ça me déçoit parce que ce n'est plus le même regard qu'ils portent sur moi qu'avant mon départ. C'est un truc que tu perds complètement quand tu désobéis à ta famille et tes traditions. Tu fais un choix et tu perds un truc bien. C'est un truc qui se ressent quand tu quittes chez toi et que tu reviens. Ça me déçoit parce que mes amis ne me regardent plus pareil, je suis la fille qui a désobéi. Ils disent « qu'est ce qu'elle ramène la fille

qui est en France, elle a plein d'argent allons la voir ...». Parce qu'ils pensent que j'ai des cadeaux. C'est plus le même regard, ils oublient qu'on a grandi ensemble, qu'on a galéré ensemble. Ça me fait un peu mal quelque part.

Tu rentres souvent?

Oui, je m'étais fixée de rentrer une fois par année. Cette année je savais faire une formation qui ne m'a pas permis de rentrer mais je pense rentrer bientôt mais je ne sais pas encore quand.

Tu communique encore par téléphone avec eux?

Oui, j'essaie de communiquer avec mes grands-parents par téléphone. Maintenant, ça se passe un peu mieux. Ils savent que je vais bien, que je me débrouille bien, je les rassure. Cela se passe bien.

Et donc tu as gardé encore des amis au Bénin?

Non, j'en ai justement perdu depuis que je suis venue en France. Comme je t'ai dit, les amis ne te voient pas pareil. Ils se disent « peut être qu'elle a réussi, que la vie est plus facile pour elle », mais ils ne savent pas qu'ici c'est pas facile, que je dois me lever tous les matins pour aller travailler alors qu'eux ne le font pas. Quand je rentre ils sont plus distants avec moi, comme s'ils étaient sur la défensive, comme si j'allais les juger alors que ce n'est pas le cas. Je suis autant contente de les voir comme des potes mais ce sont eux qui prennent de la distance. Quelque part je pense qu'ils m'en veulent d'être partie comme ça parce qu'on avait un lien fort. Ils ne me le disent pas mais ils prennent de la distance. Et cela me désole d'être ami de cette façon là. C'est des trucs qu'on perd quand on quitte chez soi et qu'on revient, c'est plus pareil, tout change complètement. C'est un truc de fou.

Tu as dit que tu avais déjà appris le français au Bénin. Est-ce que c'était la langue que pratiquaient tes grands-parents?

Non, on parlait en ditamari. Au Bénin, il y a plusieurs dialectes. Au Sud c'est le fon. Il y a beaucoup le français au Sud, il y a des écoles, des universités. Moi j'habitais dans un petit village où il y avait très peu d'école même si c'est en train d'évoluer. En ces temps là, il y avait toujours des volontaires (bénévoles) français qui venaient donner des cours de français par le biais d'association. Dans le village il n'y avait que ça à faire alors j'essayais de suivre. Ça faisait plaisir d'apprendre un truc différent. C'est comme ça que j'ai appris le français. Maintenant j'essaie de faire mon brevet en candidat libre.

Est-ce que tu as cherché ou trouvé une communauté de Béninois à Lyon?

Ah non, je n'ai pas encore trouvé. Quand je suis venue à Lyon je me suis dit c'est une bonne chose, je me suis mise à fond sur internet à voir des trucs africains et à voir où étaient les Béninois dans le coin. Un jour j'ai donné rendez-vous à l'un d'eux et il a accepté mais je pensais qu'il voulait rencontrer un autre Béninois alors que lui voulait rencontrer une fille béninoise. Et je l'ai trouvé un peu plus Français qu'Africain. Ça m'a déçu, je n'ai plus eu envie de chercher après ce rendez-vous. J'avais envie de parler mon dialecte tout de suite avec lui, j'avais la nostalgie de l'Afrique, je

voulais parler de plein de truc commun avec lui. Ma déception c'est qu'il était en France depuis 25 ans et il avait perdu tout, il ne connaissait rien du pays, il ne connaissait même pas la langue. Je ne me suis pas senti Béninoise avec lui. C'était un peu bizarre. J'ai laissé tomber mes recherches de Béninois car je ne veux pas être déçu comme j'ai été déçue la première fois. Je laisse les Béninois venir à moi si tu veux savoir.

Penses-tu que le fait d'être en France te transforme? Te sens-tu différente de celle que tu étais au Bénin?

Non, je ne me sens pas si différente que ça. Par contre j'ai vu des gens qui sont devenus carrément autre chose quand ils viennent ici. Pour moi c'était très important de ne pas perdre mes racines. Ma religion est très importante. On parle de moi comme la fille qui a fui ses traditions. Je porte un grand respect à ces traditions. Mais j'étais un peu rebelle parce que ce n'était pas ce que je voulais. Je suis attachée aux origines et je ne pense pas que la France puisse me changer si je n'en ai pas envie.

Est-ce que tu avais une religion au Bénin?

J'étais animiste. Quand on est animiste, on croit aux idoles et on adore des animaux. Mon idole c'est un serpent donc j'adore un serpent. C'est des trucs ancestraux, qui se transmettent.

Tu continues à pratiquer le culte de ton idole en France?

Non, je fais mes prières, j'ai mes masques et mes idoles. Il m'arrive de penser à l'Afrique, de faire mes prières et d'être persuadée que ça marche et ça le fait.

Comment as-tu agrandi ton réseau social? C'est à dire ton carnet d'adresse, tes connaissances? Est-ce plus par le biais de ton travail?

Oui, c'est plus au début par le biais de mon travail et après je me suis intéressée à la culture, tu essayes de t'intégrer et si tu es jeune tu te demandes à quel endroit je me sentirais bien. J'ai rencontré des amis par le biais de la musique. Je fais partie d'un groupe de musique, ils font partie de mes très bons amis. Ça se passe bien mais au début quand même, quand je suis arrivée ici, le changement le plus frappant que j'ai eu en fait c'est qu'en Afrique tout le monde se dit bonjour et même se demande s'ils ont bien dormi même sans se connaître des fois. Ici je disais bonjour aux gens quand je suis arrivée et ils n'en avaient rien à faire. Par exemple dans le métro, quand je voyais des gens qui se regardaient sans se dire un mot j'avais l'impression de ne pas être là, de ne pas exister. Ça m'a beaucoup frappée. Des fois, il m'arrive de rencontrer quand même des racistes dans un pays où on accepte tous les étrangers. Des fois, ils ne te disent pas un mot pour te dire qu'ils sont racistes mais ils te jettent un regard que seule moi en tant qu'étrangère je peux comprendre. Si tu es à côté de moi en tant qu'ami français, tu ne verras pas, pour toi ça c'est normal alors que moi j'ai déjà vu ce regard qui va me gâcher la journée. C'est des trucs comme ça qui ne s'expliquent pas mais qui se ressentent. Après j'ai essayé de m'imposer, je me suis dit maintenant ça suffit, je ne vais pas m'apitoyer sur mon sort. J'ai commencé à appeler mes amis pour faire la fête. Je me suis

imposée de partout. Quand quelqu'un me parlait mal, j'essayais d'être rebelle et par ce biais de m'intégrer. Et ça a marché, je me suis fait plein de potes. Je ne me sens pas jugée par ma couleur de peau, les gens me prennent comme je suis. En ce moment ça se passe très bien dans ma vie.

T'as commencé à faire de la musique dès ton arrivée? T'as cherché un groupe tout de suite?

Non, quand je suis arrivée premièrement, j'allais au concert des amis. Je n'avais pas trop de temps, je faisais deux boulots en même temps. Donc je n'ai pas pu mais je m'intéressais de près, je regardais sur les sites pour plus tard. J'avais mon djembé et je jouais tranquille à la maison. Et quand je me suis sentie prête, je me suis lancée.

Et tu faisais déjà du djembé au Bénin?

Oui, je faisais du djembé justement par rapport aux volontaires, on devait jouer pour amuser les enfants, pour qu'ils dorment. Ca m'a plu parce que les enfants étaient contents de danser sur les rythmes. Ca m'a donné envie d'en jouer après ça.

Es-tu de nationalité française?

Non, non, pas encore. Tu dois renouveler pendant trois ans et après on te donne une carte de résident de 10 ans. Dans ces 10 ans tu décides si tu veux la nationalité ou non. Je ne sais pas trop comment ça se passe, je ne me suis pas trop renseignée. Pour l'instant j'ai les 10 ans et je pense que moi ça me suffit. Après si je me sens obligée d'acquérir la nationalité française je le ferais mais sinon je ne le ferais pas. Je suis bien comme ça.

As-tu ramené des habitudes culinaires d'Afrique?

Oui, ici j'essaie de comparer les aliments, c'est pas tout à fait pareil. Je sais que par exemple pour les épinards, on en a chez nous mais différents d'ici. J'essaie d'identifier le riz. J'essaie de cuisiner des plats épicés. J'aime bien manger épicé, du coup je cuisine africain. Aussi la grande chance que j'ai eu c'est qu'il y a des magasins africains où je fais mes courses. Il y a des restaurants africains où je vais quand je ressens la nostalgie de manger un bon plat africain. Et je ressors bien motivée après avoir bien mangé.

Essaies-tu de manger un peu français aussi?

Oh si, si j'adore les hamburgers (rires). J'adore le fromage, j'adore le vin. Le premier truc que j'ai aimé en France ça a été le vin rouge. Je ne sais pas pour quoi mais le jour où on m'a fait goûter le vin rouge, c'était mon coup de foudre. Après c'était des hamburgers et des trucs comme ça que je ne mangeais pas là-bas. On m'a dit non ce n'est pas bien il ne faut pas en abuser alors j'ai dit « d'accord, je vais me calmer un peu là ». Mes amis m'ont toujours invitée dans des restaurants. Il y a vraiment des cuisines françaises très bien. Ils se permettent d'épicer certaines même si ce n'est pas du piment, au moins des épices que j'aime bien. La viande comment c'est fait, j'aime bien. J'aime bien certains plats européens.

Est-ce que tu essaies de faire découvrir la cuisine béninoise à tes amis français?

Oui, oui, ça se passe très bien parfois même je les invite tous ici chez moi, et on fait de la cuisine. Ils me disent qu'il y a trop de piment et je leur dit qu'ils sont dans le cadre africain là. On rigole et ils coupent du piment et ils mangent en s'essuyant les larmes et en se mouchant tellement c'est épicé. Mais ils découvrent, ils voient, ils aiment bien. Ils ont mal au ventre après mais ils aiment prendre le risque de découvrir autre chose. Et je donne même certaines recettes à des amis français parce qu'ils veulent le refaire, ça leur a plu. C'est encourageant.

Et c'est quoi la meilleure recette?

Ca dépend il y en a plein. Ca dépend de ce que la personne veut. Il y a ce que les gens appellent le tchep, c'est du riz au poisson. C'est facile à faire, tu fais cuire le riz avec une sauce aux oignons avec du poisson et beaucoup d'épices. Ca passe crème comme on dit.

« Ca passe crème », c'est une expression française. En intègres-tu beaucoup dans ton langage?

Oui, par exemple, la première fois qu'on m'a dit « ça passe crème », j'étais avec un pote français justement. On était sur les berges des quais et un mec m'a dit « elle passe crème » en disant cela à haute voix. J'ai fait semblant de ne pas comprendre parce ce que je ne connaissais pas encore le sens. Je me suis dit puisqu'il me connaît pas, il ne va pas oser me dire « elle passe crème ». Et il a insisté, il me suivait, il a fait « vous passez crème » et je me suis mise dans tous mes états. J'ai commencé par dire « tu me prends pour une prostituée » et je commençais à m'imaginer des crèmes sur des femmes nues. Je l'avais mal pris ce truc, ce concept « ça passe crème ». Mon pote français à côté de moi devait me calmer en me disant que c'était un compliment, un beau compliment. Après quand j'ai compris, il s'est dit: « mais elle est folle celle-là ». Je me suis excusée, j'en ai rigolé et on a passé une belle soirée avec le jeune qu'on venait de rencontrer. C'est vraiment l'expression qui m'a mise en rogne et je l'utilise maintenant.

Et il y en a d'autres que tu utilises?

Ca dépend, en fait elles me viennent comme ça quand je parle mais je ne pourrais pas les citer comme ça. Mais j'ai aussi des expressions africaines qui viennent beaucoup de fois dans mon français. Des fois mes amis ne comprennent pas, il faut que j'explique. Des fois, je fais des blagues et ils ne rient pas car ils n'ont pas compris. Ces des situations comme ça que j'aimerais éviter. Maintenant ça va.

Est-ce que tu t'habillais de la même façon que maintenant au Bénin?

Non, je m'habillais différemment. Déjà, au Bénin, on a des tissus. En été, je m'habille comme en Afrique avec mes pagnes plein de couleurs mais en hiver je suis obligée de m'habiller de la même façon que les français car il fait très froid. Maintenant je suis allergique à la laine parce que je n'avais jamais porté la laine de toute ma vie. Quand je suis venue ici je ne savais pas que c'était ça le problème quand je m'habillais. J'avais toujours des boutons partout mais je me suis dit que c'était dû au froid. Un jour un docteur m'a dit que c'était la laine. Ils m'ont conseillée quoi mettre et puis ça passe.

Et il n'y a jamais eu de problème de compréhension du français pour aller chez le médecin justement ou ailleurs?

Oui, c'était plutôt pour des trucs administratifs. Par exemple quand il faut aller renouveler ton titre de séjour. Il peut te le refuser sans raison. Eux, ils ont les raisons, mais moi en tant qu'étranger, je donnais tout ce qu'ils me demandaient mais ils cherchaient toujours un truc pour te décourager, pour que tu ne sois pas là. Mais je ne suis pas du genre à me décourager facilement. J'ai toujours persisté, il m'ait arrivée de me prendre la tête à la préfecture avec une dame. Je suis allée jusqu'à lui dire qu'elle n'aimait pas le travail qu'elle faisait. Parce qu'elle avait un pourcentage pour faire décourager les gens. Je la plains parce que dans la vie, il faut faire ce qu'on aime, pas ce qu'on nous dit de faire. Elle ne m'a pas répondu car elle savait que j'avais raison. J'ai eu mes papiers et je suis partie. Mais c'est toujours galère là-bas, il faut s'aligner toute la journée, tu ne sais pas si on te dit oui ou non. Ils laissant le suspens durer pendant longtemps, tu es dans le froid, ils passent devant toi en prenant le thé comme si c'était normal que tu restes là. J'ai pas beaucoup parlé de ça mais c'est encore un autre point où je ne comprends l'administration française. On m'a dite que ce n'est pas que pour les étrangers que c'était pareil aussi pour les Français... J'espère parce que ce moment là je le prends très mal.

As-tu eu des problèmes pour trouver ton premier emploi?

Oui, parce que j'avais fait de la coiffure africaine et j'ai dû faire des formations pour faire les coiffures européennes. Ca veut dire que j'étais limitée au début à me trouver du travail dans des salons africains. Dans ces salons, moi j'étais en règle et chez pôle emploi, ils préfèrent embaucher des gens sans papier car ils vont les payer moins cher. Quand tu es en règle, ils doivent te payer le SMIC, les congés payés et ils ne voulaient pas payer tout ça donc c'était très difficile. Quand j'ai postulé pour les salons français, a priori vu mes compétences (CAP coiffure) au téléphone c'était ce qu'ils recherchaient, mais quand ils me voyaient, j'étais noir et finalement je ne correspondais plus au profil. Je les regardais dans les yeux et je savais qu'on me disait non parce que j'étais noir. C'est souvent des coups. Ils ne te disent pas qu'ils ne te prennent pas parce que tu es noir mais tu le remarques tellement dans leurs yeux. Je pensais que la France était un pays ouvert. Il y a plein d'étrangers mais comment ils font alors? Je n'ai pas baissé les bras j'ai continué à chercher et j'ai trouvé des bons gens mais il faut chercher beaucoup. Quand tu n'as pas une bonne morale, je comprends pourquoi certains africains ne vont plus à la sous-préfecture. Ils ont été déçus une fois,

deux fois alors ils préférèrent ne plus y aller et rester cachés et sans-papiers toute leur vie. Les gens ne t'insultent pas mais les gestes qu'ils font peuvent te démotiver d'un coup surtout quand tu es jeune. Quand tu es jeune tu as besoin d'être accompagné parfois. Dans mon cas, je savais ce que je voulais donc je n'avais pas besoin d'encouragement de la famille, je m'encourageais moi-même. Quand on te rejette juste parce que tu es noir, c'est des coups que tu prends. Il m'est arrivé de rentrer et de déprimer pendant une semaine parce qu'on m'avait rejeté parce que j'étais noir. Mais après la déprime passe, je prends encore mes cv et les envoient. Un jour quelqu'un m'a dit oui je me suis dit: « Ah enfin ». Quelqu'un qui sait qu'il ne faut pas me prendre parce que je suis noir mais par rapport à ce que je fais, ce que je sais faire. Et la personne n'a pas été déçue donc c'est très bien.

Tu travailles encore au même endroit?

Non, la maintenant je suis en alternance. Donc je suis deux semaines à l'école et deux semaines en cours. Je suis en bac pro esthétique. Donc c'est un nouveau patron parce que je devais le faire en alternance. Mon boulot ne pouvait pas me prendre en alternance et j'ai du chercher quelqu'un d'autre.

Financièrement pendant la période où tu as cherché du travail, est-ce que ça a été difficile?

C'était difficile, mon ami (celui qui l'a aidé à partir) qui connaissait ma situation a été très gentil. J'avais déjà des sous de côté avant de partir mes ça ne pouvait pas me suffire pour le temps de faire l'équivalence de mon diplôme où je devais manger... Il m'a aidé déjà pour le loyer, je ne voulais pas abuser. Je me rappelle que j'ai travaillé un peu dans un bar au noir pour me faire des sous. Je travaillais la nuit en étant serveuse par exemple. Mais au noir, c'était pas légal. Avec ça j'ai pu subvenir à mes besoins. Et j'ai promis à mon ami de le rembourser dès que j'aurais trouvé du travail.

As-tu des désillusions par rapport à la France?

En fait, la décision a été prise sur un coup de panique. Avant de venir en France, je ne m'étais pas posée la question de savoir si c'était bien ou pas. Dans ma tête, l'idée c'est de m'éloigner au plus vite possible avant que mes parents me retrouvent. Je n'étais pas la fille rêveuse de la France, ça m'est tombé dessus un peu par hasard. Je pense que s'il n'y aurait pas eu cette décision de la part de ma famille, je serais toujours en Afrique. Je m'y plaisais bien. Donc c'est par coup de panique que j'ai pris cette décision, je ne m'étais pas imaginée la France en fait. Je me suis lancée sur le coup et j'ai essayé de faire comme je pouvais. Quand je regardais les infos, j'entendais parler de la France en Afrique. Je savais que c'était un pays développé, un grand pays. Je ne m'étais pas posée la question de savoir les mauvais côtés et des bons. C'est un peu comme si j'ai découvert la France en y allant. Donc je ne m'attendais pas à grand chose de la France. C'est maintenant que je vois les bons et les mauvais côtés et je sais que ça doit être pareil partout. Je ne juge pas et je m'y plais. Les gens sont sympas. Il y a des hauts et des bas, c'est pas tous les jours dimanche.

Il y a t'il des déceptions, des choses qui te choquent?

J'ai toujours vu les pays développés nettement supérieur à l'Afrique. Et quand je suis venue ici, je me suis dit que le pays a beau être riche, il y a des pauvres aussi. Quand j'ai vu des gens dormir

dans la rue en plein froid, je me suis dit c'est mieux d'être en Afrique au moins c'est chaud. C'est pas possible que les gens puissent dormir dehors quand il fait froid. La pauvreté est partout, il faut travailler pour soi pour ne pas être à leur place. Eux sont dans le froid et moi, un étranger qui vient, je suis au chaud. Ca c'est le mauvais côté. Le bon côté c'est qu'on est accepté ici. Quand tu arrives en France, c'est à toi de t'adapter, d'apprendre à vivre comme eux (les Français). Les gens sont chez eux ici, si tu arrives et que tu n'arrives pas à t'adapter, il ne faut pas leur en vouloir. C'est à toi d'accepter certaines choses qui ne sont pas comme chez toi. J'ai déjà eu un rappel à l'ordre ici. Et on m'a envoyée à l'OFII pour apprendre mes droits et devoirs. En une semaine, on m'a apprise à chanter la Marseillaise. Et j'ai dit au professeur que certains Français ne la connaissent pas la Marseillaise alors pourquoi nous l'apprendre. Le pain était offert par l'association alors j'y allais tous les jours. Quand on te provoque en Afrique, tu te défends tout de suite, t'as pas peur de te blesser ou quoi que ce soit. Au début quand je suis venue ici, j'avais ces problèmes avec « mes cousins arabes ». C'est pas raciste, je ne suis pas raciste! Les autres africains du Maroc ou de je ne sais où, ils sont un peu insolent des fois, un peu irrespectueux envers les femmes et j'ai pas trop aimé ça. Un jour l'un d'entre eux m'a sifflée dans la rue, m'a suivie puis m'a traitée de salope. Je me suis mise à le gifler en lui disant de répéter. Et je lui ai donné des coups en lui demandant s'il me connaissait. Lui ne retournait pas mes coups car il connaissait les règles. Il ne faut pas taper en premier, je ne savais pas ça, moi. Je l'ai blessé un peu à l'oeil. Quand les policiers nous ont embarqués, c'était moi qui était en tord car j'avais frappé en première. Désormais j'ai compris qu'il ne fallait pas frapper en premier mais appeler la sécurité. C'est une leçon de vie que j'ai prise.

As-tu rencontré des difficultés au moment de passer la douane à l'aéroport?

Ah oui. Déjà, j'étais trop suspecte car j'étais très jeune et on voyait sur mon papier « mariée ». C'est suspicieux de voir que j'ai à peine 18 ans depuis 2 mois et que j'ai déjà épousé quelqu'un. Cela posait plein de question. Il y avait des douaniers sympas, ils me regardaient et ils disaient: « c'est une fille qui sait ce qu'elle veut ». Mais les autres demandaient des précisions. Après j'ai eu un problème avec mon passeport parce qu'ils pensaient que ce n'était pas moi sur la photo. Tout ça c'est pour te décourager. J'étais déterminée du coup ils ne savaient plus quoi faire tellement je me défendais bien. A ce moment-là, j'avais un accent africain dans mon français. Je regardais vraiment les gens dans les yeux. Quand ils me regardaient, ils voyaient que c'était ce que je voulais et qu'il ne fallait pas qu'ils se mettent en travers de ma route. J'étais très convaincante et sincère. Je n'étais pas là à vouloir me justifier de rien du tout. Je disais pourquoi j'étais là et pourquoi j'y allais et donc j'étais très convaincante. Le seul truc que je ne disais pas c'est que j'ai fait un mariage. Je pense qu'ils n'avaient pas besoin de savoir. Mais si j'y retourne et qu'on me pose la question, je leur dirais que j'ai fait un mariage blanc et que j'ai bien été reçu en France histoire de rigoler un peu.

Tu as dit que tu avais fui un mariage forcé. Est-ce une pratique courante au Bénin?

Au Bénin, chaque village a sa propre culture. Moi la mienne c'est ça. Je pense qu'en Afrique, c'est toujours ça dans les autres pays. C'est la famille qui choisit le mari. Maintenant, les parents sont malins, ils ne te font pas croire qu'ils choisissent, ils font tout pour te faire croire que le choix vient de toi. Et quand tu te retrouves avec cette personne, tu te rends compte que ce n'est pas toi qui a choisi mais ta famille.

Ce n'est pas la peine que je te demande si tu as des enfants?

Non, pas encore. J'en aurais mais pas tout de suite.

Tu as dit que tu ne savais pas si tu souhaitais rester ou pas. Mais as-tu un projet de retour au Bénin?

Oui, j'aimerais bien avoir une maison, pourquoi pas au bord de la plage en Afrique. Je fais parti d'une association qui s'occupe des orphelins. J'ai fait une formation pendant 6 mois en pédiatrie. L'association compte beaucoup sur moi en France et ils ne se rendent pas compte que ce n'est pas aussi facile que ça. Des fois, il m'arrive d'aller dans mes immeubles et de mettre un mot comme si vous vous débarrassez de vos poupées et d'autres objets liés à l'enfance, je peux les envoyer en Afrique pour mon association ». Ca à l'air d'être utile, des fois, ils envoient des lettres de remerciement que je montre et transmets. J'ai plein de projet en Afrique. Et rien que pour réussir le projet, il va falloir que je travaille pendant très longtemps pour pouvoir mettre tout ça en place. C'est pour ça que je ne vivrais pas toute ma vie en France. Mais je ne m'étais pas posée la question. Je suis trop attachée à l'Afrique pour vivre ici toute ma vie. Je profite de ma jeunesse pour travailler et quand je serais plus mature, quand j'aurais la trentaine, je saurais vraiment si je veux revenir en Afrique. Pour l'instant je travaille et ce n'est pas ma préoccupation du moment.

Il y a une question que j'ai oubliée. Comment as-tu financé ton départ?

Au début, j'avais une partie des sous pour faire mon passeport et mon ami m'a payé le reste. J'avais encore un tout petit peu histoire de vivre six mois. En six mois, je savais que je pourrais du travail au moins au noir pour compenser. Et en même temps je savais que mon pote ne m'aurait pas laissé comme ça sans nourriture ou sans toit donc ça m'a mise en confiance. J'avais tout le temps envie de lui prouver qu'il pouvait compter sur moi et que je ne ferais pas n'importe quoi pour le mettre dans des problèmes. Je voulais qu'il sache que j'étais vraiment motivée et je ne voulais pas le décevoir.

As-tu une idée du coût à peu près du passeport et du billet d'avion?

Le passeport m'a coûtée 65€ en Afrique et le billet d'avion m'a coûtée 765€ pour venir ici.

Combien te coûtait le loyer ici?

Au début, il ne faisait pas payer. Mais là le loyer est à 450€. Comme je suis dans les règles avec les APL ça va en fait.

Vois-tu quelque chose à ajouter?

Je pense que toutes les grandes questions pour un immigré ont été posées. Ca me fait plaisir que des gens me posent ces questions, c'est bien.

Il s'ensuit un long dialogue à propos de l'écriture d'un livre et du cours.

(...) Je t'ai plus dit à toi en quelques minutes qu'à mes amis en quelques années. Ils ne connaissent rien de moi.

Rahim O. (Burkinabè, arrivé en 2013, 23 ans)

J'ai réalisé mon entretien avec Rahim O. le jeudi 6 novembre 2014 chez lui dans une résidence universitaire de Lyon, dans une pièce commune au rez de chaussé de son immeuble. L'entretien a duré 40 minutes. Rahim est né le 12 septembre 1990 à Kadiogo au Burkina Faso. Il vit seul. J'ai rencontré Rahim par l'intermédiaire d'un ami commun à qui j'avais parlé de ce projet et qui se trouve être dans le même Master que Rahim. La prise de contact s'est faite par mail puis par téléphone et il a très vite accepté l'entretien. J'ai choisi ce témoin parce que je ne connaissais pas, personnellement, de personnes primo-immigrantes et Rahim était le seul contact que j'avais dans le cercle de mes connaissances élargi.

L'entretien s'est déroulé sans difficultés particulières. De temps en temps, Rahim insistait pour parler de l'état de son pays et de l'Afrique en général. Cela nous éloignait du but de notre entretien et je n'ai pas retranscrit ces moments qui ne rentrent pas dans le cadre de notre étude. Parfois, il a fallu insister un petit peu pour revenir sur le sujet principal, c'est à dire lui.

Concernant les facilités, je crois que son âge qui est proche du mien a joué un rôle prépondérant. Il n'y avait pas de fossé générationnel entre nous et je suis convaincu que cela a joué dans la manière dont Rahim a pu me parler durant l'entretien. Le tutoiement s'est très vite imposé et une certaine décontraction aussi. Le lien de confiance qui s'est installé peu à peu est né de la complicité qui résultait de notre âge commun, celui-ci favorisant le partage de nombreuses références. Je crois que le fait de faire des études supérieures au même niveau de Master a aussi contribué à rendre l'entretien plus facile tout comme sa maîtrise de la langue française. Ainsi, il n'y avait pas vraiment de fossé générationnel, social et linguistique. Cela a contribué à me faire accepter comme « un parmi les siens » pour reprendre l'expression de Sirna, et « cette proximité sociale, vraie ou supposée, mais en tout cas perçue en tant que telle par [l'enquêté], a permis l'instauration d'un sentiment de confiance. » Je peux affirmer qu'il y avait des différences culturelles entre lui et moi mais celles-ci n'ont pas entravé la marche de notre entretien. A la différence de Sirna, je n'ai pas trouvé « la distance sociale et générationnelle entre l'enquêteur et les enquêtés ».

Concernant le fait que ce soit un homme, je ne suis pas sûr que cela ait eu un impact certain sur la menée de notre entretien. Je pense que l'élément déterminant de cette entretien dans la relation de confiance reste l'âge et la situation sociale.

Du fait de son arrivée récente et de sa jeunesse, je n'ai pas rencontré le problème de Sirna celui « d'un récit fragmentaire déformé par la reconstruction à priori »³. Les souvenirs sont clairs, il n'y a pas de problème de dates et le fait que cette arrivée corresponde à un objectif honorable, les études, fait qu'il n'y a aucune humiliation à cacher. Par contre, son discours peut exagérer la place de ses études dans son récit d'arrivée dans la mesure où il ne retient, en priorité, que ce qui concerne cet aspect là. Je me rends compte que d'autres aspects plus personnels auraient pu être soulevés si j'avais un peu plus insisté. En ce sens, on peut dire qu'il s'est fait « l'idéologue de sa propre vie »⁴ pour reprendre le terme de Bourdieu et a participé à la production officielle de soi à travers le caractère totalisant qui définit ses études.

Ainsi, l'entretien s'est beaucoup centré sur ses études car elles sont les raisons de son départ du Burkina Faso et de son arrivée en France. Ainsi, pour chaque sujet abordé, Rahim revenait sans

cesse sur cette « noble » raison qui lui avait fait quitter son pays. Le sentiment de nostalgie est très présent mais Rahim sait pourquoi il est ici et il envisage, dans un avenir encore incertain, un retour probable en Afrique. Ainsi, peu de place sont laissés aux sentiments mais à la justification par ses études du fait d'avoir quitté sa famille. Comme il le dit, si ses parents le financent, ce n'est pas par rapport aux sentiments, mais pour une cause académique, qu'il considère comme noble.

Quand es-tu arrivé en France ?

Cela fait deux années académiques, je suis arrivé en 2013 pour le second cycle. J'ai fait le Master 1 à Dijon mais il s'avère que par la suite j'avais pas la spécialisation environnement à Dijon et là je suis venu à Lyon pour poursuivre.

Tu es venu seul en France ?

Oui, je suis venu seul.

Tu habitais avec qui au Burkina Faso ?

Avec mes parents et mon frère et mes deux sœurs. J'ai un grand frère et une grande sœur et une petite sœur qui sont encore au Burkina Faso. Mon grand frère a fini ses études, ma grande sœur pareillement, il y a juste ma petite sœur qui doit passer son bac dans deux ans.

Quels emplois ont tes parents ?

C'est anonyme hein, il n'y a pas de soucis hein ? *[rires]* Bon ils sont dans le domaine de l'entrepreneuriat, généralement je ne parle pas trop de ça.

Tu habitais où au Burkina Faso ?

A la capitale, Ouagadougou.

Est-ce que des membres de ta famille comptent venir en France ou bien rester sur place ?

Mes parents vont rester, comme mon grand frère et ma grande sœur, j'ai ma petite sœur qui viendra peut-être faire ses études mais c'est pas sûr que ce soit la France, elle veut plus que ce soit un pays anglophone, les États-Unis. Mon grand frère et ma grande sœur sont déjà stables, mon grand frère a fait des études, il est resté un peu en Afrique, il s'est spécialisé dans le domaine du bâtiment, il gère la boîte. Ma grande sœur elle a fini ses études, elle travaille dans le domaine de l'administration.

De quelles manières communique-tu avec ta famille ?

Il y a plusieurs moyens de communication, Internet, le téléphone, Skype, Facebook.

Tu es déjà retourné au Burkina Faso ?

Non, ça fait deux années académiques que je suis arrivé, je suis pas rentré l'année dernière parce que je devais finaliser mes dossiers ici et comme je devais changer de ville, il fallait que je trouve une résidence, le CROUS ne m'avait pas donné une réponse favorable, donc j'étais obligé de prendre un appartement chez un privé, ça fait que j'ai pas pu rentrer. Parce qu'il fallait aussi mieux me préparer pour cette année. Donc non je suis pas encore rentré, même si normalement j'aurai du rentrer.

Tu comptes rentrer prochainement ?

Oui, je compte finir le Master 2 en temps normal, il va rester la thèse mais j'aurai quand même un petit temps pour rentrer et revenir.

Est-ce que ta famille est déjà venue te voir ?

Non, pas encore. C'est par le téléphone.

Quelles sont les causes de ton départ ?

C'est pour bénéficier d'un cadre académique. J'ai fait tout mon premier cycle au Burkina Faso après le bac dans une seconde ville qui s'appelle Bobo-Dioulasso. Moi, la spécialisation que je visais c'était plus le domaine de l'environnement et au Burkina Faso c'est pas un domaine qui est très développé. En Afrique c'est pas évident de trouver une université qui me donnera le bagage nécessaire que je veux, dans l'environnement.

Par quels moyens de transport es-tu venu ?

L'avion.

Comment as-tu financé ce voyage ?

Personnellement, je l'ai pas financé, c'est plus mes parents qui l'ont financé.

C'est toi qui as pris cette décision de partir ?

Oui c'est moi qui l'ai prise.

Il n'y a pas eu de résistances de la part de ta famille ?

Alors bon, pas de résistances et ça m'étonnerai qu'il y ait des résistances parce que c'est quand même une bonne volonté. Je sais que ma grande sœur n'a pas voulu quitter le contexte du Burkina, elle, ça ne lui dit rien. Et même quand on cause, elle ne se sent pas prête à venir, à part peut-être pour des vacances. Quand on part, ça fait un peu bizarre, il y a de la tristesse, mais c'est pour des objectifs nobles, académiques. Et quand tu vois tout l'investissement que font les parents, c'est pas une histoire de sentiments, mais plutôt pour réussir et atteindre ses objectifs.

Tu as été soutenu par tes parents ?

Oui, mais pour la thèse, j'aimerais bénéficier d'une allocation. Après ça, j'aimerais essayer de trouver un petit boulot au Burkina Faso, en Afrique de l'Ouest, parce que je vise des organismes

internationaux et faire une thèse en entreprise. Cela ne s'avère pas assez concret pour le moment, mais les parents ils se proposent toujours de financer pour mon doctorat mais je me rends compte que ce serait plus intéressant que j'ai une allocation de thèse plutôt que de toujours compter sur les financements qui viendront des parents. Pour le moment, je vise l'allocation de thèse, au pire, j'ai ces fonds propres.

Au début de ton arrivée en France, tu étais à Dijon c'est ça ?

Oui j'ai pris l'avion pour Paris en 2013, puis à Dijon avec le train.

Tu t'es installé comment ? Tu avais une connaissance sur place ?

J'avais pas quelqu'un spécifiquement, c'était la première fois que je venais en France et là-bas aussi le CROUS ne m'avait pas donné de chambre. Quand je suis arrivé la première nuit j'étais à l'hôtel et mes parents ont contacté une de leurs connaissances, quelqu'un qui était sur Dijon, on a pu me mettre en contact avec cette personne qui est venue. Le lendemain on est allé au CROUS, j'ai expliqué ma situation, en plus j'étais un peu en retard d'une ou deux semaines, je leur ai donné mes dossiers, ils m'ont dit qu'ils les avaient reçus mais tardivement, donc j'étais sur une liste d'attente. Du coup c'était pas évident que je reste à l'hôtel. Donc j'ai patienté quatre jours comme ça puis ils m'ont donné une réponse favorable.

Et après Lyon ?

Oui, j'y suis allé en août la première fois, je suis reparti à Dijon et je suis revenu en septembre à Lyon. Comme par hasard on me met encore sur une liste d'attente [*rires*]. Je suis donc allé chez un privé et c'est récemment qu'on m'a accordé une chambre ici. Toujours est-il qu'il est plus facile d'être dans des résidences universitaires, le prix est moindre et tu bénéficies d'un cadre vraiment étudiantin, je préfère plus ce cadre.

Tu as un projet de retour au Burkina Faso ?

Oui et toutes les décisions que je prends sont surtout axées sur ma capacité à continuer le développement du Burkina Faso et de l'Afrique de l'Ouest. J'irai peut être aux USA aussi mais pour approfondir l'anglais mais c'est pas trop une priorité, c'est un projet linguistique.

Tu aimerais revenir quand en Afrique ?

Dans mon projet c'est après ma thèse et je prépare ça en postulant un peu dans les organismes.

Où as-tu appris le français ?

Dans ma famille, mais on a une diversité culturelle, personnellement je parle au moins quatre langues en plus du français et de l'anglais. Il y a le mooré qui est une langue nationale, le français c'est notre langue administrative, au Burkina Faso, on a une soixantaine d'ethnies et donc soixante

langues, donc il y a le mooré, le dioula, tu as le songhai et tu as la langue bisssa, c'est les quatre langues que je parle.

Quelle est la langue à laquelle tu es le plus attaché, où tu as le plus de liens culturels ?

C'est très relatif, ça dépend du milieu, à l'école au Burkina Faso, on parle le français, à la famille on parle le français mais on parle aussi notre langue, c'est un peu un mélange, mais de manières approfondie on parle plus notre langue que le français.

Quelle langue nationale tu utilises avec ta famille ?

On parle au moins trois langues, il n'y a pas une langue, il y a la langue paternelle, la langue maternelle, j'ai une diversité culturelle en ce sens aussi, mon premier cycle je l'ai fait à Bobo-Dioulasso est avec la langue la bas, ça me faisait une troisième langue. Et j'ai côtoyé une quatrième langue aussi que j'apprends.

Tu as rencontré des gens de la communauté burkinabaise en France ?

Oui, oui pas mal de gens. Ici, pas trop pour l'instant parce que je viens d'arriver mais je sais qu'il y a une association de burkinabés à Lyon.

Tu vas prendre contact avec eux ?

Oui, oui, mais pour l'instant je suis pas trop motivé pour le faire, j'ai pas mal de trucs à gérer sur le plan académique déjà. Il faut que je trouve le temps pour les contacter plus tard, me présenter, faire de nouvelles connaissances, mais là c'est pas une priorité.

Et à Dijon ?

C'était la même chose, j'avais pris le temps de m'installer et les choses se font naturellement.

Tu as des amis burkinabés à Lyon ?

Oui, oui pas mal de potes que je connaissais déjà du Burkina Faso.

Tu as perçu une sorte de solitude en France, de la nostalgie ?

Oui, c'est presque évident parce que les relations ici elles sont très froides par rapport à celles qu'on trouve dans ma culture. Sur ce plan, il y a un peu le mal du pays. Mais on surmonte vite parce qu'on sait pourquoi on est là, c'est pour des objectifs et il faut les atteindre. C'est un brassage culturel, tu ne prends que l'aspect qui te plaît. La froideur ici m'a frappé, les gens sont très froids. Mais je ne généralise pas, mes potes en classe sont très gentils, il n'y a pas de soucis tu vois. Mais il s'avère que tu rencontres aussi des personnes qui sont très froides mais c'est quand je compare les relations entre ici et au Burkina, c'est très relatif. Mais quand je fais la comparaison entre les deux pays, je me rends compte qu'il n'y a pas réellement cette ouverture, ça peut générer un peu de solitude. Moi, ça me dit pas grand-chose qu'une personne reste distante parce que je suis très distant de nature

aussi, mais ça va. Je sais que si un étranger vient chez moi, il est dépaysé c'est évident et je chercherai à le mettre un peu dans le bain, là on sait que tu es dépaysé, que tu ne comprends pas le système mais on t'observe.

Comment tu as pu prendre contact avec des français, te constituer un réseau social ?

Cela s'est fait naturellement, c'est plus des amis de classe et aussi dans les résidences universitaires c'est très intéressant parce qu'on se fait plein d'amis. Mon réseau je l'ai construit de cette manière.

Tu vis seul à Lyon ?

Oui.

Est-ce que tu penses à une naturalisation française ou c'est pas à l'ordre du jour ?

Franchement non. C'est pas pour avoir un raisonnement vexant, personnellement je me sens bien dans ma nationalité, j'ai pas réellement besoin d'une autre nationalité, je ne trouve pas d'autres avantages à chercher une autre nationalité, j'ai le sang burkinabé en moi, j'ai le sang africain en moi, c'est une fierté pour moi ce continent qui m'a vu grandir, j'ai vraiment la ferveur de lui rendre hommage et de remercier ce beau continent. La France, elle a pas besoin de moi, je suis venu ici parce qu'il n'y avait pas une spécialisation en environnement et moi si j'arrive à me spécialiser en environnement il serait très intéressant de revenir parce que ça fait une valeur ajoutée, ce serait très avantageux que je revienne et servir mon pays. Donc, personnellement la nationalité, j'en ai pas vraiment besoin et ça veut pas dire que je n'aime pas la France non. Si je ne l'aimais pas, je serai pas venu. J'aime la France, j'aime la manière de vivre, je prends ce qui m'intéresse mais je me sens mieux africain, je préfère rester authentique.

C'est quoi que tu aimes en France ?

La structure de l'administration, il y a certain dynamisme, c'est grâce aux institutions que la population est dynamisée, il y a des horaires qu'il faut respecter par exemple ici le bus n'attend personne, tu es obligé d'aller à l'heure, le métro il faut le respecter, il y a cette cohésion qui fait que la population est dynamisée. Il y a trop de laisser faire en Afrique.

Tu te sens vraiment africain dans sa globalité j'ai l'impression ?

Oui, quand on me demande de quelle nationalité je suis, je dis africain, je ne fais pas trop cette différence, et il y a pas intérêt à faire cette différence. L'Afrique a besoin d'être uni pour s'en sortir, il faut cette cohésion.

Et ton attachement à la France, il existe ?

Oui, j'aime la France. Mais je ne dirai pas je suis Français parce que je m'identifie à ce que je suis réellement si on me demandait je dirai que je suis étudiant de Lyon 2, en Master 2 Risque et environnement, que je suis résident à Mermoz, je suis étudiant en France, je suis pas Français, étant

en France je me conforme aux normes françaises, tout ce que je trouve très positif dans votre fonctionnement je copie, c'est ce qui fortifie ma personnalité et m'apporte un atout supérieur à celui qui n'a qu'une vision de l'Afrique ou celui qui n'a qu'une vision de la France. L'avantage de quitter un pays sous-développé pour un pays développé ou l'inverse c'est de pouvoir faire la comparaison des deux et de faire sa propre analyse. Je suis burkinabé, j'ai été influencé par pas mal de pays africains et j'ai aussi été influencé par les pays occidentaux notamment la France.

Pour parler un peu de culture, est-ce qu'en France tu cherches à perpétuer des habitudes culinaires, à chercher de la nourriture burkinabaise ?

Oui [*rires*] c'est pas qu'ici ça me convient pas, il y a plein de plats français qui me plaisent bien et il y a une de vos cultures, celle de tout le temps prendre du fromage que j'aime bien et je me retrouve à avoir pas mal de produits comme ça chez moi mais quand je prépare une spécialité vraiment africaine, du Burkina ou quand je me retrouve dans un restaurant comme ça je tire vraiment beaucoup plus de satisfactions, ça me donne comme une sorte de nostalgie, je me sens mieux quand je mange mes plats [*rires*] ça va de soi, ça va de soi.

Tu connais des endroits où tu pourrais acheter ta nourriture ?

Oui oui, il y a des marchés soi-disant africains ici, il y a des boutiques où tu retrouves ces produits, souvent oui ça me plaît bien, mais au Burkina Faso je mangeais des produits d'ici, les croissants chez moi c'est pratiquement ce que je prenais au petit déjeuner.

C'est quoi un plat typique burkinabé par exemple ?

Je vais te parler d'un plat que j'arrive à cuisiner très facilement, c'est par exemple, du mafé, c'est du riz qu'on accompagne avec une sauce à la pâte d'arachide et aussi beaucoup de poulet parce qu'on mange pas mal de viande quand même.

Est-ce que tu essayes de perpétuer une habitude vestimentaire ?

L'habitude vestimentaire que j'avais depuis le Burkina Faso, je ne l'ai pas changé quand je suis venu ici.

Il n'y a pas de particularités vestimentaires au Burkina Faso ?

Oui, il y a des habits traditionnels et au Burkina Faso il arrive parfois que dans les écoles et les universités on organise des journées traditionnelles et chaque ethnie est amenée à s'habiller comme les grands parents le faisaient.

Et en France ?

Oui, j'ai des chemises comme ça.

Tu as déjà travaillé en France, en parallèle de tes études ?

L'année dernière j'étais allé à la mairie c'était réellement pour bénéficier du cadre, de m'intégrer dans le système après les cours. Parce que j'ai fini en mars, j'étais en laboratoire de recherche donc j'avais beaucoup de temps parce que j'étais pas mal avancé et en mars je trouvais que j'avais beaucoup de temps libre donc j'ai postulé à la mairie de Dijon et j'ai occupé des postes d'animateur dans les garderies et les écoles primaires, assister les enfants à midi, devoir trouver des jeux, des pauses récréatives

Et à Lyon ?

Non j'ai pas encore postulé, je finis mes cours en février ici et après je fais mon mémoire je dois voir la tournure des choses si c'est très intensif parce que j'ai déjà proposer un sujet de recherche et il y a pas mal de trucs que je dois corriger, il y a d'autres thèmes qu'on me propose aussi, donc pour l'instant j'ai pas cherché un travail ici. C'est pas mal d'avoir un job d'étudiant, ça permet de soulager un peu la poche des parents.

Tu avais travaillé au Burkina ?

J'ai fait pas mal de stages, ici aussi l'année dernière à Dijon, surtout dans le domaine académique.

Est-ce que tu as connu une désillusion en venant en France ou tu es satisfait de ta venue ?

Oui, je suis satisfait, mon ambition c'est une formation académique spécialisé dans le domaine de l'environnement et ça ça a répondu à mes attentes. La froideur des relations c'est pas vraiment un aspect qui m'importe, donc je suis très satisfait d'être en France oui.

Tahar B. (Algérien, arrivé en 1962, 73 ans)

Mon entretien avec Tahar B. a eu lieu le samedi 1^{er} novembre après midi, au domicile de l'interrogé, aux alentours de 14 heures ; il a duré une heure. Tahar vit à Feyzin. Nous nous sommes installés dans le salon pendant que sa femme Ribba était occupée dans la cuisine.

Tahar est né en Algérie, à Souk-Ahras en 1941, il réside en France depuis 1962 et est en couple avec Ribba B. depuis 1975, date du mariage religieux. Il a eu trois femmes au cours de sa vie (dans l'ordre chronologique) : une en Algérie pendant une dizaine d'années, dont il a eu trois enfants, une femme française dont il a eu deux enfants, et une femme née en France, dont les parents sont Algériens, dont il a eu deux enfants.

La décision d'interroger Tahar, qui est mon oncle maternel, s'est faite de manière rapide, suite à l'impossibilité de rencontrer la première personne que je devais interroger. En choisissant mon oncle, j'avais conscience des difficultés qui pourraient se présenter à moi. La proximité familiale et affective, a l'avantage de permettre d'aller plus rapidement aux questions-clés durant l'entretien. Cependant cette proximité affective peut rendre inintelligible certains passages qui font appels à des références que partages avec mon oncle. De plus, la position familiale de mon oncle (homme, plus âgé que moi) a du nécessairement le conduire à déformer ou à occulter certains éléments de son propos. Enfin, certains secrets de famille n'ont pu être qu'effleurés au cours de l'entretien (par exemple, la question de sa relation avec sa seconde femme). La relation de confiance qui existait dès le départ m'a permis d'aller au cœur de certains points, mais les secrets de familles ont pu empêcher mon oncle de révéler certains éléments qu'il aurait pu révéler à une personne totalement extérieure et étrangère qu'il n'aurait plus revue après l'entretien.

Les recherches en amont m'ont permis de surmonter une partie les difficultés d'un premier entretien et d'en saisir les enjeux. Ainsi, les lectures m'ont aidé à formuler des hypothèses qui ont pu être confirmées – ou non – lors de l'entretien. Par exemple, aussi bien Francesca Sirna⁶⁸ que Yamina Benguigui⁶⁹ constatent que « le destin des uns dépendait de celui des autres »⁷⁰. Il ne s'agissait donc pas seulement, durant l'entretien, de considérer le destin de l'individu mais celui de toute la famille. Avoir cette hypothèse de départ m'a permis de poser les bonnes questions pour confirmer ou invalider cette hypothèse (qui s'est révélée plus juste et peut être considérée comme un fil conducteur).

Une grande difficulté à laquelle j'ai été confronté a été de savoir comment poser les questions, et s'il fallait en poser. Dans « Diversité des natures, Diversité des cultures », Philippe Descola écrit : « un anthropologue ne commence à faire du bon travail qu'à partir du moment où il arrête de poser des questions, où il se contente d'écouter ce que les gens disent et essaye de comprendre ce qu'ils

⁶⁸ SIRNA Francesca, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, 164 pages.

⁶⁹ BENGUIGUI Yamina, *Mémoire d'immigrés, l'Héritage Maghrébin*, 1997.

⁷⁰ SIRNA Francesca, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane (dir.), *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, 164 pages, p.10

font »⁷¹. Bien sûr, je ne peux adopter la démarche d'un anthropologue à cause des modalités même de l'entretien. Je ne peux passer des jours à observer et à tenter de comprendre : je suis limitée dans le temps (une heure) et dans l'espace (je reste dans le salon). Ces conditions de départ me poussent à chercher au plus vite des réponses et devraient en elles-mêmes justifier pleinement la nécessité des questions. Mais je reste sensible à cette phrase que Descola ajoute à son propos : « poser une question c'est déjà un peu définir la réponse »⁷².

Je me suis également beaucoup interrogée sur la retranscription, ou plutôt sur la traduction de l'entretien. Passer à l'écrit l'oralité est un travail complexe. Comment retranscrire les exclamations, les soupirs, les rires, les silences ? J'ai tenté de retranscrire fidèlement les silences qui me paraissaient importants, mais comment caractériser le silence ? Il en va de même pour les rires ou les exclamations. Notre écriture n'a qu'un point d'exclamation. Mon oncle s'exprime en s'exclamant : mais ces exclamations veulent dire tellement de choses différentes. Il existe une infinité de nuances dans ces exclamations, cela va du rire à la tristesse, en passant par la nostalgie ou l'insurrection, comment transmettre cette richesse ? J'ai dû parfois enlever des exclamations qui donnaient au texte un caractère emporté qui ne correspondait pas à ce que m'avait communiqué mon oncle. Le texte communique les idées au détriment des sentiments ou des sensations. Mais il se dit énormément de choses au-delà des mots... Je m'excuse de ne pas avoir pu le retranscrire entièrement au travers du texte.

Le travail en amont, qui, en posant des hypothèses, oriente déjà les questions, le caractère artificiel de l'entretien (poser des questions précises dans un temps et un espace limité), mais également la retranscription après l'entretien, sont autant de déformations, qui me questionnent sur la validité de cette recherche. Je vous livre donc ici, la forme finale d'une chose informe et innommable (on l'appellera pourtant entretien) de ce qui a été mainte fois retravaillée et se situe aux marges de ce qu'a pu dire mon oncle, de ce que j'ai pu entendre, ce que j'ai pu comprendre et ce que j'ai pu traduire.

Je voudrais savoir ton parcours migratoire. Comment as-tu fais pour arriver en France en tant que migrant ?, quelle était ta vie en France... Le thème de l'entretien est sur ta migration en France, sur la famille. J'ai quelques petites questions à te poser. Ça va ?

Pas de problème

Est-tu venu seul ou accompagné ? Quand tu es parti d'Algérie, d'où es-tu parti ? Comment ? Pourquoi tu es parti et comment ça s'est passé ?

C'était après l'indépendance. C'était en soixante-quatre. Il n'y avait pas de boulot. Rien. Comment j'étais parti : j'avais un cousin qui vivait ici, qui travaillait à Marseille, au chemin de fer. Quand il est venu en vacances, il m'a ramené avec lui. Je venais de la ville de Soukaras. A l'époque, il n'y avait même pas... 20 000 habitants. C'était une petite ville.

⁷¹ DESCOLA Philippe, *Diversité des natures, diversité des cultures*, Bayard, Les petites conférences, 2010, 85 pages, p. 61.

⁷² IDEM, p. 61.

Tout le monde se connaissait ?

Oui, je connais tout mon quartier, à l'époque on vivait... on s'entraidait, on venait de passer toute la guerre. Donc on s'entraidait, je connais tout le monde. Tout le monde ! Et à l'époque les gens, t'as rien, ils t'aident. Tu vois ?

Quand tu es venu en France, comment ça t'a fait ? Y a-t-il eu un décalage avec cette vie là-bas ?

Le décalage pour la vie, oui. J'arrive dans le port de Marseille. On dort à l'hôtel et le lendemain on part à l'entreprise. Le logement : dans des wagons de bestiaux. Je travaillais entreprise D. Elle était de Paris. Et mon patron c'était le maire de P.

Tu t'es retrouvé à Marseille grâce à ton cousin ? Tu es rentré avec ton cousin...

Oui, parce qu'ils m'ont embauchés avec lui. On travaillait dans la même boîte. Ça a été facile, parce qu'à l'époque le travail, il y en avait de partout. Les années soixante, c'était vraiment les années... D'ailleurs le patron à la fin, en 64, il me donnait l'argent pour aller chercher les ouvriers. De Marseille, il leur payait le voyage pour aller jusqu'aux wagons. On dormait dans des wagons. On était six par wagon, sur des lits superposés, des matelas en paille, une couverture, et en avant (rire). Que des garçons.

Et les filles ?

Ah, y'en a pas, y'en a pas. Célibataires.

Toi, tu étais célibataire à la base ?

Bah non, en Algérie j'ai laissé, ma femme avec un gamin, Houssine.

Tu avais quoi comme espoir en partant, par rapport à ta femme ?

Je n'avais pas le choix. Travailler là, et envoyer un peu d'argent, à ma femme et au gamin. Dans l'espoir, que dès que j'aurais un peu plus d'argent, j'achèterais quelques animaux. Surtout, je revenais, j'avais dit que je revenais au pays.

Tu partais pour revenir...

Oui, pour faire un peu d'argent et pour revenir après.

Tu avais quel âge quand tu es parti ? Quand tu es arrivé en France ?

21 ans.

Tu avais fait l'armée pour la France ?

Oui, je suis rentré en 59, j'avais quel âge ? 41 à 59... 18 ans. Il me manquait à moi parce que je suis né en décembre, et l'armée m'a pas déclarée, elle ne m'a déclaré qu'après décembre.

Tu avais donc des liens avec la France avant de venir en France ?

J'avais des liens. Mon supérieur, qui était sous-lieutenant, qui habitait à Créteil... Non Crépy ? Crépy-en-Valois je crois. Crépy-en-Valois. Quand il a su que j'étais à Marseille il est venu me voir. En Algérie j'étais à l'école française. Et on a arrêté l'école parce que la guerre a commencée en 54, l'école a été habitée par l'armée. Il n'y avait plus l'école. Terminé.

Pour revenir à la famille... Quand tu es arrivé en France, que tu as commencé à travailler à Marseille, ton espoir était de retourner en Algérie...

Mon espoir c'était ça. Et mon espoir, c'était que l'Algérie avance. Parce qu'il y avait eu l'indépendance, donc j'avais dit : ça va s'améliorer. Il y aura du boulot, tu vois, tout. Comme ça n'avancait pas beaucoup, donc je suis resté. Et après j'ai divorcé avec ma femme là-bas.

Tu as divorcé parce que tu as vu que ça n'était pas possible ?

Déjà, elle ne voulait pas venir en France. J'ai voulu l'amener, elle a dit non.

Toi tu voulais retourner en Algérie ou tu ne voulais plus ?

Ba non, je voulais... j'avais toujours l'espoir de retourner, mais que l'Algérie s'améliore. Politiquement, démocratiquement... c'était presque dictatorial. Donc je suis resté. J'ai quitté ma femme pour venir en France quand j'avais 21 ans. On est resté comme ça [jusqu'au divorce] pendant une dizaine d'années. Et après, il y a eu des problèmes. J'avais acheté des vaches. (pause) les vaches elles ont brûlé. Mm. Les vaches elles ont brûlé. Elles avaient toutes... Elles ont explosées et elles avaient toutes un veau, un veau. Toutes ! Et là j'ai dit : moi l'Algérie, c'est fini ! J'tai dis, j'avais un travail, je fatigue, j'ai acheté des bestiaux, ils sont partis en feu. L'Algérie, terminé. C'est (rire) c'est fini ! Et j'ai dit : je reste en France. Après la femme m'a envoyé qu'elle avait divorcé.

C'est elle qui avait divorcé ?

Oui. Elle a divorcé. Enfin c'est son père qui l'a fait divorcer.

Peut-être parce qu'il se rendait compte que toi, tu n'allais pas revenir...

Voilà ! Après j'ai connu Gisèle avec qui j'ai eu Karim et Nadia. Et après j'ai connu Ribba ! Ça fait 39 ans qu'on est ensemble.

Donc tu as commencé avec une arabe, et tu as terminé avec une arabe...

Non pas une arabe, une arabe immigrée. Elle a la mentalité d'ici.

Je vais aussi t'interroger, si ça ne te dérange pas, sur Gisèle, pour voir le couple mixte. Vous parliez français à la maison...

... oui de ce côté-là il n'y avait pas de problème.

Qu'est ce qui n'allait pas au niveau culturel ?

Question de nourriture. Le porc, machin... moi non. Le porc à la maison, l'alcool, welou [rien]. C'est la question culturelle... elle veut les sorties, nous ça n'est pas pareil.

Ce qui n'allait pas c'était la nourriture ?

Oui la nourriture surtout. Le mode de vie ! Elle, elle veut sortir, cinéma, machin... je ... Je ne veux pas qu'elle aille au cinéma ? Sans moi, tu vois ? La culture... les mixtes, c'est rare que ça marche. On n'a pas la même culture. Non non...

Tu penses que c'est pour ça...

Ah oui ! C'est ça. Déjà ça commençait avec le prénom.

Ah oui par rapport aux enfants aussi ! Que faisais-tu par rapport à l'éducation ?

Pour l'éducation on essayait de faire (pause) deux cultures.

Comment ? Il y en avait une qui disparaissait ?

Non, la vérité elle n'était pas... presque elle tirait un peu vers moi. Pour être juste.

Et la religion ?

A l'époque, moi je ne pratiquais pas. Donc je reste musulman. Je voulais la circoncision du petit donc on l'a fait. Voilà.

Pour revenir à ton arrivée en France, tu étais avec des Français ou des Algériens ?

On était 400 et sur 400 on était peut-être 250 algériens. Et on avait tous à peu près le même âge. A l'époque tous les jeunes sont venus, comme il n'y avait pas de boulot, la France a ouvert un peu pour que les gens viennent. Et le travail ici, ça demandait beaucoup de main d'œuvre. A l'époque, tout se faisait à la main ! Donc ils avaient besoin d'ouvriers. Et après en plus des 250 algériens, il y avait peut-être 200 portugais, 2 ou 3 marocains, 2 ou 3 tunisiens. Il y avait les portugais et les algériens. (...) Que des garçons, que ce soit les portugais ou les algériens. (...) C'était dur. C'était dur mais on n'avait pas le choix.

Ta femme ne te manquait pas ?

Bah si ! Mais pour travailler ? Pour travailler comment tu fais ? Tu es obligé de manger hein. Et faire manger surtout ! Tous les mois. Tous les mois j'envoie un mandat. Pour qu'ils vivent là-bas. Ils attendaient l'argent d'ici. Là-bas, je t'ai dit, il n'y avait pas de boulot, rien. (...) C'était dur pour nous à l'époque. C'était très dur. Et comme on était jeunes, on sortait... Tu ne vois pas le temps passer. En plus on travaillait... il n'y a que le dimanche qu'on ne travaillait pas. On faisait 54 heures par semaine. On faisait 10 heures par jours, samedi compris. Il n'y avait que le dimanche à l'époque. Oh, attention nous on a... normalement ils devraient nous donner double retraite ! J'te jure ! Parce tout ce qu'on a fait tomber comme boulot. Les rails on les chargeait à la main, hein ! Les traverses on les prenait sur le dos, et on les emmenait sur la voie ferrée. Pour faire les voies. Pour ça il fallait beaucoup de monde.

Vous étiez payés...

A coup de lance pierre ! On était mal payé. 170 francs. Pas nouveaux, vieux francs. Ça faisait un franc et quelques. Bah oui (rire). Tout le mois, on avait 60 000.

Et en plus tu devais envoyer de l'argent en Algérie ?

Oui ! Je mangeais à peu près trente mille et les autres trente mille je les envoyais.

Vous ne payez pas pour dormir dans les wagons ?

Non, heureusement ! (...) des lits superposés en ferraille, comme l'armée à l'époque. Et chacun une couverture, un matelas en paille et en avant.

Il y a des choses qui te changeaient en France ? Tu m'avais raconté que tu avais découvert la culotte à l'armée (rire des deux)

En Algérie, nous avant, on ne connaissait pas ça. On était dans les *bleds* où on ne connaissait pas. Donc le jour où ils m'emmènent à l'armée, je vois tous mes collègues sous la douche. Je vois les culottes et je dis à un algérien comme moi : « c'est quoi ça ? » Il me dit « mais tu ne connais pas la culotte ? » « Non » ! Il me dit : « Oulalaaaa ! Je vais t'en chercher une ! ». Et il est allé m'en acheter une au foyer parce qu'au foyer, il y avait des trucs (...) que l'armée nous vendait.

En France qu'est-ce qu'il y avait de différent par rapport à l'Algérie ?

Déjà, en France, je tournais dans les magasins, et dans les vitrines il y avait des femmes ! Je croyais que c'était des vraies ! Et c'était des mannequins (rire). wallah !

(...) Et sinon, c'était comment la maison où tu as grandi, tu vivais avec ta mère ?

Bien sûr, j'habitais avec ma mère et avec mes frères. (...) Il [mon père] était mort, il était mort j'avais 10 ans. C'est moi l'homme de la maison. C'était une grosse responsabilité.

Tu étais l'aîné ?

Oui. (...) on était quatre [frères et sœurs]. Il y avait deux sœurs et deux frères.

Une fois en France, quels sont les liens que tu avais avec eux ?

Et ben les liens, ils sont restés avec moi à la maison ! C'est moi qui envoyais l'argent.

A qui tu envoyais l'argent ?

A ma femme et son fils, à mon frère et ma sœur. Une, elle était déjà mariée. Zohra, M..., Rachida et Houssine. Quatre. Donc j'envoie pour eux. (...) un frère et deux sœurs, ma femme et mon fils. (...)

Et... ta mère est morte ?

Non elle s'est remariée ! Elle est partie avec son mari. Elle s'est remariée ma mère. (...) et comme je ne m'entendais pas avec mon beau père, même mon frère et ma sœur, elle voulait les prendre. « Je lui ai dit, wallah tu les prends pas ! » Parce que je m'entendais pas avec mon beau père. Il frappait mon frère, il frappait ma sœur... donc pshhh, prends ton mari et vas-t'en hein.

Donc en France, tu avais la responsabilité de toutes les personnes qui sont restées en Algérie ?

Oui. Mon frère, ma sœur, mon fils, ma femme...

Comment vous communiquiez ? Vous vous téléphoniez ?

Non, à l'époque il n'y avait pas de téléphone. Tu as vu où on habitait ? Le téléphone ? Non, on écrivait. (...) ça ne mettait pas beaucoup de temps : quatre-cinq jours. (...) tout par lettre, les mandats c'est pareil. Oh mais nous on a payé le prix hein. D'où on vient ! (pause) Et où on est. Non, c'est le jour et la nuit.

Donc là tu es bien en Franc en ce moment, avec ta femme, tes enfants.

Bah je me sens... ! Ça fait cinquante ans que je suis là ! Je me sens plus français qu'algérien.

Mais tu n'as pas la nationalité française ?

Non. Parce que... tu sais pourquoi je ne l'ai pas eu ? Les débuts, les années 60, de 64, 70, 75, si tu es français, tu es mal vu en Algérie. Il y a une séparation, c'est douloureux. Si tu leur dit « je me suis fait français » Oulala ! Donc j'ai laissé tomber, et après, comme on avait les même droits qu'un français dans tous les domaines...

En France ça ne posait pas de problème ?

Aucun problème ! Au début on ne venait qu'avec les cartes d'identité nous. On était algériens. Puisque quand j'étais en Algérie j'avais la carte d'identité française. Et pour venir ici ils m'ont obligé à avoir l'identité algérienne.

Quand tu étais en Algérie tu avais une carte d'identité française ?

Oui parce qu'on venait d'avoir l'indépendance, j'avais ma carte française.

Donc tu étais français en Algérie ?

Oui, j'ai même ma carte d'ancien combattant. Algérien... heu français ! bien sûr !

Et quand tu es arrivé en France ...

C'est l'Algérie qui m'a obligé à avoir une carte d'identité algérienne. Ils m'ont déchiré la française et ils m'ont donné la carte d'identité algérienne. Quand j'étais en Algérie, j'avais une carte d'identité française, et quand je suis venu en France, il fallait la carte d'identité algérienne.

C'est l'Algérie qui t'a imposé la carte ?

Oui c'est l'Algérie, tu ne peux pas venir avec la carte d'identité française. (...) Non ce n'est pas la France, c'est l'Algérie. Tous les citoyens algériens ont une carte d'identité algérienne même s'ils viennent là. Il n'y avait pas d'administration au bled, on venait d'avoir l'indépendance ! Y'a pas d'état, y'a rien. Y'a rien parce que au lieu de préparer une indépendance... fallait la préparer !

[*Digression sur l'indépendance* : Il y a eu la guerre sept ans et demi, après ils ont lâché. Au lieu de préparer l'indépendance puisqu'on a vécu 130 ou 140 ans. A l'époque, moi je ne comprends pas la politique. Ils étaient vraiment idiots hein. En plus cette indépendance elle a été promise normalement en 42 ou 43, quand les allemands étaient en France. Il y avait de Gaulle il est venu là-bas, ils ont dit : vous nous aidez à sortir les allemands et après on vous donne votre indépendance, votre autonomie, voilà. Et quand en 45, on les a sortis, les algériens ils ont commencé à manifester. Quand ils ont commencé à manifester pour l'indépendance, les colons qui n'étaient ni français ni... la plupart sortaient de prison, des allemands, des italiens, des espagnols, ils ont dit « quoi vous voulez l'indépendance ? ». Il y a eu la manifestation pacifique, 45 000 morts ! Entre Sétif et Guelma. 45 000 morts ! 45 000 morts ! y'en avaient qui revenaient du front, qui étaient dans l'armée française, ils ont trouvé leur famille décimée par l'armée. A oui ! Attention, là ils n'en parlent pas mais franchement il y a eu du... du ... des trucs mal fait, c'est mal fait. Et ouais, les sétifiens ils sont revenus, leur famille décimée par l'armée française. (...) les algériens ils sont monté par l'Italie, ils ont sorti les allemand d'ici. C'était les algériens, enfin l'armée française quoi. D'ailleurs ils les envoyaient eux les premiers. (...) A l'époque, la politique française était nulle, pour moi nulle !]

Quand tu es arrivé en France, vouloir t'intégrer à la France c'était délicat ?

Non, moi j'étais intégré en Algérie, j'ai fait l'armée française. J'étais à l'armée, je suis resté trente-six mois à l'armée !

Et par rapport aux algériens c'était difficile ?

J'étais intégré de partout, que ce soit avec les algériens ou avec les français. (...) Puisqu'on était français ! Nous à l'époque on ne savait pas ce que c'était l'indépendance. Je n'en sais rien du tout moi. Pour moi la France c'est la France. Oh ! À l'école tous les matins on chantait la Marseillaise, hein ! On était petit mais on chantait la marseillaise. Avant d'attaquer l'école, donc qu'est que je sais moi de l'indépendance, ou de l'autonomie, pour moi c'est la France. Voilà.

Si on revient à Marseille, quel a été ton parcours, pourquoi as-tu quitté Marseille ?

Parce que je travaillais dans une entreprise, je t'ai dit que le patron était de Paris, il travaillait pour la SNCF. Donc, où il y a un chantier, on y va ! On déménage. Dans le wagon, et le train roule. Pour aller à une autre ville.

(...) voyager la nuit et travailler le jour, c'est une vie d'enfer en fait !

Tu travailles le matin, par exemple on est parti de - la on n'est pas allé loin - on est parti de Marseille, on est arrivé à B., vers Avignon. On s'est réveillé le matin on était à Avignon. Après on avait un chantier à Nîmes, après Nîmes on est parti à Lunel, après Perpignan (...) J'ai connu toute la France. (...) Je connais mieux la France que l'Algérie ! La France je l'ai fait à droite à gauche, même Ribba elle est partie avec moi. Mais ça c'est avec une autre entreprise. J'ai changé je travaillais avec une entreprise de tuyaux. Avec Rhône-Poulenc en Alsace, en Bretagne... toute la France ! À Marseille, à Fos-sur-Mer avec Ribba. D'ailleurs elle était enceinte. Après, on est remonté. On est remonté pour qu'elle accouche là.

Ribba tu l'as rencontré à quel âge environ ?

C'était en 74. Calcule de 41 à 74, je devais avoir 30 et quelques années.

Comment tu l'as rencontré Ribba ?

Parce qu'ils habitaient à côté de moi. (...) J'avais quitté les wagons et je me suis fait embaucher à une entreprise de Feyzin. Je travaillais à la Raffinerie.

Pourquoi tu es arrivé à Feyzin, tu avais de la famille à Feyzin ?

J'avais de la famille qui y travaillait, ils avaient un wagon aussi, et moi comme j'avais quitté l'entreprise. Mon entreprise on est arrivé à Bayonne, à Dax, donc c'est là que j'ai connu Gisèle. Après je suis parti à Prétigny, on s'écrivait. Elle m'a dit : « je te présente mes parents » Donc après je suis parti pour Noël chez eux, dans les Landes, le pays du foie gras (rire).

C'est bon le foie gras... mas c'est pas hallal (sourire)

A non, c'est pas hallal, à l'époque, je mangeais pas hallal, hein ! On ne mangeait pas hallal ! Avant je tirais sur tout ce qui bouge ! (rire). Donc, je les ai connu là-bas, elle m'a présenté ses parents, elle est venue là. « Je ne reste pas je viens avec toi ». Et je l'ai amené là...

Où là ?

A Sérézin, le village qui a à côté de Feyzin. Donc j'habitais à l'hôtel quelques jours, et on a trouvé un meublé rue Bouteille à Lyon. (...) à la base Gisèle vit dans les landes (...) Après moi je suis venu travailler, je l'ai connu après je suis revenu là [Feyzin]. (...)

Mais tu étais déjà venu à Feyzin ?

J'avais déjà vécu à Feyzin. A Feyzin, je suis arrivé en 66. On a fait tout le triage, et après moi je suis parti à Paris (...) parce que j'avais un copain qui travaillait là-bas et je voulais plus rester dans cette boîte-là. Donc j'ai quitté cette boîte et je suis allé dans une autre boîte. (...) Il [celui que j'ai rejoint à Paris] venait d'Oran. On a travaillé ensemble ici, après il est parti à Paris, il m'a dit qu'il y avait du boulot à Paris et je suis parti là bas. (...) Mais toujours je suis resté dans la même boîte, une boîte de voie ferrée. Les grands chantiers, on faisait, des fois on faisait presque deux kilomètres par jours. De voies ferrées. Par jour, fini hein !! (...) ça commençait à moderniser un peu. Donc de Paris je suis parti dans le Landes, toujours la même boîte, après j'ai connu Gisèle après je l'ai quitté. La boîte et les Landes et tout ! J'ai tout quitté.

Pourquoi tu es revenu à Feyzin ?

Parce qu'il y avait des gens-là, des gens que je connaissais, c'est pour dormir surtout. Et j'ai cherché le boulot à Feyzin. Et je me suis embauché dans la boîte S... vers la place de Feyzin.

Pourquoi tu as dit que c'était pour dormir surtout ? Comme ça tu vivais avec ces gens-là ?

Ba oui. Parce qu'avant pour trouver un logement tu ne trouves pas ! Y'avait rien du tout, ça commençait juste. Les Minguettes, les Clochettes, tous les bâtiments que tu vois aujourd'hui ça a été fait après 66. Parce que les colons, enfin ceux qui venaient d'Algérie, y'avait pas, fallait les loger donc nuits et jours ils travaillaient. Après je suis resté à Feyzin. On a eu Karim, on a eu Nadia.

Donc avec Gisèle pendant 5 ans...

Après ça n'allait plus, elle est partie. Elle est partie en soixan... les Makhlouf venaient d'arriver. Ils habitaient juste à côté de moi. C'était en 74. (...) Ils venaient de Saint-Priest, à Mions, là-bas. (...) et c'est là que j'ai connu Ribba. (...) On habitait face à face, donc dès fois on sort dehors, des fois on joue ensemble. On a fait connaissance (...) j'avais 34 ans. Elle avait 18 ans. On s'est marié le jour de son anniversaire, le 25 octobre 1975. (...) On a fait *hallal*⁷³... le mariage on l'a fait après, il n'y a pas longtemps qu'on l'a fait. (...) C'est pour régulariser quoi, en cas, en cas... Avant, même au bled ils font juste le mariage religieux. L'administratif ils en ont rien à faire.

Donc tu as connu Ribba parce que c'était ta voisine mais Jedda⁷⁴ [mère de Ribba]...

⁷³ Il s'agit du mariage religieux : ce qui est hallal est ce « qui a été présenté à Dieu »

⁷⁴ Jedda veut dire « grand-mère » en arabe, la mère de Ribba, belle-mère de Tahar, est ma grand-mère. Je l'appelle donc Jedda dans l'entretien.



Figure 3: les jeunes mariés à Feyzin

s fois on sort en cachette et elle nous attend
à sa fille. Ils ne voulaient pas, après j'ai
, d'autres pas d'accord. Après il a dit oui, on
e la tête d'or, tout ! Il doit y avoir des photos

emande à sa femme qui est dans une autre

Quel est ton rapport à la langue française ?

J'étais à l'école française en Algérie. J'écris français. Je ne lis pas l'arabe, je n'ai jamais été à l'école arabe. Je parle arabe mais je ne le lis pas. Parce que mes parents sont arabes mais petits j'allais à l'école française. Après j'étais à l'armée française pendant trois ans, et après l'armée je suis venu en France, donc j'ai toujours parlé français. J'ai plus eu une éducation française qu'arabe. J'ai toujours parlé la langue française, je suis parti à l'armée à dix-huit ans, j'ai parlé le français à l'école à partir de cinq ans et jusqu'à douze ans et après la guerre. Jusqu'en 69, l'armée. Je n'ai pas vécu beaucoup en parlant arabe, et dès que je suis venu en France j'étais avec les français.

Quels sont les enfants que tu as en Algérie ?

J'en ai trois. Quand je suis venu en France, j'en avais un, j'ai travaillé 64-65 et je suis rentré au bled 66, donc ma femme est tombée enceinte. Je suis resté en Algérie deux mois, je suis revenu, je suis resté 67, 68 et elle est retombée enceinte, donc trois enfants. Il y a trois garçons, ils sont restés en Algérie avec leur Mère.

Et les enfants en France ?

J'en ai eu deux avec Gisèle. Et deux avec Ribba. Et maintenant entre l'Algérie et ici, j'ai 15 petits enfants. Je retourne en Algérie avec Ribba en Vacances, avec les gosses, mes gosses d'ici. Un jour, on est allé tous ensemble en Algérie, tous mes enfants étaient ensemble, les sept ! Sept frères et sœurs de trois mères différentes.

Quel est le lien que tu as aujourd'hui avec l'Algérie ?

Mes gosses. C'est tout.

Et tes frères et sœurs ?

Et bien, chacun son chemin, ils se sont mariés, ils ont leurs enfants. Mon lien avec l'Algérie c'est mes frères et sœurs et mes enfants. Ma famille.

Tu as d'autres liens avec l'Algérie ?

C'est mes enfants, mes frères, donc on a le lien, on a toujours le même lien.

Tu n'as jamais été naturalisé ?

Je suis toujours algérien, j'ai 73 ans, je crois que c'est foutu.

Tu as fait une demande ?

Non jamais. Pourquoi faire maintenant ? Si j'étais plus jeune, oui, mais maintenant c'est trop tard. J'ai toujours été français pour moi, ils devraient me donner le papier, au lieu de faire des démarches. La retraite que j'ai, c'est la retraite normale, elle est pareille que tu sois algérien ou français, tout ceux qui ont travaillé en France ont la retraite. Il n'y a pas de problème... c'est pour ça, ça sert à quoi ? Ça ne sert à rien, je ne vois pas d'enjeux, je ne vois pas de différence. Encore avant il y avait des différences, maintenant il n'y en a plus.

C'étaient quoi les différences ?

Avant il n'y avait pas de mosquées, à l'époque, tu retrais dans un bar, en tant qu'algérien ils ne te servaient pas. Puisqu'on venait après l'indépendance donc ils disaient : « déjà vous nous avez foutu dehors et maintenant vous nous suivez jusqu'ici ? » Les racistes, ils ne servaient pas. Combien de fois on s'est battu, on leur a dit : « vous n'avez qu'à marquer sur la porte comme ça on rentre pas ! » Maintenant on est traité pareil, on a les mêmes droits. Maintenant, même si quelqu'un ne veut pas te servir, tu peux porter plainte. Donc on est comme chez nous.

Et ce « on est comme chez nous » ? Tu dis aussi « il n'y avait pas de mosquée avant » ? On trouve l'Algérie en France un peu ?

Oui. Quand tu veux aller à la Mosquée, à des cinémas arabes, il y a les boucheries *hallal*, même les grandes surfaces vendent du *hallal*. Donc c'est comme si on était en Algérie pareil.

Tu as besoin de quoi, toi, qui est comme l'Algérie en France ?

La nourriture. Moi je ne fréquente pas trop les lieux arabes. La seule chose c'est le marché, autrement la place Dupont je n'y vais pas. Moi c'est le marché, Minguette, Vénissieux, les marchés près de chez moi, même si je n'ai rien à acheter je vais faire un tour. Tous les jours : mardi c'est celui de Saint Fons, mercredi celui de Vénissieux, jeudi c'est ici, vendredi il n'y a pas de marché, samedi celui des Minguettes et dimanche celui de Vénissieux. La plupart des marchands maintenant c'est tous des arabes, tout ce qui est fruits et légumes (...) ça parle français. Ma génération il n'y en a pas beaucoup, c'est la génération de Ribba, donc ils parlent tous français. Même quand ils crient pour vendre, ils crient en français. Mélange de culture. On a les deux cultures. T'as même des

français, tu leur parle tu l'entends dire « chouia », donne-moi les « patates », je vais voir le « toubib ». Ça parle aussi arabe que français, le français de souche.

Toubib c'est arabe ?

Toubib c'est arabe, français c'est docteur ! Patate c'est quoi ? Arabe. Le français c'est pomme de terre. Tu as perdu ton français ? (rires) il y a beaucoup de mots qui sont arabes.

Est-ce que tu as été désillusionné par rapport à tes attentes de la France, à ton arrivée ou plus tard ?

Non, pas moi. Je n'ai pas été déçu par la France. Si tu t'occupes de tes oignons, que tu ne rentres pas dans les trafics, personne ne t'embête. Moi je n'ai jamais été embêté parce que j'étais algérien. Je respecte les gens on me respecte. Point. Ça c'est toujours bien passé. Des fois, on buvait comme les jeunes. Comme tous les jeunes, j'ai fait quelques bagarres devant un magasin. Il n'avait pas le droit de rester ouvert après une heure et c'est lui qui a pris une amende. Je t'assure ! A part les années 63-66 où c'était un peu dur au niveau du racisme. Encore que moi, quand j'y allais tout seul, je passais partout. Et souvent, comme j'avais des copains arabes qui faisaient vraiment arabes, ça coïncidait un peu.

C'est vrai que tu as la peau blanche

Voilà, ils ne savaient pas si j'étais français, espagnol, portugais... ils ne savaient pas. Non je n'ai pas senti le racisme.

Au niveau de la famille en France, ce qui rapproche est ce que c'est la religion aussi ?

Oui ça rapproche un peu, quand tu sens que quelqu'un est de la même religion que toi. Mais maintenant je ne fais plus attention... parce que les français respectent notre religion. Donc nous on la respecte aussi.

Est-ce que tu pourrais vivre avec une chrétienne ou une femme qui ne soit pas de ta religion ?

Je crois que j'ai muri, je ne crois pas que je pourrais vivre avec une française. Parce qu'on n'a pas la même culture, c'est pas possible. Pour beaucoup de choses. Pour l'alcool, pour le porc, pour tout ça c'est impossible.

A la maison tu cuisine aussi beaucoup arabe...

Je cuisine beaucoup de nourriture arabe, tu as bien vu. Les français ils ne font pas comme ça. *Chawrba*⁷⁵, tout ça c'est aussi de la nourriture arabe. Mais des fois on fait aussi de la tartiflette, de la tarte aux pommes. Donc on fait un peu comme ça, on a la double culture. Encore moi je suis né en Algérie mais tu prends les enfants, Ribba, eux ils ont la culture d'ici.

⁷⁵

Soupe arabe.

Mais ce ne sont pas non plus des « français-français » puisque tu m’as dit que tu ne pouvais pas vivre avec une « française ».

Non, je ne crois pas. Ou alors il faut qu’il y en ait un qui abandonne sa culture. Et tu ne peux pas. Donc ça coince. Il y en a, on les connaît, ils ont perdu leur religion, donc leur culture.

[De la petite à la grande Histoire, les relations France-Algérie]

Je crois que pour nous les algériens, la France c’est notre seconde patrie, c’est tout. Les gens qui ont vécu en Algérie avec les français, on sent que c’est notre deuxième patrie. Peut-être que la France ne nous prend pas pour son second peuple mais je suis sûr qu’il y en a certains qui comprennent. Normalement on est son second peuple. Sur un pays qui a vécu 130 et quelques années, l’Algérie n’a pas abandonné le français. Maintenant les tout petits parlent français, ils n’ont pas abandonné la langue française. J’ai écouté un algérien qui a dit : la France et l’Algérie c’est le couple, c’est la femme et l’homme. C’est un couple. Je l’ai entendu pas plus tard qu’avant-hier. Comme c’est le premier novembre aujourd’hui. 1er novembre c’est 54, déclenchement de la guerre d’Algérie. Cinquante-quatre. Nous à l’époque on ne savait même pas ce que c’était. Pourquoi ils se battent ? On ne comprenait pas. Pour nous, notre pays c’est la France. D’ailleurs ils te marquent sur la pièce d’identité, français-musulman. Mais avant les politiciens franchement ils n’avaient rien dans la tête. Parce que déjà là-bas ils nous séparaient : les enfants français vont à une école, les arabes vont à une autre école. Ça déjà, ils ont déjà coupé le pays en deux. Ils n’étaient pas intelligents. Parce que s’ils avaient donné le même droit aux algériens que les français ou les juifs. Parce qu’il y avait beaucoup de juifs en Algérie. Eux, ils les prenaient pour des français et nous non ! L’Algérie ils l’ont séparé il y a longtemps. S’ils avaient été intelligents ils auraient mélangé les deux peuples, les mêmes citoyens ? *Wallah* elle serait encore française l’Algérie, comme la Corse. Je t’assure ! Déjà quand ils ont commencé... quand de Gaulle a donné un peu des droits aux citoyens, la plupart des gens ne voulaient même plus l’indépendance. Je me dis, les politiciens d’avant étaient vraiment tarés. Ils nous appelaient les indigènes. Alors qu’au front les premiers, c’étaient les tirailleurs algériens. D’ailleurs ils les appelaient la chair à canon.

Quand es-tu rentré à l’armée ?

59. J’étais interprète. Comme je parlais français, avec le capitaine on faisait de « l’action psychologie », on soignait les gens, on les aidait. Là ils commençaient à faire de la pacification pour les aider. Mais c’était trop tard. Regarde les algériens, quand ils ont fait 54, ils ont amené un savant russe, un grand psychologue Ils lui ont demandé, il regarde, et dit « ça y est, vous êtes déjà indépendant, je suis là en Algérie, je n’ai pas vu un français avec une arabe et une arabe avec une française ». Mon cousin il a connu une française là-bas, il a été obligé de se sauver et de venir ici en France parce qu’il avait peur que la bas il le tue, ou il la tue elle. Jamais on ne l’a revu ce cousin. (...)